

Harmonie

Munich, Charlotte

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CHARLOTTE MUNICH

SORCIÈRES &
CHASSEURS

TOME 2

HARMONIE

amazon publishing

HARMONIE

 publishing

HARMONIE

**SORCIÈRES &
CHASSEURS**

TOME 2

CHARLOTTE MUNICH

amazonpublishing

Publié par
Amazon Publishing, Amazon Media EU Sàrl
5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg
Avril 2018

Copyright © Édition originale 2018
Charlotte Munich
Tous droits réservés.

Conception de la couverture par : *theWorldofDOT*, Milano
Photos : © Jaroslaw Grudzinski © Chris Tefme © cgterminal /
Shutterstock

ISBN : 9781503953819

www.apub.com

Pour Amin

TABLES DES MATIÈRES

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33

REMERCIEMENTS

À PROPOS DE L'AUTEUR

1

Le parking en plein champ est calme quand Leila se gare, avec une bonne heure de retard sur la convocation d'Élizabeth. Elle a toujours eu horreur des autodafés, et l'habitude n'y change rien.

Il fait doux en ce jeudi soir de mai alors que le soleil rosit les vieux murs du château. Leila ramène tout de même sur ses épaules les pans de son châle préféré, le noir avec des broderies rouges. Elle laisse ses gants dans la Fiat, parce qu'entre praticiennes, c'est un accessoire qui attire trop l'attention : autant annoncer au porte-voix qu'elle grouille comme pas permis et qu'elle est une bombe à retardement.

Elle s'occupera de ce problème-là tout à l'heure.

Elle remonte l'allée bordée de légumes-racines rares et d'élégants parterres fleuris. Puis elle contourne le vieux et noble bâtiment. La première fois qu'elle est venue ici, c'était avec Dita, la petite main de la gamine serrée dans la sienne. Aucune de ses nombreuses visites ne pourra effacer celle-là.

— Mademoiselle ? l'accueille dès l'angle sud un homme en livrée immaculée, tel un ange descendu du ciel, avec un plateau de petits fours sur l'avant-bras.

Elle l'éconduit gentiment, elle n'est pas du tout d'attaque pour un canapé au saumon. Ça ira mieux plus tard dans la soirée. À vrai dire, ça ira mieux demain midi, quand le rendez-vous qui la stresse sera derrière elle.

La cour arrière du château embaume la rose, bruisse de mille conversations. Avec la grâce de cygnes, les élégants serveurs costumés de blanc fendent une foule autrement plus bigarrée, offrant coupes et flûtes pétillantes à toutes les invitées de la présidente. Pseudo-fées éthérées en voile de mousseline, sorcières des jardins aux salopettes et aux ongles éternellement terreux, citadines en tailleurs de killeuses, jeunes débutantes cherchant encore leur personnalité et leur style – gothique, urban fantasy, super-héros, arty, passe-partout ?... Ici, on trouve le ban et l'arrière-ban de la pratique parisienne. Même les plus infréquentables sont les bienvenues, Leila en est la preuve vivante.

Elle n'a pas fait trois pas à l'intérieur de ce melting-pot qu'une

parfaite inconnue, une très jeune femme en petite robe à pois, lui choit dans les bras. Elle porte un tas d'étoffes blanches qui lui échappe partiellement quand elle tente de se rétablir en s'accrochant à Leila. Les pans du châle s'écartent.

Contact.

— Aïe ! s'écrie la maladroite.

— Désolée, fait machinalement Leila.

Les vicieux petits cafards de la grouille, l'électricité magique qui sert de carburant à la pratique de Leila, sont très agressifs ce soir. Quelle guigne de tomber peau à peau contre une personne qui y soit sensible ! Statistiquement, c'est très rare.

La nouvelle venue se frotte l'avant-bras, sourcils froncés.

— Hé ben vous alors, on peut dire que vous avez de l'énergie à revendre.

Puis elle s'avise qu'elle est en tort dans cette collision désagréable :

— Pardon. J'ai raté une marche. Je suis Mélanie Wolff. Je suis un peu à côté de mes pompes, c'est le trac.

Leila refuse la main tendue avec un sourire d'excuse, elle ne va pas lui refiler un nouveau court-jus. Pour montrer sa bonne volonté, elle préfère se baisser et aider la jeune femme à ramasser les carrés de coton blanc.

— Prenez-en un pour tout à l'heure, offre Mélanie.

— Merci, je garde mon châle, ça ira.

— Vous êtes sûre ? insiste l'autre en lorgnant l'étoffe noire, les motifs rouge sang.

Leila a bien conscience de faire un peu le poil à gratter en allant à l'encontre du code couleur hautement symbolique, mais c'est plus fort qu'elle. Elle ne porte pas de couleurs claires, un point c'est tout.

— Ce n'est pas ma première cérémonie de ce type, dit-elle en guise d'explication. On finit par se relâcher un peu, avec l'habitude.

— Et donc comme ça, vous l'avez déjà fait ? s'enquiert Mélanie.

Elle ne doit pas être de la région ; sinon, elle aurait déjà été priée d'assister à toutes les soirées similaires. Élisabeth Verdureau, la nouvelle présidente du Syndicat des praticiennes de Paris, croit aux vertus du collectif. Sans doute à force de traîner avec des chasseurs.

— Ne t'inquiète pas, la rassure Leila. Tout va bien se passer.

Mélanie hoche la tête, clairement à cran. Leila la prend en pitié : en ce moment, elle fait des efforts pour se montrer sociable. Elle essaye de s'adapter au changement, vraiment.

— Il fait quoi de si abject, ton grimoire ? demande-t-elle à la petite nouvelle.

— Des choses affreuses, grimace Mélanie, je préfère ne pas en parler. C'est un traité de nécromancie qui a appartenu à ma tante.

Dire qu'on avait de la magie blanche dans la famille... Ma mère possédait un livre de soins miraculeux, mais son apprentie le lui a volé quand j'étais enfant. Du coup, je n'ai hérité que des macchabées et *tutti quanti*.

Ah, finalement, elle n'est pas si innocente que cela, l'héroïne du jour. Leila se sent un peu moins seule. Ses propres livres de maléfices ne sont donc pas encore les seuls survivants du grand nettoyage de printemps.

— Un traité de nécromancie, demande Leila, c'est-à-dire ? Il réveille des zombis ? Des morts-vivants, des masticateurs, des suceurs de sang ou d'émotions ?

Mélanie ouvre grand ses yeux d'un bleu de porcelaine.

— Quoi ? Non, bien sûr, quelle horreur. Il permet juste de communiquer avec les morts. Je m'en servais déjà le moins possible, ça me traumatisait. Et quand Mme Verdureau a mis au point cette nouvelle... solution pour se débarrasser de la magie noire, je me suis précipitée. Enfin, pas assez pour être tout en haut de la liste d'attente, mais je ne peux pas me plaindre. J'ai toujours rêvé d'en finir avec tout ça, de pouvoir commencer une nouvelle vie.

Leila hoche la tête. Elle peut comprendre l'aspiration, même si elle a du mal avec la méthode.

— Tu as conscience que c'est irréversible, je suppose ? vérifie-t-elle tout de même.

— Bien sûr, répond Mélanie, l'air incertain.

— Dans ce cas, dit Leila, je te souhaite un excellent rituel. Et j'espère que ça te fera du bien.

— Évidemment, que ça va me faire du bien ! s'exclame l'autre sorcière.

Leila se mord la lèvre. Ça ne sert à rien de discuter. Même au milieu de ses semblables, elle ne doit pas oublier qu'elle est en marge. À côté de ses propres talents, papoter avec les morts lui semble si innocent.

C'est le moment que choisit Élisabeth Verdureau pour émerger de la foule des convives. Vêtue de son traditionnel twin-set pastel – ce soir il est d'un tendre vert printanier –, elle rayonne comme à son habitude l'assurance et la sérénité de bon ton. Leila lui sourit, parce que foncièrement elle l'aime bien, même si par construction elle est obligée de se méfier d'elle comme de la peste.

Le hic avec Élisabeth, c'est qu'elle est intuitive et perspicace. Elle n'est pas devenue une thérapeute de grande renommée, elle n'a pas survécu tout ce temps au sein d'une population décimée par les chasseurs, sans quelques atouts. Et elle n'a certainement pas conquis la présidence par hasard. Elle n'a pas son pareil pour évaluer la charge d'une praticienne, sans que Leila sache vraiment comment

elle s'y prend. Ce soir, un simple coup d'œil lui suffit pour saisir l'étendue du problème.

— Leila, dis-moi que tu ne comptes pas venir comme ça demain ?

Comme ça : comprendre avec cette grouille qui déborde de partout, qui lui dresse les cheveux sur la tête et qui la fait vibrer sur ses bottines à talons.

Leila la rassure :

— Bien sûr que non. J'écoule tout en sortant d'ici.

Élizabeth hoche la tête d'un air sceptique, mais a le bon goût de ne pas demander comment Leila entend se débarrasser de toute cette charge. Cette dernière affirme haut et fort qu'elle lance par séries de douze des sorts de son grimoire le plus innocent, *Prospérité-Les Choses*. La vérité, c'est qu'elle a trouvé une autre solution, encore plus expéditive, et encore moins racontable, pour larguer la grouille qui l'empoisonne.

— Avant de partir tout à l'heure, passe me voir, Leila, j'ai à te parler.

Élizabeth va sans doute la *brief*er pour le lendemain. Elles doivent toutes deux se rendre à une réunion chez les chasseurs. Oui. Dans leur Q.G. du Marais, où ils avaient pour habitude d'enfermer les sorcières avant de les exécuter sauvagement. Ces chasseurs-là. Et elles y vont de leur plein gré.

Depuis que Leila a renversé d'un seul coup de foudre le management des sorcières et celui des chasseurs à l'automne dernier, les choses ont sérieusement évolué. Élizabeth assume désormais la tête des praticiennes de Paris. Elle se montre aussi transparente et positive que l'autocratique Viviane, présidente avant elle, était magouilleuse et pourrie. Quant aux chasseurs, ils ont été repris en main par leur maison mère canadienne. Véridique. Poussés par ce vent de changement, les chasseurs et les sorcières ont entamé de très improbables négociations de paix au début de l'année. À en croire Élizabeth, les erreurs et les violences du passé ne se reproduiront plus. On serait ainsi à deux doigts de vivre tous en harmonie au sein d'une belle et grande « communauté magique de France ». Pour y arriver, chacun balaye devant sa porte. Du côté des sorcières, cela implique d'assainir la pratique et de tendre autant que possible à une magie positive et bienfaisante. Toutes les praticiennes de Paris sont aussi « invitées » les unes après les autres à montrer patte blanche à l'occasion d'une audition devant le management conjoint du nouveau Franken-État. Pour Leila, c'est demain matin et elle ne peut pas dire que ça l'enchant. Elle a envie de rencontrer le haut commandement des chasseurs comme de se jeter sous un bus. Elle estime en avoir bien soupé et avoir mérité une sorte de retraite.

— Et pour ce soir, s'inquiète Élizabeth, tu penses que ça ira ? Je

peux te dispenser, exceptionnellement.

Leila hausse les épaules. Elle grouille du sol au plafond, mais l'expérience prouve qu'elle est loin, hélas, d'avoir atteint son maximum. Élizabeth pousse un soupir résigné.

— Essaye juste de ne pas foudroyer mes voisins, d'accord ?

En fait, Leila suspecte qu'elle pourrait même foudroyer certaines des praticiennes ici présentes, avec toute la grouille qu'elle charrie. En règle générale, les sorcières s'avèrent insensibles à une décharge de proportions normales. Mais Leila fait régulièrement des incursions hors de la normalité.

Après un coup d'œil à l'horizon et au soleil déclinant qui allume une dernière flamme dans ses cheveux roux, Élizabeth s'éloigne pour regrouper ses invitées autour d'elle. Leila, qui connaît tout cela par cœur, gagne directement la zone dédiée à la cérémonie.

Les serveurs ont effectué leur repli. Ils finissent de ranger la cuisine, on entend déjà le ronronnement des premiers véhicules qui quittent le château. Pas de civils, c'est une règle de sécurité élémentaire. D'ici une demi-heure, une charge magique dangereuse va balayer la propriété.

Il y a six semaines, Élizabeth a fait savoir à la communauté qu'elle avait élaboré un rituel pour mettre hors d'état de nuire les grimoires les plus nocifs. Les praticiennes qui apporteraient d'elles-mêmes leurs livres pour qu'ils soient brûlés bénéficieraient d'une amnistie. Au passage il y aurait des cocktails et des mignardises.

Celles qui s'accrochent à la magie noire risqueront bientôt d'effroyables sanctions ; Élizabeth est très claire sur ce point. Leila aurait pu sortir du bois et offrir ses grimoires nauséabonds en pâture au processus de paix. Seulement, elle ne peut pas croire à ces accords, et encore moins donner sa confiance aux chasseurs qui ont failli la mettre en pièces il y a tout juste quelques mois.

De toute façon, le pire des grimoires de magie noire dont elle ait hérité, *Convoitise*, qu'elle considère toujours comme une malédiction personnelle, n'est même plus entre ses mains à l'heure actuelle. Il est en Bretagne, parce qu'elle a dû le céder à Cassandra, la mère de Dita, la fillette que Leila a secourue l'hiver dernier.

Et pour couronner le tout, même sans le moindre grimoire, elle sera encore trop dangereuse. Elle emmagasine trop de charge. Et si la communauté apprenait à quel point elle contrôle désormais la foudre, elle serait d'emblée fichée menace publique numéro un. Elle préfère donc rester discrète et dissimuler son potentiel. « Pour vivre heureux, vivons cachés » a toujours été sa devise.

La cérémonie commence. La tête recouverte de leur étole blanche, les quarante praticiennes qui sont là ce soir entament une progression dansée, décrivent en chantant de lentes arabesques. Leila

ne peut s'empêcher de reconnaître le style inimitable des chasseurs dans cette chorégraphie circulaire autour du grand brasero allumé. Sérieusement, elle pourrait vomir. Elle ressent les vibrations de la musique jusque dans ses os. Et pas d'une façon agréable. Comme elle est une rescapée d'une ère révolue, la seule à avoir été témoin du rituel des chasseurs et à y avoir survécu, cela ne gêne personne d'autre. Au contraire, les invitées semblent vivre à fond cet instant solennel. Leila parierait qu'elles sont fières d'être sorcières. On peut reconnaître ce mérite à Élisabeth, elle redore le blason des praticiennes avec son grand nettoyage de printemps.

Un petit couteau d'argent, enchanté par Élisabeth et aiguisé comme un scalpel, circule à présent dans les rangs. Quand il parvient à Leila, il dégouline déjà de sang. Ce qui a tendance à exciter les cafards de la grouille. Leur danse sous sa peau est si vive qu'elle sent à peine la morsure de la lame sur son avant-bras. Elle passe ensuite le couteau à la femme en face d'elle, une praticienne d'une cinquantaine d'années en jogging rose qu'elle voit ici pour la première fois.

Maintenant, elles doivent se faire mutuellement boire leur sang. Leila approche sa bouche de la plaie sur le bras tendu. Elle perçoit la douceur de la peau, la chaleur de la veine, le goût métallique du sang, la magie qui picote et lui engourdit les lèvres. Elle est habituée depuis longtemps à ce que son art l'amène à accomplir toutes sortes d'actes plus ou moins rebutants. Sa collègue a plus de mal. Elle ne fait qu'effleurer le poignet de Leila, qui doit la forcer d'une traction sur la nuque à goûter plus franchement à son hémoglobine.

— Je sais que c'est dur, collègue, mais c'est indispensable si tu ne veux pas prendre la foudre. Ça ne va pas rigoler ce soir. On tue un manuel de nécromancie.

Quand c'est fini, elles font toutes un pas de côté pour se trouver une autre partenaire. Vraiment, c'est comme un menuet, en plus bizarre et en plus gore.

Une bonne dizaine de minutes plus tard, Leila, écoeurée, a la tête qui tourne. Elle a absorbé le sang de toutes les autres praticiennes ici présentes. Les voilà liées par le sang pour supporter collectivement la magie qui va s'ensuivre. Ça aussi, c'est une invention des chasseurs, ce parapluie anti-charge qui répartira sur toutes les participantes une éventuelle déflagration.

Les grimoires sont coriaces et personnellement, Leila n'a jamais réussi à en détruire un seul. Ce n'est pas faute d'avoir essayé ; avec *Convoitise*, à l'adolescence, elle a vécu plusieurs mois de conflit armé qui se sont soldés par une rupture temporaire. Mais lorsqu'un livre de magie malfaisante se plie à la volonté d'une praticienne et se laisse assassiner, c'est encore pire. Il déverse tout son fiel avant de mourir.

Élizabeth ouvre les bras dans un geste d'apaisement et de pardon. Mélanie lui apporte son grimoire, toute tremblante. On n'entend plus un bruit. Leila commence à avoir les jambes qui fourmillent, mais n'ose pas bouger tandis qu'Élizabeth, le grimoire à la main, s'approche de son barbecue design.

La présidente avale le contenu d'une fiole, un cordial qui doit la protéger. Puis elle clame d'une voix forte :

— Grimoire, cette communauté te congédie. Tu n'as plus ta place ici parmi nous. Nous te remercions pour tes services et te souhaitons de partir en paix.

La voisine de Leila attrape sa main. Les praticiennes resserrent les rangs autour d'Élizabeth qui plonge le livre dans les flammes. Le feu réagit avec frénésie, comme s'il consumait quelque chose de bien plus explosif que du vieux papier sec. Élizabeth reste stoïque ; sans se départir de son air tranquille, elle accompagne le livre jusqu'à la fin. Leila en est réduite à spéculer sur les compétences massives de magie blanche et d'autosuggestion que la présidente commande pour réussir cet exploit.

Un vent huileux et mauvais s'élève à présent du brasier. La carapace de cafards de Leila la protège. En réalité, elle perçoit à peine le collectif, mais autour d'elle, elle entend les exclamations surprises de ses consœurs, tandis que certaines titubent sous la pression. De son côté, elle éprouve surtout une grande tristesse à voir ainsi anéanti, oublié à jamais, le savoir de cette femme. Brûler un grimoire revient aussi à mutiler une sorcière. Mélanie va très vite découvrir ce que cela signifie de dépendre totalement de la communauté pour absorber sa charge, à présent qu'elle ne pourra plus exercer.

C'est l'objet de la seconde partie de cette cérémonie. D'une voix forte, Élizabeth appelle une à une les praticiennes de magie noire ou gris très foncé qui se sont présentées au cours des semaines précédentes. Ayant déjà renoncé à leur art en incendiant leurs grimoires, elles n'ont plus la moindre solution pour écouler leur charge.

Si on le lui avait proposé l'an dernier, Leila aurait accepté sans hésiter une seconde. Elle aurait adoré déchaîner la foudre sur un groupe de collègues consentantes, au lieu de trembler jour et nuit pour ses proches et ses voisins. Avec cette invention, Élizabeth les tient. Elle enseigne très habilement la cohésion à une population jusqu'ici très individualiste.

L'une après l'autre, elles viennent prendre place au centre du cercle. Certaines ont l'air en plutôt bonne forme. D'autres ont dû trouver le temps long : les yeux cernés, l'air las, elles semblent au bout du rouleau. Plusieurs d'entre elles ont perdu beaucoup de poids, Leila pourrait le jurer. Toutes se lâchent et foudroient l'assemblée. Leila

écoute d'une oreille distraite les cris de soulagement, laisse les éclairs successifs glisser sur elle. Comme prévu, tout ce déferlement ne lui fait guère d'effet. Elle n'a pas encore rencontré de praticienne qui amasse autant de charge qu'elle.

Semaine après semaine, ses congénères renoncent à leur talent pour épouser le rêve optimiste de la nouvelle présidente. Ce serait bien médisant de parler d'épuration lorsque cela se passe d'une façon si paisible et que les petits fours sont si exquis. Cependant, cela n'échappe pas à Leila – Élizabeth se constitue peu à peu une communauté soudée de sorcières de magie blanche et bien sous tout rapport. Qu'advient-il quand il ne restera plus qu'une poignée d'irréductibles sorcières de magie noire, corbeaux, chauves-souris et gargamelles ? Parce qu'une chose est sûre : Leila en fera partie.



Mélanie est complètement ivre à présent, elle essaye de faire danser les autres, elle raconte à qui veut l'entendre à quel point elle se sent libérée. La grouille commence vraiment à démanger Leila, et une heure de route la sépare encore de sa deuxième partie de soirée.

Elle avise Élizabeth qui échange des recettes de cataplasme avec la sorcière en jogging rose.

— Présidente, tu voulais me parler ? les interrompt Leila.

Si Élizabeth est contrariée de cette irruption dans sa conversation, elle n'en montre rien. Plus patiente que jamais, elle place une main bienveillante sur l'épaule de Leila :

— Viens, allons dans mon bureau.

Quand elle n'œuvre pas pour la paix et le salut de tous, Élizabeth soigne les maux magiques, et plus si affinités. Elle a aussi étudié d'autres médecines, qu'elles soient traditionnelles ou scientifiques. Son bureau rappelle un cabinet médical à l'ancienne, avec ses meubles en chêne, ses tissus clairs, ses gravures botaniques et anatomiques au mur, des fleurs absolument partout. L'air sent très fort la rose.

Élizabeth prend place tandis que Leila pose son séant de veuve sicilienne dans un fauteuil Louis XVI garni de coussins jaune bouton d'or.

— Ça va ? s'enquiert Élizabeth. Tu dors mieux ?

Leila hoche la tête. Elle a prétexté des cauchemars suite aux événements houleux de l'automne dernier pour soutirer à la thérapeute un traitement qui l'empêche de rêver. Quand on a survécu de peu à une chasse à l'homme organisée par des tueurs cannibales, et que même on y a laissé un peu de sa personne, c'est

normal de faire des cauchemars, alors, Élisabeth n'a pas posé de questions. Elle ignore que Leila cherche essentiellement à se prémunir contre la tentation de revoir Dita. Cassandra, la mère de l'enfant, pense que Leila a essayé de lui voler sa fille et de la corrompre, parce qu'elle s'est occupée de Dita et qu'elle s'est mêlée de lui sauver la vie et de se prendre d'affection pour elle. Leila a dû promettre de se tenir à l'écart de la petite. En échange, Cassandra a garanti qu'elle veillerait à ce que sa fille ne joue pas avec *Convoitise*. Jusqu'ici, Leila a tenu parole. Le problème, c'est que la petite fille veut toujours apparaître dans ses rêves. C'était devenu trop difficile de résister, elle a failli céder à plusieurs reprises. Et elle n'allait tout de même pas retapisser de plomb toute sa chambre à coucher pour empêcher les rêves de Dita de se frayer un chemin jusqu'à elle.

— Tu ne préférerais pas une amulette ? demande la thérapeute. J'ai un peu peur des conséquences à long terme. C'est assez mal étudié, on n'a pas le recul.

— Non, non, assure Leila, l'amulette marche moins bien sur moi.

La vérité, c'est qu'elle est trop tentée de s'en débarrasser dans un moment de faiblesse, et qu'il ne faut pas. Après lui avoir lancé un regard pensif, la présidente finit par lâcher l'affaire pour reprendre un autre de ses grands dadas :

— Tu sais, Leila, tu devrais vraiment profiter de tout ce que nous faisons en ce moment. Tu pourrais te débarrasser de certains grimoires. Je sais que ta magie a des zones d'ombre, mais tu n'es pas la seule. Appuie-toi sur la communauté. Tout serait pardonné.

Avec Élisabeth, difficile de dire où s'arrêtent les bons sentiments et où commence la gentille pression d'une femme déterminée à arriver à ses fins pour la bonne cause. Elle n'est plus seulement une thérapeute, mais aussi le bras du pouvoir qui pourrait bien un jour devenir vengeur.

— Pourquoi ne pas faire comme Mélanie ? insiste-t-elle. Sa magie n'était pas vraiment reluisante non plus. Aujourd'hui nous sommes dans la période de transition qui accompagne la paix, mais à l'avenir, il y aura de moins en moins de tolérance pour les praticiennes qui se laissent aller à des expériences de magie noire.

— Je n'expérimente rien du tout, se défend Leila.

Élisabeth soupire.

— Je sais que tu ne veux plus exercer.

— J'ai trouvé un équilibre, dit Leila, évasive. Des sorts pas très graves. J'ai des solutions qui ne nuisent à personne.

Élisabeth en sait trop sur ce dont Leila est capable. Elle l'a ramassée en miettes en novembre et elle a additionné deux et deux, elle n'est pas stupide. Elle s'est tout de suite doutée que Leila avait foudroyé Viviane, l'ancienne présidente, en utilisant une charge qui

n'était même pas la sienne. Leila avait réussi à puiser dans la grouille de Dita, une faculté rarissime chez ses congénères. Élizabeth se pose des questions, bien que Leila les ait toujours esquivées. La thérapeute a fini par deviner que Leila avait des affinités inédites avec la grouille. Bien que Leila fasse de son mieux pour conserver un air parfaitement inoffensif, Élizabeth sait qu'elle draine au quotidien une quantité faramineuse de grouille. Mais elle ne sait pas que Leila contrôle sa foudre, qu'elle a arrêté de pratiquer. Et Leila a bien l'intention de tout faire pour qu'elle reste dans le noir.

— Bon, dit Élizabeth qui semble sceptique. De toute façon, ce n'est pas de cela que je voulais discuter ce soir. Je voudrais que tu me dises ce que tu sais sur Cassandra Bellanger.

Leila se fige.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu lui veux ?

— J'envoie des émissaires aux quatre coins du pays, explique Élizabeth, pour rallier un maximum de praticiennes à notre cause. Le périmètre des chasseurs est national. Plus nous pouvons recruter largement et garantir que toute la France nous suivra, plus nous aurons de poids dans les négociations. J'ai déjà pas mal élargi la zone d'influence de Paris, parce que j'offre cette alternative à la magie noire. C'est une proposition attrayante pour beaucoup de praticiennes. Mélanie, que tu as rencontrée ce soir, est alsacienne. Mais je voudrais pousser encore plus loin cette œuvre de recensement.

Leila sait que tout cela part d'un excellent sentiment. Elle a peut-être juste l'esprit mal placé. C'est plus fort qu'elle, elle est et restera une pessimiste.

— Et tu veux enrôler Cassandra dans la paix parisienne ? demande-t-elle, pour s'assurer qu'elle a bien compris.

— Mais oui. C'est un gros calibre. Et il faut rallier l'ouest. Je pensais lui envoyer Mélanie et Sandra. Elles ont toutes les deux un *background* en négociation et en communication.

— Elles vont se faire bouffer toutes crues, juge Leila. Cassandra va les retourner comme des crêpes. Tu veux en savoir plus sur sa magie ? Elle lui permet d'inspirer n'importe quelle forme de désir à n'importe qui, d'après ce que j'ai vu. Avec plus ou moins de force et de rémanence, selon qu'elle prononce une incantation ou qu'elle utilise le sang de sa victime ou un autre fluide corporel. Elle se requinque en violant des types au hasard. Et je n'ai pas encore bien compris quel prix elle payait, ni comment elle s'en acquittait. Cassandra n'est pas simplement un gros poisson, Élizabeth. C'est un barracuda.

— Tu ne la portes pas dans ton cœur.

C'est peu de le dire.

— Là n'est pas la question, proteste Leila. En face, il faut

quelqu'un d'expérimenté. Moi, je peux y aller. Laisse-moi m'en charger.

— Leila, tu as vingt-cinq ans.

— Vingt-six, et ça n'a rien à voir, tu le sais très bien.

— C'est une mauvaise idée. Tu viens de m'expliquer à quel point tu détestes Cassandra, et tu veux que je t'envoie en mission diplomatique auprès d'elle ? Non.

— Je n'ai pas dit que je la détestais. Je l'apprécie à sa juste valeur, c'est tout. C'est un avantage essentiel dans une négociation.

La nouvelle présidente hausse un sourcil dubitatif. Peut-être que Leila ferait mieux de renoncer, de laisser Élizabeth dépêcher Mélanie ou Sandra ou une autre des sorcières poids plumes qu'elle a prises sous son aile, énucléées et transformées en émissaires diplomatiques sans le moindre pouvoir. La pauvre âme se fera rouler dans la farine par Cassandra, puis reviendra bredouille à Paris, et Élizabeth rayera Cassandra de sa liste de soutiens. C'est comme si c'était fait.

De toute façon, Cassandra ne marchera jamais dans la combine. La seule raison pour laquelle Leila se porte volontaire, c'est le risque non négligeable que Cassandra entre en conflit direct avec la nouvelle présidence. Si Cassandra subit une enquête, si *Convoitise* est découvert, il y aura sûrement des dégâts collatéraux, et ça se terminera mal pour Leila et pour Dita. Il faut qu'elle se débrouille pour y aller elle-même, avertir Cassandra, récupérer le grimoire, mettre Dita à l'abri de tout ce cirque.

Mais Leila a beau insister, Élizabeth ne cède rien, et elles finissent par se quitter sur ce désaccord.

— À demain, la congédie la présidente. N'oublie pas d'apporter tes grimoires.

Quand elle sort de là, Leila est à point. Encore un peu et elle va se mettre à grésiller.

2

Minuit. Prête à exploser, Leila entre dans le club en se tenant au mur. Le type à la caisse s'attarde un moment sur son allure échevelée et sur ses longs gants de satin noir. Il essaye probablement de la cataloguer – freak ou hype ? Übercool ou geek paumée ? Design ou musique ? Ecsta ou coco ? Elle lui sourit pour accélérer un peu le processus ; qu'il arrive à ses conclusions en prenant sur ses heures de loisir si ça lui chante, mais pas pendant le service, elle ne va pas coucher là.

Voilà. Il a fini de la passer en revue et leurs regards se croisent. Enfin il percute et lui tend précipitamment un ticket ; c'est tout juste s'il ne s'excuse pas.

— Le tampon, je le mets où ? Sur ton épaule ?

— Pas la peine, dit Leila, je ne reste pas.

À l'intérieur, la fête bat son plein. Ça sent la sueur, l'alcool, l'ozone, les corps en liesse. Le lancement de quelque chose, à vrai dire Leila collectionne les invitations et ne prête plus vraiment attention à la thématique de la soirée. Elle se fiche un peu de l'ambiance, du moment qu'il y en a.

Elle refoule les pensées stériles et l'appréhension qui l'assaillent à l'idée de se rendre chez les chasseurs le lendemain, serre autour de ses épaules les bords usés de son châle fétiche, respire un grand coup et s'aventure vers la masse compacte des danseurs. Plus elle sera au cœur de l'action, mieux ce sera. Elle avance pas à pas, et s'obstine quand les corps moites commencent à la percuter dans leurs mouvements plus ou moins gracieux. Elle étouffe et sa peau la démange sous le tissu, mais elle ne décripe pas la main qui agrippe le châle, cherchant à éviter absolument tout contact direct. Les clients de la boîte de nuit sont bourrés et pleins d'énergie, exactement ce qu'il faut. Elle croise le regard d'un jeune type qui fait même mine de danser avec elle, et le snobe superbement. Elle n'est pas venue pour s'amuser, elle rêve plutôt de rentrer se coucher avec un bon livre.

Ça y est, elle y est, en plein vortex de la soirée. Elle sent l'énergie qui parcourt la foule et qui unit tous les convives, une sorte de mélange hétérogène : évacuation d'un stress mortel, ébriété et

envie désespérée de baiser. C'est une bonne soirée, déjà bien entamée, la chair y est fraîche et vivace. Les organisateurs n'ont pas lésiné sur la fumée, ni sur les danseurs qui se donnent dans des cages et sur des promontoires en hauteur. Au milieu de cette fête endiablée et de la frénésie de la grouille qui la démange et la dévore, tout ce que Leila ressent est une tristesse lente qui la transperce jusqu'à l'os. Il n'y a pas si longtemps, elle ne serait jamais allée se perdre aussi loin dans les profondeurs d'une soirée. Avant, quand elle pratiquait, elle privilégiait la qualité sur la quantité, elle collectionnait les histoires individuelles, les anomalies, les destins malchanceux ou les résiliences hors du commun. Et elle s'y est brûlé les ailes. Maintenant, tout ce qu'elle veut, c'est se plonger dans la foule anonyme qui vibre tout autour d'elle.

La grouille, désormais habituée à ce nouveau rituel, crépète au diapason de la fête. Au début, c'était désagréable ; mais à présent que la danse des petits cafards commence à entrer en résonance avec celle des Parisiens, c'est franchement douloureux. Leila ferme les yeux et se met à osciller sur un rythme intérieur. Elle ne perçoit plus la musique, si ce n'est par les pores de sa peau et les émotions de ceux qui l'entourent. Elle se laisse déchirer, déchiqueter par l'intensité de ce vendredi soir plein d'espoirs en cul-de-sac, de camaraderies alcoolisées, par cette illusion fugace de fraternité. Un autre corps vient ondoyer avec elle, mais elle s'écarte. Elle ne veut pas de contact, et surtout rien de trop personnel. Elle les veut tous. Il est temps de passer à l'acte.

Elle ravale un sanglot désormais familier ; ses amours mortes voudraient affluer vers sa conscience. Il serait si facile de les atteindre. Elle repère immédiatement la silhouette élancée, la blondeur nonchalante de sa sœur Iris, disparue l'an dernier et qui lui manque terriblement. Elle est dévorée par la tentation de l'appeler. Ce moment-là est toujours difficile. Bien sûr, elle ne peut pas faire revenir Iris. Mais l'envie est si forte de laisser la grouille raconter ses histoires. Les petits cafards ont un talent certain pour recréer l'apparence de la vie là où elle s'est éteinte.

Elle laisse Iris lui adresser un dernier sourire par-dessus son épaule et partir en se déhanchant vers l'au-delà. Les tourments qui suivent sont plus dangereux encore. Maintenant la grouille s'intéresse aux rares personnes qui lui sont chères et qui sont encore en vie. Leila ne doit pas répondre à leur invitation.

Toutes les semaines, c'est la même histoire. Elle se trouve une assemblée anonyme – soldes dans les grands magasins, match de foot, concert, meeting politique, ou une boîte comme ce soir – pour décharger son trop-plein de potentiel. La foudre voudrait se concentrer sur les quelques êtres qui lui sont vraiment précieux ; Leila l'oblige à

se disperser sur une foule. C'est sa façon à elle d'exploiter les vertus du collectif, un truc qu'elle a découvert récemment. Mais avant d'y parvenir, elle doit se livrer à ce bras de fer psychologique. Elle doit oublier encore et encore ces deux personnes qu'elle voudrait tant revoir.

Elle repère d'abord, immobile parmi les danseurs, la silhouette puissante et la posture volontaire d'Arthur, l'homme dont elle aurait aimé gagner le cœur. L'an dernier elle l'a rencontré par l'entremise franchement douteuse de son grimoire *Convoitise*. Ils se sont plu instantanément, mais Leila a entraîné Arthur à sa suite dans ses démêlés avec la reine des sorcières et le big boss des chasseurs. Il a failli y laisser sa peau et a fini par la fuir, dépassé et dégoûté par le monde de la magie. Elle est toujours surprise de constater à quel point il lui manque. C'est presque un peu ridicule : ils se sont fréquentés pendant deux semaines, n'ont jamais couché ensemble, n'ont échangé que quelques baisers et une série de problèmes inextricables. S'il n'y avait pas la grouille, si elle ne devait pas régulièrement l'entrevoir et essayer à nouveau de l'oublier, serait-ce plus facile pour elle de passer à autre chose ? Probablement. Peut-être. Mais la question est spécieuse, et elle la congédie gentiment avec le fantôme d'Arthur.

Puis vient le tour de Dita. Cette gamine minuscule a planté des racines si profondes dans le cœur de Leila qu'il serait vain de vouloir les en extraire. La vision qui se tient devant elle, toute blondeur angélique et candeur mutine, est plus vraie que nature. Encore un peu, et elle pourrait la prendre dans ses bras, quand bien sûr il ne faut pas. Il y a trop de grouille en jeu ce soir pour une petite fille, même très douée.

— Leila !

Le cœur de Leila fait un bond. Le mirage de petite fille a parlé. Ces derniers temps, les apparitions de la foudre n'allaient pas jusqu'à lui adresser la parole. Elle ne laisse plus les choses dégénérer jusqu'au stade des hallucinations.

— Leila, j'ai besoin de toi !

Dita semble avoir encore gagné en épaisseur et en réalité, c'est presque comme si elle était là, en chair et en os sur la piste de danse. Leila commence à stresser.

— Dita, je t'aime, ce n'est pas le moment. Rentre chez toi.

Voilà qu'elle se remet à parler à ses fantômes.

— Je vais partir, dit la petite, ne t'inquiète pas, mais j'ai quelque chose à te dire. C'est urgent. Et tu n'écoutes plus tes rêves !

Cette fois, impossible de démêler le tien du mien, le coup bas de son subconscient et la réalité de la communication. Dita a-t-elle trouvé un moyen de la joindre autrement que dans ses rêves ?

— J'ai besoin de ton aide, insiste la petite. J'ai fait des bêtises.

La fillette semble si proche. Les cafards sont charmés, les premiers insectes s'élancent déjà en direction de la fillette. Horrifiée, Leila doit faire un effort pour les rappeler. Certains ont reconnu Dita pour l'avoir déjà fréquentée, et n'obéissent pas à leur maîtresse mais se précipitent sur la gamine qui les accueille à bras ouverts, pas du tout effrayée par ce terrible danger.

— Dita ! Ne reste pas là, gronde Leila, un peu sottement, parce que tout cela se déroule dans sa tête.

— Je pars si tu me promets que tu me laisseras rentrer dans un de tes rêves. J'ai besoin de te parler.

— Ce que tu veux, mais bouge de là. Tout de suite, Dita.

Le temps d'un battement de cils, et l'enfant a disparu.

Sérieusement ébranlée, Leila poursuit par pur réflexe. Autour d'elle, la soirée continue, personne n'a rien remarqué. Sans lâcher les bords de son châte, elle écarte un peu les bras, et commande à tous les cafards d'essaimer, le plus loin possible. Les plus aventureux la quittent sans se faire prier. D'autres ont besoin d'être convaincus. Elle les encourage. Il ne doit rien rester. Les plus récalcitrants finissent par se laisser tenter et s'élancent vers la foule.

Le DJ a peut-être senti la foudre lui chauffer les joues et lui griller les poils des bras, car il se lance dans un mix téméraire qui décuple la ferveur des danseurs. À deux mètres de Leila, un couple entame un pas de deux lascif qui devrait être interdit dans un lieu public. Dans les cages haut perchées, les hommes-objets ont fini leur strip-tease et se meuvent avec une frénésie inquiétante, une passion de la danse qui n'est plus très loin de la douleur. Une vague d'énergie et d'extase se propage dans le parterre autour de Leila, à la manière d'une onde de choc. Ceux qui sont là s'en souviendront peut-être au réveil comme d'une des meilleures soirées de leur vie, s'ils se rappellent quelque chose. Les ventes d'alcool n'auront pourtant rien d'extraordinaire : l'ivresse atteindra son paroxysme sans l'assistance de la chimie, et la soirée se terminera sans doute en orgie pour une partie des fêtards.

Leila a déjà tourné les talons. Les bacchanales, très peu pour elle. Elle a tout donné et rentre se coucher : demain matin tôt, il faut qu'elle se présente au grand QG des chasseurs aussi lisse qu'une pierre polie. Penser aux chasseurs déclenche toujours un départ d'attaque de panique. Cela lui permet d'éprouver l'excellence de la vidange qu'elle vient de réussir. Son accélération cardiaque ne réveille pas le moindre cafard. Elle n'a pas été aussi clean depuis... depuis le dernier sort de *Convoitise* qu'elle a lancé.



Leila franchit la porte anti-incendie et sort dans la rue. Elle se sent nue sans sa grouille, comme après un peeling un peu radical. C'est le paradoxe. Elle se plaint de ses cafards quand ils sont là, mais s'inquiète lorsqu'ils lui font défaut. Depuis qu'ils la protègent contre toute forme de mauvaise rencontre, elle a appris à compter sur eux malgré l'inconfort qu'ils suscitent.

Elle presse le pas dans la nuit. Il fait frais à cette heure-ci, l'été n'a pas encore eu le temps de s'installer, et le choc de ses talons sur les pavés se réverbère dans toute la ruelle. Elle a laissé sa voiture quelques pâtés plus loin, et préférerait tout à coup être garée plus près. L'apparition de Dita l'a déstabilisée. Elle tente en vain de barricader son cœur et de calfeutrer ses émotions, assiégées par une demi-douzaine de scénarios catastrophes.

Mais non, Dita n'a certainement pas besoin d'aide, la petite fille qu'elle vient de voir n'est pas la vraie Dita, mais une invention de son cerveau, la vraie Dita dort sûrement d'un sommeil paisible et n'a pas « fait de bêtise. » L'enfant avec qui elle a parlé tout à l'heure n'était qu'une manifestation inconsciente de son désir de revoir la vraie Dita. Son esprit désespéré va jusqu'à échafauder ces prétextes rocambolesques pour la pousser à renouer le contact, mais elle ne cédera pas.

Elle est si préoccupée qu'elle n'aperçoit même pas la haute silhouette qui la guette dans l'embrasement d'une porte. Quand elle la calcule il est trop tard, elle fait un bond et émet une sorte de glapissement bien peu digne d'une prédatrice des ténèbres. Une main jaillit de l'ombre, peut-être pour arrêter le cri qui s'étouffe de lui-même dans sa gorge.

Il ne manquait plus que lui au tableau : Satie. Son assassin désigné. Le type qui a juré de la tuer et de dévorer ses organes encore fumants pour lui voler son pouvoir magique et l'anéantir. L'homme qui, de son propre aveu, ne connaîtra pas la paix tant qu'il ne l'aura pas réduite au rang de pièce de boucherie.

Elle prend une grande inspiration pour hurler, quand il la coupe d'un chuchotement furieux.

— Calme-toi ! Je veux juste discuter.

Elle fait un pas en arrière. Elle veut lui échapper, mais il la suit sans le moindre effort avec ses cannes gigantesques.

Il faut qu'il se manifeste exactement le jour où elle n'a pas un gramme de charge sur elle. Elle ne l'a pas vu depuis l'automne dernier, a détruit tous ses messages téléphoniques sans les écouter. Il

la terrifie, il la dégoûte.

Fatigué, les yeux cernés et encore plus fin que dans son souvenir, il porte un costume qui aurait sûrement l'air trop grand s'il n'était pas aussi bien taillé. Le regard dur comme un silex, les traits coupants, le teint pâle, il grouille de cafards. Elle les perçoit facilement sous sa peau, ces insectes cousins de ceux qui empoisonnaient sa propre existence il y a encore quelques minutes à peine. Ironie : le chasseur porte plus de charge qu'elle en cet instant.

Certes, ce n'est pas grand-chose par rapport à ce qu'elle se trimballe les jours ordinaires ; mais il en a déjà assez pour un bon sort de *Prospérité*. Ces cochonneries-là ont tendance à s'accumuler. Sent-il lui aussi les cafards autour d'elle, ou plutôt leur absence ? Il a toujours perçu sa grouille.

— Je viens juste pour discuter, répète-t-il, rien d'autre. Je ne compte pas utiliser la force.

Elle hoche la tête ; au moins elle peut lui accorder ce crédit. Depuis qu'il a lancé contre elle un des rituels des chasseurs, il pourrait lui envoyer des visions télépathiques de cauchemar, lui faire faire un strip-tease, l'obliger à sauter à travers un cerceau à la manière d'une otarie ou encore à le retrouver dans une cave à l'autre bout de Paris. Il a juré de ne pas le faire.

— Tu aurais pu prévenir, râle-t-elle pour cacher sa panique montante. Je n'aime pas les surprises.

— Moi non plus. Tu me pardonneras de prendre mes précautions.

Il sait. Il sait que c'est le bon moment, qu'elle n'a pas un atome de charge sur elle et qu'elle ne constitue pas une menace. Elle a été vraiment stupide de s'aventurer ainsi à découvert.

— Qu'est-ce que tu veux ?

La réponse tarde à venir, mais quand il se décide enfin, elle en reste interdite.

— Leila, j'ai besoin de ton aide.

C'est tellement inattendu qu'elle s'arrête net. Satie qui demande de l'aide, voilà qui est exotique. Ce n'est pas du tout son genre. Son genre, c'est plutôt l'arrogance, les ordres, les enlèvements, les solutions expéditives.

— Non, dit-elle par principe.

— Il faut que je pratique.

Elle aurait pu le deviner : maintenant qu'il a de la charge à lui, tous ces petits cafards qui sont le combustible de la magie, il a envie de jouer dans la cour des grands. Et puis ça doit le démanger. Mais pour faire de la magie, il lui faut un mode d'emploi, ou plus exactement, un livre de recettes. Et ce n'est pas Leila qui va partager ses grimoires avec le croquemitaine, même s'il vient de déchoir.

— Non, répète-t-elle.

— Je paierai. Cher.

— Non.

— Je demande gentiment, grogne Satie, qui n'en a pas l'habitude.

— C'est non.

— Tu te rappelles ce qui arrive quand je ne demande pas gentiment ?

— Tu perds tout et tu finis à l'hôpital.

Il la dévisage entre ses cils. Ses yeux sont deux fentes sombres où brille un éclat froid. Il est beaucoup trop près.

— Laisse-moi tranquille, dit Leila en se remettant en route, pressée de retrouver sa voiture. Je ne pratique plus la magie. Je suis passée à autre chose ; tu ferais bien d'essayer aussi.

Satie l'observe d'un air dubitatif :

— Ça n'a pas l'air de trop te réussir.

Il peut parler, le chasseur en chef déboulonné. Il appartient au passé, à un passé particulièrement désagréable. Elle ne veut plus le voir.

Comme s'il avait suivi le fil de ses pensées, il attaque en changeant de sujet.

— Comment va Machin, le prof ? Et la gamine, elle va bien ?

Leila jure : avec sa question, il l'a déconcentrée. Voilà qu'il s'est débrouillé pour la coincer entre une rangée de motos, deux poubelles, une Clio et un empilement de vélos. Mais ça ne veut pas dire qu'elle va lui répondre.

— O.K., poursuit Satie. Je pars du principe que vous êtes tous très heureux. Mais moi, je ne peux pas passer à autre chose. Tu sais pourquoi ?

Il attrape la manche de Leila et lui raconte tout en utilisant le canal de communication qu'ils partagent, une sorte de télépathie particulièrement évocatrice.

Il détaille l'étrangeté de se réveiller chaque matin avec de la grouille, cette charge magique qui court dans son corps. Leila ne se donne même pas la peine de réprimer un ricanement malin. Qu'est-ce qu'il croyait, que la magie était une sinécure ? C'est lui qui est allé la chercher.

Il embraye sur l'humiliation d'avoir été viré de son poste de patron des chasseurs, jeté comme un malpropre, dépouillé de ses privilèges. Et la grouille ne cesse de s'accumuler, l'empêche de se poser, de se concentrer sur les tâches les plus simples. Il a muté, il a quitté son camp, mais sans trouver sa place ailleurs. Il est prêt à tout pour pratiquer.

Elle tire sur son bras d'un coup sec et lui échappe. Où est la sérénité, la bienheureuse torpeur qui était supposée suivre la foudre ? Ce type a le chic pour lui remuer les idées noires.

— Ce n'était pas le marché, dit-elle. Je ne t'ai jamais promis que ce serait agréable, et je ne t'ai jamais dit que je t'aiderais à exercer la magie.

— Je veux revoir notre accord.

— Tu n'as même pas rempli ta part, grince-t-elle.

— C'est faux.

Lorsqu'ils ont affronté ensemble Viviane, la précédente reine des praticiennes de Paris, ils ont conclu un pacte improbable : Leila a offert à Satie une partie de son foie et de son pouvoir. En échange, il était censé garantir la sécurité de Leila et de ses amis. Les choses ne se sont pas déroulées suivant le scénario idéal, et elle a dû le foudroyer pour l'empêcher de s'octroyer plus que son dû. Elle demeure persuadée qu'il l'aurait dévorée tout entière si elle l'avait laissé faire. Mais il est vrai que tous ceux qui comptaient pour elle sont sortis plus ou moins indemnes de l'expérience. À vrai dire, bien malin qui pourrait déterminer s'ils sont quittes.

— Je n'ai pas eu le pouvoir promis, rappelle Satie. Juste un avant-goût, avec un bon coup de foudre par-dessus.

— Et moi qui pensais qu'on pourrait en rester là, tranquille chacun dans son coin... !

Elle a péché par excès d'optimisme.

— Tu penses que tu as trouvé la solution à tes problèmes, renchérit Satie, mais tu n'as rien résolu du tout. Tu te trompes si tu crois que tu peux vivre sans pratiquer.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je sais comment tu t'y prends pour te débarrasser de tes petits insectes grouillants. Je sais à quel prix tu peux arrêter la magie.

Elle hausse les épaules, prend un air nonchalant pour dissimuler les battements erratiques de son cœur.

— Je ne fais pas de mal à une mouche, se défend-elle. Je leur grille quelques neurones, c'est tout. Ils se font déjà tellement de mal tout seuls avec leurs alcools, leurs drogues, leur course à l'échalote que je n'ai presque aucun impact.

— Tu leur sucés la moelle sans leur demander leur avis, rétorque Satie.

— Depuis quand te soucies-tu des innocents ?

— Depuis toujours. C'est pour ça que je suis devenu chasseur. Ça t'intéressera peut-être de savoir qu'un des gamins que tu as foudroyés ce soir a quitté la boîte dans une ambulance. Tu n'as pas entendu les sirènes ?

— Ça n'a rien à voir avec la foudre, dit Leila. Les malaises en boîte de nuit, ce sont des choses qui arrivent.

Mais il continue :

— Il y en a toujours un ou deux. Un défibrillateur qui s'emballe.

Un épileptique qui finit en feu d'artifice. C'est une drôle de coïncidence, tu admettras. Souvent ils sont même plus nombreux. Ce soir, par exemple, c'était quelque chose. Et parfois les secours arrivent trop tard.

— Tu mens, dit Leila.

La seule idée qu'il puisse la filer dans ses sorties nocturnes lui fait froid dans le dos. Depuis combien de temps ? Elle veut vraiment partir, elle en a assez entendu, mais il lui barre le chemin, l'oblige à l'écouter jusqu'à la fin.

— Tu as encore des contacts dans la police ? Renseigne-toi. Eux, ils ont vu que quelque chose clochait. Ils en sont à profiler un tueur en série qui utilise des stupéfiants d'un nouveau genre. Ta méthode sans douleur, ça ne marche pas. Et c'est pas le moment de te faire remarquer, si j'ai bien suivi l'actualité de la "communauté magique". Tu as besoin d'une autre solution, qui passe par l'exercice de la magie. Je peux t'aider à développer ton business.

— Il n'y a pas de business à développer, grogne Leila. Et tu es la dernière personne avec qui j'aie envie de travailler.

Si elle était vraiment futée, elle lui promettrait tout ce qu'il veut, et elle attendrait le premier instant d'inattention pour se débarrasser de lui définitivement.

— Il y a beaucoup de gens qui cherchent à retrouver des personnes disparues, par exemple, insiste Satie. Iris était très profitable. Tu pourrais pratiquer sans casser trop d'œufs. Je peux t'assister. Je suis crédible, j'ai un bon réseau. Je n'ai pas besoin d'argent.

C'est presque cocasse, cette idée de prendre un chasseur comme stagiaire. Elle sent un fou rire naître dans sa poitrine, à moins que ce ne soit une forme explosive de sanglot sec.

La véritable raison pour laquelle elle n'exerce plus, c'est que ça ne sert à rien. Les sorts d'Iris ne suffisent pas du tout à consommer la grouille qu'elle secrète en abondance depuis l'automne dernier, depuis qu'elle s'est laissée aller à utiliser *Convoitise*. Pour éponger tout cela, il faudrait qu'elle s'escrime vingt heures sur vingt-quatre, et pas avec d'innocents sorts de localisation pour aider la police à retrouver des personnes disparues. Pour fonctionner à plein et être à l'aise dans sa pratique, ce qu'il lui faudrait, ce sont de bons gros sorts de magie noire bien grasse, bien dégoulinants de malignité contre nature.

— Hors de question.

— Même pas pour le blé ?

Elle se campe face à lui, les mains sur les hanches.

— J'ai un vrai métier maintenant.

Il lève un sourcil sarcastique :

— Toujours cette histoire de massages / coiffure / esthétique à

domicile ?

Elle hoche la tête.

— Hum, dit-il, l'air sceptique. J'ai lu un article à ce sujet récemment. Esthéticienne, c'est un des pires métiers du monde. Elles pataugent dans la crasse et la laideur de l'humanité. Il paraît qu'elles en voient des vertes et des pas mûres. À domicile, ça ne peut pas être reluisant.

Elle ne répond pas. Au début, son travail de manucure lui servait à recueillir des ingrédients pour ses sorts, et elle était toute contente de récupérer les rebuts de ses clients. Aujourd'hui, son travail n'a plus vraiment de sens. En tout cas pour une sorcière. Mais elle fait de son mieux pour se convaincre du contraire. Elle a envie d'aider les gens, pas de les rendre malades. Sa nouvelle carrière reste une amélioration par rapport à la précédente.

— Si je ne te connaissais pas mieux que ça, conclut Satie, j'en déduirais que tu continues à exercer ce job ingrat pour expier quelque chose.

— Tu ne me connais pas du tout.

— Je sais où tu habites. Je suis au courant de ton pire secret. Je sais ce que tu achètes au supermarché. Je sais où tu te pintes quand tu n'en peux plus. Dans quels salons de thé tu te déplaces pour retrouver la rombière en twin-set pastel. Je te connais pas si mal.

Elle est parcourue d'un frisson nauséeux. Et voilà qu'il fait irruption dans ses pensées pour raconter le reste, dans la version illustrée.

Comment il se réveille au milieu de la nuit avec une envie physique qui l'étouffe, celle de lui plonger un couteau en plein cœur. Ces filles brunes comme elle qu'il cherche dans les bars, et qui n'ont rien contre une mise en scène ou deux. Leurs accusations qu'il a réussi à discréditer auprès de ses amis de la police, lorsqu'il a dérapé, ce qui lui arrive de plus en plus souvent. La façon dont, la semaine dernière, il a cru passer vraiment à l'acte, et ne s'est tiré de sa transe d'ogre qu'au dernier moment. Il a peur de tuer des innocentes, il se sent glisser.

Leila vacille.

— Ce n'est pas mon problème, dit-elle. Tu as juré que tu cesserais de me chasser. À toi de te débrouiller. Médite. Bois de la tisane. Prends des douches froides.

Mais c'est son problème aussi, elle le sait très bien. Une lueur étrange, de mauvais augure, passe dans les yeux clairs et durs de Satie.

— Ça t'amuserait, d'être la dernière sorcière de France à mourir exécutée par un chasseur ?

Elle est la clef, l'origine de tous ses malheurs. C'est à cause d'elle qu'il est devenu ce qu'il est aujourd'hui, une sorte de demi-praticien,

de chimère. C'est suite à leur rencontre qu'il a été exclu de l'organisation secrète des chasseurs après l'avoir dirigée pendant des années. Il a besoin de la magie, et elle se tient sur son chemin.

Le moment est venu pour elle de prendre ses cliques et ses claques et de courir aux abris. Elle manœuvre pour se faufiler vers le parking où l'attend sa fidèle Fiat Panda.

— C'était sympa de discuter avec toi. Allez, au revoir, chasseur.

Comme il lui bloque toujours la route, elle se redresse, bien qu'elle lui arrive à peine aux épaules, prend son courage à deux mains et essaye de passer malgré tout.

Contact.

Dès le premier fourmillement, elle mesure à quel point son idée est mauvaise. Elle est nue, vidée de tout cafard, et il le sait. Lui, il grouille de charge, et d'autre chose. Elle se recule comme si elle s'était brûlée, mais c'est trop tard. Elle a réveillé quelque chose de terrifiant, elle le voit dans son regard.

En une fraction de seconde, les mains de Satie se referment sur son cou. Elle est prise au piège : son temps de réaction s'est étiré, étiré. La magie du chasseur ne s'est pas endormie, ni même émoussée. L'influence de Satie lui saute à la figure, ralentissant ses réflexes et brouillant ses pensées.

Dans le souffle chaud de l'homme, elle sent la cendre, le café, la pierre ancienne et la pulsion de meurtre, le besoin viscéral de la faire disparaître une bonne fois pour toutes de la planète. C'est ce qui fait le plus peur à Leila : il ne se contrôle plus du tout, il est prêt à renier ses propres intérêts du moment qu'il peut la tuer. Il se noie, et elle lui sert à la fois de bouée de sauvetage et de bloc de béton. Et elle n'a pas la moindre charge à lui envoyer dans les dents.

Ce qu'elle a, c'est une vue de premier choix sur la grouille de Satie. Les cafards ne se gênent pas pour lui courir dessus à elle aussi. Comment fait-il pour se promener avec une colonie pareille, du matin au soir depuis six mois ? Ses cafards à lui sont vicieux, ils tournent en rond depuis bien trop longtemps, ils sont déjà à moitié fous. Mais Leila n'a pas de mal à les reconnaître ; ils ne sont pas si différents des parasites qui lui pourrissent la vie les semaines paires.

La gorge en feu, l'esprit de plus en plus embrumé, elle laisse venir à elle la charge de l'homme. Elle n'a aucun mal à séduire les insectes abjects. En quelques secondes, elle s'est tout accaparé, la grouille de Satie se coule dans ses muscles, plus douloureuse que mille morsures. Lui, toujours perdu dans sa transe, ne semble même pas se rendre compte de quoi que ce soit.

Il a peut-être encore une ou deux choses à apprendre sur sa propre charge.

Dans un dernier sursaut d'énergie, elle fait fondre toute cette

nuée sur lui, elle l'assomme d'un seul coup avec sa propre grouille. Comme au bon vieux temps. Le corps du chasseur est parcouru d'un, puis de deux soubresauts. Il lâche Leila et s'écroule sur le macadam, la laissant vacillante, la trachée tuméfiée et la vision piquetée d'étincelles. Elle reprend sa respiration en le regardant convulser sur le trottoir.

— Ne fais pas ta chochette, lui lance-t-elle d'une voix râpeuse, au bord de la quinte de toux. Je t'offre ta première leçon de grouille. Il n'y a pas que la quantité qui compte. C'est aussi la brutalité avec laquelle je peux te l'envoyer en pleine figure.

Oh, il survivra. Il n'y avait pas de quoi le terminer tout à fait. Voilà qui aurait résolu le problème de Leila une fois pour toutes. Elle le tâte du pied, hésite. Elle pourrait peut-être le tuer maintenant. Si elle recommençait, comment le prendrait-il ? Se sent-elle vraiment en mesure de l'éliminer de sang-froid ? Alors qu'il est venu, la tête pleine de fantasmes de meurtres, la prier de lui accorder son aide ?

Elle devrait signaler l'agression à Élizabeth. Elle la verra dans quelques heures à la forteresse. Mais que se passera-t-il si le nouveau management conjoint des chasseurs et des praticiennes décide d'arrêter Satie, de lui poser des questions ? Comment réagiront-ils s'il leur raconte son histoire, s'il mentionne *Convoitise* et le sort qui l'associe à Leila ? Si les chasseurs apprenaient que Leila a réussi à donner de la magie à Satie, ce serait catastrophique à plus d'un titre. Et elle est lasse d'être la femme à abattre.

Alors, elle se contente de l'abandonner là, étalé sur le trottoir, et de reprendre le chemin du parking, de son appartement et de sa petite vie mortellement tranquille.

3

Leila sort de chez elle, sac au dos. Il est à peine plus de sept heures. La porte de la voisine de palier s'entrouvre et Kombucha, un de ses innombrables chats, jaillit de l'appartement. Birgit est une femme à chats du plus beau calibre. Elle élève toute une tribu de félins hautement capables et intelligents. Celui-ci a décidé qu'il en pinçait pour Leila, et elle n'est pas contre un peu de chaleur. Elle se penche pour le saluer, mais le matou n'est visiblement pas d'humeur câline. Il rebrousse chemin immédiatement en émettant des miaulements tonitruants.

Tant et si bien que la porte de Birgit finit par s'ouvrir en grand sur la voisine en pyjama. Leila distingue derrière elle son entrée encombrée de Converse, de Birkenstock et de poubelles multicolores destinées au recyclage. Birgit semble déterminée à sauver le monde par l'exemple. On n'a jamais vu deux voisines si dissemblables.

— Leila, très chère, tu tombes bien, j'ai un message pour toi.

— Ah ?

Kombucha lève vers Leila sa face plate, renfrognée et énigmatique de chat persan.

— C'est la petite, dit Birgit. Dita. Elle voudrait vraiment que tu répondes à ses appels. Elle dit qu'elle a besoin de ton aide.

— Je ne savais pas qu'elle avait ton numéro.

Birgit secoue la tête ; son épaisse natte grise ondule à la manière d'un gros serpent argenté.

— Elle est venue me voir cette nuit, dit la Suissesse. Elle avait l'air très inquiet.

Leila marque un temps d'arrêt.

— Comment ça ? Tu veux dire qu'elle... ?

La voisine confirme d'un nouveau mouvement de natte. Leila soupire. Dita vient visiter Birgit dans ses rêves et ça n'a pas l'air de poser problème. Peste soit du cerveau new-age biberonné aux macrobiotiques et aux idées larges. Impossible de nier à présent que l'enfant cherche par tous les moyens à parler à Leila en contournant l'interdit maternel. Leila veut à tout prix éviter de rompre son pacte fragile avec Cassandra. Mais les appels de la fillette commencent à

susciter chez elle un mauvais pressentiment.

Elle a peur, très peur d'ouvrir les vannes de ce barrage qui se fissure. Elle tient le coup loin de la fillette et loin de tous les gens qu'elle aime, uniquement parce qu'elle n'a plus goûté depuis longtemps à la félicité de leur présence. Si elle parle à Dita ne serait-ce qu'une seule fois, si elle entend sa petite voix cristalline au téléphone, elle ne pourra plus se tenir à distance.

Par ailleurs, si elle s'approche de Dita et surtout de *Convoitise*, avec ce chasseur qui apparemment la suit partout, elle s'expose à d'horribles complications. Elle rumine ces pensées sans issue pendant tout son trajet en métro. Puis elle descend à Saint-Paul, fait quarante fois le tour du quartier et finit par se présenter à la forteresse avec dix minutes de retard.

Élizabeth a fourni quantité de conseils, de consignes et de mantras pour affronter ce rendez-vous à haut risque. Les chasseurs veulent la paix autant que les sorcières, affirme la présidente. Chacun des deux camps a exigé des gages de bonne foi. Tout le monde y passe, toutes les praticiennes viennent ici montrer patte blanche.

Avec un frisson, Leila passe la porte creusée dans le mur épais et froid.

C'est la deuxième fois qu'elle vient en chair et en os. L'atmosphère est lugubre malgré le soleil qui brille ; ce doit être le souvenir de toutes les sorcières qui sont mortes dans les caves de ce bâtiment. Leila elle-même a failli terminer sa carrière ici dans une chasse à la sauvette, donnée par une meute de types très motivés par la dégustation de son foie.

La crise de tachycardie ne se fait pas attendre. La tête lui tourne, elle se tord les pieds dans les pavés de la cour, bien qu'elle ne porte pas autre chose que ses habituelles bottines.

— Tout va bien, mademoiselle ? Vous devez être Leila ?

Qui c'est, celui-là ? Une nouvelle recrue ? Un blanc-bec lui tend la main et lui sourit. Elle regarde autour d'elle pour vérifier, mais oui, elle se tient bien dans la cour pavée du pavillon, repaire des chasseurs cannibales. Et ce type lui fait bon accueil. Plus étrange encore, il attend, la main toujours offerte. Il ne peut pas avoir plus de vingt ans. Il n'a pas une tête d'apprenti tueur en série. Mais c'est quand même plus fort qu'elle, elle refuse son geste de paix. Le jeune type semble vexé. Bah, il s'en remettra.

— Madame Verdureau est déjà arrivée ; monsieur Rattray et elle en ont profité pour se parler avant votre rendez-vous. Ils ont du coup pris un peu de retard, et vous prient de les en excuser. Souhaitez-vous en attendant visiter notre petit musée de l'histoire de la magie ?

Il porte un badge : « Paul Méridot, stagiaire communication et RP ». Voilà qui laisse rêveuse. Leila savait que les choses étaient

censées avoir radicalement évolué, mais ne se doutait pas que les chasseurs feraient autant d'efforts pour s'acheter une respectabilité.

Elle ne peut s'empêcher de penser qu'ils sont enfin devenus intelligents, mais que leurs objectifs pourraient bien ne pas avoir changé. Depuis toujours, pour disposer de pouvoirs magiques, il faut être née de l'union tragique d'un chasseur et d'une sorcière, lors d'une traque mortelle pour être plus précise. Quand un chasseur jure de vous tuer, il peut aussi vous faire un môme, et c'est votre seule chance de reproduction. C'est tordu, mais c'est leur lot à toutes. Corollaire logique : si les chasseurs arrêtent de pister les praticiennes, ces dernières n'engendreront plus de filles et l'espèce s'éteindra bien gentiment. Et les chasseurs auront atteint leur but bien plus sûrement que s'ils continuaient à poursuivre les adeptes de la magie pour les trucider. Leila a soumis cette théorie à Élisabeth Verdureau, qui ne voit pas les choses sous cet angle. Elle pense que l'on est en train de sortir de l'âge de pierre et d'entrer dans une ère moderne qui favorisera un développement raisonné et bénéfique de la magie. Élisabeth trouve que Leila est trop méfiante. Elle lui a donné rendez-vous directement dans la gueule du loup, où elle l'attend bien au chaud, comme si c'était normal.

Contrariée et déboussolée, Leila suit Paul Méridot dans une grande pièce qui a été transformée en musée. Tout serait bel et bon si elle n'avait pas failli l'an dernier se faire éventrer ici même. Elle jette un coup d'œil panoramique, par politesse et par curiosité. Elle a le vertige. Son esprit peine à embrasser la métamorphose trop radicale qui semble à l'œuvre dans ce lieu. Des panneaux racontent l'histoire de l'hôtel particulier qui date du Moyen Âge, de vastes présentoirs exposent des grimoires du « Fonds national pour la recherche sur la magie ». Ouais. Leila est prête à parier qu'il s'agit surtout de livres volés aux victimes des chasseurs. Après deux minutes, elle n'y tient plus, et ressort pour prendre l'air.

Paul Méridot finit par la retrouver et la conduire dans le bâtiment principal. Elle frissonne en passant la porte et refoule des souvenirs éprouvants. Si elle portait encore le moindre cafard, elle en concevrait sûrement une ou deux hallucinations. Même en pleine possession de sa raison et de ses moyens, elle croit voir les chasseurs la courser dans tout le pavillon. Elle repère un placard où elle a essayé de se cacher. Les battements de son cœur s'accroissent et la sueur perle à son front. Elle se force à prendre d'amples inspirations et se concentre sur le dos de Paul Méridot qui la précède dans l'escalier, puis dans les couloirs du premier étage. Elle ne veut pas avoir l'air coupable pour sa première rencontre avec le nouveau grand chef des chasseurs.

Un homme les attend devant une salle de réunion. Tout en s'avançant dans sa direction, Leila détaille le barbu de taille

moyenne, entre deux âges, le costume en tweed marron tendu sur une ronde bedaine. Elle est encore à cinq mètres de lui lorsqu'il lui tend la main dans un geste excessivement jovial. Puis il proclame dans un français parfait, bien qu'avec un accent délicieux, râpeux sur le dessus et fondant à l'intérieur :

— Leila ? Bienvenue ! Je suis Duncan Rattray, enchanté de faire votre connaissance. Quelle belle journée, n'est-ce pas ? Et historique. Dire que nous allons être témoins de ce progrès. La paix et la modernité arrivent enfin dans le monde de la magie.

Il faut un moment à Leila pour faire coïncider l'apparence affable de cet homme avec l'expérience concrète qu'elle a de son prédécesseur, Satie. De la même façon que les papes se suivent sans se ressembler, les chasseurs de France héritent d'un nouveau chef en rupture totale avec l'ancien. Où ont-ils déniché ce type ? Élizabeth l'a prévenue qu'elle devait s'attendre à un grand numéro de charme.

Elle réalise qu'elle fronce les sourcils et que Duncan Rattray patiente, attendant sa poignée de main. Il est très fort. Là où la jeune recrue, Paul Méridot, s'est laissé impressionner par l'hostilité de Leila, son patron ne s'est pas départi de son attitude d'hospitalité insouciance. Il n'a même pas cillé. Elle est venue avec l'intention de prouver qu'elle n'était pas une menace pour la société. Elle s'empare donc de la main qu'il lui offre – chaude, sèche, grassouillette – et la secoue d'une ferme poignée.

Certifiée zéro cafard.

Elle gratifie Rattray d'un petit sourire modeste. Elle aussi, elle sait jouer la comédie. Elle sonde le visage de l'homme. Que sait-il sur elle exactement ? Est-il en mesure de voir sa charge ? La sensibilité à la grouille est rare, et elle est également l'un des traits les plus bizarrement répartis dans la population. En tout cas, si Duncan se fie uniquement à l'apparence de Leila, il ne peut que remarquer son air reposé, lisse comme au premier jour et exempt de tout fourmillement magique. Elle a vérifié dans son miroir de poche avant d'arriver. Elle peut faire la gueule tant qu'elle veut, elle continue d'arborer un teint de lys assez inédit pour elle.

— Venez, venez boire un café !

Duncan Rattray se fend d'un large sourire et attrape Leila par l'épaule pour la diriger vers la salle de réunion, comme une amie qu'on entraînerait au pub. Elle manque de trébucher sur le seuil et se rétablit de justesse sous le regard surpris d'Élizabeth Verdureau, déjà installée à l'intérieur. La présidente des praticiennes a revêtu pour l'occasion un ensemble d'été en lin mauve et a relevé ses cheveux roux flamboyants en un chignon surmonté d'un bijou en perles. À côté d'elle, Leila a encore l'air d'une tache d'encre de Chine.

La pièce évoque une salle de classe ou de réunion tout ce qu'il y a

de moins menaçant ; une table a même été dressée avec des thermos et tout un service de petit déjeuner. Duncan Rattray offre des donuts et du café. Leila refuse la pâtisserie, mais accepte une tasse fumante qu'elle se verse elle-même d'une main sûre.

— Du sucre ?

— Non, mais je prendrais volontiers un peu de crème si vous avez.

L'homme la surveille tandis qu'elle mélange tranquillement sa boisson, bien déterminée à ne pas laisser paraître la moindre gêne. Il s'attendait peut-être à ce qu'elle débarque dans l'ancre des chasseurs avec de la grouille suintant par tous les pores de la peau ? Mais non, après la sortie de la veille, elle ne tremble pas, son esprit est aussi clair et limpide qu'un beau ciel d'automne.

Pendant la cérémonie du café, il en dit plus sur lui. BEAUCOUP plus. Il s'intéresse à l'art médiéval et aux grandes batailles historiques. Il aime les marches dans la campagne. Sa mère est américaine, son père écossais. Sa propension à parler de lui-même dépasse l'entendement.

— Il y a beaucoup de fantômes dans mon coin de l'Écosse. Vous croyez aux fantômes ? Moi, j'ai quelque raison d'être convaincu, et je suis en train d'écrire un livre sur le sujet.

Leila acquiesce poliment mais ne dit rien, laissant Duncan Rattray amorcer sa transition vers l'ordre du jour.

— Merci d'être venue nous trouver aujourd'hui, énonce-t-il. Votre bonne volonté à toutes est vraiment de très bon augure. J'ai bon espoir que nous réussissions à instaurer une paix durable.

Il mâche ses mots, les déguste et s'en repaît. Un drôle d'animal, décidément, ce nouveau chasseur en chef. Et au fait, comment les appellera-t-on s'ils cessent de chasser ? Les éleveurs ?

Un homme entre, et Leila se fige. Il porte un costume très sobre et un ordinateur compact, et pourtant elle le reconnaîtrait n'importe où. C'est l'un des trois chasseurs qui l'a poursuivie à travers le Marais l'an dernier. Le seul qui ait survécu.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? crache-t-elle en le désignant du menton.

— Lionel est juriste. Il me conseille, répond Duncan Rattray, sans paraître noter la chute de température brutale dans la pièce. Il fera aussi la liaison avec les services centraux à Montréal.

Leila et le nouveau venu se dévisagent en chiens de faïence. Sous la table, Élisabeth envoie un coup de pied dans le tibia de Leila. Ouille. Elle a de la force, sous ses rangs de perles, la présidente.

Leila se reprend. C'est un test. Duncan Rattray et Élisabeth Verdureau ont engagé leur autorité dans ce processus de paix et maintenant, chacun doit prouver qu'elle est possible. Tout

leur propos consiste à affirmer que les chasseurs et les sorcières peuvent mettre derrière eux leurs différends et passer sans un couac du massacre à l'entente cordiale. Leila a encore des cicatrices qui plaident le contraire, mais il est vrai qu'elle ne les doit pas directement à ce Lionel. Après tout, celui-ci s'est contenté d'applaudir lorsque ses acolytes l'ont attachée sur un autel sacrificiel l'an dernier dans le but de la dépecer vivante. Et ensuite, quand elle a réussi à s'enfuir, il l'a poursuivie dans tout le Marais (nu comme un ver et l'écume aux lèvres) avant d'être arrêté par les clients d'un bar branché. Il a eu de la chance, parce que s'il était resté dans la course, Satie l'aurait probablement exécuté.

Elle voudrait bien le voir pourrir en enfer, mais pas au point de rater l'examen de ce matin.

— Et comment va Gustave ? s'enquiert-elle avec un sourire poli. Il n'est pas là aujourd'hui ?

Le juriste si policé a une sorte de rictus. Duncan tousse discrètement, mais s'abstient de toute autre forme de réponse. Voilà qui est étonnant. Leila aurait juré que le dénommé Gustave serait aux premiers rangs de la nouvelle chasse parisienne, avec toute l'énergie qu'il a consacrée à mener son putsch contre Satie l'an dernier. Elle ne s'attendait certainement pas à ce qu'il disparaisse sans laisser la moindre trace. La purge a dû être assez radicale.

— Et les autres chasseurs ? demande Leila. Quand est-ce que vous me les présentez ? Puisque vous voyez tout le monde, est-ce que vous avez l'intention de nous rendre la politesse ?

— J'ai montré à Élisabeth l'ensemble de nos équipes, dit Duncan.

Leila note au passage que les deux « présidents » s'appellent par leur prénom. Ça lui donne un peu le tournis. Mais c'est toujours mieux que la fournée précédente, quand l'entente officieuse au sommet entre la reine et le chasseur en chef se prolongeait au lit, et aussi par l'élimination discrète des ennemis communs.

— Nous prévoyons d'organiser des rencontres prochainement, poursuit Duncan Rattray. Vous comprenez que cela fait beaucoup de monde et que nous sommes obligés d'instaurer des garde-fous pour éviter les mauvaises surprises, compte tenu des passifs des uns et des autres.

Leila jette un regard en coin au « juriste ». Hum, oui, elle voit très bien le problème.

— Duncan a proposé un format encadré qui rappelle un peu le speed dating, avance Élisabeth. Ses équipes doivent me proposer un calendrier avec des dates possibles.

Leila manque de recracher sa gorgée de café, pose sa tasse avec la ferme intention de ne plus y toucher – c'est plus prudent. Quoiqu'il serait satisfaisant de moucheter la chemise immaculée du « juriste » en

face d'elle, avec sa mine studieuse et fermée. Hélas, elle a promis à Élisabeth de ne causer aucun incident aujourd'hui, et d'ailleurs, se faire remarquer des nouveaux chasseurs serait indiscutablement une bêtise.

— Un speed dating, se contente-t-elle de répéter sur le ton le plus neutre possible. Comme c'est innovant !

— Nous sommes en train de recruter une psychothérapeute spécialiste de la gestion des survivants de conflits armés, raconte Duncan Rattray. Nous sommes déterminés à ne pas prendre notre histoire commune à la légère.

Ils pensent sans doute se montrer grands seigneurs en faisant appel à UNE psychologue. Mais aucune praticienne ne s'ouvrira à un tel animal, c'est sûr et certain. Il semble à Leila qu'elle plane sur un petit nuage étrange, de révélation surréaliste en déclaration inédite.

— Bien, poursuit Duncan Rattray. Pour ma part, je souhaite sincèrement mieux vous connaître en tant que praticienne. Parlez-moi de votre spécialité. Magie blanche ou magie noire ? Vous pouvez tout me dire, nous ne retiendrons pas votre héritage contre vous. Le tout est de réfléchir ensemble sur les meilleurs moyens de faire fonctionner la cohabitation. Alors, sur une échelle de 1 à 10, comment noteriez-vous votre charge maximale ?

Les y voilà. Après avoir discoursu de la pluie et du beau temps, on en arrive aux choses sérieuses. S'il pense qu'elle va lui répondre honnêtement, il peut se gratter.

— Vous voulez me connaître, ou me cataloguer ? ne peut-elle s'empêcher de demander.

Élisabeth ouvre la bouche pour se manifester, mais Duncan Rattray l'arrête d'un geste apaisant et d'un sourire bienveillant.

— Toutes mes excuses si mes questions vous semblent abruptes. Je suis d'une curiosité absolue envers toutes les choses de la magie, et de votre côté, vous n'avez pas l'air d'une personne qui s'offusque facilement.

Leila fait un sourire modeste.

— Il m'est difficile d'évaluer moi-même ma charge, par définition. Elle suffit à ma pratique, c'est tout ce que je peux en dire.

Comme elle est venue sans ses cafards ce matin, Duncan n'a vraiment aucun moyen de savoir à quel point la grouille est un problème de taille chez elle, une déferlante sans cesse renouvelée.

— Visiblement votre charge est tout de même assez importante pour foudroyer plusieurs personnes, fait remarquer Duncan Rattray.

— Si vous faites référence à l'accident survenu l'automne dernier, il faut savoir qu'il s'agissait d'un moment anormalement compliqué de ma vie. Je venais de perdre ma sœur. J'étais un peu chamboulée. Et

vos gars m'avaient mis la pression.

C'est son message officiel. Les chasseurs ne doivent pas savoir que Leila, quand elle est à bloc, est pratiquement en mesure de tuer n'importe qui par la pensée. Dans un processus de paix difficile, il n'est jamais bon de dire à son interlocuteur qu'on est en possession d'une arme de destruction massive.

En face d'elle, le nouveau chef des chasseurs hoche la tête. Elle espère qu'il en conclura qu'elle devient instable et dangereuse quand on la pousse à bout. Si seulement on pouvait marquer l'arrêt avant de tuer ceux qu'elle aime.

— Vous êtes venue avec vos grimoires ?

Leila avait beau s'être préparée, elle se hérisse, c'est un réflexe. En comptant jusqu'à cinq, elle sort de son sac *Prospérité-Les Choses* et le pose sur la table sous le regard encourageant de sa présidente. Elle s'est retournée quinze fois sur son chemin ce matin pour vérifier que Satie ne la suivait pas, mais ne l'a repéré nulle part.

Duncan Rattray s'empare du livre avec ses mains de chasseur, et Leila sent le dégoût l'envahir. Ce grimoire est une extension de sa personne, et surtout, il est tout ce qui lui reste d'Iris. Ce Duncan pourrait être en train de marcher sur sa tombe.

— Il est déchiré ? remarque Duncan Rattray en inspectant la tranche du fin volume.

— C'est ma sœur qui a hérité de l'autre moitié, ment-elle.

En réalité, le demi-grimoire qu'elle a apporté est celui d'Iris, *Prospérité-Les Choses*. *Prospérité-Les Gens*, l'autre morceau, qui a échu à Leila, est au frais dans son coffre bancaire – il en a largement assez fait et elle l'a mis en retraite anticipée.

Duncan feuillette le grimoire, une expression de curiosité studieuse sur le visage. Un frisson parcourt le bras de Leila, suivi du frémissement désagréable des premiers cafards, déjà de retour.

Le chasseur lève la tête et le cœur de Leila trébuche, puis se lance dans une course folle. Peut-il voir la charge ? Mais non. Elle respire profondément, une fois, deux fois. Faire rentrer l'air, faire sortir l'air, sourire, battre des cils. Un ange passe. Duncan Rattray sourit à son tour et se replonge dans l'étude de *Prospérité-Les Choses*.

— Il ne paraît pas en très bon état, remarque-t-il.

— C'est ce qui arrive quand on coupe un livre en deux, confirme Leila.

Il hoche la tête.

— Les questions d'héritage sont souvent épineuses. Mais je croyais que votre sœur était décédée sans enfant ? Vous avez donc dû récupérer l'autre moitié de ce livre. Pourquoi ne pas l'avoir apportée ?

Comment en sait-il autant sur elle ?

Concrètement, ce n'est pas si compliqué de se renseigner sur

les praticiennes qui sont des êtres humains répertoriés dans les pages blanches ou jaunes, sur les listes électorales et à la Sécurité sociale ; parfois elles vont même jusqu'à payer des impôts. Elles sont bien peu à se terroriser comme des troglodytes et à vivre dans une économie 100 % parallèle. Mais enfin, il pousse le recensement un peu loin, ce Duncan Rattray. Les a-t-il vraiment trouvées tout seul, toutes ces informations ? Leila coule un regard en biais à Élisabeth qui a légèrement rougi, mais répond tout de même avec un certain mordant :

— La disparition récente de la sœur de Leila fait partie de ces innombrables drames qui ont mutilé la communauté.

Leila décide de s'engouffrer à sa suite :

— Il faudrait recoller les grimoires, mais je n'ai tout simplement pas eu le cœur de pratiquer sa magie.

— Il va me falloir l'autre moitié, insiste Duncan Rattray.

— Pourquoi ? demande Leila. Je ne compte pas m'en servir.

— Je suis désolé pour votre sœur, dit Duncan, mais j'ai besoin d'évaluer les risques liés à l'arrêt de nos activités. Les chasseurs entendent avoir une action durable et responsable. J'en ai discuté avec madame Verdureau ici présente, et elle comprend très bien mes positions.

— Nous restons cependant les premières garantes de notre propre pratique, lui rappelle Élisabeth.

Ouf. Leila est soulagée de voir la présidente tenir son rôle un minimum. Elle commençait à trouver qu'Élisabeth jouait un jeu dangereusement optimiste et qu'elle avait déjà cédé bien assez de terrain.

Duncan Rattray esquisse à moitié un geste d'apaisement que Leila juge assez condescendant, mais la présidente ne relève pas. Combien de couleuvres doit-elle avaler par jour pour faire avancer ce processus de paix ?

— Je note que vous ne comptez pas vous servir de l'autre moitié de ce grimoire, reprend Duncan, mais je veux le voir quand même. Je suis simplement inquiet suite aux motifs de chasse qui ont été enregistrés contre vous à l'automne dernier... même s'il est vrai qu'ils sont un peu... euh, irréguliers. On ne peut pas dire qu'administrativement parlant, cette chasse ait été vraiment un modèle de suivi des bonnes pratiques...

— Non, on ne peut pas, dit froidement Leila.

Les événements de l'automne, en fait, n'ont été qu'une grosse infraction au soi-disant code de déontologie des chasseurs. Satie, qui souffre d'un ego monumental, s'est mis en tête de se charger de Leila tout seul et en douce, sans solliciter le collectif des chasseurs et ses rituels. Ensuite, le reste des chasseurs a initié une autre traque

pour se venger de son chef, si bien qu'elle a failli y passer non pas une fois mais deux. Et des brouettes.

Elle se force à se détendre, s'appuie contre le dossier de sa chaise, respire un grand coup, boit une gorgée de son café tiède.

— Nous en avons déjà discuté, réitère Élizabeth. Il revient à chaque communauté de juger les erreurs de ses membres et de les sanctionner. C'est la base de la confiance réciproque. À ce sujet, je voulais vous demander ce que vous comptiez faire de votre côté ?

— Le chasseur en question ne fait plus partie de notre organisation, commence Duncan.

— Mais bien sûr, reprend Élizabeth, cela ne saurait constituer une mesure suffisante.

— Non, acquiesce Duncan.

— Alors, dit Leila, vous pouvez annuler cet envoûtement ?

— Soyez certaine que nous avons à cœur de résoudre ce problème, dit Duncan sans vraiment répondre. Cette procédure a été engagée de façon peu orthodoxe. La terminer exigera des recherches approfondies, mais ne vous en faites pas, nous nous appuyons sur un important fonds documentaire. Nous finirons bien par trouver une solution.

— Il n'existe pas de moyen simple de le faire ?

— Pas à ma connaissance.

— J'ai besoin d'être sûre que le Pavillon assumera ses responsabilités, dit Élizabeth. Ce lien qui subsiste entre Leila et Satie va à l'encontre de tous nos nouveaux principes. Et cela relève de votre compétence, c'est à vous de le rompre.

— Je suis prêt à vous aider personnellement, déclare Duncan. Comme vous avez dû le comprendre, je suis un fervent partisan de la coopération.

Oh. Et maintenant il va lui demander un service. Leila attend, le cœur battant, tout en faisant mine d'examiner ses ongles, qui à leur habitude ne sont pas tout à fait à la hauteur de ce que l'on attendrait de la part d'une bonne esthéticienne. Duncan Rattray va vouloir des informations sur la magie noire. Elle va devoir céder *Prosperité*. Dénoncer des sorcières. C'est sûr.

Mais non, il dit :

— Vous pouvez peut-être m'aider à retrouver l'un de nos anciens sociétaires, à qui vous êtes apparentée. Titus Vinciguerra ?

Leila en reste comme deux ronds de flan. Titus est son géniteur.

— Euh.

— Vous savez où il se trouve ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? Lui verser une pension d'ancien combattant ?

— Vous confirmez qu'il est en vie ?

Leila se mord la lèvre.

— Je n'en sais rien. Aux dernières nouvelles, oui, il l'était.

— Extraordinaire, commente Duncan. Comment votre mère s'y est-elle prise ?

— Aucune idée. Je n'étais pas née.

Extraordinaire, ça l'est, car très peu de praticiennes peuvent se flatter d'avoir un père en état de nuire. Rapport au fait qu'elles sont toutes issues de l'union d'un chasseur et d'une sorcière possédés par le besoin viscéral de s'entre-occire. Neuf mois, c'est long, et un ventre de femme enceinte, pas très commode pour courir et se battre. Avant de se faire tuer, la mère de Leila, Yasmine, a vraisemblablement usé de bonnes doses de magie pour calmer les ardeurs meurtrières de Titus, et le sujet rend Leila un peu nerveuse.

— Vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ? reprend Rattray.

Son expression débonnaire n'a pas failli. Il est vraiment fort. Et il n'a pas répondu à la question, il n'a pas dit pourquoi il souhaitait que Leila lui produise son paternel.

— Non. Nous ne sommes pas en très bons termes, explique-t-elle d'un ton glacial.

Il a quand même tué sa mère. Même si techniquement, il a aussi sauvé la vie de Leila et de Dita l'an dernier. En mettant les choses au mieux, les sentiments de Leila à l'égard de Titus sont contradictoires. C'est une boîte de Pandore qu'elle préfère ne pas ouvrir.

Rattray consulte ses notes.

— Oui, vous avez été élevée par votre tante, hum, Nora ? Et elle, vous savez où elle se trouve ?

— Non.

Cette fois, c'est la vérité. Nora est partie en laissant à Leila un numéro de téléphone et en lui faisant jurer de ne pas s'en servir sans une excellente raison. De toute façon, ce n'est pas comme si elles avaient des choses à se dire.

— Mais vous savez comment les joindre, affirme Duncan.

— Je n'ai pas dit ça.

Duncan Rattray s'éclaircit la gorge.

— Je comprendrais que vous ne souhaitiez pas m'aider. Mais Montréal m'envoie pour mettre de l'ordre dans les affaires du chapitre parisien, et je prends cette tâche très à cœur, je vous prie de le croire.

Après cet échange, Leila n'est plus en mesure d'écouter le reste. Son esprit se perd en conjectures sur ce qui pourrait pousser Duncan à vouloir Titus. Quelques minutes plus tard, par chance, l'entretien se termine par un surréaliste déballage de cartes de visite. Leila quitte la réunion dans un état second. Élisabeth l'a priée de l'attendre à

la cafétéria, « juste une petite affaire à régler avec Duncan ».

Au bout d'une quinzaine de minutes, la présidente la rejoint. Elles sortent sans un mot de la forteresse des chasseurs. Élizabeth propose à Leila de la raccompagner en voiture, et elle accepte. C'est l'occasion de tâter le terrain.

— Ça s'est bien passé, non ? sonde-t-elle dès que la Classe A de la présidente bifurque dans la rue de Turenne.

— Bof, estime Élizabeth. Tu es clairement identifiée comme une sorcière associée à la magie noire, la dernière que l'ancien management ait jugé utile de faire chasser. Sans pour autant parvenir à te nettoyer, vu que tu t'es débrouillée pour allonger presque tous tes poursuivants. Je ne crois pas que ça contribue à donner une très bonne impression de toi, Leila.

— Mais l'ancien management était pourri jusqu'à l'os, objecte Leila. Cette chasse était très irrégulière, il en a convenu lui-même.

— Ça ne change pas grand-chose. J'aurais préféré que tu viennes avec tes deux grimoires comme je te l'avais demandé, et que tu fasses moins la maligne.

Leila sent la moutarde lui monter au nez.

— Explique-moi où est le grand renouveau, si on doit continuer à condamner les sorcières sur de simples apparences ?

Élizabeth pousse un profond soupir.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais arrange-toi pour ne pas faire de bêtises au cours des prochaines semaines, d'accord ? Pas de vagues, pas d'excentricités. On ne sait jamais. D'ailleurs, le mieux serait que tu te mettes au vert. Tu n'as pas une maison de campagne quelque part, un endroit où tu peux prendre un congé ?

— Non, ment Leila.

Elle possède une maison en Bourgogne, au nom de son second mari, mais garde cette adresse pour elle. Et puis elle préfère rester en ville où elle conserve un accès facile aux foules, essentiel pour disperser sa grouille.

— C'est d'accord, annonce soudain Élizabeth. Tu peux aller en Bretagne, démarcher Cassandra.

La première réaction de Leila est une bouffée de joie à l'idée de voir Dita.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit-elle cependant.

— Je sais. Mais tu m'as pratiquement suppliée hier.

Leila est coincée. Si elle évoque le danger de Satie qui la suit partout, Élizabeth va lui demander pourquoi elle a changé d'avis en douze heures. Et si elle attire l'attention sur Satie, si le nouveau management l'interroge et que le problème de sa charge apparaît au grand jour... cela risque de faire vraiment désordre. Leila ne peut pas non plus parler de *Convoitise* ni même prétexter d'autres engagements

pour refuser, pas après avoir insisté hier soir pour récupérer cette mission.

Après un court silence, Élizabeth s'arrête à un feu rouge sur le boulevard du Temple et se tourne vers Leila :

— Vas-y, Leila. Je veux un rapport tous les jours. Je veux que tu fasses preuve de tact. Remporte l'adhésion de Cassandra et tu seras inattaquable. Tu peux partir dès aujourd'hui ?

Leila suit du regard une mère et son petit garçon qui traversent au passage clouté. Elle comprend qu'on lui demande une contribution à la paix ; elle doit montrer sa bonne volonté. Cela fait des mois qu'elle observe sans lever le petit doigt, à part pour se rendre sagement aux autodafés. Et maintenant, on lui fait savoir que ce sera donnant donnant. Dans un sens, c'est rassurant.

— O.K., soupire-t-elle. Juste le temps de faire mon sac et j'y vais.

Une fois qu'Élizabeth a déposé Leila chez elle, il ne lui faut pas plus d'une heure pour se trouver des billets de train et faire sa valise. Tous ses vêtements sont interchangeables, son existence tient dans un bagage à main, et elle laissera *Prospérité* au coffre sur le chemin de la gare. Dans la lumière grise du milieu de matinée, sa nouvelle vie ne résiste pas vraiment à un examen, même rapide. Il n'y a vraiment rien ni personne ici pour la retenir.

Après un trajet très court et sans histoire, le train de Leila va entrer en gare lorsque son téléphone se met à sonner. Élisabeth.

— Tout va bien ? Tu es déjà sur place ?

— Minute, papillon. J'arrive à Saint-Brieuc.

Leila sait la présidente soucieuse d'obtenir des résultats, mais là, elle abuse très légèrement. Si on lui met la pression dès la première heure, elle va avoir du mal à travailler.

Élisabeth, cependant, a autre chose en tête :

— Je voulais juste te prévenir. Ton chasseur a dépassé les bornes. Une jeune femme l'accuse de l'avoir agressée à son domicile hier soir. Et, comment te dire...

Leila sent ses genoux flageoler.

— Écoute, il n'y a pas de façon rassurante de le formuler, continue la présidente. Cette fille est très amochée. Et elle te ressemble beaucoup. La même taille, le même genre de physique, le type méditerranéen.

Un passager cherche à prendre son bagage au-dessus de Leila et déloge un sac à dos qui tombe. Sans réfléchir, pour se protéger, elle donne un coup dedans. Le sac valse dans l'allée, ce qui lui vaut quelques regards réprobateurs.

— Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

Elle a besoin de savoir, même si ça la dégoûte et que ça la terrifie.

— La victime dit qu'elle l'a rencontré dans un bar et qu'il lui a semblé bien élevé, jusqu'au moment où elle l'a ramené chez elle. Là, il lui a demandé de s'habiller en noir. Il l'a menottée dans sa cuisine et il s'est mis à jouer avec des couteaux...

Leila sent le sol tanguer sous ses pieds, et doit se rasseoir sur son siège.

— Ce psychopathe l'a traitée de sorcière, continue Élisabeth. Il lui a fait des entailles sur tout le corps, elle a cru qu'elle allait y passer. Puis elle dit qu'à l'aube il a eu l'air de reprendre ses esprits et qu'il est reparti sans un mot, en la laissant là. C'est sa femme de ménage qui l'a libérée ce matin. Ça n'a pas été simple d'obtenir

ces informations. Et il faut que tu saches... Apparemment, il a insisté pour l'appeler Leila.

Leila maîtrise un haut-le-cœur.

— La police le recherche activement, tu t'en doutes, et nous aussi.

Elle a complètement sous-estimé les pulsions de meurtre de Satie, et sa capacité à les gérer.

Quelles sont les chances pour qu'il la suive ici, chez Cassandra ? Il a réussi à se tenir à l'écart jusqu'à maintenant, mais si l'envie lui prenait de la rejoindre, il suffirait qu'il emploie le stupide canal de communication télépathique qu'il a mis en place entre eux, et il la trouvera sans aucun problème. Elle ne peut pas l'amener jusqu'à *Convoitise*, car les conséquences seraient terrifiantes s'il mettait la main sur un grimoire aussi facile d'utilisation, aussi prêt à se laisser exploiter, et qui fait exploser la charge chez ceux qui s'en servent.

— Élizabeth, je vais rentrer. Je ne peux pas aller chez Dita avec ce type dans la nature.

— Je ne crois pas que Dita soit particulièrement dans son viseur, mais si tu veux, nous pouvons t'envoyer des gardes du corps. Duncan l'a proposé.

— Encore plus de chasseurs aux basques ? C'est ça, ta solution ?

— L'idée m'a paru plutôt bonne, réplique froidement Élizabeth.

La présidente file un mauvais coton, si déjà elle confie ses basses besognes aux hommes de main de Duncan Rattray. Leila sait que les intentions d'Élizabeth Verdureau sont sincères, mais trouve que ses méthodes commencent à rappeler celles de Viviane Destel, sa prédécesseure.

— Duncan est très contrarié, continue Élizabeth. Je suis sûre qu'il songe à faire un exemple. De toute façon, il ne faut pas se leurrer : nous avons eu de la chance jusqu'ici, mais tout le monde ne va pas se ranger si facilement à notre nouvelle vision des choses. Nous aurons certainement besoin de taper du poing sur la table à un moment ou à un autre. Il se pourrait bien que ça tombe sur ton chasseur.

Leila évalue rapidement ses options. Si elle prend le maquis, ce ne sera que reculer pour mieux sauter. Fuir un chasseur ne sert à rien, Iris et elle l'ont appris à leurs dépens. Ce qu'il lui faut vraiment, c'est une méthode moins aléatoire pour contrôler ce type encombrant. Au moins, en restant ici, elle pourrait veiller sur Dita et sur *Convoitise*. Il suffirait qu'elle fasse comprendre les enjeux de la situation à Cassandra.

Ouais. Sur ce point-là, il y aura sans doute un peu de travail.

— Bon, dit-elle en soupirant, je reste. Et pas la peine d'envoyer des gardes du corps. Je peux me débrouiller toute seule. Mais ne venez pas m'exécuter si Satie m'attaque et que je riposte.

Sous les regards critiques des autres passagers, Leila accède enfin à sa valise.

— Tu ne seras pas inquiétée pour ça, affirme Élisabeth, je m'en porte garante. N'hésite pas une seconde à te défendre. On va le retrouver, mais en attendant, sois prudente, s'il te plaît. Et prends tout le temps qu'il faudra. Ce serait vraiment, vraiment mieux si tu avais des résultats positifs avec Cassandra.

Leila promet d'être efficace, alerte, tout ce qu'on voudra. Ensuite elle raccroche, puis jure assez profusément pour choquer toute une famille de vacanciers précoces.

C'est stupide, mais elle se sent responsable de ce qui est arrivé à cette pauvre fille. Grands dieux. Enfermée pendant des heures avec ce dingue... Rien que d'y penser, les souvenirs d'une nuit cauchemardesque affluent à son esprit. Elle, au moins, elle avait assez de répondant pour faire face. Mais l'autre femme, la civile ?

À bien y réfléchir, il se pourrait que le dérapage de Satie soit intentionnel. Cette agression a des accents de message personnel. Il est prêt à tout pour pratiquer, et il espère qu'en la culpabilisant il parviendra à ses fins. Il fait mine de protéger la population, mais cela ne lui pose pas trop de problèmes de mettre en danger des innocentes. Une bouffée de colère envahit Leila. Pour la énième fois elle se maudit – de n'avoir pas eu de quoi foudroyer Satie une bonne fois pour toutes l'automne dernier, ni la veille, de n'avoir pas eu le courage de s'en charger pour de bon à la première occasion, de ne pas être suffisamment une tueuse. Coller des crises cardiaques à distance à des individus douteux, ça ne la dérange pas. Les fusiller froidement à bout portant, ça la gêne beaucoup plus. Quant à savoir que des femmes sans défense sont exposées à sa place, ça ne passe pas du tout. Elle s'est crue à l'abri de Satie, mais ce n'est pas fini entre eux, et elle est désavantagée par son sens moral qui rend possible ce chantage.

En traînant rageusement son bagage à main à travers la gare à la recherche du loueur de voitures, elle se promet en tout cas une chose. Si Satie fait mine d'approcher *Convoitise*, elle l'exécutera immédiatement, sans état d'âme et quoi qu'il en coûte à sa conscience.



La voiture de location s'arrête à l'entrée du village, à la nouvelle adresse de Cassandra. Le temps est magnifique, ça sent bon le printemps, des parfums de fleurs et d'herbe coupée se mêlent aux arômes puissants de la mer toute proche. Leila, citadine invétérée, goûte ce cocktail entêtant. Les lunettes de soleil rabattues sur le nez,

elle considère la maison de Cassandra, où celle-ci s'est installée avec Dita il y a six mois. Rien ne laisse soupçonner l'ancre de la sorcière ; c'est une demeure bretonne typique bien qu'un peu à l'écart des autres, franche et solide.

Leila a opté pour la surprise. Si elle s'était annoncée en avance à Cassandra, celle-ci aurait été susceptible de partir en vacances, voire de déménager. C'est plus fort qu'elles. Autour d'elles, les sujets de discorde se ramassent à la pelle. Leur incompatibilité d'humeur a explosé l'an dernier, quand Leila s'est attachée à Dita et que Cassandra a attiré Arthur dans un piège qui a failli lui coûter la vie.

De son côté, Cassandra juge Leila trop jeune pour comprendre la magie. Elle est beaucoup, beaucoup plus vieille qu'elle n'y paraît et elle n'écoute pas grand monde. Ses motivations diffèrent radicalement de celles qui animent le commun des mortels. Elle ne recherche pas la fortune ou la gloire. Elle aspire à parfaire son art dans le secret d'un village et change de domicile régulièrement. Elle veut élever un jour une fille qui sera digne d'elle. Ce seraient des buts honorables, si les moyens qu'elle déploie n'étaient pas si étranges.

Le cœur de Leila se serre dans sa poitrine quand elle pousse la grille, misant sur la présence d'un chien de garde. Cassandra n'est définitivement pas une femme à chiens. Dès l'entrée, Leila se laisse attirer par le potager de Dita, qui s'étend sur le flanc droit de la maison. Elle espère y apercevoir la blondinette. Elle s'attarde une seconde aux portes de ce royaume végétal qui respire le savoir-faire et la créativité. Elle-même n'a pas du tout la main verte. Elle ne peut donc s'empêcher de s'émerveiller devant la luxuriance du jardin et le soin évident avec lequel la fillette a tiré ses plants de tomates, abrité ses herbes aromatiques ou taillé les arbres fruitiers.

Mais la frêle silhouette n'est visible nulle part. Leila frappe à la porte. La maison semble vide. Elle contourne le bâtiment en regardant par les fenêtres. L'intérieur est aussi ordonné et propre que le jardin. On sent qu'une attention méticuleuse est apportée au ménage, au rangement, à l'harmonie générale du lieu. Il en émane une aura de confort et d'hospitalité courtoise qui ne ressemble pas du tout à Cassandra. C'est la fillette qui maintient tout dans cet état ?

La cuisine en revanche est typique à 100 % d'une praticienne. Les rangées de pots sur les étagères sont bien trop nombreuses pour contenir uniquement les épices nécessaires à la préparation des bons petits plats. Des fleurs et des plantes séchées sont crucifiées au mur. Les casseroles et les ustensiles de cuivre sont légion, pour une toute petite famille de deux personnes.

— Que fais-tu là, étrangère ?

Leila se retourne et croise un regard jaune, reptilien, qui brille et flambe sans chaleur. Cassandra a repris du poil de la bête depuis

qu'elles se sont quittées en novembre. Leila ne l'avait jamais vue qu'après six semaines de captivité. En pleine santé et dans son fief, Cassandra est superbe. Elle porte ses cheveux blond vénitien comme une crinière de lionne et n'a pas lésiné sur les attributs extérieurs de féminité : courte jupe de cuir, talons aiguilles en daim d'un violet profond, lèvres d'un rouge agressif, superposition de dentelles sous sa veste ; sur n'importe quelle femme un peu moins formidable, on crierait à la cocotte.

— Ah, c'est toi, siffle-t-elle en reconnaissant Leila. Tu as bien du culot de te présenter ici.

Leila extrait de son cabas la missive que lui a confiée Élizabeth.

— Ne tire pas sur le facteur, Cassandra. J'ai un message pour toi, de la nouvelle présidente.

Cassandra crache par terre, refuse de prendre l'enveloppe tendue.

— Sors de ma propriété.

Voilà, comme ça, c'est clair. La mission diplomatique démarre très fort.

— Écoute ce que j'ai à te dire, au moins, grogne Leila. J'ai fait beaucoup de chemin pour venir t'alerter.

— Les voyages forment la jeunesse. Celui-ci te rendra peut-être moins stupide, spéculait Cassandra.

Elle plonge la main dans son réticule à motifs léopard. Avant d'avoir pu réagir, Leila reçoit en pleine figure une poignée d'une poudre qui la fait éternuer et lui pique les yeux. Cassandra prononce quelques mots que Leila ne comprend pas, puis se met à rire.

— J'y vais alors, déclare Leila. J'ai des gens à voir. C'était agréable de rattraper un peu le temps perdu, mais tu ne m'en voudras pas si je change de crémérie. Ce n'est pas comme si on était copines, hein.

Cassandra la regarde partir, le sourire aux lèvres.

Le bar du village est du genre über-authentique, avec un flipper et des odeurs de fumée tenaces qui datent de bien avant la loi Evin. Les clients aussi seraient à passer au carbone 14. Celui-ci par exemple, à côté de Leila. Il a beau porter un ciré, dix contre un qu'il n'a pas vu la pluie et les embruns depuis un moment. Il n'est pas si vieux pourtant, trente ou quarante ans peut-être, mais il semble plus buriné par l'alcool que par les éléments.

— T'es pas si mal, toi, dit-il à Leila en insistant pour lui offrir un verre. D'habitude le type tsigane c'est pas pour moi, mais je veux bien faire une exception.

— Tunisien, rectifie Leila sans s'offusquer. Quoique ça remonte un peu.

L'homme lui passe un bras sur l'épaule, elle voit bien qu'il est en train de tâter le terrain, d'évaluer s'il y a moyen. Elle descend son

verre cul sec, c'est le deuxième ? Le troisième ? Ça lui réchauffe l'estomac en tout cas, ça lui réchauffe le foie aussi. Qu'on lui rappelle pourquoi elle avait arrêté de boire ? C'est agréable. Elle s'ennuie vaguement, mais à part ça tout va bien, elle se sent bien, c'est comme si elle flottait sur un nuage.

Cela dit, elle va peut-être lâcher ce type parce qu'un petit groupe de jeunes villageois fringants vient d'entrer dans l'établissement. Ils ont dix-huit ans à tout casser, encore un peu verts, mais à vrai dire juste ce dont elle aurait besoin pour un remontant. L'un d'eux porte un long écheveau de corde. Un autre tient une caisse à outils.

— Vous êtes pas au lycée à cette heure-ci ? hèle le patron du bar, un blond qui n'est pas mal non plus.

— La prof d'espagnol a la gastro et nous, on a un travail de recherche à finir, répond un jeune homme brun, l'air à la fois sombre et exalté.

Leila trouve tout ça très intéressant. Un des clients lève le nez de son ballon de rouge assez longtemps pour lancer :

— Recherche, mes fesses ! Vous êtes en train de courir la gueuse, c'est tout ce que vous êtes bons à faire de toute façon.

Les jeunes gens ricanent, visiblement mal à l'aise. Leila se retourne sur son tabouret haut pour mieux voir, repousse son voisin de bar qui commence à devenir trop possessif. Un des adolescents, pendant ce temps, est passé derrière le comptoir et reparait quelques secondes plus tard avec une grosse bouteille en verre remplie d'un liquide clair.

— Do ! s'exclame le patron. Tu vas où comme ça, avec mon alcool à brûler ?

— C'est pour le projet de SVT, grommelle le jeune homme, un blondinet plein de taches de rousseur.

— Ça m'étonnerait, dit le patron. Je ne sais pas ce que vous mijotez, mais toi, si tu n'as pas cours, tu vas rester ici. Interdiction de sortir.

— Essaye de m'en empêcher, dit le blondinet en quittant le bar avec ses comparses.

En son for intérieur, Leila applaudit. Ça, c'est de la rébellion ! D'habitude elle les préfère un peu plus mûrs, mais elle fera une exception. C'est décidé. Elle descend de son tabouret, mais elle a dû boire plus que de raison, car elle choit tout à coup et se retrouve à quatre pattes sur le sol.

— Zut ! Aide-moi ! crie-t-elle au voisin de bar qui la regarde d'un air perplexe. Elle s'en fout, de toute façon, il est trop vieux pour elle et c'est un ivrogne, pour picoler comme ça dès le début de l'après-midi.

Elle essaye de se remettre debout, mais ne réussit qu'à tomber sur les fesses. Elle contemple le carrelage entre ses jambes, qui ne lui

semble plus aussi propre maintenant qu'elle a le nez dessus. Quand elle relève la tête, les jeunes gens sont déjà partis. Elle jure. Le type sur le tabouret la prend de haut à présent. Il ne va pas faire son bégueule, si ?

Quelque chose de frais se pose sur sa nuque. Une petite main. Un murmure se fait entendre à ses oreilles :

— Je savais que tu viendrais !

Elle reconnaît cette voix cristalline entre mille.

— Dita !

Elle serre la gamine dans ses bras, si fort qu'elle va la briser.

— Tu m'as manqué !

C'est comme si un barrage se brisait dans son âme, elle va faire un AVC d'amour massif.

— Attends, proteste Dita en riant, tu m'écrases !

La fillette enfouit la tête dans son épaule. Leila sent le petit cœur qui bat très vite. Elle voudrait rester comme ça, mais Dita se dégage de l'étreinte.

Elle a beaucoup grandi en quelques mois. Elle a pris dix centimètres. Et une sacrée grouille aussi, qui n'a d'ailleurs rien de grouillant. La charge de la gosse n'évoque même que de très loin le flot puant qui rend possible la magie de sa mère. Tandis que la charge de Cassandra empeste le poisson avarié et la marée noire, Dita dégage une énergie franche et puissante, elle respire le sel, le soleil, quelque chose d'inédit que Leila n'a jamais croisé ailleurs. Elle doit vraiment faire un effort pour se rappeler que la petite a tout juste sept ans. Le sourire de Dita, par exemple, n'a pas changé, il est resté argenté et un peu triste. Leila ramène derrière l'oreille de la gamine une mèche de cheveux blonds. Dita prononce quelques paroles que Leila ne saisit pas, probablement parce qu'elle est fin beurrée.

La sensation de confusion disparaît.

— On est où ? demande Leila en essayant de se relever.

— Au bar du village, explique la fillette en l'aidant à épousseter sa veste. Leila baisse les yeux : elle est couverte d'une sorte de poussière blanche.

Elle comprend soudain, et étouffe un énorme juron. Cassandra l'a envoûtée. Cette espèce de vieille salope lui a jeté un sort pour qu'elle aille se pendre au cou du premier poivrot qui passe. Elle voit rouge, mais médire devant Dita de sa « douce maman » n'apportera rien du tout à qui que ce soit.

— Ça va mieux ? s'inquiète la petite.

Elle prononce encore quelques paroles sans queue ni tête, qui donnent à Leila l'impression qu'on la fait tourner sur elle-même, qu'elle ne distingue plus le haut du bas, qu'elle a désappris le langage. Elle sent une sorte de bulle crever en son centre, un élan se briser. Ça

y est. Elle est revenue à son état normal.

— Tu viens de me faire le coup du petit mot toi aussi, là, non ?

— Maman exagère, dit la mère.

Leila frissonne.

— Merci.

Dita hausse les épaules.

— Pas de quoi.

Leila voit enfin les cernes sur le fin visage fermé, le pli au coin de la bouche. La vie n'a pas l'air d'être si tendre avec Dita.

— Tu n'as pas vu une grande fille rousse toute mince pendant que tu étais ici ? veut aussitôt savoir la gamine. Ou une bande de jeunes gars ?

— J'ai aperçu quelques blancs-becs, reconnaît Leila, embarrassée. Mais pas de jeune fille.

Dita se tord les mains.

— Tu sais où les garçons sont partis ?

Leila secoue la tête.

— Désolée, je n'étais pas dans mon état normal. Raconte-moi ce qui t'arrive. Tu as l'air soucieux.

Elle a envie d'inviter la petite fille à se blottir sur ses genoux. Elle voudrait oublier le temps qui passe si vite. Mais Dita s'écarte.

— Il faut que je retrouve Olympe, la jeune fille rousse. Viens avec moi.

La petite fille prend la main de Leila qui a tout juste le temps de saluer à la cantonade, sans payer, avant de quitter le bar au pas de course.

— Mets tout sur mon ardoise, O.K. Jérémie ? lance Dita par-dessus son épaule.

Leila croit défaillir. Dita a une ardoise au bar.

— Elle fait ça souvent, ta maman ? Agresser les gens gratuitement à coups de petits mots ?

La petite fille ne répond pas. Elle entraîne Leila à travers les rues du village. Leila force la gamine à ralentir.

— Tu veux me raconter pendant qu'on marche ?

— Je suis très contente de te voir, explique Dita, mais je suis inquiète pour Olympe. Ça fait toute une journée qu'elle est introuvable. C'est pour ça que je t'ai appelée. C'est mon amie. Elle vient à la maison, maman est d'accord.

Leila sourit.

— Une amie ? Quelle bonne nouvelle !

— T'as pas bien suivi, dit la petite. Elle a disparu. Elle est en danger. J'ai fait un rêve...

Leila se mord la lèvre. La gamine possède un don très particulier. Elle n'a pas de talent de prémonition, mais peut prévoir certains

événements grâce à ses contacts privilégiés avec les subconsciouss des personnes qu'elle côtoie. Ce pouvoir lui permet de détecter les intentions, bienveillantes ou malveillantes, les plans qui s'échafaudent, les désirs qui percolent au fin fond des esprits. Ce n'est pas une science exacte, mais c'est assez fiable pour lui sauver la vie régulièrement. Cassandra se sert de ce don de la petite pour savoir quand il faut déménager, changer de village et aller s'établir ailleurs. Si ça sent le roussi, Dita en rêvera.

Comme le village est minuscule, Leila et Dita en sont déjà sorties et marchent sur un chemin de campagne. De temps en temps, on aperçoit une maison isolée qui se cache entre les arbres. Puis plus rien pendant plusieurs minutes.

— Voilà, annonce Dita, c'est ici.

Leila considère d'un air dubitatif la semi-ruine qui leur fait face. Les fenêtres du rez-de-chaussée n'ont plus vraiment de vitres. On dirait qu'un départ de feu a été interrompu dans une des pièces du premier étage. Le toit semble prêt à s'écrouler sous le poids de quelque chose, probablement la dépression, la solitude et un manque total d'entretien sur le long terme.

— Quoi, cette bicoque abandonnée ?

— Elle n'est pas abandonnée. C'est la maison d'Olympe, insiste Dita. Tu vas voir.

Leila la suit sans grande conviction. Dita la fait entrer dans un vestibule sinistré. Les autres pièces en façade ne sont guère plus glorieuses : murs noircis, sol jonché de débris de meubles et d'objets échoués. C'est un vrai taudis.

— Viens, presse Dita, c'est juste un leurre. Une protection. Tu vas comprendre.

Elles traversent la cuisine et passent côté jardin. Là, il règne un ordre surprenant qui offre un contraste radical avec l'allure négligée de la façade et de l'entrée. En regardant par une fenêtre, Leila découvre de l'autre côté, derrière la maison, un jardinet fermé luxuriant abrité par de vieux murs de pierre.

— C'est le jardin d'Olympe, explique Dita avec fierté. Elle vit de ça.

— Elle habite ici toute seule ? Elle a quel âge ?

— Seize ans, presque dix-sept. Sa maman a sauté d'une falaise il y a deux mois, mais c'est un secret. Il ne faut pas le dire, sinon les services sociaux viendront chercher Olympe, et moi, je veux qu'elle reste près de moi. Je t'ai dit que c'était mon amie ?

Leila avait oublié à quel point il est compliqué d'avoir une conversation construite avec un enfant de moins de dix ans.

— Elle n'avait personne à part sa maman ? Comment se fait-il qu'elle ait pu rester ici toute seule, à seize ans ?

Question stupide. Dita y répond avec un haussement d'épaules qui secoue ses boucles blondes.

— J'ai expliqué à tout le monde que son oncle était venu pour s'occuper d'elle.

Quand Dita « explique », quand elle utilise les « petits mots » de sa magie, personne ne lui résiste. Elles entrent dans un salon rempli de meubles usés, mais à la propreté scrupuleuse.

— Pourquoi la maison a-t-elle l'air aussi abandonné de l'autre côté ? demande Leila.

— La maman d'Olympe n'était pas en très bonne santé, dit la petite fille. Je suis vraiment désolée de ne pas l'avoir rencontrée avant. J'aurais peut-être pu les aider, sauver sa maman.

Leila pose sa main sur la petite épaule tendue.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas la responsabilité d'une petite fille comme toi !

La gamine lui semble encore plus précoce que lorsqu'elles se sont quittées.

— Dita, dis-moi pourquoi tu penses qu'Olympe est en danger.

— Il faut que tu me promettes de ne rien dire à maman, répond Dita, qui parle tout bas. Elle croit que j'ai recruté Olympe pour avoir un ingrédient précieux. Elle croise Olympe, et elle ne voit qu'une jeune vierge orpheline et innocente. Comme dans les contes de fées. Maman est trop vieille, elle ne comprend plus très bien ce que c'est qu'un ami. Et elle jugera que j'ai fait une bêtise.

Leila a envie de demander en quoi se faire un ami est une bêtise ; au lieu de quoi elle se laisse tomber dans un fauteuil. Ça sent bon le pin et les fleurs – l'odeur d'une maison accueillante.

— Et si tu me racontais tout en attendant le retour d'Olympe ?

— Je te raconte, mais vite, parce qu'il faut qu'on l'aide. Elle ne rentrera pas seule. Elle est retenue quelque part.

Leila sent un long frisson prémonitoire se livrer à un attouchement dégoûtant sur sa moelle épinière.

Du récit de Dita, elle finit par tirer des bribes d'informations. Olympe est arrivée dans la vie de Dita il y a deux mois, après la mort de sa mère. Elles se sont rencontrées dans la forêt alors qu'elles cherchaient toutes deux à se procurer quelques pousses intéressantes à repiquer dans leur potager. Elles ont très rapidement échangé des astuces de jardinage. Dita a ensuite eu l'idée d'inviter Olympe chez elle. L'adolescente vient souvent passer la soirée, regarder la télévision, parfois elle reste la nuit.

Quelque chose cloche dans ce scénario. Et Leila a bien noté la différence d'âge de dix ans entre la petite et son amie.

— O.K., coupe-t-elle. Maintenant, la vérité, s'il te plaît ?

Dita se récrie, visiblement vexée.

— Mais c'est vrai : elle est vraiment mon amie !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Elle sait que tu es une sorcière ?

Dita fait la grimace.

— Ça ne va pas, la tête ? J'ai bien vu ce que ça donnait quand on avoue ce que l'on est à des gens du monde ordinaire. Je me souviens de ce qui s'est passé avec Arthur.

Leila accuse le coup. Quand elle a essayé de sensibiliser Arthur, un instituteur de maternelle, à l'existence de la magie noire et à sa condition de sorcière, elle ne s'y est pas très bien prise. Depuis qu'elle l'a perdu, il ne s'écoule pas un jour sans qu'elle se demande comment elle aurait pu mieux le protéger et lui faire comprendre sa réalité.

— Reprenons, soupire Leila. Je veux la vérité nue. Ça nous fera gagner du temps.

— D'accord, d'accord, dit la petite. Je cherchais une amie et j'ai trouvé Olympe. Comme elle a seize ans et que moi j'en ai sept, je lui ai fait croire que j'avais besoin d'une baby-sitter. J'ai demandé à maman de l'appeler. J'ai cassé ma tirelire. J'ai envoyé maman au cinéma. Et de soirée en soirée, on a parlé, on est devenues vraiment amies.

Leila sent la colère et la tristesse l'envahir. Dita est tellement à part que pour avoir une amie, elle est obligée de payer une fille qui a dix ans de plus qu'elle ? C'est injuste, et absurde.

— Maintenant, annonce fièrement Dita, c'est moi qui la fais venir et qui la paye, maman ne la voit plus du tout. Parfois elle passe la nuit à la maison quand maman rend visite à un ami. Parfois c'est moi qui dors chez elle, même quand je n'ai pas besoin d'une baby-sitter. Je lui donne de l'argent, mais c'est pour l'aider, elle ne me demande rien. Donc on est vraiment amies, tu vois ?

Dita a vécu seule dans la rue avec les clochards, elle a besoin d'une baby-sitter comme d'un serre-tête et d'un duffle-coat.

— Mais je me suis mise à faire des rêves désagréables, poursuit la petite. Qui concernaient Olympe. J'ai vu ces garçons du village. Leur imagination est sale, ils lui font des choses... enfin tu vois, ça arrive souvent que je rêve de ce que les garçons font aux filles. La plupart du temps, ils ne le font pas vraiment quand ils sont réveillés, heureusement : la réalité les en empêche, ils ont peur d'être grondés, d'être punis, de perdre leurs amis, etc. Mais ils avaient remarqué qu'Olympe était toute seule, qu'elle n'a pas de parents pour la protéger, et ça a rendu leurs rêves possibles.

Leila ferme les yeux. Elle a du mal à se représenter ce que cela peut être, pour une petite fille de sept ans, d'avoir accès aux fantasmes non censurés de tout un village.

— J'ai trouvé que les rêves de quatre d'entre eux commençaient à tous se ressembler beaucoup. Ça veut dire qu'ils en parlaient entre

eux. En général, quand plus de quatre ou cinq personnes qui se connaissent ou non se mettent à rêver de la même chose, c'est là que je préviens maman, parce que souvent c'est de nous qu'il s'agit et ça veut dire que c'est le moment de partir. Je suis allée voir maman et je lui ai raconté que Clem, Vince, Do et Tof rêvaient d'Olympe. Elle m'a dit que cela ne nous regardait pas directement, mais que c'était un très bon exercice pour moi, si je voulais m'approprier Olympe, de défendre mon bifteck. Elle m'a dit que j'étais libre d'utiliser la magie et qu'elle me souhaitait bon vent, bonne chasse, etc.

Leila se mord la langue pour ne pas pester à nouveau contre Cassandra et ses principes éducatifs si irresponsables. Elle forme une sorcière, elle ne considère pas sa fille comme un petit d'humain.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je les ai suivis, d'abord dans leurs rêves. Quand les rêves ont été absolument les mêmes au détail près, j'ai su qu'ils étaient décidés et je me suis arrangée pour être là. J'ai organisé un baby-sitting ce soir-là et j'ai aussi fait venir un des garçons. Il livre des pizzas au village. Je lui ai ouvert la porte. Je me suis débrouillée pour qu'il comprenne qu'Olympe et moi, on était seules sans adulte. Je les ai attirés chez nous. Je n'ai pas prononcé de petit mot pour les faire venir, ça aurait été dégoûtant. Je leur ai juste fourni une occasion qui était pratique pour moi.

Bonté divine. Il va falloir que Leila ait une discussion, ou plus vraisemblablement une bonne douzaine de mises au point, avec cette gamine.

— Quand Olympe est partie vers une heure du matin, je lui ai laissé deux minutes d'avance, puis je l'ai suivie. Je les ai surpris pas loin de la maison, poursuit Dita d'une voix minuscule. Si tu savais ce qu'ils étaient en train de lui faire... ils la tenaient par terre, la tête dans la boue... ils avaient déchiré tous ses vêtements...

Leila prend dans ses bras la petite fille, dont les yeux brillent d'un éclat humide.

— Là, là, je suis là.

Elle ne veut pas l'entendre raconter la suite. Mais Dita continue d'un ton mal assuré.

— J'en ai pris un, celui qui avait l'air le plus fort, celui qui lui faisait le plus de mal... souffle Dita. Et je lui ai jeté un sort terrible.

Elle reste un moment sans parler, dans les bras de Leila, à respirer en tremblant.

— Je lui ai lancé un sort de *Convoitise*, finit-elle par lâcher.

5

— Un sort de *Convoitise* ?

Dita pique du nez.

— Comment est-ce que tu as eu accès à un sort de *Convoitise* ? demande Leila patiemment.

Elle essaye de se rappeler que la soudaine explosion de fureur qui lui brouille les idées ne s'adresse pas à la gamine. Elle ne veut pas s'en prendre à Dita quand ce sont ces agresseurs anonymes, et surtout la mère de la petite, qu'elle voudrait hacher menu en mille milliards de petits dés de viande puante. Cassandra avait promis. Non seulement elle est une mère déplorable, mais en plus, sa parole ne vaut pas un clou.

— Je suis désolée, plaide la fillette d'un air piteux. Je sais que c'est interdit d'utiliser ce grimoire. Mais j'avais peur, et j'étais tellement en colère ! Je voulais être sûre qu'ils ne recommencent jamais.

— Le sort que tu as lancé, c'était quoi ? articule Leila, qui s'attend au pire.

— Un sort pour enfermer au-dedans de soi, qui rend aveugle, sourd et muet... dit Dita d'une voix presque inaudible.

Leila sent sa gorge se serrer. Elle doit se lever pour faire les cent pas et ne pas exploser, ça ne servirait à rien. Connaissant *Convoitise*, elle peut être certaine que le résultat est aussi dégoûtant que tragique, qu'il pue la magie noire à plein nez. Même en se creusant la tête, elle n'aurait pas pu imaginer un scénario plus catastrophique. Au moment précis où Paris – de l'aveu d'Élizabeth – cherche un bouc émissaire pour asseoir son pouvoir, il faut que Dita, SA Dita, se mêle de fricoter avec *Convoitise*. Dans un village qui compte à tout casser mille habitants, et où tout se saura forcément tôt ou tard.

— Le garçon a couru dans tous les sens en gesticulant en silence, en portant les mains à ses yeux, à son cou, raconte Dita. C'était horrible, on voyait qu'il était mort de panique. Les autres criaient. À la fin, il est rentré dans un arbre. Il est tombé par terre et ils se sont tous enfuis en hurlant. Moi, j'étais bien cachée. J'ai attendu qu'ils soient

tous partis, sauf celui qui avait reçu le sort et qui était dans les pommes. Ensuite je suis allée aider Olympe dès que j'ai eu le courage. Je l'ai ramenée à la maison. Je l'ai mise dans un bain. Elle pleurait, elle avait de la morve qui coulait, je ne comprenais rien à ce qu'elle disait. Je ne lui ai pas dit que c'était mon sort... Elle croit que je l'ai retrouvée par hasard.

Leila se rassied sur un coin de fauteuil. Elle n'ose pas demander si le gosse, celui qui a fait les frais du sort de *Convoitise*, est encore en vie.

— C'était quand ? interroge-t-elle en s'efforçant de garder la tête froide.

— Le week-end dernier.

— Et ensuite ?

— Tout le monde se pose des questions sur ce qui est arrivé à Tof, beaucoup de gens trouvent que ce n'est pas naturel. Ses copains se sont mis à rêver de vengeance avec des couleurs tellement vives que j'ai pris peur. Ils pensent qu'Olympe est une sorcière, un monstre, et que ça leur donne le droit de lui faire des choses terribles.

Leila va pleurer. Pendant que les praticiennes négocient avec les chasseurs, le terroir produit des nuées de chasseurs amateurs pour reprendre le flambeau. C'est à se taper la tête contre les murs. Si elle pouvait éradiquer la magie tout de suite de la surface de la Terre, elle le ferait. La magie et la bêtise humaine. Ce serait bien.

— J'ai essayé d'appeler Olympe hier soir, ce matin, mais elle ne répond pas, s'inquiète Dita. J'ai dormi cinq minutes, et je l'ai vue. Elle est terrifiée, elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Ils lui ont dit qu'ils allaient lui raser le crâne et la brûler vive. Il faut qu'on les en empêche.

Comme toutes les praticiennes, Leila vit dans la hantise d'être démasquée et lynchée. Elle fait un gros effort sur elle-même pour se montrer adulte et raisonnable.

— Tu es sûre que c'est ce qu'ils projettent de faire ? Tu as dit toi-même que souvent, les rêves et les fantasmes dépassent de loin les intentions réelles.

Dita s'agrippe à l'avant-bras de Leila.

— Non, non, je te promets, cette fois ce n'est pas une idée en l'air. J'ai appris à faire la différence. Il faut que tu me croies.

Leila fait les cent pas, elle cherche une parole rassurante, là où il n'y en a pas.

— Je te crois, Dita. On va la retrouver, d'accord ? Aide-moi juste à comprendre. Qu'est-ce qui t'a pris d'aller récupérer une horreur pareille dans *Convoitise* ?

— Il faut que je te dise autre chose, continue la gamine, tête basse. C'est *Convoitise* qui m'a trouvé Olympe.

— Quoi ?

À vrai dire, Leila s'étonnait que Dita se soit tournée aussi spontanément vers *Convoitise* dans un moment de stress. Évidemment que ce n'était pas la première fois. *Convoitise* a dû mener sur elle un long travail de sape psychologique. Il est expert à ce jeu-là, et Cassandra a dû lui faciliter la tâche, le laisser traîner au bon endroit.

— Je me sentais vraiment toute seule, tu comprends, explique Dita d'une toute petite voix. Un après-midi, en rentrant de l'école, j'avais fait tous mes devoirs, la maison était rangée, il pleuvait dehors. Je suis allée dans le bureau de ma douce maman et j'ai feuilleté les grimoires. J'ai trouvé *Convoitise*. Je ne l'avais jamais ouvert avant, je te jure. Il m'a montré un sort pour gagner un ami.

Leila se laisse tomber dans le fauteuil, découragée.

— Il fallait du sang, raconte la gamine. Il fallait le faire au clair de pleine lune, toute nue dans le potager. Il fallait réciter une formule et espérer dans son cœur.

Leila imagine Dita, si petite pour son âge, manier un couteau, sortir toute blanche sous la lune, prononcer des paroles qu'une gosse de CP ne devrait pas connaître. Ce qui la désole le plus, c'est de voir la même chercher à tâtons ce qui la sépare d'une enfance normale.

— Et le lendemain, il fallait faire son chemin les yeux fermés. J'ai demandé à maman de me conduire à l'école. J'ai mis des lunettes de soleil et j'ai gardé les yeux fermés pendant tout le trajet. Parfois, elle sait que j'ai des idées un peu fofolles, elle me laisse faire. Elle me fait confiance, ma douce maman. J'avais desserré un boulon de la voiture pour qu'elle s'arrête quelque part au hasard. On est tombées en panne près du bois. Maman n'était pas très contente. Je suis sortie de la voiture ; j'ai respiré l'air. Puis j'ai dit un petit mot pour moi-même, un petit mot innocent qui ne fait rien, qui n'oblige à rien. Ensuite j'ai ouvert les yeux, et j'ai vu Olympe. Et c'était exactement ce que j'attendais, je l'ai compris tout de suite.

Leila ne peut s'empêcher de se remémorer sa propre rencontre avec Arthur. Il lui a aussi été présenté par *Convoitise*, en quelque sorte. Elle a accepté un rendez-vous avec lui parce qu'elle pensait qu'il avait le profil pour alimenter ce sort de *Convoitise* dont elle avait désespérément besoin à l'époque. Dès qu'elle l'a vu, elle a été attirée, comme par... magie. Elle aurait tellement voulu que ce soit vrai.

Elle en a assez entendu. Elle se lève.

— Rentrons chez toi. On va consulter *Convoitise*, et ensuite, j'ai une ou deux choses à discuter avec ta mère.

— Maman ne sait pas que j'ai utilisé *Convoitise*, souffle Dita.

Leila a quelques doutes là-dessus.

— Il ne faut surtout pas qu'elle sache pour Olympe, insiste la petite fille.

— Ne t'inquiète pas, dit Leila, la mâchoire crispée. De toutes les bêtises de l'après-midi, la tienne n'arrive même pas dans le top 3.

Car enfin, une petite fille de sept ans qui agit par solitude et par amour, on lui pardonne tout, n'est-ce pas ?

— Tu m'as envoûtée tout à l'heure, et tu as laissé ta fille utiliser *Convoitise*.

Cassandra fixe Leila un instant de ses yeux presque jaunes, de la couleur d'un très vieux whisky. Comme ce n'est pas une question, elle ne répond pas. Typique de Cassandra. Leila soupire.

— Je veux consulter le grimoire, exige-t-elle.

— Comme il te plaira, dit Cassandra en désignant l'escalier. En haut, dans mon bureau.

Leila s'engage sur les marches, méfiante. Elle prend sur elle, parce qu'elle est en mission diplomatique, il serait donc mal vu qu'elle étrie son hôtesse. La bonne volonté relative de Cassandra la surprend, jusqu'à ce qu'une inspiration soudaine la fasse se retourner sur le palier. Une seule raison expliquerait que Cassandra accepte de lui montrer *Convoitise* à présent, alors qu'elle considère le livre comme sa propriété exclusive : la curiosité.

— Tu n'as jamais réussi à t'en servir, avance-t-elle.

Elle ne fera pas à Cassandra le plaisir de formuler une interrogation directe. La sorcière considère toute velléité d'échanger des informations comme une faiblesse méprisable, et d'ailleurs, elle réagit à peine à l'hypothèse de Leila. Pour Cassandra, le besoin de communiquer est le plus impardonnable des signes de stupidité. C'est presque un miracle que Dita arrive à se développer normalement.

Leila se mord la langue. Au vu des événements récents, elle n'est plus si sûre de pouvoir estimer que Dita grandit comme une petite fille lambda.

Au deuxième, dans le couloir, Cassandra prononce quelques mots saccadés, et Leila sent un seuil de protection céder doucement sur son passage, avec une caresse poisseuse. Le bureau de Cassandra est sécurisé, évidemment.

La pièce évoque une sorte de boudoir. Le numéro de madame Soleil donné par Cassandra doit forcer le respect. Les rideaux en perles de verre scintillantes, les babioles étranges et surannées – un très grand crâne d'oiseau, des plumes d'autruche, des photos dédicacées d'acteurs américains, des poignards couverts de gravures ésotériques –, tout suggère l'exotisme. La maison tout entière appartient à Dita, mais ici, c'est la chambre et l'univers de Cassandra.

Leila s'installe tranquillement au bureau, dans le fauteuil en velours cramoisi sur lequel est jetée une fourrure rousse. Elle se pose à la place de Cassandra parce qu'elle sait qu'ainsi elle va

l'énervé. Il faut au moins ça si elle doit continuer à se retenir de lui voler dans les plumes. Ce qu'elle désire de tout son être, c'est la guerre. Dommage qu'elle n'ait pas un gramme de grouille dans le corps, ou bien peut-être qu'au contraire cela vaut mieux : l'absence de toute charge lui laissera quelques jours pour se calmer avant de commettre un acte irréparable.

Elle trouve tout de suite *Convoitise*, un épais volume en cuir à l'air parfaitement anodin. C'est tout juste si le grimoire ne lui saute pas dans les mains.

— Je me demande bien ce que tu vois quand tu l'ouvres, dit-elle pour taquiner Cassandra. Les pages sont toutes blanches ? Les sorts ne servent à rien ? Ou bien alors ce vieux salaud te propose la lune, sauf que ses recettes n'opèrent jamais ?

Cassandra ne répond pas, mais Leila peut lire sur ses traits qu'elle a tapé dans le mille. Elle imagine Cassandra se plier en quatre pour satisfaire aux exigences impossibles de *Convoitise*, envoyée par le grimoire dans une chasse aux ingrédients acrobatique, uniquement pour comprendre au moment d'invoquer la formule que le livre s'est payé sa tête. Il s'agit certes d'un comportement très surprenant de la part d'un grimoire qui se laisse manipuler par n'importe qui, et même par des personnes dépourvues du moindre talent. Leila devrait s'étonner, mais elle a surtout envie de se moquer. C'est trop bon de rendre coup pour coup à Cassandra, quitte à attiser sa colère.

— Vous deux, dit-elle à Cassandra et à sa fille, vous restez là-bas, vous n'approchez pas.

Moins *Convoitise* aura de spectateurs, mieux l'assemblée se portera. Leila n'a aucune idée de ce qui va sortir des pages de ce satané grimoire quand elle l'ouvrira. Et elle ne tient pas du tout à ce que Cassandra découvre quelque secret de famille bizarre par-dessus son épaule. Qui sait ce que la sorcière en ferait, avec sa mentalité de sociopathe pour qui tout se monnaie. Leila va aussi essayer de dissimuler le plus longtemps possible à Cassandra le sort que Dita a utilisé pour faire d'Olympe son amie, puisque tel est le souhait de la petite fille.

Convoitise est un grimoire bavard. Il a toujours quelque chose d'ambigu à dire, une suggestion insidieuse à formuler, un sort ignoble à placer en tête de gondole. C'est un manipulateur de première, qui se comporte souvent comme s'il suivait ses propres objectifs.

Leila s'enfonce dans le fauteuil, installe *Convoitise* sur ses genoux en surmontant son dégoût. Il s'ouvre presque tout seul entre ses mains. Il n'a pas pris une ride depuis qu'il l'a quittée. Il a l'air d'avoir été écrit dans la seconde moitié du XX^e siècle, bien que Leila sache pertinemment qu'il était déjà considéré comme un héritage ancestral du temps de sa grand-mère. Les pages sont chaudes et

adhèrent légèrement à ses doigts, comme les paumes d'un enfant après le goûter.

Elle n'aurait jamais dû laisser ce livre sortir de la famille. Elle n'aurait même pas dû en être capable, car jusqu'à l'automne dernier, *Convoitise* était protégé par un sort très vicieux. Quand elle a été obligée de le céder, elle aurait dû théoriquement y laisser sa peau. Mais le grimoire lui-même a trouvé la solution pour qu'elle se sépare de lui ; comme s'il avait eu envie de faire ce petit tour en Bretagne, de se rapprocher de Dita.

Est-ce une question de lignée ? Dita et Leila, après tout, appartiennent à la même famille, elles sont du même père. Les règles de transmission des grimoires ont tendance à suivre leur logique propre. Ce n'est pas comme s'ils étaient livrés par le magasin avec un mode d'emploi très clair.

Leila tourne les pages, non qu'elle en éprouve vraiment le désir. Que leur veut-il cette fois ? Les sorts horribles se succèdent entre les pages enluminées de couleurs vives. « Comment inspirer à un homme le désir de tuer sa famille », « comment damner le cœur d'un saint », « pousser à l'inceste », « autophagie »...

— Je ne peux pas dire que tu m'aies manqué, marmonne-t-elle à l'intention du grimoire.

Et puis soudain, le voilà. Le sort offensif utilisé par Dita. « Pour emmurer un homme dans son propre corps ». Comme trop souvent avec *Convoitise*, on peut commettre cette atrocité les mains dans les poches. Une simple incantation, et le seul ingrédient requis est « un souffle d'amour et une poussée de haine ». Quant au prix, il n'est pas mentionné. Leila frissonne. *Convoitise* n'annonce jamais la couleur à l'avance, mais il y a toujours un prix, et cette fois, c'est Dita qui va l'apprendre à ses dépens.

Un nouvel accès de colère à l'encontre de Cassandra s'empare d'elle et la ferait presque passer à côté de la gravure... celle-ci est moins chatoyante, moins vive que les illustrations ornant la plupart des autres pages. Dans un camaïeu de gris et de brous de noix, elle représente un paysage désolé. Leila reconnaît immédiatement les rochers escarpés, les éboulis, la forêt sombre et sinistre : c'est le lieu onirique si singulier qui servait de prison subconsciente à Dita quand elle était victime de la foudre, en novembre dernier.

Convoitise a muté, il a avalé l'histoire de Dita et l'a faite sienne. L'horrible malaise se confirme.

— Il peut nous aider à retrouver Olympe ? demande la petite fille.

Leila sursaute ; elle ne l'avait pas entendue s'approcher. La gamine frétille d'espoir.

— Quand tu as jeté ce sort... ça t'a fait beaucoup d'effet ?

s'enquiert Leila.

Dita ouvre de grands yeux innocents.

— Moi ? Non. Pas vraiment. C'était plus facile que d'habitude, mais pas vraiment différent sinon.

Bizarre. Lorsque Leila utilise *Convoitise*, elle reçoit une décharge de plaisir si intense qu'ensuite pendant des semaines elle ne pense qu'à une seule chose : recommencer. C'est pire que la pire des drogues. Mais enfin, il faut dire que Leila a toujours éprouvé des difficultés à écouler cette grouille qu'elle produit en excès, à la manière d'une hormone totalement dérégulée. *Convoitise* n'a fait qu'aggraver un problème qu'elle avait déjà.

L'esprit distrait par mille questions, Leila tourne les pages d'une main nerveuse, sans vraiment prêter attention au texte ou aux images.

A-t-elle rêvé ? Il lui semble qu'un soupir vient de s'échapper des pages crème, douces et chaudes. Leila s'arrête sur une nouvelle double page inédite.

Au premier plan, deux personnages androgynes se promènent, bras dessus, bras dessous, dans une nature généreuse. Derrière eux, une rivière d'un bleu saisissant termine sa course dans le bouillonnement plus clair d'une cascade. De nombreux animaux se cachent dans les feuillages. Rien dans l'illustration ne suggère la discorde ; tout n'est que paix et luxuriance. Bien qu'elle ne soit pas versée dans la religion, Leila pense tout de suite au jardin d'Éden.

Quant au texte, bien malin qui devinerait ce qu'il faut en faire. Il y est question de la souffrance de se voir séparé de l'être aimé, de la torture d'avoir perdu son double. « Elle a disparu, ta moitié », lit-on. « C'était l'âme sœur, elle se réveillait à ton côté le matin et vous envisagiez la journée comme une longue promenade. » *Convoitise* parle d'un amour pur qui se boit à la manière d'une source.

— Ce grimoire est comme toi, vain et verbeux, crache Cassandra, qui malgré la demande de Leila, s'est approchée elle aussi et lit par-dessus son épaule.

— Dita, interroge Leila sans relever le commentaire désobligeant de sa mère, viens ici s'il te plaît. Tu as déjà vu cette page ?

Les traits de la petite fille s'éclairent. Puis elle jette un regard en biais vers sa mère, et son visage se ferme immédiatement.

— L'image me dit quelque chose, se contente-t-elle de répondre sur un ton parfaitement neutre.

— Mais pas le texte ? C'est bizarre, non ? Ce n'est pas vraiment un sort. Il n'y a pas d'instructions à suivre.

La petite hoche la tête. Leila est prête à parier que c'était un sort il y a quelques mois, au moment où Dita cherchait un ami. Parfois, les envoûtements de *Convoitise* ont ce genre de comportements végétaux : ils fleurissent puis ils disparaissent. Hier un appel à l'action,

aujourd'hui juste un commentaire nostalgique.

Ou un mauvais présage.

On dirait presque que *Convoitise* nargue Dita et qu'il se joue de son inquiétude pour Olympe. Leila elle-même ne peut lire cette double page sans ressentir une profonde tristesse, un sentiment de vide et d'échec. Elle est obligée de penser à Arthur, à la façon dont elle l'a trouvé – avec l'aide de *Convoitise* – et perdu – de la même façon.

Mais elle a beau feuilleter le grimoire à la recherche de la magie qui l'a envoyée vers Arthur, elle n'en retrouve pas même une trace. Elle referme le livre avec un long soupir. Fin de la pause nostalgique.

— Dita, tu veux bien nous excuser deux minutes, s'il te plaît ? Je dois avoir une discussion d'adultes avec ta maman.

Dès que la petite fille est hors de portée, Leila se tourne vers Cassandra.

— Tu n'as pas respecté ta part du marché, accuse-t-elle à voix basse. À partir de maintenant, je reviens dans la vie de Dita, et tu n'as pas intérêt à m'en empêcher !

Les yeux de Cassandra lancent des éclairs, mais son visage est parfaitement calme.

— C'est toi qui as rompu notre accord la première, siffle-t-elle. Tu as accepté un message de Dita cet hiver, elle m'en a parlé. Ne viens pas me donner de leçons. C'est ma fille, et je l'élève comme je l'entends.

— Tu ne pouvais pas l'aider à retrouver Olympe ? demande Leila sur un ton tout aussi acide. J'imagine que même une mère incompetente comme toi est en mesure de comprendre ce que cela ferait à Dita si elle perdait la seule amie qu'elle s'est trouvée ?

— Je ne suis pas la baby-sitter d'Olympe, dit Cassandra. Je n'ai aucune idée de l'endroit où elle se cache. Et je ne suis pas sûre qu'elle soit une fréquentation très bénéfique pour ma fille.

— C'est sa seule amie, siffle Leila.

— Les sorcières se portent toujours mieux sans amis. L'amitié est trop souvent une faiblesse.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu ne vas pas lever le petit doigt pour nous aider ? Tu connais les jeunes gens qui l'ont emmenée. Tu pourrais leur inspirer un désir irrésistible de résoudre ce problème pour nous.

Cassandra sourit.

— Tu requiers ma magie, parce que la tienne ne vaut rien, dit-elle.

Leila retient de justesse une réponse acerbe.

— Je suis en phase de latence. J'ai pratiqué massivement hier.

Elle ne veut pas dire à Cassandra qu'elle a arrêté la magie. La

mère de Dita trouverait sûrement moyen de profiter de la situation.

— De toute façon, déclare cette dernière, vous n'avez pas besoin de moi. Ma fille a largement le niveau requis. Je l'ai élevée pour qu'elle soit totalement autonome.

— C'est pour ça qu'elle n'a qu'une seule amie ? On n'a jamais entendu parler d'une petite fille aussi adorable qui n'aurait en tout et pour tout qu'une seule amie, de dix ans plus vieille qu'elle.

— C'est bien souvent le lot des personnes exceptionnelles, dit Cassandra d'un ton léger.

— Foutaises, juge Leila.

— Si tu as des problèmes qui te tiennent à cœur, occupe-t'en, mais cesse de prendre ma fille pour une version améliorée de toi-même. Tu aurais dû rester chez toi.

— Je suis venue t'apporter un message de la capitale, rappelle Leila. Ouvre le courrier que je t'ai donné. C'est important. Si tu te marginalises encore plus, c'est l'avenir de ta fille que tu compromets. Elle va avoir besoin de protection, si elle continue sur sa lancée. On entre dans une nouvelle ère. Les bêtises vont être punies à partir de maintenant.

— La stupidité a toujours été punie d'une manière ou d'une autre, dit Cassandra. Ce n'est pas à une poignée de sorcières parisiennes de juger ce qui est bon pour nous.

Leila avait oublié à quel point l'autre pouvait se montrer exaspérante, avec ses idées totalement hors du temps.

— Tu ne comprends pas, insiste-t-elle. Les chasseurs et les praticiennes sont en train de se mettre d'accord pour faire respecter l'ordre et une certaine forme de... d'éthique dans les rangs. On a tout à y gagner. Mais *Convoitise* n'a pas sa place dans ce monde-là ; une partie de ta magie à toi n'a pas sa place dans ce monde. C'est le moment de la jouer fine pour que ta fille puisse avoir une vie normale. Sa magie à elle est puissante, mais elle est lumineuse ; personne ne se sentira menacé. Seulement, il ne faut pas qu'elle traîne avec *Convoitise*. Tu avais promis.

— Je veux que ma fille développe toutes les capacités qui sont les siennes. Je ne veux pas pour elle d'une petite vie étriquée dans un petit État policé. Les États passent, les talents restent. L'an dernier, tu serais venue pour me mettre en garde contre la reine. Tu auras toujours peur de quelqu'un. Ce n'est pas la vie que j'ai choisie pour ma fille.

Leila sent la moutarde lui monter au nez. Cassandra lui fait invariablement cet effet-là.

— Peut-être que ta fille pourrait choisir elle-même la vie qui lui conviendra ?

— Elle est encore trop jeune pour savoir ce qui est bon pour elle.

— En tout cas, elle a l'air d'avoir des notions très personnelles sur les relations humaines ! lance Leila. Et d'être très en manque d'affection !

Elle frappe pour faire mal, mais elle devrait savoir que Cassandra s'en contrefiche.

Dita est déjà de retour, et darde alternativement sur l'une puis sur l'autre son regard gris. Que se passe-t-il dans cette petite tête blonde ? Elle a toujours été mûre pour son âge, avec des idées bien à elle, mais en quelques mois, il faut bien admettre qu'elle a beaucoup grandi, et pas seulement en empilant des centimètres. Elle ne recherche plus le contact physique comme elle le faisait cet hiver. Elle a pris une adolescente sous sa protection.

— Alors, on utilise ta magie pour trouver Olympe ? demande la petite. Est-ce qu'on peut s'en occuper tout de suite ? Je commence à vraiment me faire du souci.

— On va d'abord essayer de s'en sortir sans recourir aux grands moyens, dit Leila.

— Mais la magie, ça ne serait pas plus simple ? J'ai des affaires qui lui appartiennent. On a une passoire, on peut en râper un morceau, c'est pas un problème. Et le chat du voisin a de belles moustaches. Et puis qu'est-ce qu'il fallait d'autre ?

Leila lui sourit, étonnée que la petite se souvienne aussi bien d'un sort composé ensemble l'année précédente.

— Leila a perdu son talent, glisse Cassandra, perfide.

La gamine se tourne vers Leila, yeux ronds et sourcils arqués.

— C'est vrai ?

— Non. J'ai provisoirement écoulé toute ma charge.

— Je suis très fière de toi ! félicite courageusement Dita. Mais s'il te plaît, aide-moi à retrouver Olympe très vite. Tu peux prendre ma grouille si tu n'en as pas assez !

— Pardon ? intervient Cassandra.

— Elle l'a déjà fait ! explique Dita. Elle peut pratiquer avec ma charge.

Cassandra se tourne vers Leila, ses lèvres fines serrées l'une contre l'autre, ses yeux jaunes perçants.

— Je te l'interdis. Si tu reproduis cet exploit, je le saurai, et je le signalerai à la présidence que tu rêves tant.

Au temps pour le plan B de Leila, qui hausse les épaules dans l'espoir de minimiser l'incident. Elle ne tient vraiment pas à ce que le monde entier soit avisé de sa faculté à manipuler la grouille.

— Dita exagère un peu, dit-elle.

De toute façon, une fois *Convoitise* rangé dans un tiroir, la mère de Dita se désintéresse du problème et laisse sa fille partir avec Leila sans s'y opposer le moins du monde.



Il doit être plus de vingt heures quand elles arrivent au parking de la plage, en haut d'une falaise. Interrogés par Dita au téléphone sous un prétexte plus ou moins convaincant, les parents des trois jeunes gens qui ont rêvé d'Olympe ont indiqué qu'on pourrait trouver leurs fils sur la plage, où une soirée est prévue pour fêter le retour du week-end et des beaux jours.

Pendant tout le court trajet, Dita a scruté le paysage, la mine préoccupée, assise au bord de son siège, trop semblable à une adulte écrasée de responsabilités.

Les couleurs pâlisent dans le ciel dégagé. Leila sort de la voiture et prend une profonde inspiration. En rafraîchissant, l'air du soir a vite oublié les effluves capiteux des sucres végétaux, pour ne retenir qu'une seule note. Elle reconnaît cette odeur à présent, ce parfum salé qui vibre d'énergie et de mille possibilités, et elle opère enfin le rapprochement. La magie de Dita sent l'océan.

— Ça ne va pas, Leila ?

— Mais si, c'est juste de l'allergie au pollen.

— Ah.

— Tu as toujours vécu au bord de la mer, Dita ?

Un large sourire s'étire sur son visage de petite fille modèle.

— Toujours. Sauf quand j'étais chez toi à Paris.

Quelque chose profite de ce moment de trouble pour traverser l'esprit de Leila. À peine une ombre, aussitôt disparue, balayée par la brise marine et la splendeur du paysage.

La plage encadrée de falaises offre un décor de carte postale à une initiative étudiante bien trop optimiste. Bien que l'on soit déjà presque en été, il fait encore très froid pour un pique-nique. Mais cela n'empêche pas la fête de battre son plein et les ados, surtout les garçons, de parader en manches courtes. Les filles, emmitouflées dans des vestes chaudes, agglutinées sur des tas de serviettes et de pulls disposés sur le sable, discutent tout en prodiguant des œillades distraites à une bande de gars à moitié dévêtus qui jouent au foot. Leur principal objectif semble être de montrer leur adresse et leurs muscles afin de séduire leurs spectatrices.

— C'est les terminales, confirme Dita. Clem, Vince et Do ont dû être invités.

Elles s'approchent d'un type osseux, un des seuls à porter un pantalon long et un chandail, tous deux d'un beige qui s'accorde parfaitement à son teint et à la blondeur fade de ses cheveux. Il accueille leurs questions d'un regard suspicieux.

— Qu'est-ce que vous leur voulez ?

— Juste leur parler.

— Ils étaient là il y a deux minutes.

Il paraît mal à l'aise, coule un regard en biais à droite, à gauche, peu crédible dans son effort pour faire croire qu'il tente effectivement de repérer ses camarades.

Un autre lycéen se présente, l'air beaucoup plus détendu. Celui-ci a toute sa place ici, comme en atteste sa panoplie : short, maillot de football, collier et bracelets de cuir et de perles multicolores, dent de requin, bronzage, etc. Leila, qui lui arrive à peine à l'épaule, est quasiment éblouie par la santé de ses dents. Et il porte même un ballon sous le bras. N'en jetez plus. Il respire la bonne santé des jeunes gens élevés en plein air dans l'harmonie et la sérénité.

— Vous cherchez quelqu'un ? demande-t-il.

— Tu connais Olympe ? Tu l'as vue ?

— Olympe ? Elle est en première, je crois ? Rousse, très jolie, un peu timide ? Non, ça doit faire quelques jours que je ne l'ai pas croisée.

— Vince, Clem, Do ?

— Pas non plus, dit le deuxième lycéen, on est là depuis dix-huit heures, et on ne les a pas vus.

— Tu en es vraiment sûr ? insiste Leila. Tu peux me le dire, je n'en parlerai à personne.

Un sourire épanouit les traits du jeune homme.

— Oh, vraiment, je n'ai aucune raison de vous raconter des craques. Clem et les autres ne viendront pas. Quand je les ai invités, ils ont dit qu'ils avaient mieux à faire. Ils avaient l'intention de faire des crêpes Suzette. Comprenne qui pourra.

La petite main de Dita serre celle de Leila, qui sent un pressentiment affreux se loger au creux de son estomac. Elle se penche vers la petite, désigne du menton le premier adolescent qu'elles ont interrogé, le beige. Il semble tout à coup très investi dans le barbecue.

— Tu veux aller lui dire un petit mot ?

Dita hoche la tête, et toutes deux s'approchent du feu. Fascinée, Leila regarde la petite fille aller vers l'adolescent, pleine d'une assurance qui la fait paraître plus vieille que son âge.

— Hé, toi, hèle Leila, à défaut de connaître le prénom du garçon beige.

Il lève la tête, l'air contrarié. Les lèvres de Dita bougent à peine, un souffle râpeux les quitte, inaudible dans le bruit du ressac. Les yeux du jeune type s'écarquillent, ses traits se détendent.

— Tu peux poser tes questions, Leila, annonce la gamine.

Leila s'éclaircit la gorge.

— O.K. Comment tu t'appelles ?

— Maxime.

— Dis-moi la vérité maintenant. Où sont Clem, Vince et Do ?

Le type lève les mains en signe d'impuissance :

— Je ne sais pas. Vraiment pas.

— Pourquoi m'as-tu menti tout à l'heure ? Pourquoi as-tu affirmé qu'ils étaient dans le coin ?

— Ils m'ont demandé de les couvrir. Si quelqu'un les cherche, en particulier un adulte, je dois dire que j'ai passé la soirée avec eux et qu'ils étaient ici.

— Mais alors, tu sais peut-être ce qu'ils sont vraiment en train de faire ?

— Ils ont dit qu'ils avaient une affaire à régler avec une fille qui les a insultés, ou un truc du genre, dit le jeune homme sur un ton détaché, absent.

— Mais elle ne les a pas insultés ! proteste Dita en entraînant Leila à l'écart de la fête. Viens, ici ils ne savent pas, il faut qu'on essaye autre chose.

L'angoisse de la gamine est palpable, elle est au bord des larmes. La nuit est tombée, il sera d'autant plus difficile de trouver Olympe à présent. Tout en réfléchissant aux alternatives qui se présentent à elles, Leila entame un parcours en sens inverse sur les galets, pessimiste. Soudain elle trébuche. La plage se dissout, les cris et les rires des jeunes fêtards s'estompent et s'effilochent, brutalement remplacés par une tout autre réalité : celle de Satie.

Au volant de sa voiture, il file sur une nationale en violant toutes les limitations de vitesse, selon son habitude. Il dépasse une Peugeot familiale dans un virage, il est content de sentir la mer, et surtout de laisser Paris derrière lui. Il n'est plus très loin d'ici. Il désire des indications plus précises pour arriver jusqu'à Leila, et il ne demande pas la permission. Oh, et il est curieux de savoir ce qu'elle fiche ici.

Le cœur de Leila s'emballe. Comment a-t-il fait pour la retrouver aussi rapidement ?

Facile. Il l'a suivie ce midi jusqu'à la gare Montparnasse. Sauf qu'il a fini le trajet en voiture. Il apprécie son indépendance. Le transport ferroviaire, pas son truc.

Derrière toute cette nonchalance, une note d'inquiétude est clairement perceptible. La réalité, c'est que Satie est en cavale et qu'il doit se trouver un point de chute en urgence. Il a cette cabane en bois dans la forêt de Paimpont, mais c'est le premier endroit où on viendra le chercher.

La fille d'hier soir ? Il ne voulait pas. C'est allé trop loin, c'est ce qu'il redoutait depuis un moment. Il a temporairement perdu le contrôle de lui-même. C'était un accident.

— Leila ? insiste Dita en la tirant par le bras. Viens, on peut

demander à d'autres gens au village. Trois lycéens, c'est sûr, quelqu'un les aura vus.

— Attends, dit Leila en s'arrêtant, partagée entre ces deux conversations simultanées.

Surtout qu'une troisième idée, totalement déraisonnable et vraiment pas cuite, est en train de germer dans son esprit. Il s'agit d'anticiper des embrouilles qui finiront de toute façon par arriver.

Car Satie va la trouver, c'est inévitable. Et elle a résolu de le garder à l'œil. Et elle est décidée à se débarrasser de lui. Alors, autant faire d'une pierre deux coups.

Elle demande au chasseur s'il désire toujours pratiquer, et s'il pense avoir encore assez de grouille pour cela, après la gifle qu'elle lui a administrée la veille.

Oh, de la charge, il en a.

Elle lui donne l'adresse de Cassandra. Elle l'avertit qu'il doit attendre avant d'entrer chez Dita : il descendra de voiture à ses risques et périls.

Puis elle rebrousse chemin, entraînant Dita avec elle.

— Dita, j'ai une idée pour retrouver Olympe.

Quelques pas, et les voilà à nouveau devant Maxime, le jeune homme beige.

— Quoi encore ?

Les sourcils froncés, la mine hostile, le lycéen s'est manifestement libéré de l'influence lénifiante de Dita.

— Sais-tu si l'un de tes trois copains absents a une petite amie ? Une personne à qui il tient ?

— Pourquoi tu veux savoir ça ?

Leila se tourne vers Dita, mais celle-ci n'a pas attendu avant de lancer son deuxième « petit mot ». À nouveau, une expression vacante s'étale sur les traits du jeune homme.

— Je veux savoir, c'est tout, dit Leila.

— La copine de Vince est là-bas, finit-il par coopérer, désignant une blonde un peu plus loin.

— Dita, tu veux bien aller récupérer une mèche de ses cheveux ?

La petite comprend ; toute sa physionomie se transforme et s'éclaire.

— On va pratiquer ? Toutes les deux ?

Leila n'a jamais vu une enfant aussi avide de connaissances, aussi curieuse.

— Oui. Plus ou moins.

Sur le trajet du retour, Leila essaye de se persuader qu'elle a pris la bonne décision. Elle s'aventure définitivement en terre inconnue, avec pour seule boussole le petit poing de Dita, serré sur une boucle blonde. La copine de Vince n'était pas vraiment d'accord pour se défaire d'une mèche de cheveux, mais la gosse n'a pas eu de mal à la convaincre.

Confrontée une fois de plus à la délicatesse de la magie de Dita et à son efficacité, Leila se demande comment Paris s'accommodera d'un tel talent. Ce n'est pas à proprement parler de la magie noire, mais où tracera-t-on la limite quand la sorcellerie la plus indiscutablement néfaste aura été rayée de la carte ? Leila sait déjà de quel côté de la ligne elle placerait Cassandra si on lui demandait son avis. Et ce n'est pas la seule question qui la gêne.

— Sais-tu quel prix tu payes quand tu pratiques, Dita ?

— Non, avoue la petite.

— Mais le prix doit bien être réclamé à quelqu'un ? insiste Leila, qui est habituée à payer comptant, et cher, pour la moindre action magique. Ou bien tu l'assumes toi-même à chaque fois ? Ça peut être dangereux, tu sais. Tu as l'air de pratiquer beaucoup.

— Je ne sais pas qui paye, ni comment. Maman dit que notre magie est bienfaisante, qu'elle n'a pas de prix. Que nous la générons nous-mêmes. C'est ça qui nous rend extraordinaires.

À d'autres. Pour se régénérer, Cassandra exploite l'énergie vitale des personnes autour d'elle. C'est un vampire. Elle leur suce la moelle, plus concrètement elle pratique le viol comme d'autres passent au *McDo*. Mais Dita ? Comment recouvre-t-elle ses forces ?

— Dita, fait doucement Leila, je ne pense pas que ce soit possible. Il y a toujours un prix.

La magie est très simple. Elle fonctionne, sans exception, sur un principe d'action / réaction. Toute praticienne peut compter sur un retour de balancier, même pour la magie blanche. La magie vous déforme, vous remodèle, et généralement pas avec délicatesse ni bienveillance. À force de créer des enveloppes, Nora est peu à peu devenue une recluse qui n'accorde jamais sa confiance à personne,

sans parler de son affection. Cassandra inspire des désirs et fait croire qu'elle les assouvit ; elle paye aussi un prix sur sa personne. Elle semble incapable de la moindre empathie, ne s'intéresse qu'à la connaissance, considère sa fille comme un actif et non comme une enfant. Avec le temps elle s'est patinée, dépouillée de toute humanité. Quel sort attend Dita si elle continue à exercer le talent qu'elle a hérité de sa mère ?

Et Leila, comment est-elle censée vieillir ?

Question spécieuse, pense-t-elle en se garant devant chez Cassandra, le cœur battant. Elle s'apprête à retrouver de son plein gré un type magiquement possédé par le besoin de la mettre en pièces pour la manger. Une chose est sûre : stupide comme elle est, elle ne fera pas de vieux os. Tant qu'il y a de la grouille entre eux, il ne peut rien lui arriver, mais elle ferait bien de se souvenir qu'elle ne doit jamais baisser sa garde en présence de Satie.

Le voilà qui descend de son Aston Martin avec un de ces mouvements fluides qui laissent entrevoir le tueur bien entraîné sous le dandy parisien. Dita s'arrête net, en alerte.

— Chut, ne t'inquiète pas, dit Leila. Il ne s'en prend pas aux enfants.

Satie les salue d'un signe de tête hyper-économique, auquel Leila ne daigne même pas répondre. Il vient de forcer son esprit il y a un quart d'heure à peine, il ne s'attend quand même pas à ce qu'elle fasse des politesses ? Elle se contente de goûter sa grouille résiduelle, juste assez pour un sort de *Prospérité*, et de demander :

— T'es venu par l'autoroute ?

— Oui. Pourquoi ?

— Donne-moi ton ticket de péage.

Le sort de *Prospérité* qui permet de retrouver une personne disparue réclame parmi différents ingrédients une « preuve de fuite ». Le justificatif de Satie devrait faire l'affaire ; après tout, il est en délicatesse avec les autorités.

— Je te prévien, dit Leila en empochant soigneusement le morceau de papier qu'il lui tend. Un seul pas de travers, et je te dénonce à Paris. Et si tu traumatises les locaux, je t'élimine de mes blanches mains.

Il hausse les épaules. Il doit se douter qu'elle n'attirera l'attention sur eux qu'en dernier ressort.

— Je t'ai déjà dit que la nuit dernière était une erreur, maugrée-t-il.

— Je vais voir le chat de la voisine, leur crie de loin Dita qui pousse le portail. Je m'occupe aussi de la passoire, O.K. ?

Et sans attendre la réponse, elle file directement sous la haie qui sépare son potager de la propriété d'à côté.

— Satie, tu te souviens de Cassandra ? Inutile de te préciser que moins elle en saura, mieux tu te porteras.

Il hoche la tête.

— C'est ma charge, tente-t-il, c'est moi qui pratique.

Elle a bien envie de lui rire au nez, puis se rappelle qu'elle a besoin de sa collaboration et qu'elle veut pouvoir l'avoir à l'œil.

— Une autre fois peut-être, si tu es sage. En tout cas, on va puiser dans ta grouille. Tu vas voir. Tu vas trouver ça intéressant.

Elle le précède vers la maison de Cassandra.

Évidemment, Cassandra est contrariée que Leila fasse entrer un chasseur chez elle. Mais quand Leila le présente comme son familier, cela allume une étincelle dans le regard de l'autre sorcière. L'automne dernier, le chasseur grouillant nouvelle mouture avait aussi attiré l'attention d'Élizabeth, qui avait employé ce mot exotique pour le désigner. Familier. Leila pensait que ce genre de créatures n'existaient pas, que c'était une légende utilisée par les sorcières pour se rendre intéressantes. « Regardez, j'ai un animal sinistre qui parle et qui peut emmagasiner de la charge à ma place ! » Il faut bien avouer, cependant, que la définition s'applique assez bien à Satie. En tout cas, elle s'est bien gardée de creuser la question avec la thérapeute-présidente.

À en juger par la réaction de Cassandra, il faut croire que c'est intéressant. Satie, lui, ne prend pas très bien ce nouveau titre, et fronce les sourcils d'un air agacé.

— Cassandra, lance Leila, je vais avoir besoin d'un objet ayant appartenu à Titus pendant qu'il vivait chez toi. Tu dois bien avoir ça quelque part ? Je suis sûre que tu auras gardé un ou deux trophées.

Il semble à Leila que Satie dresse l'oreille. Elle tente de se rappeler s'ils ont déjà évoqué son père par le passé.

— Que me donneras-tu en échange ? demande Cassandra, toujours égale à elle-même.

— Mon silence bienveillant sur tout un tas de questions, grince Leila. Tu te fiches de moi ? Tu as séquestré ce pauvre homme pendant des années et tu voudrais que je t'embrasse les pieds ? Estime-toi heureuse qu'on s'en tienne là.

Elle en a dit beaucoup, Satie a tout entendu, mais Cassandra commence vraiment à la chauffer. La douce maman de Dita demeure impassible, mais finit par capituler. Elle disparaît et revient un peu plus tard avec un outil de jardinage, une binette rouillée qui a perdu tout son vernis. Leila ne savait pas son géniteur jardinier, lui aussi. En même temps, elle ne sait pratiquement rien de lui, à part qu'il a assassiné sa mère puis que l'an dernier, sur des motivations inexplicables, il a décidé de sauver la vie de Leila et celle de Dita en intervenant dans leurs rêves.

Leila s'empare de l'outil. *Prosperité* réclame pour ingrédient une « longue captivité surmontée ». Huit ans chez Cassandra, difficile d'imaginer pire.

— C'était vraiment à Titus ?

Cassandra hausse les épaules.

— Tu n'as qu'à demander à Dita. C'est elle qui s'accroche à ce détritrus en dépit du bon sens.

— Toi aussi, tu t'intéresses à cet objet, devine Leila. Qu'est-ce que tu voulais en faire ?

— Tu poses trop de questions évidentes, comme d'habitude.

Leila sent sur elle le regard spéculateur de Satie. Même s'il est en sursis, l'éclairer sur l'arbre généalogique bizarre de la famille est bien la dernière chose à faire. Et il a fallu qu'elle soit coincée avec trois des personnes les plus curieuses au monde, et beaucoup de secrets dangereux. Elle soupire. Ce séjour en Bretagne ne s'annonce vraiment pas comme une sinécure.

Pour compléter la potion, il leur faut également un « élément vital à l'ennemi soupçonné ». Il leur faudra se contenter des cheveux de la petite amie de Vince. En espérant que leur affection soit sincère, cela peut contribuer au succès de la localisation. Et Dita, tout à l'heure, a produit un petit ruban dont elle affirme qu'Olympe s'est servie pour nouer ses cheveux. Elle l'a donné à Leila comme s'il s'agissait de son plus beau trésor.

— Cassandra, annonce Leila, je vais squatter ta cuisine. Dita peut venir m'aider si elle en a envie, mais vous deux, je ne veux pas vous voir dans mes pattes. Je vous ferai signe quand ce sera prêt.

— Hors de question, dit Satie. Je viens avec vous.

Leila ouvre la bouche pour protester, quand il fait pression sur son esprit. Le message est clair : il assistera aux préparatifs, qu'elle le veuille ou non. Elle laisse rapidement tomber le bras de fer, elle a d'autres sujets prioritaires en tête.

Satie ferme la porte de la cuisine derrière lui, et Leila se raidit à l'idée qu'elle est seule dans une pièce close avec un chasseur et pas mal d'ustensiles de cuisine.

À vrai dire, il semble surtout nerveux, et fatigué.

— Je suppose que tu ne vas pas m'éclairer sur le contexte général, dit-il.

— Ton aptitude au raisonnement est toujours aussi acérée.

— Dans ce cas, explique-moi juste pourquoi on cherche cette adolescente ? Olympe, c'est ça ?

Leila hausse les épaules.

— C'est une amie de Dita.

Les yeux plissés, il la considère.

— Tu m'as facilité le travail pour te trouver, spéculé-t-il. Bien sûr,

tu préfères savoir où je suis, j'agis de la même façon. Mais tu ne me laisserais pas pratiquer pour rien. La gamine est importante pour toi.

Il ne faut surtout pas qu'il apprenne ce que Dita a fait. Il ne doit pas se douter à quel point Leila a besoin d'éviter que l'histoire de Dita, d'Olympe et des jeunes terminales du lycée ne s'ébruite. Il faut que Satie reste l'ennemi public numéro un aux yeux de Paris et que, surtout, il ne pose jamais la main sur *Convoitise*.

— J'avais oublié ton goût pour les conversations à sens unique, se contraint-elle à railler.

— Un rapport avec le grimoire qui était à toi et qui est maintenant chez Cassandra ? demande Satie.

Leila est trop surprise pour maîtriser tout à fait sa réaction. Comment peut-il être au courant ?

— Je l'ai vue l'arracher au cadavre de Viviane, explique-t-il.

Évidemment. Leila se met à râper de plus belle le manche en bois de la binette.

— Écoute-moi, chasseur. Si tu touches à *Convoitise*, premièrement je te livre tout cru à la fantaisie de Cassandra, et je ne sais pas si tu as vu comment elle te regardait, mais à ta place je me méfierais. Et dans un second temps, je t'achève moi-même, c'est compris ?

Elle a dû faire son plus beau sourire, car Satie se tient coi, pour une fois. Satisfaite, elle s'accoude au comptoir carrelé de la cuisine. Voilà, même sans un gramme de grouille, elle ne s'en sort pas si mal.

— Bien. Contente qu'on soit sur la même longueur d'onde. Et maintenant, si tu m'expliquais ce que tu as fichu la nuit dernière à Paris ?

Satie se rembrunit.

— Je t'ai dit que j'arrivais au bout de ma bonne volonté.

— Quoi, c'est tout ce que tu as à dire pour ta défense ?

— Je n'essaye pas de me défendre.

— C'est moi ! claironne Dita en faisant irruption dans la cuisine, le poing dressé et serré sur un ingrédient précieux. J'apporte les moustaches de chat ! Vous avez réussi à trouver la passoire ?

La petite fille est très agitée ; sous son enthousiasme naturel pour la magie, on ne peut ignorer son angoisse. Ils se mettent immédiatement au travail, et ne tardent pas à s'installer dans une sorte d'entente étrange. Dita exécute tous les ordres avec un empressement et une fébrilité grandissants. Satie surveille l'œuvre de sorcellerie d'un œil déçu, comme s'il s'attendait à ce que la magie relève moins de la tambouille et plus de la puissance brute.

Quel macho à deux euros !

Quant à Cassandra, elle finit par faire son entrée, sous prétexte que c'est sa cuisine, son fief.

— Trahie par ta propre curiosité ? taquine Leila.

— Pas du tout, se défend Cassandra.

— Et ça ne t'intéresse pas non plus de savoir comment on fait de la magie avec un familier ?

Satie pousse un soupir exaspéré.

— Je n'ai que faire d'un familier, dit Cassandra.

— Ça aurait pu t'éviter de foudroyer ta fille l'automne dernier.

— Les circonstances étaient très particulières. Je ne foudroie personne quand je ne suis pas mêlée à tes déplorables histoires familiales.

— Tu n'avais jamais foudroyé personne avant Dita ? s'étonne Leila.

Elle sait que c'est faux. Cassandra se drape dans son kimono de soie rouge et dans sa dignité.

— Mon pouvoir est plus désirable et bien mieux réglé que le tien. Je l'ai poli et travaillé au fil des années. Toi, tu es non seulement immature, mais en plus tu relèves de l'anomalie congénitale. La magie ne devrait pas fonctionner ainsi.

Mais Leila continue à remuer sa potion et à sourire en se trémoussant.

— J'ai un familier, et pas toi.

— Je suis juste là, grogne Satie.

Un grand fracas interrompt alors cette agréable discussion.

— Dita !

La petite fille vient de s'écrouler. Elle a été rattrapée *in extremis* par Satie qui se tenait là les bras ballants. Elle semble inconsciente, mais a les yeux grands ouverts. Leila s'approche du petit visage hagard.

— Dita !

Pas de réaction.

— Réveille-toi !

Cassandra, fidèle à son habitude de ne jamais souscrire à aucun lieu commun ni trahir la moindre émotion, s'abstient de tout commentaire quant au soudain malaise de sa fille. Leila finit par éteindre le feu sous sa potion et prendre la petite dans ses bras en attendant que la crise, le cauchemar ou la transe passe.

Dita revient à elle quatre longues minutes plus tard, à bout de souffle.

— Leila ! C'est horrible. Il faut qu'on aille la chercher.

— Elle a dit où elle était ? demande Leila en caressant les mèches blondes trempées de sueur.

— Non, elle ne sait pas exactement, elle est quelque part sur la lande, elle entend la mer, il y a des rochers. Et elle a à peine dormi. Quelques battements de cœur, c'est tout.

— Tu parles d'un indice, grommelle Satie.

Leila le fait taire d'un geste.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demande-t-elle à la fillette.

— Les garçons sont avec elle. Ils l'ont frappée. Ils ont encore dit qu'ils allaient lui couper les cheveux, et ensuite, la flamber comme une crêpe, sanglote Dita.

Élevée dans une crainte panique du bûcher et de tous les fanatismes anti-sorcières, Leila fait de son mieux pour garder son sang-froid. Elle essaye d'imiter Cassandra qui, de son côté, n'a même pas l'air de se forcer. Quant à Satie, il demeure indéchiffrable, comme d'habitude. Oh, elle est bien entourée !

— De toute façon, on en a fini ici, dit Leila. Satie, tu es prêt ?

Son idée est d'invoquer le sort elle-même en utilisant la grouille de Satie. Elle se concentre, ferme les yeux. Elle identifie près d'elle l'énergie nauséabonde de Cassandra, qui sent les fruits de mer avariés et le musc de quelque reptile. Elle reconnaît aussi la charge de Dita, une mer ouverte, chauffée par le soleil. La grouille de Satie ressemble tant à la sienne qu'elle n'éprouve aucune difficulté à se servir copieusement. Les cafards viennent à elle sans se faire prier.

Elle n'ouvre pas les yeux quand un fracas métallique se fait entendre du côté de la table et des chaises. Il s'en remettra, très probablement. Elle fronce le nez et en reprend encore un peu, sifflant entre ses dents quand elle découvre la nuée accumulée en une seule journée.

Puis elle boit sa décoction inodore et sans saveur, malgré les ingrédients douteux qui sont entrés dans sa composition. Enfin, elle invoque le sort.

— Leila, fille de Yasmine, cherche par son talent à retrouver Olympe, amie de Dita, et accepte d'en payer le prix elle-même.

À vrai dire, elle considérerait presque qu'elle a déjà payé le prix, au sens où elle a été suivie par Satie. Mais bien sûr, l'univers fait ce qu'il veut.

Les yeux fermés, appuyée contre le plan de travail pour se prémunir contre un éventuel vertige, elle attend, mais rien ne se produit. Elle éprouve ce sentiment peu habituel de n'avoir pas assez de grouille sur elle pour alimenter la magie. Le branchement ne s'effectue pas, le sort ne trouve pas la charge de Satie. Que se passe-t-il ? Elle comptait juste prendre la grouille et se tirer. Mais apparemment, la magie ne l'entend pas de cette oreille.

Satie émet une sorte de borborygme dégoûté quelque part sur sa droite, les oreilles de Leila se mettent à bourdonner, et simultanément une déchirure survient dans son esprit. C'est encore plus brutal que lorsqu'il envahit ses pensées. Cette fois, il s'installe carrément au cœur de sa magie. Il n'a absolument aucune compétence, aucun droit sur sa pratique, et pourtant, il débarque en plein *dans sa tête* et –

abracadabra. Le voile se lève, et le sort qui refusait de fonctionner s'enclenche avec la rapidité et la précision de l'éclair.

C'est la première fois qu'elle exerce vraiment depuis qu'il s'est approprié un peu de son talent en mangeant un morceau de son foie. Elle ne s'attendait pas du tout à ce que les choses se passent ainsi. Et le prix à payer pour ce sort, s'il faut en croire le vrombissement à ses oreilles, c'était d'inviter Satie dans sa magie au propre et au figuré ? C'est beaucoup trop cher payé.

Ça y est, c'est fini, et Leila n'a rien vu du tout. Elle se tourne vers le chasseur, et elle ne lui fera pas le plaisir de montrer son désarroi.

— Tu sais où est Olympe ?

Il hoche la tête, déjà en mouvement. Cassandra a suivi tout l'échange sans rien dire.

— La petite reste ici, décide Satie.

Leila, bien qu'elle ait envie de le frapper, ne peut qu'abonder dans son sens.

— Pourquoi ? proteste Dita. Vous n'allez pas la retrouver sans moi ! Vous ne la connaissez pas !

— On va la trouver, dit le chasseur, mais il faut y aller tout de suite.



Leila s'accroche de toutes ses forces au siège avant et à la portière. La conduite de Satie est encore pire que dans son souvenir. Il n'y a pas trop de monde sur les routes à cette heure-ci, et c'est une bénédiction. Il ne prend que des virages course et double absolument tous les véhicules qui se trouvent sur la voie de droite, au mépris total de ce qui arrive en face. Elle commence par s'étonner qu'il s'inquiète tant pour Olympe, cette jeune fille qu'ils ne connaissent ni d'Ève ni d'Adam. Puis elle détecte sur son visage une expression de satisfaction de plus en plus manifeste.

Après une quasi-collision avec un autre véhicule, évitée au prix d'un concert de klaxons qui va résonner toute la soirée dans ses oreilles, elle crie au conducteur :

— Arrête-toi ! Tu es complètement cinglé !

Il s'exécute d'une manœuvre qui évoque définitivement la sortie de route, puis se retourne vers elle avec un sourire de triomphe. Il lui saisit la main. Les pensées du chasseur la percutent de front, c'est comme si elle fonçait dans ce tracteur qui arrive en face.

Il a toujours envie de la tuer. Mille fantasmes de mort violente se précipitent dans l'esprit de Leila, lui coupent le souffle et la font

se recroqueviller sur son siège. Mais cette fois, il y a autre chose. Il a pratiqué pour la première fois. Il a senti le plaisir intense de la magie, cette vague de la charge qui traverse votre corps pour envahir l'univers, pour le remodeler. Il a joui du sentiment de puissance que procure la sorcellerie. Il a l'impression qu'un œil s'est ouvert au milieu de son front, qu'il est arrivé chez lui, qu'il a fait ce pour quoi il était né. En un mot : il est rond comme une queue de pelle.

— O.K., O.K., je comprends, le vaisseau amiral t'a rappelé à lui et maintenant tu planes, grommelle Leila. Ça ne te rend pas immortel. Et je te signale que t'es recherché par toutes les polices, magiques ou non.

Il hausse les épaules et reprend la route au moment où un car de nuit arrive à leur hauteur dans un sens, une camionnette dans l'autre. Leila pousse un cri de frayeur. Satie conduit un moment sans parler, concentré sur la route et sur ses manœuvres de psychopathe. Elle espère vraiment pour lui qu'il a aussi de bons contacts dans la police des Côtes-d'Armor.

Après cinq minutes supplémentaires de ces montagnes russes, la route s'arrête et Satie se gare enfin. Ils descendent de voiture. Un paysage nocturne de lande battue par le vent s'étend devant eux. Leila sent sur sa droite la présence massive de la mer. Elle serre son châle autour de son cou.

— C'est par là, dit Satie. Dépêche-toi.

Il jette un œil aux bottines de Leila.

— Tu peux marcher avec ces trucs-là ?

Elle hausse les épaules.

— C'est un GR, il y a un chemin, pas de problème. Et avec "ces trucs-là", il me semble que je cours assez vite pour semer un chasseur.

Il s'engage à grandes enjambées sur le sentier qui longe la falaise. Leila jure et s'élance à sa poursuite, à la lueur de son téléphone portable. Évidemment, à une heure du matin, il n'y a pas beaucoup de promeneurs. On n'y voit rien à la lumière de la lune et des étoiles. Tous les deux pas, elle manque de se casser la figure.

— Tu ne peux pas accélérer ? lance le chasseur qui la précède. Je croyais que les sorcières avaient une excellente vision nocturne.

— Ce qui prouve une fois encore à quel point tu ne sais rien sur nous, grommelle Leila avant de trébucher à nouveau sur une pierre.

Une centaine de mètres plus loin, Satie s'arrête, aux aguets, puis reprend sa marche rapide. Leila scrute la nuit sans savoir ce qu'elle cherche. Elle n'a rien vu, elle n'a aucune idée de l'endroit où Olympe se trouve. Aussi déplaisant que cela puisse être, elle est obligée de suivre le chasseur dans l'obscurité et de lui faire confiance.

Soudain une étincelle attire son attention. Elle hèle Satie et

désigne un rocher sur leur gauche. Plusieurs silhouettes sombres et mouvantes se détachent sur le ciel brun. L'une d'elles agite un lambeau de tissu, qui s'embrase, lui échappe des mains, puis s'en va plus loin terminer sa combustion avant de s'éteindre.

— Ils ne pourront jamais allumer un feu avec ce vent, observe Satie.

Leila préfère quand même se dépêcher, parce qu'on n'est jamais à l'abri d'un coup de chance. Ils s'approchent du groupe sans se cacher.

— Do ! Laisse tomber ! Y'a quelqu'un ! s'écrie une voix.

Trois silhouettes prennent aussitôt la fuite.

Leila et Satie ne cherchent pas à les poursuivre. Leila braque partout son téléphone en cherchant des yeux une jeune fille, finit par la trouver immobile contre un rocher, pâle et repliée sur elle-même.

Ses cheveux ont été coupés n'importe comment. Son visage est gonflé et ensanglanté, ses traits déformés, ses bras sont couverts de terre et de taches sombres. Ses vêtements, une jupe printanière d'un vert pâle et un gilet de coton blanc qui ne doit pas du tout la protéger du vent mordant, sont en lambeaux et dévoilent une longue estafilade sur son ventre. Et elle pue l'alcool à brûler.

Leila veut la toucher, la rassurer, mais la gosse se recroqueville sur elle-même et évite le contact. Elle gémit quelque chose qui n'est pas intelligible dans le bruit des rafales. Satie se baisse et cette fois, la jeune fille se laisse approcher. Il la prend dans ses bras. Elle s'accroche à lui. Leila croise le regard de l'homme, absolument sans expression, alors qu'elle-même sent la consternation et la colère l'envahir, assez pour générer un nouveau démarrage de charge.

— On va s'occuper de toi, promet-elle sans réfléchir à Olympe. C'est Dita qui nous envoie. Tout va s'arranger à partir de maintenant.

— Vous connaissez Dita ? demande la jeune fille en reniflant.

— Oui, répond Leila doucement. C'est une amie. Sans elle, on ne t'aurait pas retrouvée à temps.

Maintenant qu'elle a vu ce que les types ont fait à Olympe, elle est encore plus inquiète pour Dita. Ils ont pris une jeune fille pour cible à cause de la magie. Ce qui la met le plus en transe, c'est la conviction profonde que la chasse aux sorcières ne s'arrêtera jamais, quoi qu'elles fassent.

Satie regarde autour de lui. Ils sont vraiment au beau milieu de nulle part. Ils ont marché un moment depuis la voiture. Olympe montre d'une main tremblante le sentier qui se perd dans l'obscurité.

— Il y a une maison, par là-bas, pas loin.

Elle claque des dents et tout son corps mince est secoué de frissons. Ils reprennent leur marche, et Leila compose le numéro de Cassandra. Dita décroche à la première sonnerie et Leila passe le

téléphone à Olympe. Celle-ci écoute, puis hoche la tête et se met à pleurer en serrant le téléphone de Leila contre son oreille. Les grosses larmes roulent sur ses joues tuméfiées et maculées de terre.

— Ne t'inquiète pas, petit moineau, tout va bien. On se voit demain. Je t'embrasse.

Olympe raccroche et rend le téléphone avant de retomber dans le même état catatonique et grelottant.

Dans la direction indiquée par la jeune fille, ils ont trouvé un petit chemin et ils progressent à travers une lande pelée, dans une obscurité presque totale : les batteries du téléphone de Leila ne sont plus ce qu'elles étaient.

— Tu es sûre qu'il y a quelque chose par là ? demande Satie à Olympe au bout d'un moment.

Elle hoche la tête, sans cesser de pleurer. Le sentier bifurque et la végétation se densifie. Il y a des arbres, des arbustes à hauteur d'homme.

Quelques minutes plus tard, la vue se dégage à nouveau et ils aperçoivent les lueurs d'une habitation isolée. Ils ont intérêt à avoir une trousse de secours et une voiture, pense Leila. Cet endroit lui donne la chair de poule.

Le bâtiment est un manoir d'énormes proportions, dont la façade claire luit doucement dans la nuit. Une silhouette sombre s'avance vers eux, précédée du faisceau d'une lampe de poche. Leila, qui ouvrait le cortège, s'arrête net.

— Quoi encore ? maugrée Satie derrière elle.

La jeune fille commence probablement à peser lourd.

— Je ne sais pas, dit Leila. Une intuition.

— Je passe devant, décide Satie.

— Non !

Leila se remet en marche sans trop savoir pourquoi. Les quelques petits cafards nés du choc de la découverte d'Olympe tiennent conciliabule ; elle ne peut pas entendre ce qu'ils se disent, mais ils fomentent quelque chose. Il lui semble que la grouille se multiplie. Elle n'aurait tout de même pas trouvé un moyen de se régénérer encore plus vite ?

— Je peux vous aider ? lance une voix masculine.

Leila sursaute, pile à nouveau. Elle reconnaît ce timbre. Le fourmillement redouble dans ses mains, dans ses pieds, sous sa peau. Quand la grouille a envahi ses extrémités, elle remonte le long de ses membres.

La lampe torche se braque sur elle. Satie arrive derrière elle, est-ce qu'il a senti la grouille ? Il y a toujours été sensible, est-ce qu'il la voit se remplir de magie sale ?

— Leila ? s'étonne la silhouette. Qu'est-ce que tu fais là ?

L'homme s'exprime avec cette voix que les cafards identifient et accueillent comme un retour au bercail. Leila ne voit rien avec la lumière dans l'œil ; tout ce qu'elle sait, c'est que les insectes ont entamé une folle sarabande et que son cœur s'est mis à battre très vite. Son cerveau, lui, a encore du mal à y croire.

— Arthur ?

L'homme braque sur lui-même le faisceau de sa lampe torche. C'est bien Arthur Sissi, fantomatique et stupéfait.

— Leila, c'est vraiment toi ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle le dévisage, bouche bée, aussi choquée de le trouver ici que par la réaction de la grouille à son apparition. Bon sang. C'est encore plus radical que dans son souvenir. Jusqu'ici le fourmillement avait plutôt tendance à s'apaiser lorsqu'Arthur était dans les parages. Mais cette fois, il a suffi qu'elle s'approche à quelques mètres de lui pour se gorgier de cafards.

Satie brise l'envoûtement en s'avançant à son tour, la jeune fille blessée dans les bras.

— Prof, salue-t-il. Quelle incroyable coïncidence !

Arthur aperçoit le chasseur et a un mouvement de recul.

— C'est un endroit sympa pour une balade nocturne, continue Satie sans se laisser troubler, en désignant du menton la falaise derrière eux. Bon spot pour attirer des navires dans les récifs. Tu en as parcouru, du chemin, pour un instit parisien.

Il est vrai qu'Arthur, échevelé dans le vent breton, semble prêt à fracasser un ou deux bateaux. Quant à Leila, elle est incapable de proférer la moindre parole. Que fabrique-t-il ici ?

— On a besoin d'un abri chauffé et d'un transport vers l'hôpital le plus proche, dit Satie. Tu peux nous aider ?

Leila les suit, sonnée. Le temps lui file entre les doigts ; quelques instants plus tard, elle se retrouve dans la grande maison bretonne. Ils passent par une immense cuisine et déposent Olympe au creux d'un canapé, dans un salon tout aussi gigantesque.

Leila, incrédule, agit sans réfléchir, comme un automate. Elle ne va pas se remettre à foudroyer tout le monde à tort et à travers comme l'an dernier ? Elle pensait vraiment avoir résolu le problème, et elle ne sait pas ce qui la choque le plus : que tous ses efforts puissent avoir été vains, ou d'avoir rencontré Arthur sans préambule ni préparation, dans cet endroit et dans ces circonstances.

Et d'abord, à qui appartient donc cette maison ? Aux Sissi, peut-être ? Leila fouille sa mémoire pour se rappeler si son ancienne cliente

a jamais évoqué une propriété familiale sur la côte bretonne. Après tout, madame Sissi a attribué à chacun de ses sept fils un prénom celtique, bien qu'ils soient tous nés de pères différents et que ses origines à elle soient arméniennes. Leila voit bien madame Sissi dans cette grande cuisine ensoleillée, avec sa table à dessin assez vaste pour poser une demi-douzaine d'enfants et autant de pots de feutres, avec son plan de travail assez grand pour nourrir une famille nombreuse, et cette odeur de tarte aux pommes qui embaume l'air.

— Tu as une trousse de premiers secours ? demande Satie, pragmatique et direct au dernier degré.

— J'ai beaucoup mieux. Attendez-moi deux minutes et ne réveillez pas les enfants, dit Arthur avant de s'éclipser sans plus de précisions.

Il semble différent, affecté ou contrarié. Il ne cesse de leur lancer des regards nerveux, comme s'il se brûlait à chaque fois qu'il pose les yeux sur Leila et que la présence de Satie le laissait perplexe, ce qui est plutôt compréhensible. La vie n'a peut-être pas été tendre avec lui ; il faudrait qu'elle sache s'il portait déjà cette expression sombre et pensive avant de tomber sur elle.

Mais bien sûr qu'il est mal à l'aise de la voir apparaître au milieu de nulle part, alors qu'il croyait sûrement avoir mis des centaines de kilomètres entre eux. Il s' imagine sans doute que Leila et Satie écument la France entière en tandem, au service de la magie noire et des forces occultes. Ou, pire encore, qu'elle le cherche, qu'elle l'a traqué jusqu'ici en Bretagne. La coïncidence est tellement énorme. Quelle était la probabilité qu'ils se retrouvent par hasard ici, en pleine nuit ? Une vague d'un sentiment poisseux, cousin du dégoût et du découragement, la parcourt.

Satie siffle entre ses dents.

— Tu te doutais qu'il serait là ? veut-il savoir. Lui, il ne s'attendait pas à te croiser, mais pour toi, j'ai du mal à me prononcer.

— Évidemment que non, répond-elle. Je ne suis pas du genre à suivre les gens contre leur gré quand ils m'ont dit clairement qu'ils ne voulaient pas me voir.

L'allusion à peine masquée au comportement de Satie tombe complètement à plat. Il fond en piqué sur les informations qu'elle n'aurait peut-être pas dû dévoiler.

— Il ne veut plus te voir ?

— Sa présence ici est une surprise totale, affirme Leila.

Elle se demande tout de même si le sort lancé par Cassandra en novembre n'aurait pas des effets rémanents pervers. L'an dernier, quand elle était séquestrée chez la reine de Paris, Cassandra a utilisé le sang d'Arthur pour faire de lui son chevalier blanc et l'appeler à la rescousse. Leila se pose des questions sur la durée de péremption de

ce sort. Elle espère qu'Arthur n'a pas été attiré ici par sa compulsion à assurer le bien-être de cette sorcière désagréable.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à ta charge ? interroge Satie en la scrutant avec une telle intensité qu'elle se sent obligée de vérifier que la grouille n'a pas subrepticement dissous ses vêtements. Elle avait presque oublié, l'espace de cinq minutes, que la charge avait ce pouvoir d'attraction malsain sur lui.

— Je n'en ai aucune idée, dit-elle. Mais j'aimerais bien que ça se calme très vite. Sinon, on va avoir un problème.

Le chasseur pose les mains sur l'accoudoir du fauteuil, se penche vers elle, envahit son espace.

— Tu n'as qu'à m'en donner un peu, suggère-t-il.

Il est si proche qu'elle sent son souffle sur sa joue. Elle voudrait lui échapper, mais elle est coincée contre le dossier du canapé.

— Et puis quoi encore ! Garde tes distances, ou je vais t'en coller au-delà de tes rêves les plus fous. Mon problème, là tout de suite, c'est plutôt de me retenir, tu vois ?

Il semble reprendre ses esprits, a un mouvement de recul. Heureusement, il n'a pas oublié qu'elle pourrait sans difficulté lui griller tous les neurones d'un seul coup.

— Désolé, dit-il.

Ça y est, elle est morte et elle a filtré vers un univers parallèle. À force d'accumuler les cafards, ça devait arriver. Elle n'y croit pas. Satie s'est excusé. C'est une première.

Une femme entre dans la cuisine. Qui est-ce ? L'épouse d'un des frères Sissi ? On dirait une jolie fermière, fraîche et éclatante de santé. Une publicité pour les produits laitiers. Elle a peut-être trente ans. Elle porte un pantalon de toile kaki du type très bien coupé et indestructible, avec une chemise écrue et quelques bijoux en or, du genre inamovible : une médaille ronde, des boucles d'oreilles. Leila pense avec regret à son propre lobe d'oreille tranché qui lui interdit désormais cette fantaisie.

Satie s'arrête net pour dévisager la nouvelle venue. Il semble captivé. Il aime ce qui brille, si l'on se fie à sa relation de longue date avec feu la reine des praticiennes de Paris. Et là, justement, on dirait qu'un rayon de soleil vient d'illuminer la pièce. La nouvelle venue se présente avec un sourire éblouissant.

— Bienvenue chez moi. Je m'appelle Lorraine. Je suis infirmière. Vous m'avez amené quelqu'un à soigner ?

Elle serre la main à Leila, une poignée chaleureuse et un regard franc, puis se dirige vers Satie et lui pose une main sur l'épaule. Elle a l'air professionnel et compétent, à l'aise avec la jeune fille rescapée d'une agression comme avec son chevalier servant, le tueur psychopathe. Elle examine rapidement Olympe.

— C'est quoi, ton nom ? Je t'ai déjà vue en ville, je crois ? Où as-tu mal ?

Olympe, qui n'a pas prononcé une parole intelligible depuis tout à l'heure, répond d'une voix claire qui tremblote juste un peu.

— Je suis d'ici, confirme-t-elle. J'ai fait une mauvaise rencontre. Je voudrais juste me laver, et quelques sparadraps.

— Tu peux marcher ?

Olympe hoche la tête. Tout doucement, Satie l'aide à se lever, ne la laissant se tenir debout toute seule qu'avec d'infinies précautions.

Inimaginable. C'est le même type qui dévore des femmes, qui en a quasiment fait son métier.

— Olympe, continue Lorraine sur un ton patient et compétent, on peut appeler une ambulance, mais je peux aussi t'examiner d'abord. Tu penses avoir quelque chose de cassé ? Tu as reçu un coup à l'abdomen ? Tu as perdu connaissance ? Sinon, ce serait peut-être moins brutal de commencer à te soigner ici, de faire venir la police ici, qu'est-ce que tu en dis ?

Leila se fige. Elle vient de prendre conscience du potentiel de catastrophe qui émerge de cette situation. Si la police est impliquée dans cette affaire, si quelqu'un entreprend de démêler l'écheveau des causes et des conséquences, si l'histoire s'ébruite, Dita court le risque d'être exposée. Les choses sont déjà allées beaucoup trop loin. Olympe a besoin d'être défendue et ses agresseurs doivent être punis. Mais Leila ne peut pas autoriser une enquête.

Quand Olympe refuse d'un geste vigoureux, elle respire mieux tout à coup. Elle gèrera sa culpabilité plus tard, elle a l'habitude.

— Je ne veux pas aller à l'hôpital ni appeler la police, dit la jeune fille. Je ne veux pas être obligée de déménager et d'aller dans une famille.

— Elle squatte une maison abandonnée, explique Leila. Sa mère est décédée il y a peu.

Lorraine hoche la tête.

— J'ai entendu parler de toi, Olympe. Ne t'inquiète pas. Suis-moi dans la salle de bain. Leila peut venir avec nous ?

Olympe acquiesce et se met en marche en s'appuyant sur Lorraine. Leila les escorte dans les profondeurs de la maison. Elle aperçoit par une porte ouverte une vaste bibliothèque, un bureau à l'allure confortable et accueillante. Au bout du couloir, elles entrent dans une chambre double équipée d'une grande salle de bain. D'un côté du lit, Leila reconnaît le désordre caractéristique d'Arthur, un mélange de produits culturels, de vêtements fonctionnels et d'articles de sport – gants de boxe, baskets, corde à sauter. Elle sourit.

Jusqu'au moment où elle note que l'autre côté de la chambre est occupé par une personne qui utilise des crèmes de la marque Kiehl's et

lit des romans à l'eau de rose.

Combien de frères boxeurs Arthur peut-il bien avoir ? Le cerveau de Leila range les informations dans un coin, où il les percutera et les frappera du sceau du bon sens dès qu'il en aura le temps et les facultés mentales.

Olympe a suivi Lorraine dans la salle de bain et s'assied avec précaution sur le bord de la baignoire. Elle semble surtout avoir envie de se recroqueviller pour disparaître.

— Tu penses que tu pourrais nous raconter ce qui s'est passé ? demande gentiment Lorraine.

— Ça ne servirait à rien, dit Olympe. Je voudrais surtout me laver. Ils m'ont aspergée d'alcool. Je pue.

— Tu as l'air frigorifié et sous le choc, alors je comprends que tu veuilles un bain, mais il faut que tu saches une chose avant. Si la ou les personnes qui t'ont fait ça ont abusé de toi sexuellement, je t'encourage à porter plainte, mais pour cela il peut être nécessaire d'attendre pour te laver, même si tu en as très envie. Tu me suis ?

— Non, non, dit Olympe. Ils n'ont pas... Ils m'ont juste... tapé dessus, coupé les cheveux et arrosée de...

La jeune fille fait un geste vague, déglutit quelque chose de très difficile à avaler, puis fond en larmes à nouveau, comme tout à l'heure, de grosses larmes qui roulent sur ses joues.

Lorraine hoche la tête.

— Ils n'avaient pas le droit de le faire et il faut qu'ils répondent de leurs actes, dit-elle. Je vais faire quelques photos de toi pour que tu puisses t'en servir comme preuves si tu changes d'avis, d'accord ? Tu peux fermer les yeux si tu veux.

Olympe acquiesce. Lorraine dégage un appareil photo compact, avec lequel elle fait plusieurs clichés. Elle s'y entend très bien pour effectuer ses prises de vue d'une manière délicate, non invasive.

— Voilà. Il faudra en prendre aussi quand tu te seras déshabillée. On va s'occuper de toi. Cette baignoire est l'une des plus confortables de l'ouest. Et mes serviettes sont les plus douces. Garanti.

Lorraine fait couler un bain pendant qu'Olympe entreprend de se dépouiller de ses vêtements, avec une lenteur qui fait mal au cœur. Leila se sent très inutile et s'assied sur un tabouret en se demandant ce qu'elle pourrait faire pour rendre la situation moins insupportable, sans parvenir à trouver la moindre inspiration. Elle est engourdie, pas à sa place. Elle a reçu trop d'informations d'un coup, et elle est comme sous le coup d'un sort de confusion.

On toque à la porte.

— C'est moi, dit Arthur depuis l'autre côté. Ça va aller ?

— Excusez-moi deux minutes, dit Lorraine. Leila, tu prends d'autres photos avant le bain ?

Leila saisit l'appareil photo que Lorraine lui tend, et cette dernière s'éclipse pour rejoindre Arthur dans la chambre à coucher attenante.

Olympe n'en finit pas de se déshabiller. Leila n'a qu'une envie : détourner le regard. Des corps, elle en voit du matin au soir et sous toutes les coutures, et ils ne sont pas tous en bon état. Parfois elle les retape, ou elle cache le pire. Parfois c'est elle qui les détériore, quoique rarement en face à face. Mais là, le corps d'une jeune fille qui a heurté la violence de plein fouet, elle ne peut pas. Elle prend quelques photos en serrant les dents. Quand Olympe disparaît dans la mousse du bain, Leila pousse un grand soupir de soulagement qu'elle étouffe comme elle peut.

Des bruits de conversation leur parviennent depuis la chambre. La voix d'Arthur gronde, tendue. Puis plus rien. Leila s'approche de la porte entrebâillée ; il faut qu'elle en ait le cœur net. Elle voit d'abord Lorraine de dos, et elle est rassurée. Puis elle réalise qu'elle surprend un baiser – Arthur et Lorraine s'embrassent. Leila recule comme foudroyée, bute dans une poubelle métallique qui fait un raffut de tous les diables.

— Tout va bien ? s'enquiert Lorraine à travers la porte.

— Oui, oui.

Un laps de temps indéfini s'écoule en silence. Puis un murmure, des pas qui s'éloignent ; Lorraine revient.

Leila s'est rassise sur son tabouret et compte les parties de son corps pour bien vérifier que rien ne manque. Bras, jambes, tête, foie, cœur. Cœur ? Même les cafards ont besoin d'un temps d'adaptation au nouvel ordre des choses. Après avoir flambé tout à l'heure, ils se sont assagis d'un coup, leur enthousiasme douché. Arthur a refait sa vie. Il a refait sa vie ailleurs. Il a refait sa vie avec une autre. Belle marquise, Arthur sa vie ailleurs une autre avec a refaite. Les mots dansent dans la cavité vide entre les oreilles de Leila.

— Olympe, dit Lorraine, je t'ai trouvé une serviette géante qui vient de passer du temps sur un radiateur bien chaud. Tu veux sortir de l'eau pour que je t'examine ?

Olympe émerge de la mousse, et Leila est frappée à nouveau par l'état dans lequel l'ont mise ces lycéens. Lorraine, en revanche, affronte la situation sans gêne apparente.

— Quand tu seras sèche, on mettra des pansements. Tu vas aussi avoir besoin de quelques points de suture, et si tu es d'accord, je peux m'en occuper. On fera des radios demain à l'hôpital. C'est très impressionnant, mais les blessures semblent superficielles. C'est surtout là qu'ils t'ont fait du mal.

Elle touche la tête d'Olympe, son cœur. La jeune fille acquiesce sans un mot. Leila craque et sort en bredouillant quelque chose, les

laissant à leur affaire.

Dans la cuisine, Satie est attablé devant deux thés fumants et des cookies. Arthur, debout sur le seuil, le considère comme si l'autre homme allait se livrer à un tour pendable dès qu'il ne serait plus surveillé. Ils ne se connaissent pas vraiment, mais se sont rencontrés dans des circonstances largement suboptimales, du genre qui se termine par un double transport en ambulance.

Quand Leila entre, Arthur se tourne vers elle.

— J'ai fait du thé, tu en veux ?

Ni une ni deux, les cafards sont au garde-à-vous. Elle a envie de lui parler de tout, sauf d'eau chaude. Elle a envie de lui dire à quel point elle est seule depuis qu'il l'a rejetée, la façon pathétique dont elle occupe ses heures, son incapacité totale à s'intéresser à d'autres êtres humains. Mais bien sûr, ce serait totalement déplacé, compte tenu de leur histoire et de ce qu'elle vient d'apprendre.

— On ne va pas tarder, prévient-elle donc.

Satie, qui détient les clefs de la voiture, n'esquisse pas le moindre geste pour quitter les lieux. Un coup d'œil à Leila, et il entreprend péniblement d'échafauder une conversation.

— Incroyable de se retrouver ici, dit-il à Arthur.

— Incroyable en effet, répond ce dernier.

Satie semble s'imaginer qu'Arthur fait partie d'un puzzle ; il est trop curieux, ou bien peut-être qu'il a vraiment soif et besoin d'un cookie, sait-on jamais. Quant à Leila, tout ce qu'elle veut, c'est se soustraire à cette torture.

— Tu habites là ? demande le chasseur à l'instituteur.

— Oui. Depuis mars. C'est la maison de Lorraine.

— Sacrée bicoque.

— Oui.

L'échange est si poussif et laborieux qu'il faut tout l'ego de Satie et toute la politesse d'Arthur pour continuer à alimenter ce dialogue qui souffre mille morts à chaque phrase. Conclure qu'ils n'ont rien à se dire serait déjà généreux.

Mais au moins, cela laisse à Leila le temps de prendre une décision. Elle est une adulte et il faut qu'elle se ressaisisse, ne serait-ce que par simple amour-propre. Il ne sera pas dit qu'elle ne tient pas sa place face à un type qu'elle a fréquenté, quoi, deux semaines ? Même si à l'époque elle était convaincue qu'il serait l'homme de sa vie. Elle a eu un crush mineur et elle s'est trompée. Et puis, la vie qu'elle a rêvée pendant cinq minutes, elle n'y aura jamais accès, parce qu'il s'agit d'une existence incompatible avec la magie, réservée aux Lorraine et aux Sissi. Autant se faire une raison tout de suite.

— Ça ne doit pas être un endroit évident où habiter avec des enfants, dit-elle sur un ton qu'elle espère parfaitement neutre.

Oui, elle l'admet, elle veut des informations sur les enfants, elle a besoin de retourner le couteau dans la plaie.

— Ils sont déjà grands. Lorraine est très cool avec eux, c'est comme une colonie de vacances toute l'année.

— Elle en a combien ?

— Quatre. Trois ados et le petit. Ils sont tous adoptés.

Leila ne peut s'empêcher de demander :

— Tu t'es fait muter dans le coin ?

Arthur ne répond pas immédiatement, baisse la tête. Quelque chose ne va pas. Une vague de grouille submerge Leila. Les petits cafards sont très sensibles à ce moment de déroute. Ils s'étaient assagis, mais dès qu'elle entre dans le ring avec Arthur, ils se réveillent alertes et doublement violents.

— J'ai pris un congé de l'Éducation nationale, leur apprend-il enfin. J'avais besoin de m'éloigner un peu des enfants.

Elle rit, parce que c'est absurde et qu'elle ne veut absolument pas creuser les ramifications qu'implique ce discours.

— Hahaha, tu n'as aucune chance, car ton amour des enfants te poursuivrait jusqu'en Patagonie. Trois ados et le petit ! Et quand on trouve une jeune fille en perdition, c'est encore chez toi qu'on sonne !

Elle ne peut pas se retenir de sourire, tant ce truc avec les enfants lui colle à la peau. Partout où il va, la vie le piste. Il a un talent pour les gosses.

— Ce n'est pas moi, dit Arthur, c'est Lorraine. Ses dons de guérisseuse sont exceptionnels. C'est elle qui m'a réparé après...

L'arrivée de Lorraine les interrompt. Juste au moment où l'esprit de Leila prenait son élan pour se jeter au fond d'un puits.

— J'ai mis Olympe dans la chambre des invités. Elle peut passer la nuit ici, je vais veiller sur elle. Elle n'a pas voulu que j'appelle Gaétan ; c'est le plus proche représentant des forces de l'ordre. On en reparlera demain matin. Elle viendra à l'hôpital avec moi.

— Tu travailles à l'hôpital ?

— Elle pourrait largement être médecin, dit Arthur, mais elle préfère le boulot d'infirmière. Elle dit que de très bonnes infirmières sont plus utiles que des médecins arrogants et imbus d'eux-mêmes.

— On n'aurait pas pu mieux tomber, énonce Leila, parce qu'il faut bien dire quelque chose.

— Oh, oui, elle est magique, s'extasie Arthur.

Puis il doit se rendre compte de ce qu'il vient de dire, car il rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Lorraine lui adresse le petit sourire qu'une femme réserve à son homme lorsqu'il fait ou dit quelque chose de mignon, et l'embrasse. La grouille flambe, puis sa violence s'écrite d'un coup. Leila se détourne, et croise à nouveau le regard indéchiffrable



Leila atteint la fin du sentier, le bolide de Satie, et le dépasse.

— Où est-ce que tu vas ?

— Chez Dita, récupérer ma voiture.

Elle doit convaincre Cassandra de quitter cet endroit rapidement. Et impressionner durablement les agresseurs d'Olympe pour éviter qu'ils ne récidivent. Et s'assurer que la victime du sort de *Convoitise* lancé par Dita ne donnera pas suite. Et parler à Dita dès que la gamine sera réveillée. Elle n'est pas couchée.

— Monte, dit Satie.

— Non. Toi tu disparaîs. Je n'ai plus besoin de toi.

— Je ne crois pas.

Leila est tellement pleine de grouille qu'elle pourrait exploser. Elle ferme les yeux. Si elle le terrasse ici, ce sera impeccable. Elle invoquera la légitime défense. En enjolivant un peu son récit, elle ne prêterait même pas le flanc à des accusations gênantes sur son contrôle aberrant de la grouille : toute sorcière normalement constituée a tendance à foudroyer son assassin au moment où il passe à l'acte. Elle tient le scénario parfait. Elle se demande ce qui la retient.

— Ne me complique pas la vie maintenant, Satie.

Elle joint une saine pression de grouille à ses paroles.

— Arrête ça tout de suite, gronde-t-il.

— Tu joues avec le feu, crétin.

Il lève la main.

— Il faut que je te parle. Monte. Ne m'oblige pas à...

Elle sent une poussée, une violation familière de son esprit qui la force à esquisser quelques pas vers la voiture. Elle riposte en infiltrant d'un seul coup sous la peau du chasseur une nouvelle dose, plus généreuse, de grouille. Pas assez pour qu'il tourne de l'œil, juste de quoi lui faire un mal de chien.

Et de fait, à en croire la façon dont il porte la main à son cœur, ça n'a pas l'air d'une partie de plaisir.

— Je ne vois vraiment pas ce qui peut t'intéresser à ce point dans la grouille, dit-elle.

— C'est le potentiel. Toutes les possibilités de magie, infinies, un continent inexploré, halète Satie qui maintenant se frotte les poignets.

Sur ses avant-bras, elle remarque les cicatrices boursofflées, la peau couturée, le cadeau qu'elle lui a fait l'an dernier quand elle l'a foudroyé pour la première fois. Elle a dû lui griller au passage une

zone stratégique du cerveau. En tout cas, l'expérience ne semble pas l'avoir fait gagner en sagesse.

Il a relâché la pression et elle est à nouveau libre de ses mouvements. Elle s'approche de lui. Il ne lui fait plus peur. Elle l'a déjà foudroyé, et elle recommencera si nécessaire.

C'est le moment que choisit la grouille pour avoir un gigantesque raté. C'est si brutal qu'elle en reste pantoise. Une énorme portion de sa charge disparaît d'un coup, comme aspirée par un siphon qui la débarrasse de tout l'excès. Le tumulte qui tonitruait à ses oreilles se tait presque instantanément.

À en juger par l'expression sur le visage de Satie, il est évident que ce changement soudain ne lui a pas échappé.

— Qu'est-ce qui se passe ? interroge-t-il.

Elle hausse les épaules, déboussolée. Elle a encore de la grouille, beaucoup, mais... tout est revenu au niveau habituel.

— Je ne sais pas.

Elle vient s'asseoir sur le siège passager. Elle a la tête qui tourne, elle se sent vide comme un œuf qu'on aurait gobé.

— Ça doit être le socle granitique, minimise-t-elle.

La grouille a toujours été instable, mais cette nuit, c'est officiellement devenu n'importe quoi. Il faut dire qu'elle a connu des journées moins mouvementées. Retourner chez les chasseurs, partir en mission au pied levé, se faire envoûter par Cassandra, découvrir les énormes bêtises de Dita, pratiquer avec un parasite, bien trop de temps passé avec Satie... Ça faisait déjà beaucoup. Et pour couronner le tout, la violence de l'agression d'Olympe mixée avec la joie intense de revoir Arthur, puis la déception brutale de constater qu'elle n'a plus de place dans sa vie... Ce qu'il lui faut maintenant, c'est une double ration de sommeil sous une couette en plume d'oie.

Domage qu'elle ait autant de pain sur la planche.

Satie a enclenché le contact et la voiture s'engage sur la route en ronronnant, beaucoup trop vite.

— Tu vas avoir besoin d'un allié, lance-t-il au bout de deux kilomètres.

— Mais non. Et puis, tu t'es regardé ? Je n'ai qu'un seul ennemi, et c'est toi.

Il se met à rire. Quel bruit déconcertant !

— Tu as compris la même chose que moi ou pas ? Les chasseurs et les praticiennes négocient un deal à Paris, mais le reste de la France ne suivra jamais. Il suffit de regarder Cassandra. Elle génère des problèmes autour d'elle comme s'il en pleuvait, et après elle, le déluge. Et je ne sais pas pourquoi ces jeunes gens ont attaqué cette adolescente ni pourquoi il fallait absolument que nous allions battre la lande pour l'aider, mais ça ne sent pas bon. Cassandra a le grimoire,

celui que Viviane désirait. Elle a fait quelque chose qui a mis la puce à l'oreille des jeunes du village, à tel point qu'ils s'en sont pris à la baby-sitter. On va avoir une chasse aux sorcières sur les bras, à l'ancienne. Tes protégés vont trinquer et quand Paris se cherchera des boucs émissaires, tous les yeux se tourneront vers le soleil couchant. Je suis quasiment sûr que ça va tomber sur toi.

— Tu as beaucoup d'imagination, dit Leila.

Mais elle ne peut s'empêcher de frissonner, parce que le scénario catastrophe de Satie ressemble de beaucoup trop près aux prédictions fatalistes qui la préoccupent depuis tout à l'heure.

— Tu as trop de talents atypiques, juge-t-il. Quand le management s'en avisera, ils ne vont pas t'aimer beaucoup.

Leila lui fait son sourire avec beaucoup de dents. Il ne sait pas encore ce que Dita a fait, mais il en sait trop sur ce qui se passe ici et sur elle. Il a déjà les intuitions qui lui permettent d'accuser, et maintenant, il va commencer à accumuler des preuves.

— En ce moment, glisse-t-elle, c'est surtout toi qui as une cote d'enfer. Ça les intéresserait sûrement beaucoup de savoir où tu es et ce que tu es devenu. Lequel de nous deux ferait le meilleur bouc émissaire d'après toi ?

Il hausse les épaules.

— Alors, dit-il, je suppose qu'on a tous les deux beaucoup à perdre à attirer l'attention de Paris. Donc je viens avec toi faire la tournée des foyers et mettre un terme rapide à cette chasse aux sorcières en version lycéenne.

— Je n'ai pas besoin de toi pour ça.

— Désolé, mais je n'aime pas l'idée que quelqu'un d'autre te tue. Et tu vas devoir impressionner durablement une bande de jeunes, mais tu fais un mètre cinquante et quarante-cinq kilos. Comment comptes-tu t'y prendre exactement ? Quand même pas la magie noire ?

Elle roule des yeux exaspérés.

— Je fais peur.

— Tu fais peur à l'occasion, concède-t-il, si on sait apprécier le danger. Sur fond d'orage et avec une mise en scène adaptée. Aujourd'hui, un coup de pouce ne serait pas superflu.

— Je n'ai pas besoin d'un cow-boy, grogne Leila. Ceci est une mission diplomatique.

Il rit à nouveau. C'est la deuxième fois qu'elle l'entend rire, et ça lui agresse les oreilles.



— Dita n'est pas disponible, dit Cassandra en entrebâillant à peine la porte de sa maison.

Ce n'est clairement pas une invitation à entrer et à se mettre à l'aise, mais Leila n'en a cure.

— Comment as-tu osé faire venir Arthur ici ?

Elle a vraiment essayé de se montrer raisonnable, de récupérer sa voiture sans sonner chez Cassandra. Tout son zèle diplomatique lui est nécessaire pour ne pas confondre Cassandra séance tenante. L'autre, à son habitude, réagit avec toute l'expressivité d'une star lourdement botoxée.

— Je ne vois pas de qui tu parles.

— Tu mens. Il est ici, c'est toi qui l'as fait venir. Tu t'intéressais à lui l'an dernier, tu avais fait de lui ton... ton chevalier blanc. Et tu vas le libérer immédiatement.

— Tu me fatigues, réplique Cassandra. Ton instituteur sous emprise, sérieusement ? Et que ferais-je d'un chevalier blanc ? Je suis en position de force. D'ailleurs je ne savais même pas qu'il était ici. Dita te le confirmerait.

— De toute façon, Cassandra, il faut que vous quittiez les parages, Dita et toi.

— Pourquoi ? Je me plais dans ce village. Les risques sont faibles et la liste d'attente, longue. Beaucoup n'ont pas obtenu ce qu'ils croyaient vouloir. Nous pouvons vivre ici encore plusieurs mois.

— Olympe a été agressée. Tu ne trouves pas que c'est un signal d'alarme à prendre en considération ?

La lenteur géologique de Cassandra et son mépris souverain pour la réalité et toutes les choses humaines en général rendent Leila complètement dingue.

— Olympe est un épiphénomène, estime Cassandra. Quand la situation s'envenime, les individus marginaux sont toujours les premiers affectés. Nous y sommes habituées. Les rêves de Dita sont un excellent baromètre.

— Olympe n'est pas juste une marginale, fait observer Leila. C'est la meilleure amie de ta fille, sa protégée.

— Dita a mal choisi sa protégée, juge Cassandra. Elle a commis une erreur d'appréciation du fait de son jeune âge. Elle est sur le point d'apprendre une leçon très intéressante.

Leila s'arrache en soupirant à l'habacle protecteur de sa voiture. La place du village est calme, l'hôtel-bar qu'elle a visité la veille est le seul point d'animation à cette heure matinale. Elle ouvre son coffre pour y attraper son bagage. Elle va prendre une chambre ici. C'est central, elle pourra humer l'ambiance et surveiller la situation.

Satie, qui est parti dans sa propre voiture, se tient déjà devant le bar. Leila s'arrête net en découvrant sur le bord de la route un tas de viande rouge et poilue – le cadavre d'un animal accidenté. Un sentiment familier de désolation s'empare d'elle. Habituellement ce sont de plus petits mammifères, hérissons, rats, ou petits chats, mais cette fois, il s'agit d'un chien. Elle considère, fascinée malgré elle, le corps inerte humide et spongieux dont sortent des viscères puants. Un caniche ? Un petit lévrier ?

— Oui, ça va, commente Satie impatientement. Nous sommes bien peu de chose.

— C'est toi qui l'as écrasé ? Tu conduis comme un aliéné, accuse Leila.

— Non. Je ne suis pas responsable de toutes les morts violentes du pays, grince-t-il. Ni le tortionnaire universel des petites choses fragiles. Tu devrais te regarder dans une glace de temps en temps.

Leila hausse les épaules et se dirige vers l'entrée du bar. En terrasse, malgré l'heure très matinale, les habitués ont déjà commencé à s'empoisonner à petit feu en échangeant du concentré de brèves de comptoir et en déplorant l'état désolant du chien écrasé. Apparemment, l'animal est connu, c'est le chien de l'épicière. Satie ne peut pas s'empêcher de formuler dans sa barbe un commentaire snob et éminemment parisien sur la misère intellectuelle et l'ennui de la province. Il est aussi nauséabond que la charogne devant la porte.

Le bar, à l'intérieur, s'avère plutôt chaleureux, dans le genre troquet de village, fonctionnel et habité. On sent confusément qu'il héberge l'esprit de la communauté et que les étrangers ne peuvent pas vraiment comprendre. Leila se souvient que Dita a une ardoise ici, et elle espère que c'est juste pour des menthes à l'eau. Elle ne s'inquiète pas tant des consommations de la fillette que de celles qu'elle prend

en charge pour d'autres.

Le patron du bar, celui que Dita a appelé Jérémie l'autre jour, les accueille d'un air affable sans plus. C'est un type blond encore jeune, bâti un peu comme Arthur.

Quelque chose dit à Leila que le taulier n'a pas oublié sa visite de la veille. En tout cas, il semble déterminé à ne parler qu'à Satie.

— Qu'est-ce que ce sera pour vous ?

— Deux cafés noirs s'il vous plaît, répond-elle, et aussi, je voudrais une chambre.

— La 5 est libre, fait le patron en attrapant une clef au tableau. C'est cinquante la nuit, petit déjeuner non compris.

Leila et Satie prennent place sur les tabourets du bar. Le patron, le dos tourné, s'affaire sur la machine à expressos. Satie détaille la décoration intérieure d'un air accablé. Il est loin de son univers, loin des privilèges dont il profitait quand il était le chef des hordes prédatrices.

Quand Jérémie se retourne pour poser sans douceur les deux cafés sur le comptoir, Leila attaque.

— On peut se parler dans l'arrière-boutique ? Et il faudrait aussi qu'on voie votre fils.

Satie et elle se sont mis d'accord pour faire pression simultanément sur les jeunes agresseurs d'Olympe et sur leurs parents. Après tout, Olympe pourrait porter plainte, ils ont le droit pour eux.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon fils ?

— Je préférerais qu'on en discute en privé.

Le patron jette un coup d'œil à ses habitués qui descendent leur fortifiant du matin.

— Je ne peux pas m'absenter maintenant. Il va falloir qu'on reste ici, désolé.

— Moi je dis ça pour des questions de discrétion, explique Leila, mais c'est vous qui voyez. Votre fils a fait des bêtises.

— Ah oui ?

— Il a fait une escapade hier soir, dit Leila.

Le patron se recule un peu et reconsidère Leila.

— Mon fils n'est pas sorti d'ici depuis qu'il est rentré du lycée hier après-midi. Et vous êtes qui, d'abord ?

Il ment. Elle a vu les jeunes gens quitter cet endroit la veille en plein après-midi, et il le sait très bien.

— Je suis juste une amie d'une jeune fille du village à qui votre fils a fait du mal cette nuit.

— Vous vous fichez de moi ?

— Pas du tout. Vous voulez que je rentre dans le détail ici devant tout le monde, vous êtes sûr ? O.K. Do et ses copains ont séquestré une de leurs camarades de classe.

— Quoi ? Do ne ferait jamais une chose pareille.

— Demandez-lui de vous raconter en quoi consistait son projet de “SVT”.

— Je ne vous crois pas. C’est une accusation très sérieuse. Si c’était vrai, vous m’enverriez les flics. Ou bien vous ne pouvez pas le prouver, et je ne vous crois pas.

Satie intervient :

— On essaye de rester discrets. On ne veut pas ruiner la vie de ton fils pour une grosse bêtise, ni celle de cette gamine. Et on ne veut pas semer la pagaille au village. C’est ce qui arrivera si cette histoire est déballée au grand jour. C’est toi qui vois.

Leila jette un regard à l’ex-chasseur. Elle peut montrer les dents autant qu’elle veut, certaines personnes, c’est exaspérant, ne comprennent que lorsque l’on s’adresse à eux dans la langue des loups et de mec à mec. Elle lève d’une main délicate sa tasse de café et se met à la siroter en battant des paupières et en souriant à Jérémie, juste pour appuyer les paroles de Satie. Puisqu’elle n’impressionne personne et qu’elle en est réduite à jouer le rôle du bon flic, autant profiter de la vie.

L’instant d’après, elle recrache tout son café par les narines. Une chose ignoble s’est jetée sur elle et aspire toute la grouille en lui essorant les boyaux, comme s’il s’agissait de presser un citron pour en faire sortir tout le jus. Elle lâche la tasse de café qui dégringole et va se briser sur le carrelage. Elle est sur le point de tomber elle aussi de sa chaise quand Satie la retient par le bras sans réussir à faire mieux qu’amortir sa chute. Elle s’effondre et roule à terre, incapable de se rétablir. Une douleur inédite la fait se recroqueviller. Ce n’est pas la première fois qu’elle doit apprivoiser une sensation violemment désagréable pour garder l’esprit clair et se défendre. Mais cette fois, l’agression est si vile et étrangère, elle évolue et change de forme à une telle vitesse qu’elle ne parvient pas à l’assimiler. La force innommable continue à racler et lacérer ses entrailles avec rage, alors qu’il n’y a plus rien du tout à prendre ici : elle est déjà quasiment vidée de toute sa grouille. Elle entend le fracas métallique des chaises ; tous les habitués se lèvent pour voir ce qui lui arrive. Elle se roule par terre et ne voit, au-dessus d’elle, que Satie et sa charge, les cousins de ses propres cafards, qui lui font signe de loin. Elle les appelle à elle, elle va les donner à l’intrus, dans l’espoir que la poigne qui lui lamine le ventre prendra cette nouvelle réserve de vermine et la laissera enfin en paix.

Satie pâlit et s’accroche au bar, mais reste debout, cette fois, quand elle s’accapare sa charge. L’envahisseur anonyme prend les cafards, jusqu’au dernier, et disparaît instantanément. C’est comme si cette douleur infâme n’avait jamais existé.

— Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? demande un client, le pilier de bar de la veille, celui qui l'avait draguée maladroitement.

— Rien, décrète Satie.

Puis il se tourne vers Leila avec un grondement menaçant :

— Qu'est-ce que c'était que ça ? Ne me fais plus jamais ce coup-là.

— J'aimerais bien, dit-elle en se redressant à grand-peine et en s'époussetant, mais je suis en train de comprendre tout l'intérêt de notre nouvelle coopération.

— Qu'est-ce que c'était que ce truc ? insiste Satie.

— Aucune idée.

En tout cas, c'est la deuxième fois qu'elle finit par terre dans ce bar, et elle refuse d'en faire une habitude.

Un cri de terreur en terrasse attire leur attention. Satie est le premier dehors. Il a un mouvement de recul qui oblige Leila à piler pour ne pas le percuter. Elle le contourne et, trois pas plus loin, tombe en arrêt à son tour. Au bord de la chaussée, le cadavre sanguinolent du chien écrasé s'agite faiblement. On distingue la pulsation d'un cœur qui bat.

— Ce n'est pas possible, murmure Leila. Il est encore vivant ?

Elle aurait juré, un instant plus tôt, que l'amas de chairs aplaties était bien au-delà de la destruction. Et pourtant, elle en est sûre, à présent elle observe un pouls. Et en s'approchant encore plus près, elle discerne une activité ; tout ça lui rappelle ces films qui montrent en accéléré la décomposition d'un cadavre d'animal – sauf que cette fois, la pellicule tourne à l'envers. Leila regarde avec une fascination horrifiée les chairs qui s'agrègent, qui se reconstruisent, à une vitesse horriblement lente.

— Au début, j'ai cru qu'il grouillait de vers, commente un des poivrots. Mais non !

Le chien est en train de tenter un come-back.

Au moment où Leila se demande si l'animal est conscient, s'il souffre, il bouge soudain la masse enfoncée qui lui sert de tête et pousse un gémissement avorté, un cri de douleur qui contient moins de son que d'air. Leila sent le peu de café qu'elle a ingurgité lui remonter l'œsophage.

Désorienté, l'animal geint et essaye de se redresser sur ses pattes de devant. En dessous de la taille, il reste désespérément extra-plat.

Le lent mouvement de reconstitution qui était à l'œuvre il y a un instant s'est arrêté. Tous les badauds retiennent leur souffle, saisis par la consternation. La pauvre bête semble hésiter entre la vie et la mort, entre l'état d'animal de compagnie et celui de chien écrasé.

— Achevez-le ! s'écrie un passant, sans que personne n'ose s'approcher du clébard.

Finalement c'est Satie qui s'en charge. En deux grandes enjambées, il est à la hauteur du chien et lui envoie dans la tête un coup de pied précis. La moitié de l'assistance se cache les yeux. Satie doit s'essuyer la chaussure dans une flaque d'eau, avec une mine dégoûtée.

— C'est pas le truc le plus intelligent que t'aies fait aujourd'hui, commente Leila quand il revient vers elle, le visage fermé. Maintenant, tu es le type qui est capable de tuer un chien du bout de ses élégantes italiennes.

Il la fait taire d'un regard.

— J'ai fait ça par pitié, mais je suis sûr que c'est un sentiment qui t'est complètement étranger.

Elle ouvre la bouche pour le renvoyer dans ses vingt-deux mètres d'une répartie bien sentie, quand elle est interrompue par un hurlement en provenance du bar.

— Jérem ! Au secours !

Que se passe-t-il encore ? Leila regagne le bar parmi les premiers, en proie à un sale pressentiment. À l'intérieur, une femme échevelée en peignoir se débat dans les bras du patron qui essaye tout à la fois de la rassurer, de la maîtriser et de lui faire dire ce qu'elle a.

— Je n'arrive pas à réveiller Do !

Avec la réactivité absolument sans état d'âme qui le caractérise, Satie a déjà dégainé son téléphone portable pour appeler le SAMU.

— Lorraine ! Lorraine est là, crie quelqu'un sur la terrasse.

L'instant d'après, l'infirmière de la veille est dans le bar. Un murmure respectueux salue son arrivée dans l'établissement. Elle est accueillie comme le messie par les patrons, qui l'entraînent déjà vers l'escalier.

Olympe est entrée dans son sillage, d'une démarche hésitante. La jeune fille porte un sweat-shirt gris à capuche et des lunettes de soleil qui ne suffisent pas complètement à dissimuler sa pâleur ni son visage très amoché. Pendant que Lorraine disparaît à l'étage avec les maîtres de maison, Olympe se glisse sur une banquette de moleskine usée, à une table d'angle dans un coin sombre, aussi discrète qu'un fantôme. Leila va aussitôt s'asseoir en face d'elle, dans l'espoir de la rassurer. La jeune fille ne doit pas se sentir vraiment bien ici, avec l'un de ses agresseurs de la veille dans le même bâtiment. Pourtant, la présence de Leila n'a pas l'air de produire l'effet escompté. Au contraire, Olympe se rétracte encore un peu plus en la voyant arriver. Elle ne se détend que lorsque Satie les rejoint.

Si Leila était susceptible, elle pourrait se vexer.

— Salut, dit-elle à la jeune fille avec un sourire. Tu te souviens de moi ?

Olympe acquiesce d'un air méfiant. Leila continue.

— Est-ce que ça va mieux ce matin ? Je suppose que vous allez à l'hôpital ?

Elle fait ce qu'elle peut pour prendre une voix douce, mais ne peut ignorer que l'adolescente en face d'elle semble à l'agonie. Il est évident qu'elle voudrait être ailleurs.

— Oui, se contente de dire la jeune fille. Je n'ai probablement rien de cassé, mais on va quand même vérifier.

Leila hoche la tête.

— Dita a demandé de tes nouvelles. Elle aimerait beaucoup te voir. Tu vas rentrer chez toi après l'hôpital ?

Olympe serre les lèvres et secoue la tête.

— Non, Lorraine m'a proposé de rester un peu avec elle. Elle s'est très bien occupée de moi.

— Super, dit Leila avec un sourire un peu plaqué. Dans ce cas, si tu es d'accord, je viendrai déposer Dita en voiture plus tard dans la journée, pour qu'elle puisse te rendre visite. Qu'en penses-tu ?

De toute évidence, cette idée met Olympe très mal à l'aise. Elle répond à peine du bout des lèvres :

— Si vous voulez.

Leila a l'impression très nette de lui forcer la main. Le soulagement de la jeune fille est visible quand l'ambulance arrive et que Lorraine descend pour accueillir ses collègues.

Les brancardiers sortent peu de temps après en portant sur une civière le blondinet de la veille. L'adolescent, d'une pâleur effrayante, est inconscient. Les yeux de Lorraine lancent des éclairs. La mère pleure sans retenue, le père tend un verre d'eau à Lorraine qui l'accepte sans un mot, avec un signe de reconnaissance. On sent tout de suite que, dans ce village, l'infirmière fait office de guérisseuse. En écoutant les commentaires, Leila comprend que le même, Do, est vivant, mais qu'il ne répond pas aux sollicitations.

Satie prend Leila à part.

— Tu as saisi ce qui s'était passé ?

— Non. Pas vraiment.

— Ça pue la magie noire.

Leila acquiesce. La soudaine « maladie » de Do, l'attaque sur la grouille, la réanimation partielle de ce chien ne peuvent pas être des coïncidences. Se pourrait-il que le jeune homme ait payé le prix d'un sort destiné à faire revivre le chien écrasé ? C'est tellement ignoble, contre nature, et bling-bling dans son exécution, cette intervention publique pour nier l'invincibilité de la mort et défier le destin, et tout ça pour un vieux caniche... Leila frissonne. Elle ne voit pas ce qui pourrait pousser quelqu'un à faire une chose pareille, mais oui, ça ressemble de très près à de la magie noire. Et même, ça sent *Convoitise* à plein nez.

Tandis que l'ambulance emmène le jeune homme, le regard de Leila croise celui du patron du bar, et son estomac se noue. Elle n'est pas la seule à essayer d'additionner deux et deux et à arriver à des résultats sinistres. Elle a bien fait de prendre une chambre ici, mais elle n'a pas intérêt à oublier de fermer sa porte à clef le soir.

Il va aussi falloir qu'elle ait une bonne, longue discussion avec Dita. Elle prie très, très fort pour que la gamine n'ait rien à voir avec tout ça.



Leila pose sa valise contre le mur du couloir et cherche dans sa poche la clef de la chambre numéro 5. Des pas montent l'escalier. Elle se raidit quand la silhouette de Satie apparaît sur le palier. Le chasseur s'avance vers elle, s'arrête devant la porte de la chambre numéro 4, sort une clef de sa poche et l'insère dans la serrure.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— J'ai pris la chambre voisine.

— Pas question, se braque-t-elle immédiatement.

— C'est le plus pratique.

— Désolée, mais je ne te veux pas dans mon couloir.

— Il n'y a qu'un couloir dans cet hôtel, fait observer Satie.

— Ça m'est égal. Tu me stresses, et j'ai besoin de pouvoir dormir sur mes deux oreilles. Va t'installer ailleurs.

Il se déplace avec une agilité effarante, ou alors c'est Leila qui est devenue très lente. En un éclair il est devant elle, et sans qu'elle ait eu le temps d'anticiper, il a posé ses pouces sur sa trachée et refermé ses mains sur sa nuque. Il ne serre pas, il ne tord pas. Il ne l'empêche pas vraiment de respirer. Il n'est pas en train de l'étrangler, mais plutôt de rappeler gentiment son point de vue et sa prétendue supériorité.

— Ôte tes pattes de mon cou, s'il te plaît.

La proximité du chasseur est une expérience physiquement très éprouvante. Quand la nuit tombe, il a tout pouvoir sur les muscles de Leila et sur son corps, pour peu que ça lui chante. Il peut lui communiquer ses pensées. Et à toute heure il semble émettre des phéromones perverses qui s'insinuent jusque dans le système nerveux de Leila, déclenchant des réactions extrêmement embarrassantes. C'est beaucoup trop d'intimité avec une personne qu'elle n'apprécie pas, qu'elle ne respecte pas, qu'elle fuirait à toutes jambes s'ils n'étaient pas coincés ensemble dans ce trou paumé.

Satie ne répond pas. L'entend-il seulement ? Elle essaye en vain

de se dégager. C'est ridicule. Et elle n'a plus le moindre cafard pour se faire un bouclier. D'ailleurs, à bien y réfléchir, lui non plus n'a pas le moindre cafard, elle vient de s'en assurer. Elle ne pourrait même pas réitérer la prouesse de la dernière fois en le sonnait avec sa propre charge. Cette fois, ça se joue à la force brute.

Quand cette réalité la percute, il arque un sourcil ironique.

— Ah, je vois que ça arrive au cerveau.

— De quoi tu parles ?

Elle présente l'illusion de la bravoure, mais son cœur bat dans sa poitrine à la vitesse d'un lièvre qui fuit les chiens. Elle est en mauvaise posture, c'est un fait. Peu importe qu'ils se trouvent dans un lieu quasi public. Il pourrait si facilement l'entraîner derrière une porte close, ce serait l'affaire d'une minute ou deux.

Elle sent déjà le goût du sang au fond de sa gorge. Et très franchement, elle n'en peut plus. Est-ce qu'ils vont vraiment devoir cohabiter ainsi, avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête en permanence ? Seul l'instinct de conservation la pousse encore à l'ouvrir.

— Si tu me tues, tu peux toujours te gratter pour mettre la main sur mes grimoires. Réfléchis. La grouille va revenir, et elle t'empoisonnera peu à peu. Un jour, proche ou lointain, ta propre carcasse te sera devenue si insupportable que tu seras obligé de couper court à ta misérable existence. Je sais de quoi je parle. C'est ce qui arrive quand on ne pratique pas assez.

Satie soupire.

— O.K. Tu as fini ta tirade ? Tu vas m'écouter maintenant ?

Il est sous pression. Elle voit la sueur perler sur son visage tout proche, elle sait qu'il se retient au bord du gouffre. D'ailleurs sa maîtrise de la situation s'érode ; il ne s'en rend peut-être pas bien compte, mais il a progressivement resserré sa prise sur la gorge de Leila, qui a eu du mal à parler et commence à voir trente-six chandelles. Elle émet une sorte de gargouillis et il s'écarte tout à coup en la lâchant. Il reste bien trop près. Elle déglutit et repousse vers l'arrière-boutique de son propre esprit tordu le souvenir d'un baiser catastrophe qui a failli lui coûter la vie l'an dernier.

— Je pars du principe que tu m'écoutes, dit-il. Je ne vais pas le répéter quinze fois. Remarque que j'aurais pu te tuer. J'en avais très envie, tu n'imagines même pas. Très envie. Et tu n'aurais pas pu m'en empêcher. Mais je ne vais pas le faire.

Elle le regarde, éberluée. Elle a vraiment cru qu'elle allait y passer.

— Tu comprends ? Tu es là ? Je peux avoir un signe de vie ?

Elle hoche la tête.

— O.K., O.K., c'est bon, je comprends. Tu as très envie de me

tuer. Moi aussi, je te déteste.

Il fait non de la tête.

— Ce n'est pas ça. Je ne te déteste pas. J'ai prononcé un serment, et je ne vivrai pas en paix tant que tu respireras. Je ne t'en veux pas personnellement.

— La différence est assez spécieuse, tu en conviendras, dit sèchement Leila.

— Je fais ce que je peux, coupe Satie. Je n'ai pas l'intention de te tuer ; ce n'est pas mon désir profond, c'est une compulsion, un instinct. Ce que je veux, c'est travailler. Avec. Toi. Je n'ai pas d'autre endroit où aller. Je n'appartiens plus à aucun clan. Il me reste un seul lien avec l'univers connu, et c'est toi. Tu as des choses à m'enseigner. Je n'ai aucun intérêt à te tuer, comme tu le faisais remarquer, et je le sais très bien. Mais si tu ne coopères pas, les situations épineuses vont se multiplier. Un jour, je perdrai le contrôle de mes impulsions, et pour toi, ce sera la fin.

— Dans tes rêves, rétorque-t-elle par pur réflexe.

Il se recule encore un peu, ferme les yeux. Apparemment, la moindre évocation du bain de sang qui les attend tous deux au détour d'un couloir suffit à le mettre en transe. Ses narines se dilatent, il prend une grande inspiration. Le cœur de Leila bat à tout rompre et inonde son organisme d'adrénaline. Elle cherche la grouille partout et ne la trouve nulle part. Elle se demande ce qu'il voit derrière ses paupières closes. Son corps désarticulé, les viscères en éventail, de l'hémoglobine plein les murs ? Que sent-il ? Le goût sucré, salé, métallique de son sang, le poids de son foie sur son estomac ? Les derniers battements de son poulx alors qu'elle quitte le monde des vivants, et qu'une paix longtemps désirée descend enfin sur lui ?

— Si tu voulais bien ne pas t'emballer, ça m'aiderait, dit-il d'une voix rauque.

Un toussotement se fait entendre. Le patron du bar, Jérémie, arrive à son tour sur le palier. Leila se recule vivement, et ne réussit qu'à se cogner la tête contre la porte fermée de sa chambre. Satie s'éloigne encore d'un pas, ouvre des yeux glauques et brumeux. Sauvée par le gong. Il pense vraiment qu'ils peuvent travailler ensemble ? Il délire complètement.

— On ne devrait pas discuter de ça dans le couloir, chuchote-t-elle.

Non qu'elle soit prise d'une envie particulière de se retrouver seule dans une pièce avec ce dingue, mais elle est obligée de soigner les apparences. Ce village couve trop de violence. Les signes avant-coureurs ont beau être discrets, épars, ils sont bien là. Elle en a vu, quand elle était plus jeune et qu'elle tournait avec le cirque, des bleds au bord de la crise de nerfs. À l'époque, elle faisait déjà partie des

suspects, mais au moins, elle vivait en bande avec des personnes qui savaient décamper avant que les choses ne dégénèrent. Cette fois, elle peut toujours se carapater, cela ne changera rien au problème. Dita et Arthur appartiennent à ce microcosme. Et Paris les surveille tous.

Alors, il faut qu'elle se sorte rapidement de cette transe bizarre. Elle se sent sale, elle a l'impression de dégouliner de sang et de voir à nouveau cette barbe rouge sinistre sur le menton du chasseur. Elle engage la conversation avec le patron de l'hôtel, elle dit ce qui lui passe par la tête.

— Est-ce que Do est arrivé à l'hôpital ? Vous avez déjà du nouveau ? Il va mieux ?

— Non, dit Jérémie, l'air défait, c'est encore trop tôt. Sophie, ma femme, est partie avec lui. Elle m'appellera dès qu'elle en saura plus.

— Ça doit être dur pour vous, de ne pas être avec eux.

Elle fait ce qu'elle peut, mais c'est plus fort qu'elle, un coup d'œil à Satie qui s'est éloigné de quelques pas pour reprendre ses esprits, et elle se rejoue la scène ; elle peut presque sentir le couteau s'enfoncer sous ses côtes, avec une précision et une lenteur quasi érotiques. Elle est à deux doigts d'envoyer un coup de pied dans la cloison pour s'extirper de cette influence terrible.

— Il faut bien que quelqu'un tienne le fort, explique Jérémie d'une voix sourde en se frottant la nuque. Ma sœur va venir me remplacer. Et à propos de ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je...

— On en reparlera plus tard, le coupe Leila. Ce n'est visiblement pas le moment. Vous avez d'autres préoccupations.

Le patron hoche la tête, puis reprend son ascension vers l'étage supérieur.

— Rendez-vous en bas dans cinq minutes, murmure Satie quand Jérémie a disparu.

Il est revenu tout près, il s'est déplacé sans un bruit, tirant parti de la moquette hideuse, mais épaisse. Elle s'écarte vivement, actionne la poignée de sa porte.

— Ne t'approche pas de moi, gronde-t-elle avant de le planter dans le couloir.

Enfin seule dans sa chambre d'hôtel, elle jette son sac dans un coin et s'écroule sur le lit. Elle est debout depuis plus de vingt-quatre heures et n'a pas de grouille pour la tenir éveillée, mais elle vibre d'adrénaline. Elle ne pense qu'à une chose : se débarrasser de Satie de manière durable et irréversible. Avec sa grouille pour elle, elle jouissait d'une relative sécurité, mais si les cafards se mettent à avoir des cahots, elle est en danger. Elle sort son téléphone de sa poche. Le moment est venu de saisir la perche douteuse que lui a tendue Duncan Rattray.



Elle s'efforce d'abord de suivre le canal officiel. En bonne sorcière syndiquée, elle commence par appeler sa présidente. Elle compose le numéro tout en fouillant sa valise à la recherche de son couteau.

— Alors, tu as pu avoir une vraie conversation avec Cassandra ? demande Élisabeth Verdureau.

— Plus ou moins.

— Je compte sur toi pour la rallier à nos rangs rapidement, Leila. On ne peut pas faire de vagues. Je suis sûre qu'on peut continuer à défendre une pratique raisonnée et durable de la magie blanche si on fait front commun.

Leila se retient d'esquisser une moue sceptique. La novlangue ne la séduit guère. Elle préférerait Élisabeth dans son rôle de thérapeute compétente et terre à terre. Mais au moins, entre-temps, elle a mis la main sur son couteau, et elle le glisse dans son sac.

— Vous avez attrapé mon chasseur défroqué ? pense-t-elle à s'enquérir, bien qu'elle sache pertinemment où il se trouve.

— Non. Il s'est volatilisé. Mais j'ai visité son appartement avec Duncan. Promets-moi que si tu as du nouveau, tu nous alerteras tout de suite. Ce type me fait peur.

— Pourquoi ?

— Pour commencer, il y a une photo de toi sur la porte, et de toute évidence il s'en sert comme cible pour s'entraîner au tir, dit Élisabeth.

— Bah, dit Leila, moi aussi j'ai fait ça pendant longtemps avec le portrait de mon patron.

— Pas aux fléchettes, dit Élisabeth. Il y avait une espèce de machette plantée dans la porte. Le propriétaire a fait une drôle de tête quand il a vu ça.

— Il n'est pas propriétaire ? Je le voyais plutôt comme un propriétaire.

— Nous allons fouiller ses tiroirs, sa bibliothèque, poursuit Élisabeth. Mais ça risque de prendre un moment. Il y a pas mal de bouquins. Tu n'imagines pas ce qu'il a accumulé comme ouvrages de magie. Il y a de tout. Du latin, du vieux français, du sanskrit, de l'hébreu. Et des grimoires. Je ne veux même pas savoir combien de consœurs sont mortes pour qu'il puisse amasser tout ce savoir.

Leila, elle, se demande s'il les a tous essayés avant de venir la trouver.

— Duncan a une solution pour mettre fin à cet envoûtement que nous nous traînons depuis l'an dernier ? interroge-t-elle.

— Il n'a rien évoqué de nouveau à ce sujet, dit Élizabeth. Mais à ce rythme, la situation va se résoudre sans le truchement de la magie. Il va mal finir, ton chasseur.

— Ce n'est pas "mon chasseur". Je n'ai rien fait pour mériter ça, Élizabeth.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Je n'y peux rien s'il a bricolé une chasse totalement irrégulière, et j'en ai assez d'en supporter les conséquences. Je veux appeler Duncan pour en reparler avec lui.

— D'accord, soupire la présidente. Merci pour l'information. Tiens-moi au courant.

Après ce qui s'est passé la veille, Leila a aussi besoin d'aborder un point délicat avec la thérapeute, et ne voit pas très bien comment elle peut amener le sujet sans éveiller ses soupçons. Elle espère qu'Élizabeth pourra lui fournir un début d'explication sur ce qui s'est produit la veille quand elle a invité le chasseur dans sa pratique.

— L'an dernier, quand nous avons croisé Satie à l'hôpital, tu m'as demandé si j'avais réussi à faire de lui mon familier. Qu'est-ce que tu voulais dire par là ?

Elle attend la réponse, le cœur battant. Mais la présidente se contente d'émettre des conjectures :

— C'était une intuition, une idée comme ça. Les cas de familiers dans la littérature sont extrêmement rares. Moi, je n'en ai croisé qu'une fois, et c'était un cas non vérifié. La relation entre ces personnes ressemblait un peu à ce que tu as avec ce chasseur.

— C'est-à-dire ? Je ne comprends pas.

— C'est juste une question d'odeur, concède Élizabeth.

— D'odeur ?

— Oui. Tu sais que les gens sont plus ou moins réceptifs à la charge. Moi, je ne détecte pas la charge elle-même, mais je perçois les symptômes qui accompagnent sa présence. C'est comme ça que je peux savoir quand tu dépasses les bornes : tu es fébrile, anxieuse, tu trembles légèrement, tu transpires, et ton odeur change. Je distingue de la même façon quand une petite fille est en train de passer l'âge de raison.

Une vague de soulagement infini inonde Leila quand elle percute que la thérapeute ne peut pas avoir de preuves de ce qu'elle avance. Elle a le nez bigrement fin, mais elle en est réduite à échafauder des suppositions.

— Et donc, pour cette histoire de familier ? C'est pareil ?

— Oui, dit Élizabeth. L'année dernière, il m'avait semblé retrouver sur ce chasseur un peu de ton odeur. Mais ça ne veut peut-être pas dire grand-chose.

— C'est probablement parce qu'il avait essayé de me sauter

dessus, dit Leila froidement.

Elle a tout intérêt à minimiser l'exotisme de sa propre situation.

— On va l'attraper, rassure Élizabeth. Reste sur tes gardes et surtout, débrouille-toi pour mettre Cassandra en confiance.

Leila raccroche en faisant la grimace. Elle n'est pas franchement ravie de s'être découvert encore une propriété singulière, car il ne fait plus de doute dans son esprit qu'elle a effectivement fait de Satie son familier, quoi que ça puisse vouloir dire. Elle peut faire circuler la grouille entre eux et l'associer à sa pratique. Quoi d'autre ? Quelles surprises pourries la magie lui réserve-t-elle encore ?

Il lui reste un peu de temps pour appeler Duncan Rattray. Celui-ci décroche dès la deuxième sonnerie. Pas de secrétaire, pas de barrage, pas le moindre filtre.

— J'aimerais que nous poursuivions notre discussion d'hier, lui dit-elle.

Elle devine le sourire dans sa réponse :

— Je vous remercie de votre confiance, Leila. Je suis content d'avoir réussi à vous convaincre de m'appeler directement pour traiter ensemble ce sujet difficile.

Elle n'a aucun mal à se le représenter, assis avec une tasse de thé dans un bureau encombré de livres anciens, et peut-être une pâtisserie pour alimenter en sucre sa confortable réflexion. Des choux à la crème glacés, dans les tons pastel, assortis aux costumes d'Élizabeth. Il a enlevé ses lunettes et se masse l'arcade sourcilière tout en examinant le problème qui tient sa sagacité en échec.

— Pour l'instant, prévient-elle, je veux juste discuter.

— Bien, bien. Je comprends. Chat échaudé craint l'eau froide. C'est normal. Très franchement, si j'étais à votre place, je pense que je ne réagis pas autrement. Je me réjouis déjà que vous considériez ma main tendue. Vous m'aviez semblé très réticente. Puis-je savoir ce qui vous a fait changer d'avis ?

Et tout à coup, elle se demande si Rattray est vraiment aussi inoffensif qu'il y paraît. Avant, quand Satie était à la tête des chasseurs, au moins les choses étaient claires : il y avait les Carabosse d'un côté et les croquemitaïnes de l'autre. Maintenant... elle ne sait plus vraiment où elle en est, où donner de la tête et à qui faire confiance. Comme toutes les créatures de l'ombre, elle n'est pas sûre de vraiment bénéficier de la paix et de la transparence.

— Rien de spécial, ment-elle. J'ai réfléchi. J'ai mal dormi. J'ai peur. Dites-moi que vous avez une solution.

À nouveau ce soupir léger, mesuré.

— J'ai identifié avec quasi-certitude le sort que vous a lancé Satie, mais pour ce qui est des remèdes, la littérature n'est pas prolix. J'ai déjà branché mes étudiants sur le sujet.

— Vos étudiants ?

Cette fois, elle peut entendre son sourire.

— Quelques-uns des plus brillants esprits de notre époque, vous pouvez me croire, explique-t-il avec une fierté non dissimulée. C'est le grand avantage de la voie académique, toute cette main-d'œuvre surqualifiée et incroyablement bon marché. S'il y a une solution dans les livres, ils la débusqueront. Ensuite, ils publieront sans doute dans quelque obscur journal, mais c'est un prix très acceptable pour ne plus être inquiétée, pas vrai ?

— Vous n'avez rien du tout, conclut Leila, amère.

— Nous allons nécessairement trouver. Toutes les magies fonctionnent selon un principe d'action / réaction. Pour tout sort il existe quelque part à la surface du globe un contre-sort ou un antidote. En tout cas, c'est ce que l'on m'a appris.

Leila se garde bien de mentionner *Convoitise* et ses sorts irréversibles.

— Simplement, ajoute Rattray, il nous faut votre contribution.

— Je pense pouvoir essayer de vous mettre en contact avec Titus une fois que vous aurez résolu mon souci, avance Leila.

Elle ne se mouille pas trop.

— Non, dit Rattray. Ce n'est pas un service que je vous demande. C'est une des variables de l'équation. Titus est un de nos indices.

— Je ne comprends pas.

— Si je me sens fondé à affirmer que l'on peut venir à bout de votre problème, c'est parce que Titus l'a fait avant nous.

Heureusement, elle était déjà assise.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Nos registres l'indiquent. Titus a pris le même chemin que Satie. Même rituel.

Première nouvelle.

— Mais en quoi cela va-t-il vous avancer de mettre la main sur lui ? Titus a trucidé ma mère et pris le maquis. Ce n'est pas vraiment le scénario que je cherche à reproduire.

À Paris, la petite cuiller heurte à nouveau la porcelaine.

— Pas selon nos registres, Leila.

— Je sais de quoi je parle, s'énerve-t-elle, bien qu'elle n'en sache rien.

Elle aime bien penser que certaines choses dans sa vie sont connues et fiables.

— La mort de Yasmine Dahmani n'a jamais été déclarée auprès de nos services, énonce patiemment Rattray.

— Eh bien, dit Leila, c'est que quelqu'un n'a pas fait son travail de *reporting*. Ça arrive chez les assassins, plus souvent que vous ne le pensez.

Elle est devenue pète-sec, a encore une fois oublié toute velléité de se montrer « diplomate ». Mais comment ce type ose-t-il insinuer que Yasmine pourrait encore être en vie ?

S'il a été offusqué par le ton désagréable de Leila, Duncan n'en laisse rien paraître.

— Nous avons des moyens de tracer ce genre de choses, déclare-t-il sur un ton égal.

— Ah oui ? Lesquels ?

Décidément, la magie des chasseurs ne cessera jamais de l'émerveiller.

— Je ne peux pas vous en dire plus. C'est à vous de faire vos choix.

Lorsque Leila coupe la communication quelques instants plus tard, elle n'a pas calmé son problème de stress, mais elle a presque réussi à se distraire de son dilemme immédiat concernant Satie. Maintenant elle a la nausée, mais pour une tout autre raison. Elle refuse de croire ce que Duncan lui affirme. Si Yasmine était vivante, elle aurait essayé de reprendre contact avec ses filles, c'est évident.

À moins qu'elle ne soit décédée d'une autre manière.

Mais Leila n'a pas un seul neurone, un seul atome de grouille à consacrer à cela pour le moment. La situation est déjà bien assez compliquée, elle ne peut pas se permettre de remuer le passé par-dessus le marché. Bien sûr, elle brûle d'avoir une conversation avec Titus. Une ligne de plus à rajouter sur sa liste de choses à faire en urgence.

Elle va donc recouvrer son calme et accompagner Satie chez les deux jeunes agresseurs d'Olympe qu'ils n'ont pas encore vus, Clem et Vince. Puis elle s'arrangera pour lui fausser compagnie. Elle doit se rendre auprès du quatrième mauvais garçon, celui que Dita a mis hors d'état de nuire l'autre jour, pour s'assurer qu'il ne posera pas de difficulté. Enfin, elle doit voir Dita en urgence pour lui parler de *Convoitise* et des chiens morts qui ressuscitent à moitié. Et lui demander d'organiser un rêve dans lequel Titus pourra répondre à quelques questions. C'est comme si c'était fait.

— Tu as la tête de quelqu'un qui vient de rendre des comptes à Moscou, décrète Satie dès qu'elle pose le pied sur le trottoir, devant l'hôtel. Élisabeth Verdureau ou Duncan Rattray ?

— Je ne réponds pas à Duncan Rattray.

— Ah, c'était la châtelaine alors. Tu lui as dit que j'étais ici ? Je parie que non.

Elle le dévisage, impassible. Quelqu'un a nettoyé la chaussée, fait disparaître le cadavre du chien. Les badauds ont fini par se disperser.

— D'accord, continue Satie en déverrouillant les portières de sa voiture. Reprenons où nous en étions. La vraie raison de ta présence ici. Je pars du principe que c'est Verdureau qui t'envoie chez Cassandra. Ça n'a pas beaucoup d'importance, de toute façon ça ne donnera rien. Tu es venue pour la petite. J'adore discuter avec toi, je te l'ai déjà dit ?

Il l'observe. Elle ne bronche pas.

— Maintenant, dis-moi ce que Duncan Rattray t'a proposé comme arrangement.

— Pourquoi m'aurait-il proposé quelque chose ?

— Il aurait été bête de ne pas le faire, et Rattray est tout sauf bête.

— Tu le connais ?

— De réputation.

C'est étrange, la mimique du chasseur ne cadre pas vraiment avec les impressions de Leila vis-à-vis du nouveau big boss, avec toute sa rotondité, ses anecdotes et ses cupcakes. Bah. Il faut sans doute prendre les réserves de Satie comme des recommandations, pense-t-elle.

— Il est sûr qu'il peut trouver une solution. Pour mettre un terme à notre problème, pour dénouer le sort que tu m'as lancé.

— En échange de quoi ?

Elle ne répond pas.

— C'est une arnaque, juge Satie. Il n'y a pas de retour en arrière possible.

— Tu en es vraiment sûr ?

Il la considère sans ciller.

— Toute la littérature est très claire. Le processus, une fois enclenché, est irréversible. Soit tu me tues, soit je te tue. La seule variable dans l'histoire, c'est le temps. La seule solution rationnelle est de nous mettre d'accord contre les coups de couteau dans le dos. C'est contre-intuitif, mais je sais qu'on peut y arriver.

Mouaif. De son côté, Leila éprouve quelques difficultés à rester rationnelle quand un type veut littéralement la dévorer.

— Tu as beau jeu de proposer une trêve, accuse-t-elle. J'ai parlé à Élisabeth tout à l'heure. Elle était chez toi, dans ton appartement.

— Elle a fouillé mon appartement ?

— Pas la peine de fouiller, tout est étalé au grand jour. Elle n'a eu qu'à regarder sur la porte d'entrée.

— Ah. Ça. Et après ? Je lance des couteaux sur ta photo. J'agresse des femmes qui te ressemblent. Je n'ai pas levé la main sur toi récemment.

— La dernière fois que tu as essayé de me tuer, c'était il y a dix minutes !

— Je n'essayais pas de te tuer. Je viens de te prouver que j'étais capable de me contrôler, si tu y mets du tien. Tu as besoin de moi. Ne serait-ce qu'à cause de la charge. Et de la pratique. Je fais partie de ta pratique, que tu le veuilles ou non.

— Tu te flattes.

— Qui te dit que tu peux encore exercer la magie sans moi ? Hier soir, tu n'as réussi à lancer ce sort qu'avec mon aide.

— Je n'appellerais pas ça de l'aide. J'appellerais ça du viol.

— Tout de suite les grands mots. Et quand bien même. Ta charge est devenue très aléatoire et capricieuse, note-t-il.

— Pure coïncidence, dit Leila. Aucun rapport avec ton nouveau statut de familier.

Mais il se pourrait vraiment qu'il ait raison, au fond, elle n'en sait rien du tout.

— Je ne peux pas te faire confiance, dit Leila.

— Si, tu peux. Tu as ce que je veux : la magie. Je me tue à te le répéter.

Elle s'assoit donc à nouveau sur son instinct de survie élémentaire et consent à monter en voiture avec lui.

Un quart d'heure plus tard, ils sonnent chez les parents de Vince, une maison du bourg avec des volets rouges qui jouxte la boulangerie. Une dame d'âge mûr ouvre la porte. Compte tenu de la débâcle associée à leur intervention à l'hôtel, ils ont revu leur approche et décidé de se montrer beaucoup plus discrets. Leila fait les présentations.

— Je suis la nouvelle conseillère d'orientation du lycée et voici

mon collègue, le proviseur adjoint. Nous souhaiterions parler à votre fils. Vincent ?

Elle jette un coup d'œil furieux à Satie, qui sourit comme s'il mangeait les lycéens désobéissants.

— Vous travaillez le dimanche ? s'étonne la dame.

— Euh, oui. Nous prenons notre tâche très à cœur, affirme Leila avec son sourire le plus ensoleillé.

La dame semble gober à 200 % son petit numéro. Les gens sont vraiment bizarres.

— Vous tombez mal, dit-elle cependant aux visiteurs. Vincent a attrapé une sorte de virus exotique et il a dû être transporté aux urgences. Et je ne suis pas sa mère, juste une voisine qui dépanne en gardant les petits.

— Oh, non ! s'exclame Leila. J'espère que ce n'est rien de grave. Qu'est-ce qu'il a exactement ?

— Je ne sais pas, dit la voisine. Ça a été vraiment très soudain et spectaculaire. J'ai entendu parler de deux autres cas au village. Pourvu que nous n'ayons pas une épidémie sur les bras.

Lorsqu'ils tentent de trouver chez lui Clem, le dernier mauvais garçon de leur liste, Leila et Satie se heurtent au même phénomène. Un mal étrange a frappé les agresseurs d'Olympe.

— Magie ? demande Satie tout en grillant un stop, alors qu'ils rebrousse chemin en voiture.

Ça ne peut être que de la magie. Le chasseur n'est pas stupide, il va établir ses propres théories. Ce qui arrive à ces jeunes gens ressemble fort à une vengeance.

Et avec toutes les péripéties liées à la disparition d'Olympe, Leila ne s'est même pas encore occupée du plus urgent : il faut qu'elle aille voir le premier garçon, Tof, celui qui a été envoûté par Dita. Le patient zéro de cette épidémie de sortilèges qui semble se répandre comme une traînée de poudre autour d'eux. Elle doit le convaincre par tous les moyens de ne rien raconter de sa mésaventure.

— Dépose-moi à l'hôtel, dit-elle à Satie. J'ai une course à faire.

— Je viens avec toi.

— Je ne crois pas, non. C'est un truc de fille.

Il fronce les sourcils.

— Pas de ça avec moi.

— Quoi, tu ne crois pas que je suis une fille comme les autres ? Tu veux venir acheter des Tampax avec moi ?

— Tu crois que j'ai peur des Tampax ?

— Fous-moi la paix. Si tu ne me lâches pas, je laisserai Cassandra s'occuper de toi. Je suis sûre qu'elle en crève d'envie et qu'elle se retient uniquement parce que tu es sous ma protection.

À nouveau ce bruit déconcertant : ça le fait rire. Mais au moins, il

la dépose à sa voiture et ne tente pas de la suivre.

La famille de Tof habite une maison dans l'intérieur des terres, pas si loin de chez Cassandra. Dans le jardin, Leila aperçoit des balançoires, un bac à sable, des vélos échoués çà et là, un petit potager bien entretenu, un break avec des sièges enfants à l'arrière.

Elle sonne à la porte. Une dame lui ouvre, la quarantaine, l'air fatigué, mais le regard perçant. Leila lui sert la même soupe : elle est conseillère d'orientation au lycée.

— Je viens voir Tof. Je peux entrer ?

— Bonjour, je suis sa mère. Vous travaillez le dimanche ?

— C'est une visite semi-privée. Normalement, je ne me déplace pas chez les élèves. C'est un peu exceptionnel, compte tenu de...

— Oh, soupirez la mère de Tof. Vous êtes au courant ?

— J'ai entendu qu'il s'était réveillé un matin dans le noir complet.

— Non seulement il était aveugle, mais il avait perdu l'ouïe et l'usage de la parole. Désolée d'être abrupte, mais en une semaine de ce cauchemar, j'ai appris qu'il était toujours plus sage d'annoncer la couleur d'entrée de jeu.

Leila hoche la tête. Elle aussi, elle préfère appeler un chat un chat. Elle s'est blindée depuis longtemps quant aux effets de sa propre magie. Bien sûr, cela lui fait mal au cœur d'assister aux ravages de *Convoitise*, et elle ne peut s'empêcher de se sentir responsable. Les grimoires comme celui-ci ne devraient pas exister, personne ne devrait être destinataire de leurs sortilèges, mais c'est comme ça et elle n'y peut rien.

Tout ce qu'elle peut espérer, vraiment, c'est que le jeune garçon ne cherchera pas à élucider le mystère de son accident. Mais l'attitude sensée de son interlocutrice l'inquiète un peu. Elle s'attendait plutôt à trouver ici une famille aveuglée, rendue stupide par l'affliction.

— Je voudrais bien lui exprimer ma sympathie et mes encouragements, insiste-t-elle. Et m'assurer qu'il reste positif. Je voudrais l'aider à rebondir, pour autant que j'en sois capable.

— C'est très gentil de votre part, dit la mère. Il est encore pas mal secoué, évidemment, et nous aussi.

— Vous en avez appris plus sur ce qui s'est passé ?

— Personne ne sait exactement, dit la mère en précédant Leila dans une maison accueillante, lumineuse, envahie de jouets. Les médecins cherchent des atteintes neurologiques et parlent d'AVC. Tof lui-même ne se souvient de rien.

Leila, du coup, se détend un peu. C'est moche, mais c'est vrai.

— C'est arrivé comment ?

— Le week-end dernier, il n'est pas rentré le soir, et nous avons fini par le trouver dans la nature, évanoui, sur une colline en dehors

du village. Les médecins ont d'abord pensé qu'il était simplement sous le choc après avoir été témoin ou victime de quelque chose, mais les examens qu'ils ont faits nous ont appris que ses appareils auditif et visuel, ses cordes vocales s'étaient tous nécrosés d'un seul coup. Son cerveau est intact, pour ce qu'en ont révélé les tests. Il s'était cogné contre un arbre, mais ce n'est pas ça qui a causé les dommages. D'un point de vue médical, c'est vraiment très, très bizarre. Hier, les docteurs parlaient d'un virus ORL exogène. Par chance, le mal a cessé de progresser. Le danger semble écarté, mais les séquelles sont irréversibles, d'après eux.

Leila suppose qu'elle peut être contente malgré tout de tomber sur une famille de gens raisonnablement intelligents, qui seront peut-être moins superstitieux que la moyenne.

— Le pauvre, dit-elle. Heureusement que vous l'avez trouvé.

— C'est un coup de fil anonyme qui nous a permis de le localiser, lui apprend la mère.

— Ah bon ?

Voilà qui ne sent pas très bon.

— L'appel a été intercepté par mon fils cadet qui a six ans. Il a dit qu'il avait entendu une voix d'enfant, dit la mère en étrécissant les yeux. C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?

— Je ne sais pas, dit Leila. Vous pensez que quelqu'un l'a vu, mais n'a pas su quoi faire, n'a pas su ou voulu lui porter secours ? Les gens ne sont pas tous de bons samaritains. Et certains ont des choses à se reprocher.

— J'avoue que dans mes moments noirs et paranoïaques, dit la mère, je me demande un peu si c'était vraiment un accident.

Leila esquisse une moue sceptique, mais son cœur est tout prêt à sortir de sa poitrine.

— Mais à quoi pensez-vous donc ?

— Je ne sais pas, soupire la mère de famille.

— Et puis, qui aurait pu lui faire une chose pareille ? Je veux dire, qui en aurait même été capable ? Qui aurait pu lui vouloir du mal ? Il est plutôt apprécié au lycée.

Elle s'avance un peu, comptant sur la myopie sélective qui frappe tous les parents à l'endroit de leurs rejetons.

— Je n'ai pas dit que j'étais à 100 % rationnelle ces jours-ci, se défend la mère de Tof. Je ne dors plus, et nous sommes tous sous le choc. Vous voulez toujours le voir ?

— Bien sûr. Mais comment faites-vous pour communiquer avec lui s'il ne peut pas parler ou lire ?

— Eh bien, il peut écrire, dit la mère. C'est comme ça que nous avons su ce qui lui était arrivé. Il est obligé de devancer les questions, mais il s'en sort bien. C'est un gosse intelligent.

Un gosse assez intelligent pour ne pas avouer qu'il a été mêlé à une tentative de viol, semble-t-il. Mais pas assez futé pour rester à distance des embrouilles, pense Leila avec amertume.

— Et pour discuter avec lui, dit la mère, il y a le morse. Vous maîtrisez le morse ?

— Non, admet Leila, surprise.

— Tof le connaissait déjà avant son accident. Au collège, il s'en servait pour envoyer des mots codés à ses copains... Ça lui a sauvé la vie. Vous avez un smartphone sur vous ?

En quelques minutes, la mère de Tof installe sur le téléphone de Leila horrifiée une appli qui permet de dialoguer en morse avec un déficient auditif et visuel, en émettant des vibrations.

— Il reçoit les informations en morse grâce à l'appli, et y répond par messagerie instantanée sur son clavier d'ordinateur. C'est ce que nous avons trouvé de plus efficace.

— Vive la technologie, commente Leila tout en pensant qu'il va falloir faire très, très attention avec ce jeune homme.

— Tof est déterminé à mener une vie normale. Il va être content de parler de sa carrière avec vous.

Leila sent une grosse boule se former dans sa gorge, qu'elle combat en racontant n'importe quoi.

— Ça tombe bien, j'ai été formée récemment sur le handicap en milieu professionnel... Oh, pardon. J'ai prononcé un mot qu'il ne fallait pas ? Je suis désolée.

La mère a frémi en entendant le mot « handicap ».

— Non, non, c'est moi, soupire-t-elle. Il va me falloir un peu de temps pour m'habituer. Venez, il est dans sa chambre.

Elle entraîne Leila le long d'un couloir tapissé d'étagères et de livres. Il va falloir improviser.

La chambre de Tof est lumineuse et aérée. Le jeune homme, un brun aux traits harmonieux, se tient dans un fauteuil, un ordinateur sur les genoux et un téléphone à la main.

Leila s'approche, curieuse malgré tout de ce gamin qui survit aussi bien à un sort de *Convoitise*. Quand elle arrive au centre de la pièce, le lycéen, qui gardait les yeux baissés, redresse soudain la tête comme pour la fixer, et elle a un mouvement de recul. Les yeux de Tof sont vitreux, laiteux, c'est à peine si l'on aperçoit encore ses iris.

— Pardon, dit la mère, j'aurais dû vous prévenir. Il met des lunettes noires pour sortir, mais pas à la maison, ça le gêne. Il n'entend rien, il nous a juste senties arriver grâce aux vibrations dans le plancher.

La mère pose la main sur l'épaule de Tof, qui sourit et tapote quelque chose sur le clavier de son ordinateur. Elle lui touche la main.

— Une fois pour oui, deux fois pour non, explique-t-elle

à l'attention de Leila. Quel est votre numéro de portable ?

La mère de Tof sort son téléphone et compose rapidement un message. Quelques secondes plus tard, le smartphone du jeune homme émet une salve de vibrations rythmées.

Il répond sur son écran, adresse à sa mère un autre sourire muet et aveugle de son visage effrayant aux yeux blancs.

— Je vous laisse maintenant, je vais m'occuper des jumeaux. Ce sont eux les plus secoués au final.

Une fois la mère partie, le jeune homme fait un vague sourire dans la direction de Leila, et le premier message texte ne se fait pas attendre.

TOF : Maintenant qu'elle est partie, dites-moi qui vous êtes vraiment.

Ça commence fort. Leila décide d'y aller franchement elle aussi. Elle tape sa réponse dans l'application génératrice de signaux en morse.

LEILA : Je suis une amie d'Olympe.

Une salve de vibrations s'ensuit, puis un moment de silence tandis que Tof considère le message. Puis il compose sa réponse sur son clavier.

Ping, fait le téléphone de Leila.

TOF : Qu'est-ce que vous me voulez ?

Le dialogue se poursuit sur ce mode, de plus en plus fluide. On s'habitue vraiment à n'importe quoi, remarque une fois de plus Leila.

LEILA : Je veux discuter, c'est tout.

Elle est aussi douloureusement consciente du fait que leur conversation écrite laissera des traces potentiellement compromettantes. Mais c'est trop tard maintenant.

Brrrr. Ping !

TOF : Je ne suis pas sûr d'avoir envie de parler avec vous. Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ?

LEILA : Je n'ai pas donné mon nom.

TOF : Et donc c'est Olympe qui vous envoie, Madame

Pas-de-nom.

LEILA : Je viens de ma propre initiative, pour m'assurer que tu ne poseras pas de problème à Olympe.

TOF : Pourquoi est-ce que je poserais des problèmes à Olympe ?

LEILA : Tes copains s'en sont pris à elle à nouveau hier soir.

Un sourire flotte sur les lèvres du jeune homme.

TOF : On peut dire ce que l'on veut, mais les copains, ce sont les copains.

LEILA : Il n'y a pas de quoi se féliciter. Ce que vous avez fait, c'est un crime. J'espère que tu en es conscient. Tu as l'air d'un gars intelligent.

Le codage en morse commence, et elle regarde le gosse interpréter sa réponse et se raidir sous ses yeux.

TOF : Et ce qui m'est arrivé, ce n'était pas un crime ?

LEILA : Tu as eu un accident. Je ne vois pas de crime là-dedans.

TOF : Plus j'y réfléchis, plus je me renseigne, plus je me pose de questions sur ce point.

LEILA : Toi ? Tu te renseignes ?

TOF : J'ai de bons copains. Et ils ne sont pas encore tous dans le coma, d'ailleurs.

LEILA : Je vois que les nouvelles circulent vite.

Peste soit du jeune plein de ressources. Elle avait espéré qu'il compte exclusivement sur ses complices pour se « renseigner ». Il ne serait pas allé bien loin à présent qu'ils sont tous HS. Mais même sans ses acolytes, il conserve son pouvoir de nuisance.

TOF : Bienvenue dans l'ère moderne. J'ai sollicité quelques experts. Il y a des recours pour les gens qui rencontrent le même type de problème que moi – des problèmes du genre paranormal.

Le sang de Leila se glace. S'ils sont un tant soit peu malins, ses copains finiront sûrement par tomber sur les chasseurs, et alors, toute cette histoire lui explosera à la figure.

LEILA : Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Vous pourriez vous faire avoir par des personnes peu recommandables.

TOF : Des gens comme Olympe, ou comme les Bellanger ?

LEILA : Les qui ? tapote Leila en se mordant la lèvre.

TOF : Des gens comme toi ? Des sorcières ?

LEILA : Ça n'existe pas.

TOF : Ce que je veux, c'est retrouver la vue, l'ouïe et la parole.

LEILA : Ce n'est pas avec ces recherches sur Internet que tu vas dénicher une solution.

TOF : Proposes-en une autre, alors.

LEILA : Je ne sais pas si c'est possible, mais je vais me renseigner. Je te ferai signe. Mais laisse-moi un peu de temps.

TOF : Tu as deux jours. Et je veux que mes copains guérissent aussi.

LEILA : Je suis probablement ton seul espoir, alors, ne me mets pas la pression. Tes contacts par Internet, je les connais. Ils ne résolvent jamais rien. Ils se contentent de tuer tous les témoins.

Elle quitte la pièce sans se retourner, alors que vibrent encore les derniers vrombissements de leur conversation. Fondamentalement elle

n'a rien contre l'idée d'aider ces jeunes paumés en échange de leur silence, bien qu'ils n'en méritent pas tant.

Pour Tof, elle se fait peu d'illusions et cherche essentiellement à gagner du temps. Mais pour les autres lycéens, elle peut peut-être encore faire quelque chose. Tout dépend de leur problème. Elle doit parler à Dita, c'est le plus urgent. Elle a désespérément besoin du rayon de soleil que représente pour elle la petite, mais redoute ce qu'elle risque d'apprendre.

À son retour à l'hôtel, Leila trouve un message de Dita qui est réveillée et la demande au plus vite. En se garant sur la colline, devant chez Cassandra, pour la quatrième fois en vingt-quatre heures, elle a le moral dans les chaussettes.

Elle se faufile par le portail et contourne la maison pour rentrer par la cuisine. Dita est cernée par les pots de confiture et les sachets de croissants, occupée à terminer un petit déjeuner plus gros qu'elle. Elle semble marginalement plus en forme que la veille. Elle porte une robe de première communiant et s'est fait deux tresses blondes qui encadrent son visage angélique.

— J'aime beaucoup ton nouveau look de petite fille modèle, commente Leila en embrassant la fillette. Ta maman n'est pas là ?

— Elle est partie voir un client.

Leila réprime une grimace.

— Comment tu te sens ? Tu as dormi ?

La petite hoche la tête d'un air pas très convaincu.

— Quand je me suis réveillée, maman n'a pas su me dire ce qui s'était passé avec Olympe. Où est-elle ? J'ai rêvé d'elle. Ses yeux lançaient des éclairs. Elle déversait un torrent de feu sur les garçons qui lui ont fait ça... J'étais là et je lui donnais tout mon pouvoir pour alimenter le feu, et les garçons portaient en flammes.

Il est déjà arrivé à la gamine d'influencer la réalité par ses rêves – de la pire façon et à ses dépens, quand son subconscient s'est retourné contre elle l'an dernier. Leila est obligée d'envisager cette possibilité. Elle a peut-être joué un rôle dans la maladie des agresseurs d'Olympe. Et si la mésaventure de la jeune fille avait fait sauter un verrou ? Et si Dita était en train de développer une nouvelle facette, beaucoup plus sombre, de son pouvoir ?

— C'est normal d'en vouloir à ces garçons, dit Leila avec prudence. Ce qu'ils ont fait à ton amie était très mal.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? demande la gamine.

Elle est encore si petite. Elle a surtout besoin d'être rassurée.

Leila lui raconte la soirée en essayant d'en gommer les aspects les plus pénibles. Elle marche sur des œufs, elle ne veut pas mentir, mais

elle ne sait pas non plus vraiment comment parler à Dita de l'agression qu'a subie son amie. Est-ce qu'il vaut mieux protéger ses sentiments, placer un écran entre elle et la réalité ? Clairement ce n'est pas le parti que prend Cassandra. Mais Leila ne partage pas cette approche. Elle pense que les enfants ont droit à un peu de douceur. Elle croit que même les petites sorcières ont besoin d'être ménagées. Elle se trompe sans doute, et Cassandra le lui a répété bien assez souvent. L'éducation qu'elle-même a reçue de sa propre tante, Nora, lui a montré aussi à quel point il est difficile de préparer une petite fille à des dons surhumains. Mais c'est plus fort qu'elle. Elle voudrait que les petites praticiennes puissent mener une vie normale. Sinon, comment imaginer que les grandes puissent avoir la moindre chance ?

Donc elle passe assez rapidement sur l'immolation ratée, les traces de coups et autres violences totalement inadmissibles dans le monde d'une enfant de sept ans.

Mais Dita insiste.

— Leila, je veux savoir. Dis-moi ce qui lui est vraiment arrivé.

Leila soupire.

— On est passés à un cheveu de la catastrophe, Dita, se contente-t-elle de reconnaître. Olympe est salement amochée. Mais elle va s'en remettre.

Leila raconte aussi à la petite ce qui est arrivé à Do.

— Dita, dis-moi la vérité. Tu n'as pas essayé de venger Olympe en t'en prenant à ces garçons ?

— Non.

— Même pas dans tes rêves ?

— Mais non, se défend la petite, ce n'était pas un de mes rêves spéciaux. Je sais faire la différence.

Leila a envie de croire la gamine.

— Dita, tu me le dirais, si tu avais à nouveau utilisé *Convoitise* ?

La gamine nie frénétiquement de la tête.

— Je ne l'ai pas ouvert. Je te promets.

— Même pas pour un sort qui semblerait bénéfique ? insiste Leila en pensant au chien écrasé, et en se remémorant le coup que *Convoitise* lui a fait l'an passé, quand il l'a attirée dans une relation avec Arthur Sissi en lui proposant le sort de guérison universelle dont elle avait tant besoin pour soigner Dita.

— Mais non, assure la petite.

Leila soupire. Elle croit la gamine, mais ne peut se défaire de cette désagréable impression qu'elle lui cache quelque chose. Une bêtise de sa mère, peut-être ?

— Et, hum, Cassandra ne t'a pas parlé d'expériences de magie avancée qu'elle mènerait en ce moment ?

Dita secoue ses nattes dorées, ouvre grand ses yeux gris de petit ange. Elle est l'innocence même.

Leila a envie d'interroger Cassandra comme de se pendre, et pourtant, elle sera bien obligée d'en passer par là. Elle a cru deviner l'autre jour que la sorcière avait été incapable de se servir de *Convoitise*, mais en réalité, elle n'en a pas eu confirmation.

Mais pourquoi Cassandra ferait-elle une chose pareille ? Ce serait contre-productif pour elle de prendre le risque de semer la terreur dans le village où elle pratique depuis près de six mois. Se pourrait-il qu'elle déteste les émissaires de Paris en général et Leila en particulier, au point de se tirer volontairement une balle dans le pied pour le seul plaisir de lui nuire ? Elle avait semblé plus pragmatique à Leila, très focalisée sur ses propres intérêts.

Le plus simple sera encore de vérifier à la source. La perspective de devoir faire cracher un atome de vérité à Cassandra n'a rien d'enthousiasmant. Toutes les choses ont leur prix, Leila l'a admis depuis longtemps, mais la « douce maman » de Dita pratique des tarifs vraiment prohibitifs. Leila décide donc qu'elle se contentera pour l'instant de ce que lui dira le grimoire, faute de mieux.

— Dita, ça ne t'embête pas si je consulte *Convoitise* ?

— Bien sûr que non, dit la petite.

— Ta maman a mis une sécurité pour empêcher les personnes extérieures de l'ouvrir ? préfère-t-elle demander. Ou bien peut-être juste pour m'en éloigner, moi ?

— Non, dit la petite. La protection est sur la porte de son bureau, mais je peux te faire entrer, si tu veux. Ensuite, tu veux bien m'emmener voir Olympe ?

Leila accepte, bien qu'elle n'ait aucune envie de remettre les pieds dans cette maison sur la falaise. Elle est partagée entre sa curiosité vis-à-vis d'Arthur, son besoin de s'assurer que tout va bien pour lui, et la terreur de constater qu'il est heureux sans elle. Elle doit laisser ses sentiments de côté. Retourner parler à Olympe pour vérifier qu'elle persiste dans sa décision de ne pas porter plainte contre ses agresseurs est une bonne idée.

Elles gagnent le premier étage, et Dita prononce quelques paroles saccadées avant de laisser Leila passer le seuil du bureau de sa mère. Leila s'installe pour feuilleter *Convoitise* à nouveau tandis que la gamine redescend terminer ses tartines.

Le grimoire n'a rien de nouveau à apprendre à Leila. C'est comme d'habitude – elle tient au bout de ses doigts un objet bizarrement réconfortant, comme un amant qui lui susurrerait des petits riens à l'oreille. Un amant qui déborderait de suggestions créatives pour détruire, éviscérer, mutiler ou asservir avec des raffinements de cruauté. Et bien sûr, relever un cadavre de la tombe, voire toute

une armée de morts-vivants, du moment que vous n'êtes pas trop regardant sur la qualité de la viande ni sur sa date limite de consommation. *Convoitise* aurait très bien pu ranimer ce chien. Ce qui est étonnant, c'est plutôt que l'opération ait finalement échoué. Les sorts de *Convoitise* sont réputés inratables.

Sauf pour Cassandra. Peut-être que Cassandra, à force d'obstination, a réussi à moitié un sort de *Convoitise*, mais à moitié seulement ?

Dita passe sa tête blonde dans l'entrebâillement de la porte.

— Viens, Leila, je veux apporter à Olympe des fleurs et des fruits de son jardin.



— Je ne comprends pas, s'étonne la gamine en poussant la porte du jardin d'Olympe. Tu dis qu'elle peut marcher. Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas dans son jardin ? Ça doit lui manquer.

— Peut-être qu'elle a besoin de temps pour être triste, Dita.

Leila n'a jamais été curieuse des plantes, n'a pas du tout la main verte. Sa magie ne requiert que peu d'interventions de la chlorophylle, elle exige surtout des cheveux, des objets symboliques qui ont condensé en eux tout le malheur et l'ironie amère des destins humains. Occasionnellement du sang, du sperme, de la lymphe, du lait, des larmes. Quand elle pratiquait, elle se prenait souvent à regretter que ses grimoires ne lui demandent pas plutôt de l'hellébore et du buis, mais ce n'est pas elle qui a choisi son talent. Tout ce qu'elle peut décider pour elle-même, c'est de l'exercer ou d'y renoncer. Et c'est un avantage récent qu'elle a payé très cher.

Le jardinet d'Olympe est encore plus merveilleux vu de près. Devant tant d'opulence et de sophistication, on est obligé de reconsidérer sa vision du luxe. Que signifie la richesse matérielle de l'économie quand on peut avoir des plantes en pagaille à tous les stades de la fertilité, assister à cette éruption de couleurs ? Combien de temps Olympe passe-t-elle dans ce jardin chaque jour ? Probablement tous ses loisirs. Tout est organisé avec un soin méticuleux, mais explose en même temps de vie et d'exubérance. Leila rate presque une marche quand un carré d'aromates lui assaille les narines et elle doit faire un pas en arrière, avec l'impression qu'on lui a jeté de la magie en pleine figure. Elle comprend mieux les sorcières qui exercent la magie dite blanche, celle qui est associée à la terre, à la fécondité et à leurs mystères. Nul doute que si Olympe était une praticienne, elle serait très puissante.

Leila s'extasie, Dita se rengorge.

— Quand sa maman a disparu, Olympe s'est mise au jardinage. Quand on s'est rencontrées un peu plus tard, j'ai vu que c'était très important pour elle et je l'ai un peu aidée, je lui ai donné quelques astuces. Mais c'est elle qui fait l'essentiel. Ça lui permet de manger et de créer quelque chose. Elle est plutôt douée, non ?

Dita parle de son amie comme un maître que son élève aurait dépassé. Elle se lance immédiatement dans une grande entreprise de désherbage. Parfois, elle s'arrête pour prélever une brassée d'herbes aromatiques ou une fleur éclore. Leila n'est pas dans son élément. Elle s'assied sur une grosse pierre qui marque le coin d'un carré de framboises à la productivité extravagante.

— Tu aimes vraiment beaucoup Olympe, note-t-elle.

Dita sourit.

— Je n'avais jamais eu d'amie auparavant.

Comment lui faire comprendre qu'il y a amie et amie, que l'amitié dont elle semble jouir avec l'adolescente est à la fois rare et complètement pipée ? Elle a dû aller se chercher sa première vraie amie, qui a dix ans de plus qu'elle, dans un grimoire de magie noire. Elle ne semble même pas faire la différence entre l'amour et l'envoûtement. Leila sent pour la énième fois s'éveiller, puissante, sa colère contre Cassandra et contre la perversion inhérente à sa magie des petits mots et des désirs.

— Tu sais que tu as le droit d'être aimée, commence Leila en se demandant si elle va arriver à énoncer son propos sans blesser la fillette. Tu es une petite fille très aimable. Moi, j'ai été un peu rude au départ, mais je t'ai prise tout de suite dans mon cœur et je ne cesserai jamais de t'aimer. Même sans petit mot, même sans la magie, même avant de savoir de quoi tu étais capable, je t'aimais déjà, tu le sais, ça ?

Dita poursuit son travail en silence. Il s'écoule un moment avant que sa petite voix s'élève, posée et triste.

— Tu m'aimes, je sais, mais tu avais disparu. Quand je suis partie, tu m'as laissée toute seule.

— Ta mère m'avait fait promettre de ne pas venir t'importuner, dit Leila.

Au point où elles en sont, elle ne va pas continuer à couvrir Cassandra indéfiniment. Que l'autre assume ses décisions stupides.

— Tu aurais pu m'expliquer, dit la petite fille.

— Je ne voulais pas m'interposer entre ta mère et toi, dit Leila.

— Je ne suis pas bête, dit la gamine. Je sais que ma douce maman est très vieille et qu'elle prend des décisions liées à la magie. Elle a de l'expérience, et elle veut une bonne vie pour moi.

Leila retient son souffle.

— Mais moi, j'ai besoin d'avoir des amis, poursuit Dita. Alors, je les trouve là où je peux les avoir. Je fais mes choix aussi.

Leila exhale tout bas. Que peut-elle répondre à ça ? Elle voudrait pouvoir garantir à Dita une vie où elle n'a pas besoin de la magie pour se faire des amis, mais dans leur monde, peut-on vraiment se débarrasser de cette influence omniprésente ? Est-il raisonnable de chercher à le faire ? Depuis six mois qu'elle s'escrime à essayer, Leila n'est pas certaine que cela fonctionne très bien pour elle. Certes, elle a arrêté de pratiquer, mais elle n'a pas échappé à tout cela, tant s'en faut. Au contraire, elle s'y est enfoncée encore plus. Au-delà de son statut plutôt précaire dans le nouvel ordre des choses, elle est empêtrée dans des connexions problématiques qui doivent tout à la magie – avec Satie, avec Arthur.

Elle se lève, s'efforce d'identifier les mauvaises herbes et de contribuer au jardinage.

— Non, dit gentiment Dita, n'arrache pas celle-là, c'est de la menthe.

Leila prononce des excuses et laisse la petite l'aider à faire la différence entre les plantations et les mauvaises herbes. Ensuite elles se taisent et travaillent un moment en silence.

— Toi aussi, tu as un très beau jardin, dit tout à coup Leila.

Dita sourit.

— C'est vrai, même s'il est moins beau que celui-ci. J'ai toujours eu un jardin. C'est le plus difficile à abandonner quand on part. En général, je me débrouille pour emporter des graines, mais cette année, ça va mal tomber.

Leila sent son cœur s'alourdir ; la petite fille est bien consciente de ce qui se passe. Une intuition soudaine la pousse à demander :

— Dita, tu as fait des rêves inquiétants sur les gens d'ici ? Cassandra a l'air de penser que le village n'est pas... encore mûr, qu'il vous reste du temps pour pratiquer avant de déménager.

La gamine fait la moue.

— Dis-moi la vérité, Dita.

La petite fille se rembrunit. Leila insiste.

— Tu n'as pas tout dit à Cassandra, je me trompe ?

Dita baisse la tête. Leila voudrait la prendre dans ses bras, mais la distance paraît infranchissable.

— J'ai fait des rêves, admet la petite dans un souffle. Les gens se posent des questions, ils élaborent des théories. Les clients de ma douce maman savent ce que nous pouvons faire et ils nous craignent. Les autres imaginent des choses. Ils commencent à se souvenir qu'ils ont une vieille fourche rouillée dans leur établi, ou un fusil de chasse qui fera l'affaire.

Leila pousse un soupir presque inaudible.

— Mais je ne raconte plus mes rêves à maman, poursuit la fillette. Je devrais le faire, mais je ne veux plus partir.

Leila prend Dita par les épaules, à bout de bras, et la regarde bien en face. Son nez est devenu tout rouge au milieu de sa petite figure pâle de blondinette ; ses yeux brillent.

— Tu sais que ta maman te fait confiance pour la prévenir quand les choses tournent à l'aigre, n'est-ce pas ?

Dita hoche la tête et la première larme, éjectée par un clignement de cils, roule sur sa joue.

— Je sais. Mais je ne veux pas laisser Olympe seule ici.

Leila brûle de la prendre à nouveau dans ses bras. Elle voudrait être capable d'éloigner un peu la solitude qui dévore la gamine. Au lieu de suivre son impulsion, elle se force à regarder Dita dans les yeux :

— Je ne peux pas garder ce genre d'informations dans le dos de ta mère. Il faut que tu me promettes de lui parler. C'est trop dangereux pour vous de rester aussi longtemps dans un même village, surtout si petit.

La petite fille baisse le nez, l'air défait. Leila n'a pas le cœur de retourner le couteau dans la plaie en expliquant à la fillette que sa présence n'aidera sans doute pas beaucoup Olympe quand les villageois décideront qu'ils ne veulent plus des sorcières dans leur vie.

— Mais si tu veux, dit Leila, en se maudissant à l'instant même où ces paroles franchissent ses lèvres, si tu veux, je vais t'aider à la convaincre de partir avec vous. Allons-y, tu es prête ?

Dita sourit avec gratitude et s'empare de l'énorme bouquet odorant qu'elle a composé ainsi que d'un bon panier de fraises. Leila se demande comment elle va s'y prendre pour tenir la promesse qu'elle vient de faire.



Dita pose ses fraises et se jette sur Arthur dès qu'il leur ouvre la porte. Elle disparaît dans ses bras en riant. Leila reste en retrait, l'énorme bouquet de fleurs à la main, en proie à une émotion trop puissante pour être capable de conversation. Arthur n'est pas plus bavard. Heureusement, Dita jacasse pour trois.

— Ça me fait tellement plaisir de te voir, Arthur ! C'est marrant que tu sois là. Tu es arrivé quand ? Tu habites vraiment ici maintenant ? Comment ça se fait que je ne t'aie pas vu ? Si tu étais mon maître à l'école, je crois bien que j'irais tous les jours. Ce serait

sûrement moins ennuyeux.

Que pense Arthur de ces retrouvailles ? Son expression ne se laisse pas facilement déchiffrer. Ça ne doit pas être simple pour lui. Sa dernière rencontre avec Dita n'a pas pu lui laisser que des bons souvenirs. Leila avait réussi à le convaincre de donner son sang à la petite, et ça l'avait pratiquement tué. Pour lui, Dita est sans doute à la fois un de ces êtres qu'il a juré de protéger, et une sorte de petit vampire. Un monstre. Comme elles toutes.

— Désolée de te déranger, finit par bredouiller Leila, en désignant du menton toutes ces fleurs qu'elle porte, et dont les parfums capiteux lui chatouillent les narines. On vient rendre visite à Olympe.

Elle est consciente d'envahir l'intimité d'Arthur, tout en tirant de ces retrouvailles un plaisir coupable et très intense. C'est la première fois qu'ils se voient à nouveau tous les trois, et Leila a connu avec l'homme et la gamine des moments de bonheur aussi vifs que fugaces. Être réunie avec eux lui procure une paix et une harmonie profondes, et elle doit se faire violence pour se rappeler que ces sentiments sont usurpés, interdits. Elle ferait mieux de ne pas s'y accrocher. Elle ne peut pas les garder auprès d'elle, elle est là pour éviter une catastrophe. Si elle se débrouille bien, elle peut leur sauver la peau.

— Vous ne me dérangez pas, proteste Arthur du bout des lèvres, quand il est très clair que c'est tout le contraire. Leila, je ne vous ai pas vraiment remerciés hier d'avoir secouru Olympe.

— Ce n'est pas à toi de nous remercier, dit Leila, en notant au passage qu'elle vient d'être associée au chasseur d'une façon bien inédite.

Arthur a un bref sourire.

— Pourquoi pas ? Il faut bien que quelqu'un le fasse. Je suppose que je n'ai pas vraiment envie de savoir comment vous vous y êtes pris, lui et toi ?

— On a utilisé les tours de passe-passe de Leila ! s'exclame Dita, avec cet enthousiasme fervent qu'elle a pour toutes les choses de la magie. Et de Satie ! Ils font de la magie ensemble maintenant !

Leila fronce les sourcils et Arthur la considère sans expression, se dispensant de tout commentaire.

— Lorraine est là ? demande Leila pour changer de sujet.

— Non, elle fait des visites.

— Elle est très active.

— Tu n'as pas idée.

Le respect d'Arthur pour Lorraine est évident ; Leila ne peut se protéger de la morsure cruelle de la jalousie.

— Dita a raison, c'est vraiment étrange que vous ne vous soyez

jamais rencontrés en ville, enchaîne-t-elle tant bien que mal.

— Je ne sors pas tellement, avoue Arthur. À part pour marcher sur la falaise. Et je ne suis ici que depuis quelques mois.

Leila se demande dans quel isolement il a pu se tenir, car le village est vraiment minuscule. En réalité, elle est dévorée par la curiosité, tout en redoutant d'en apprendre plus sur lui qu'elle ne pourrait le supporter. Aussi se contente-t-elle de dire :

— Ça me fait plaisir de te voir.

Il hoche la tête sans répondre, puis indique :

— Olympe est avec les jeunes, à l'étage.

Elles entendent les rires depuis le bout du couloir. Dans la salle de jeux, trois lycéens de l'âge d'Olympe sont rassemblés autour de la jeune fille qui sourit. Elle porte des lunettes de soleil, et quelqu'un a repris sa coupe de cheveux de manière plutôt astucieuse. Leila s'en veut déjà de ne pas s'être proposée pour le faire. Comme coiffeuse, elle est décidément nulle, elle n'a pas les réflexes. Bien que le visage d'Olympe porte encore les traces de son agression, elle ressemble déjà moins à une victime qu'à une personne accidentée.

Leila reconnaît l'un des enfants adoptifs de Lorraine : c'est le jeune homme qui les a aidées la veille, l'organisateur de la soirée sur la plage. Il s'appelle Enzo. Mazette, avec quoi Lorraine les nourrit-elle ? Ils sont plus resplendissants de santé les uns que les autres. Les deux filles, la blonde et la brune, se présentent comme Lise et Annabelle. Ils ont tous quasiment le même âge et passeront leur bac cette année ou l'année prochaine.

Quand les yeux d'Olympe se posent sur Dita, son sourire meurt aussitôt sur ses lèvres, et le cœur de Leila se serre dans sa poitrine.

— Olympe ! s'exclame Dita, visiblement ravie de retrouver la jeune fille.

Elle s'élance vers l'adolescente avec la même fougue qu'elle a eue tout à l'heure pour embrasser Arthur. Olympe accepte son geste avec une réserve extrême et un coup d'œil aux autres jeunes gens qui l'entourent. Mais ceux-ci accueillent Dita dans leur cercle avec bienveillance, et Olympe se détend un peu. Jusqu'ici, Leila n'est pas favorablement impressionnée par son attitude.

En présence d'Olympe, Dita quant à elle s'est mise à rayonner. Elle s'est métamorphosée ; c'est comme si quelqu'un avait actionné un interrupteur.

— On vous laisse deux secondes, si vous voulez.

Sur un signe d'Enzo, les autres ados s'éloignent pour leur accorder un peu d'intimité.

— À tout de suite, ma jolie.

La jeune fille brune, Annabelle, a un geste affectueux envers Olympe, et celle-ci lui rend sa démonstration d'amitié. Quand Dita lui

remet les produits de son jardin, elle a une sorte de soupir résigné.

— Je suis tellement contente que tu ailles bien, s'écrie la gamine. Tu m'as fait peur !

— Merci, répond Olympe du bout des lèvres.

Elle n'a pas l'air de se rendre compte que sans Dita, son agression n'aurait pas été interrompue.

— Tu rentres avec nous à la maison ? demande Dita d'une petite voix pleine d'espoir.

— Non, je crois que je vais rester un peu plus longtemps ici. Ils prennent bien soin de moi. Il y a des douches chaudes, et Lorraine fait bien la cuisine, et il y a des enfants de mon âge qui sont cools avec moi, pour changer...

Dita se rembrunit.

— Je comprends.

— Désolée, dit Olympe, mais je pense que je vais devoir faire une pause dans les baby-sittings...

Cela se voit, l'enfant lutte sans grand succès pour maîtriser des émotions très fortes. Olympe ne peut pas l'ignorer, et pourtant, elle continue sans esquisser le moindre geste en direction de la petite.

— Enzo dit que Lorraine est fantastique ! Il raconte que sans elle, il ne serait pas en vie aujourd'hui. Il ne faut pas m'en vouloir, Dita. Après être restée tout ce temps dans une maison en ruines, j'ai envie de m'entourer un peu de gens... normaux.

La petite fille encaisse le nouveau coup. Olympe, elle, n'a pas l'air d'être consciente de ce qu'elle vient d'infliger à son amie. Leila intervient.

— Nous sommes passées à ton jardin tout à l'heure, dit-elle à l'adolescente. Tu as beaucoup de talent.

Malgré l'enthousiasme dont elle s'efforce de faire preuve, elle ne parvient pas à comprendre ce que la petite, avec toute sa rareté, trouve à cette adolescente un peu lâche. Impossible de ne pas voir partout dans cette alliance improbable la main de *Convoitise*.

Est-ce le même genre de phénomène qui s'est produit entre Arthur et elle ? L'attraction très forte entre eux était-elle présente uniquement dans son imagination ? Mais non, Arthur a clairement fait état de ses sentiments, même s'il s'est rebellé contre eux. Il faut absolument qu'elle lui parle, qu'elle tente d'analyser la nature du lien anormal qui s'est établi entre eux à cause de *Convoitise*. Arthur est-il libéré de cet envoûtement ? Est-elle la seule à en souffrir encore ?

— Désolée, Dita, tout ça n'est pas vraiment de ton âge, dit Olympe sur un ton plein de condescendance.

Elle tient la petite à distance, mais a quand même une parole gentille pour la rassurer :

— Ne t'en fais pas, je suis sûre que tout va bien se passer

maintenant. Je suis entre de bonnes mains.

Quelques minutes plus tard, Olympe se déclare fatiguée, et Enzo fait comprendre aux visiteuses qu'elles devront revenir une autre fois. Leila descend la première pendant que Dita dit au revoir à son amie. Les adieux à Arthur sont tout aussi déprimants, et les deux sorcières quittent sans un mot la maison sur la falaise.

En voiture, sur le chemin du retour, Leila brise le silence.

— Olympe est vraiment très importante pour toi, n'est-ce pas ?

La petite fille tourne la tête vers la vitre, sans répondre.

— Elle est en sécurité là-bas, continue Leila, en marchant sur des œufs. Lorraine est infirmière et très qualifiée pour prendre soin d'elle après son... agression.

— Je sais, dit la petite fille. Mais c'est à moi de m'occuper d'elle.

Leila ne saisit pas vraiment comment cette notion a pu s'enraciner aussi profondément dans l'esprit de Dita, mais elle n'a pas le courage de protester. Le cœur et la magie ont leurs raisons que la raison ne connaît pas, elle est bien placée pour le savoir.

— Elle a fait une mauvaise rencontre et elle a eu très peur, tempère Leila. Laisse-lui le temps de revenir à sa disposition habituelle.

— Tout allait bien la nuit dernière quand on s'est parlé au téléphone, se désole Dita. Elle me faisait confiance. On devait se revoir aujourd'hui. Tu comprends, Leila, j'en ai besoin !

On jurerait une camée en manque de son prochain shoot.

— Elle a dit qu'elle ne pouvait pas assurer de baby-sittings en ce moment, comme si j'étais juste ce bébé qu'elle garde ! On aurait dit une grande personne ! Tout ce qu'on s'était promis de ne jamais devenir !

Dita fond en larmes ; d'énormes gouttes roulent en silence sur ses joues. Choquée par l'intensité de son chagrin, Leila ne peut rien faire, sinon produire des bruits rassérénants en couvant du regard la petite dans le rétroviseur. Elle ne se sent pas du tout armée pour éponger cette peine, et pourtant, elle ferait à peu près n'importe quoi pour l'apaiser.

Elle n'a pas le cœur de lui demander de la mettre en relation avec Titus pour lui poser des questions sur son talent et déterrer ensemble quelques cadavres. Ce n'est vraiment pas le moment.

À leur retour, Cassandra les attend au rez-de-chaussée.

— Dita, j'aimerais bien que tu évites de te montrer avec cette femme, dit Cassandra en guise de salutations.

Leila ne se sent pas obligée de rester polie.

— Cassandra, c'est toi qui as essayé de ressusciter un chien sur la voie publique tout à l'heure ? En utilisant *Convoitise*, peut-être ?

— Je te répondrai, dit Cassandra, si tu me cèdes ton familier.

— Quoi ?

— Je peux te débarrasser de lui, insiste Cassandra, si tu souhaites t'en débarrasser. Tu peux me le laisser. Je m'en occuperai très bien.

Le sourire qu'elle joint à ces paroles est si inquiétant que Leila se ferait presque du souci pour Satie.

— Non, il n'en est pas question.

Le chasseur est un sale type, et elle cherche effectivement à s'en débarrasser, mais elle ne peut pas faire affaire avec Cassandra et continuer à se dire qu'elle vaut mieux que son interlocutrice.

— Dans ce cas, nous n'avons rien à discuter. Et en ce qui concerne ta "mission diplomatique", ma réponse est non. Tu peux rentrer chez toi.

— Je ne crois pas, dit Leila. Je crois que je vais rester un peu.

De toute façon, elle s'est déjà engagée à tirer au clair les choses étranges qui se sont produites ce matin, et à s'assurer que Dita et Olympe sortent d'ici au plus vite. Au moins, coincée pour coincée, elle gagnera des bons points auprès d'Élizabeth en donnant l'impression de faire du zèle.

La perspective de continuer à cohabiter contrarie profondément Cassandra, c'est visible. Leila lui adresse son plus beau sourire maniaque, celui qui montre le blanc de ses yeux, et serre Dita dans ses bras avant de prendre congé.

Rentrée à l'hôtel, elle s'installe dans la salle et commande une eau gazeuse et un sandwich. Jérémie, le patron, a les yeux cernés, les traits tirés. Sans un mot, il pose devant elle la bouteille verte et le sachet de papier. Leila n'a pas vraiment faim, mais profite de ce que la grouille la laisse relativement en paix pour accumuler des calories.

Quelques instants plus tard, un homme vient s'asseoir à sa table. Elle a un mouvement de recul, puis se ravise en reconnaissant le type de la veille, celui qui était à côté d'elle au comptoir, quand Cassandra l'avait envoûtée. Il n'a pas l'air méchant, juste paumé. Elle ne doit pas en faire toute une histoire, si elle veut éviter d'attirer l'attention.

— Ça va mieux ? s'enquiert-il.

Voilà, il a simplement besoin de compagnie.

— Bof, admet-elle.

— Moi, dit-il, philosophe, c'est comme ça tous les jours, avant le premier apéritif. C'est ensuite que les choses s'arrangent.

Même si elle ne partage pas son point de vue, Leila veut bien reconnaître une forme de sagesse à ce discours.

— Il s'est passé quelque chose de très bizarre ici ce matin, non ? reprend le type avant de s'octroyer, avec un plaisir manifeste, une toute petite gorgée de son « apéritif ».

Leila hoche la tête sans savoir à quoi il fait référence exactement. Le chien ? La grouille ? Le jeune homme marabouté ? Il ne précise

pas.

— J'ai cru que c'était arrivé dans mon imagination, et en fait, c'était réel. On a dû me la refaire ensuite. Je suis rarement sobre à neuf heures du matin, explique-t-il avec un geste d'excuse. C'est la pire heure pour moi, trop de souvenirs.

Il ne dit pas quelles réminiscences le hantent, et ce n'est pas Leila qui va s'investir dans la vie d'un poivrot zonant dans un bar. Elle ne va pas prendre racine. Elle a mieux à faire : il faut qu'elle récupère les bois flottants de sa vie, qui pour une raison bizarre se sont tous échoués ici. Elle va nettoyer comme elle peut et évacuer tout le monde de cet endroit, parce que quelque chose ici pue très, très fort.

— Je m'appelle Freddy, dit le type en lui tendant la main.

Malgré sa réticence, parce qu'il est inoffensif, elle lui serre la pince.

— Leila.

— Ah, oui, se remémore-t-il, la Tunisie.

— Oh ! Vous vous en souvenez ? Parce que moi, pas vraiment.

Il sourit.

— On peut se tutoyer si tu veux, propose-t-il. Les amis de Dita sont mes amis.

Leila est obligée de lui rendre son sourire.

— Mais quand même, continue Freddy, tu ferais bien de te méfier de sa mère. Elle a quelque chose de pas net.

Leila hoche la tête.

— Je crois que je vois ce que tu veux dire, Freddy.

Il se penche vers elle et, sur le ton de la confidence :

— Je ne suis pas sûr que tu mesures bien, Leila. Quand je dis qu'elle est louche, ça va bien au-delà de ce que les gens font par ennui ou pour mettre du beurre dans les épinards. Cette femme seule là-bas dans la maison sur la colline, elle est très, très loin d'être sans défense.

Leila lui sourit à nouveau gentiment.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Freddy.

Mais avec un froncement de sourcils, il insiste :

— On raconte au village qu'elle est un peu sorcière, qu'elle peut envahir vos pensées, et que si elle ne vous a pas à la bonne, vous avez intérêt à vous trouver un protecteur puissant.

— Ah oui ? relance Leila, sur un ton aussi désinvolte que possible, en essayant d'ignorer le frisson qui la parcourt. Un protecteur puissant ? Tu as de bonnes adresses ?

— Pourquoi, tu penses que Cassandra s'en est prise à toi ?

— Non, non, pas du tout. Je vais très bien. Je ne crois pas trop à ce genre d'histoires, en fait.

— T'es en Bretagne. C'est pas important que t'y croies ou pas. Ces choses-là arrivent, et il faut être préparé.

Leila respire un peu mieux tout à coup. Le folklore. Ce riverain alcoolisé veut juste évoquer le folklore. Elle ferait bien de se détendre. Focalisée comme elle l'est sur les événements magiques, elle va le faire flipper inutilement, ce qui serait vraiment contre-productif. Elle est là pour pacifier le village, pas pour nourrir les idées biscornues des personnes les plus influençables, même si elles sont inoffensives.

— En tout cas, continue Freddy, si jamais tu as un problème, viens me voir, et j'essayerai de t'aider.

Leila lui sourit franchement cette fois. Quelque chose dans la sollicitude naïve de cet ivrogne a fini par la toucher.

— Merci Freddy, t'es gentil.

À chaque jour suffit sa peine, mais certains partent avec du rab dès le matin. Le lendemain à huit heures, le téléphone de Leila se met à sonner.

— Je viens d'éteindre ma radio, dit Élizabeth, la voix vibrant d'autorité contenue. Il y avait une émission captivante. Tu connais Ebony Musset ?

— Non, fait Leila. Musset, tu dis ? Comme le grand Alfred ?

Elle n'a pas bien dormi. Toute la nuit elle a rêvé que les femmes de son entourage se mettaient d'accord pour l'euthanasier. Cassandra et Birgit la piégeaient chez elle, Nora l'enfermait dans une enveloppe étanche, et Élizabeth lui faisait avaler une par une toutes les pages de *Convoitise*.

— Ebony Musset, répète Élizabeth. C'est une pigiste des pages culture qui a décidé tout à coup de s'intéresser aux phénomènes inexplicables. Apparemment, elle vient de s'installer en Bretagne. Les médias l'adorent et lui mangent dans la main. Bref, elle passe plutôt bien. Et je ne sais pas d'où elle sort, mais elle a des idées sur la magie.

— Comme tout un tas de farfelus avant elle.

— Le problème, insiste Élizabeth, c'est que depuis hier elle a de vraies choses à se mettre sous la dent, et qu'elle s'en donne à cœur joie. Tu devrais télécharger son billet d'hier sur son blog. Ça parle d'une épidémie d'envoûtements chez les lycéens. Et de cadavres de chiens qui se remettent à aboyer.

— Ça fait très "Infos du monde", dit Leila, avec une désinvolture qu'elle est très loin d'éprouver.

Comment les médias régionaux peuvent-ils déjà être sur le coup ? Et plus important, qui les a mis sur la piste ? Elle n'a quand même pas trouvé ça toute seule, cette madame Musset, sûrement pas dans un délai aussi court. Elle a eu de l'aide, un tuyau.

Le ton d'Élizabeth Verdureau se rafraîchit encore de quelques degrés.

— Ne me prends pas pour une idiote, Leila. Il s'est forcément passé quelque chose. La presse locale parle de cas de méningite exotique dans un hôpital proche de chez Cassandra. Pour cette histoire

d'animal de compagnie zombi, je n'ai pas encore d'infos supplémentaires, mais ça ressemble à une expérience de magie qui s'est mal terminée. On n'a pas du tout besoin de ce genre de publicité maintenant. Qu'est-ce qui se trame exactement ?

Leila soupire.

— Bon, concède-t-elle en s'efforçant de paraître calme malgré les battements erratiques de son cœur, je suis tombée sur un ou deux trucs bizarres. Il y a effectivement des jeunes gens malades. Je ne sais pas de quoi. Et je ne sais pas qui est responsable.

— Cassandra ? C'est sa zone d'opérations.

— Il n'y a aucune preuve, Élisabeth.

Elle voudrait bien faire accuser Cassandra, mais a tout de même des doutes. Et elle en a déjà trop dit. Élisabeth connaît le talent de Dita ; si elle se mêle de remonter le fil des indices ou si cette journaliste se penche sur le sujet, elle aura la petite fille en pleine ligne de mire.

— Leila, je ne sais plus où donner de la tête. Est-ce que tu peux te charger de jeter un œil à tout cela ? Moi, je n'ai pas le temps, ni les coudées franches. Duncan Rattray est sur mon dos en permanence. Nous devons encore passer la journée chez Satie à faire l'inventaire de sa bibliothèque.

— Encore ? s'étonne Leila. Mazette ! Ce devait être une sacrée bibliothèque.

Tant que cette activité les tient occupés, Leila n'y voit aucun inconvénient. De son côté, elle a prévu d'aller à l'hôpital, pour rendre visite à trois jeunes fort peu sympathiques, en proie à un mal mystérieux.

— Leila, je compte sur toi, c'est compris ? Je veux vraiment que nous puissions profiter d'une paix durable. Ce n'est pas le moment pour nous d'avoir ce genre de problèmes.

Leila vient à peine de raccrocher que déjà on frappe à la porte de sa chambre.

Un type brun et très bouclé, un mètre soixante-dix à tout casser, en imper, se tient dans le couloir.

— Bonjour, je suis l'inspecteur Kermadec, Gaétan. Je peux vous poser quelques questions ?

Comme toutes les créatures qui ont quelque chose à se reprocher, Leila n'est jamais vraiment à l'aise avec les représentants des forces de l'ordre. Elle mise sur son aptitude au poker pour la couvrir. Elle se répète qu'elle n'a rien fait de mal, ce qui est vrai. Pour le moment.

Kermadec ne semble pas avoir plus de vingt ans ; il paraît si jeune que Leila met deux secondes de trop pour lui répondre. Elle ne se secoue que lorsqu'il hausse un sourcil interrogateur, d'un air frais et comique. Partir du principe qu'il est stupide parce qu'il est

terriblement jeune serait une erreur, décide-t-elle sur-le-champ.

— Bien sûr, s'empresse-t-elle alors de réagir. Entrez. Faites comme chez vous.

Il entre et louvoie un instant entre les meubles avant de lui laisser le lit et de prendre place sur le fauteuil molletonné qui équipe le bureau décati. Il fait celui qui hésite, mais son numéro de jeune Columbo n'est pas encore tout à fait au point.

— Vous êtes bien Leila Dahmani ?

Elle confirme quelques informations sur son identité et son état civil.

— Jérémie Robert dit que vous vouliez parler à son fils hier matin ? D'une amie commune ?

— Jérémie Robert ?

— Le patron de cet établissement.

— Ah. Oui, est-elle bien obligée d'acquiescer.

— Et que vouliez-vous lui dire ?

— Hum, dit Leila, c'était un message privé.

Super. Leila mouline à toute allure, a du mal à se souvenir des conversations de la veille.

Mais le policier ne lui en laisse pas vraiment le temps.

— Je peux savoir d'où vous connaissez Do ?

— Je ne le connais pas, dit Leila.

— Et la connaissance commune ? Excusez-moi, mais ce serait plus simple si vous me racontiez de A à Z, avec un peu plus de détails, dit l'homme.

— Si vous m'expliquez quelle est la partie de ma vie qui vous intéresse, je veux bien.

— Ne soyez pas comme ça. Je suis sûr que vous êtes une personne très intéressante à la base. Mais pour l'heure, j'ai vraiment d'autres soucis. Comme plusieurs jeunes gens dans le coma. Vous n'imaginez pas le pouvoir de nuisance des parents qui s'inquiètent.

— Vous savez ce qui leur est arrivé ? demande Leila, qui fournit un très gros effort pour faire des yeux de biche effarouchée. Que vient faire la police dans cette histoire ? Je croyais que c'était une maladie exotique. Vous soupçonnez un acte de malveillance ?

— Non, j'enquête juste parce que les Robert sont convaincus que leur fils a été victime d'un acte de malveillance, encore que je ne voie pas vraiment comment. Mais je rends ce service à mes amis.

Quelle guigne ! Si quelqu'un raconte à ce type qu'elle reprochait quelque chose à Do hier matin, et que ce policier proactif décide que les jeunes gens sont effectivement victimes d'un crime, elle va se propulser au sommet du hit-parade des suspects potentiels. Mentir à 100 % à la police, elle n'est pas fan. Quant à confondre ou influencer les forces de l'ordre... la dernière fois qu'elle s'y est laissée aller, ça n'a

pas donné de bons résultats. Il est beaucoup trop tôt pour recourir ainsi aux grands moyens ; la situation est sûrement encore récupérable. Il lui suffit de se creuser la tête pour déterrer une demi-vérité dans ce fatras.

— O.K., se lance-t-elle, mais vous allez trouver ça bête. Je suis venue rendre visite à ma filleule et nous avons passé la soirée avec sa baby-sitter, Olympe. Olympe, c'est la connaissance commune ; elle fréquente Do au village, et au lycée.

Jusqu'ici, pas de mensonge, rien que des approximations.

Les sourcils de l'homme bondissent vers son front, dans une expression d'étonnement comique sur son visage encore poupin.

— Et ?

— Et quoi ?

— Qu'est-ce que vous vouliez lui dire hier matin ?

— J'ai cru comprendre qu'il n'était pas très gentil avec Olympe. Je suis dans les services à la personne, esthéticienne, c'est-à-dire à moitié psy / assistante sociale. J'aime bien écouter les gens. Quand ils ont des problèmes relationnels, j'essaie d'intervenir, d'arranger les choses.

— Comme Mimie Mathy ?

— Hein ?

— L'ange gardien, dans la série télé. Quand vous vous déplacez en visite, vous mettez un peu de temps de côté pour veiller sur les jeunes gens du lycée ?

— Non. Heu, je vous avoue que je ne regarde pas trop la télévision. J'ai souffert de harcèlement au lycée, et je ne prends pas ces choses-là à la légère. Je sais que vous, dans la police, vous ne pouvez rien faire. On parle de harcèlement, on ne voit rien, on ne peut rien prouver, mais cela fait de vrais dégâts.

Elle compte jusqu'à trois dans sa tête. Ça passe ou ça casse.

— Et donc, Do harcèle Olympe. Qu'est-ce qu'il fait ? Des croche-pieds, il lui dégrafe son soutien-gorge en cours de maths, il lui tire les nattes, il lui dit qu'elle est grosse et il lui pique ses crayons ?

Leila plisse les yeux.

— Je vais faire semblant de n'avoir rien entendu, attaque-t-elle.

— O.K., O.K., pas la peine de monter sur vos grands chevaux. Expliquez-moi. Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas. C'est pour ça que personne n'est venu vous voir à ce sujet.

Peut-être bien qu'elle tient un bon filon. En tout cas, le me-too local de Columbo bat en retraite dans son calepin et prend des notes, studieux. L'histoire de Leila ne tiendra pas deux minutes si ce type tombe nez à nez avec Olympe dans l'état où elle est, couverte d'hématomes et de coupures. Et si Olympe décide finalement de porter

plainte... Leila décide qu'elle avisera si le problème se pose. Il se pourrait que *Prospérité* reprenne du service.

— Et donc, Olympe s'est plainte de son comportement à la marraine de la petite fille qu'elle garde à l'occasion le samedi soir ?

En fait, son numéro de Columbo ne fonctionne pas si mal. Peut-être que Leila devrait consacrer plus de temps à la télévision, elle apprendrait un ou deux trucs.

— On a discuté, explique-t-elle. J'ai pensé que je pouvais me rendre utile. En tant que marraine. Les amies de ma filleule sont un peu mes filleules aussi. J'ai fait ce que vous faites ce matin. J'ai suivi mon intuition et pris les devants.

Il hausse les épaules.

— Bien... soit... je ne suis pas sûr de comprendre, mais pourquoi pas. Où est-ce que je peux trouver Olympe et votre filleule, au cas où ?

— Olympe habite dans une maison à l'entrée de la ville. Ma filleule c'est Aphrodite Bellanger, la fille de Cassandra.

Le regard du policier se voile d'un nuage passager.

— Ah, Cassandra... d'accord. J'y vais. Merci, on reste en contact.

Leila soupire.

— J'espère que vous trouverez le crime que vous cherchez, dit-elle à l'inspecteur qui prend congé.

Voilà qu'elle s'exprime comme un méchant de la série culte.

12

Quand elle descend au bar, elle est interceptée par Satie.

Aaaargh. Dire qu'elle avait presque oublié ce détail. Elle fait demi-tour immédiatement, rattrape l'escalier en sens inverse.

— Réveillez-moi quand le cauchemar sera fini.

Mais il la retient par la manche.

— Collègue, si tu veux que nous ayons l'air inoffensif, je te conseille de prendre place avec moi et de ne pas en faire tout un cinéma.

Elle se rend à son argument en grommelant et il lui fait signe de le suivre vers une table où est servi le petit déjeuner. Elle a aussitôt envie de vomir.

— La grouille est déjà revenue, constate Satie en confisquant le croissant de Leila. Tu as vu Prof hier soir ?

— Ça ne te regarde pas, maugrée-t-elle.

— Si, dans la mesure où ta charge se déchaîne à son contact.

Leila grogne et tombe la tête la première dans son café pendant que Satie fait des plans.

— Moi, dit-elle, je vais à l'hôpital.

— Bonne idée.

— Seule.

— Non.

— Il ne s'agit pas d'impressionner quelqu'un, réplique-t-elle, mais de passer inaperçu. Si on y va à deux, ça se verra trop.

— Ton idée de la collaboration est singulière, observe le chasseur.

— J'ai besoin de toi pour récupérer quelques ingrédients pour des sorts mineurs.

Elle n'a aucune envie de rajouter de la magie dans un village qui concentre déjà beaucoup trop de praticiennes par habitant. Mais bien qu'elle soit réticente à l'idée de laisser Satie jouer les apprentis sorciers, lui qui semble du genre à se griser de pouvoir dès la toute première amulette, elle va effectivement avoir besoin d'un arsenal défensif, et elle a autre chose à faire. Quitte à se traîner un stagiaire, autant qu'il participe à l'effort de guerre.

— Adresse-toi à Cassandra, mais ne la laisse pas t'envoûter. Elle fonctionne à l'incantation. Tu n'as qu'à emporter un rouleau de chatterton au cas où. Je suis sûre que tu as ça dans tes affaires.

Elle griffonne une liste sur un coin de la nappe en papier, puis l'arrache et la tend à l'homme en face d'elle. Elle ne risque pas grand-chose. Aujourd'hui, Dita a promis de se rendre à l'école toute la journée. Et Satie ne pourra pas franchir le seuil qui protège le bureau de Cassandra. Il ne doit pas être au courant, car il empoche finalement la liste d'assez bonne grâce, en râlant pour la forme :

— Je ne suis pas ton coursier.

En mettant les choses au pire, Cassandra et lui s'entre-dévoreront et Leila aura droit à des vacances.



L'hôpital est petit et moderne. Rien à voir avec les grosses usines médicales parisiennes que Leila a pu visiter, drapées dans le salpêtre et la grisaille. Tout ici est neuf, propre, presque pimpant.

Leila s'arrête net, stupéfaite, en apercevant un peu plus loin une silhouette rabougrie engoncée dans un costume Chanel. Ce n'est pas possible. Mais si, en s'approchant, elle reconnaît le visage barré d'un trait de rouge à lèvres orange, de la même teinte flamboyante que la coiffure cartonnée de laque.

Sidérée, elle vient buter contre le comptoir d'accueil.

— Excusez-moi, mais cette dame, là-bas, celle qui entre dans l'ascenseur, ce ne serait pas Gisela de La Ferrure ?

— Je n'ai pas le droit de vous le dire, répond l'hôtesse d'accueil. Confidentialité docteur-patient.

— Elle se fait traiter en oncologie ? parie Leila.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il y a six mois, Gisela de La Ferrure a avalé un sort de Leila qui était censé lui coller un bouquet final de métastases. Voilà comment Leila sait qu'elle souffre au moins d'un ou deux cancers. Ce qu'elle ne parvient pas à s'expliquer, en réalité, c'est que cette dure à cuire soit encore en vie après tout ce temps. Ni ce qu'elle fiche dans ce tout petit établissement, quand elle a dix millions de fois les moyens de se payer les meilleurs spécialistes et de se faire dorloter à l'hôpital américain.

L'hôtesse consent tout de même à partager une information :

— Notre service oncologie est très réputé, et à raison. Parfois, il fait littéralement des miracles.

Leila hoche la tête en suivant du regard la silhouette menue, fascinée. Des miracles.

Elle soutire l'emplacement des chambres des jeunes gens en se faisant passer pour un professeur inquiet.

Do, Clem et Vince occupent trois chambres voisines. Quand Leila arrive, les équipes médicales se précipitent et obligent les familles, terrifiées, à refluer vers les salles d'attente. Leila aperçoit Sophie Robert, la mère de Do, et a juste le temps de s'enfoncer dans l'embrasure d'une porte.

— C'est vraiment bizarre, ils ont des crises au même moment, commente une voix à côté de Leila. Je les trouve assez captivants. Ça me fait penser à l'Afrique de mes jeunes années. On dirait un maraboutage.

Gisela de La Ferrure se tient juste à côté d'elle. Leila se fige.

— Euh... vous voulez vous asseoir ? propose-t-elle en indiquant un fauteuil un peu plus loin.

— Mais non ! Un peu d'exercice me fait du bien. En chimio, je passe ma vie assise. Vous en avez sûrement plus besoin que moi.

Gisela a l'air de tout sauf d'une femme de quatre-vingt-treize ans en proie à un cancer galopant. Elle semble prête à repartir au bal musette pour tourbillonner entre les bras de quelque fringant papy. Elle a le teint rose, et si l'expérience de Leila en matière de perruques et de phanères lui permet d'être bonne juge, elle a même gardé ses vrais cheveux avec leur impossible coloration.

Cette femme devrait reposer, sereine et pourrissante, à six pieds sous terre.

Leila est pourtant certaine que Ghislain de La Ferrure a fait boire à son aïeule la potion préparée par ses soins. Gisela de La Ferrure devrait avoir passé l'arme à gauche depuis au moins trois mois, et c'est déjà accorder beaucoup de crédit à sa résistance légendaire de vieux dragon du CAC.

Quant à savoir ce qu'elle fiche ici... les Côtes-d'Armor sont bien jolies, mais tout de même, c'est tôt dans la saison, et Gisela est loin du centre névralgique de sa vie.

Des cris et une agitation renouvelée interrompent cette méditation perplexe : dans les deux chambres, le personnel médical s'affaire autour des quatre jeunes gens qui s'arc-boutent, convulsent et poussent des hurlements de terreur.

— Il ne faut pas qu'ils avalent leur langue ou qu'ils se cassent un membre, explique Gisela. Ils ne reprennent même pas conscience. Tout à l'heure, l'un d'entre eux m'a insultée, mais les infirmières me certifient qu'il est resté dans le coma. Les machines sont catégoriques : il ne s'est rien passé. Électroencéphalogramme plat. Et c'est moi qu'on accuse de sénilité !

— Il vous a insultée ? demande Leila, incrédule, en se tournant pour dévisager la vieille dame.

Les sourcils de Gisela, dessinés bien haut sur son front, ferment la courte distance qui les séparait encore de son casque capillaire.

— Mais oui ! Incroyable, n'est-ce pas ? Il s'est redressé puis il a hurlé que la pute rousse arrivait, qu'elle était là.

Leila plisse le front.

— Bah, marmonne Gisela, de toute façon ce n'est pas comme si c'était le premier. Et au moins, celui-là avait l'air d'avoir peur, c'est mieux que rien. Vous voyez, jeune fille, c'est l'une des grandes leçons de l'existence : on cherche à surtout ne pas faire de vagues, mais au final, il n'y a rien de pire que l'indifférence. C'est Oscar Wilde qui l'a dit.

Après avoir salué Gisela, Leila prend le chemin de la sortie, l'esprit bruisant de questions. Elle voudrait croire que la culpabilité des jeunes comateurs les travaille au point de se manifester dans leur profond sommeil. Mais c'est confirmé, le mal qui frappe les trois criminels en herbe, avec ces crises synchronisées, ces électroencéphalogrammes plats d'où émergent des insultes, ressemble fort à un envoûtement. Et bien que Gisela de La Ferrure ait l'habitude de se considérer comme le centre du monde, Leila ne croit pas un instant qu'elle soit la rousse de leurs cauchemars. Elle pense plutôt à une autre rousse, beaucoup plus jeune.

Dita soutient que son rêve de vengeance pour Olympe était un rêve ordinaire. Bien que ce soit une idée très désagréable, Leila est obligée d'envisager que la petite fille ait pu s'en prendre aux trois adolescents par le truchement des rêves. Peut-être involontairement. Et Olympe, que sait-elle de tout cela ? Fréquente-t-elle les rêves de Dita ? Cela pourrait expliquer pourquoi elle semble rejeter la gamine tout à coup.

Leila est si absorbée dans ses réflexions qu'elle sursaute en entendant son prénom.

— Leila ! Quelle surprise !

Et la voilà nez à nez avec Lorraine. La jeune femme porte une blouse jaune qui ne devrait aller à personne, mais ne ternit en rien son impossible bonne mine. Excessivement sympathique et compétente, elle semble n'avoir aucune notion de l'espace vital minimum à laisser à son interlocuteur. L'exaspération de Leila devrait crever le plafond en cet instant, et pourtant ce n'est pas le cas. Il faut vraiment rendre honneur au savoir-être relationnel de Lorraine. Elle n'a pas son pareil pour vous mettre à l'aise d'un sourire, d'un petit geste personnel qui serait intrusif venant de n'importe qui d'autre.

— Comment se porte Olympe ? demande Leila pour se donner une contenance.

— Beaucoup mieux. Je viens de parler à Arthur qui est là-bas. Elle s'alimente, elle visionne des films. Mes ados sont de gentils

enfants. Elle est en bonne compagnie pour se requinquer.

— Ça ne fait aucun doute.

Leila voudrait bien, elle aussi, profiter de cette matinée pluvieuse au chaud devant un bon film, dans les bras confortables d'Arthur.

Le regard de Lorraine pétille.

— On n'a pas vraiment eu l'occasion d'échanger, et maintenant, je dois encore travailler un peu avant de sortir. Mais que dirais-tu de passer dîner à la maison ? Ce soir ?

— Euh...

— Mais si ! Viens avec Félix.

— Félix ?

Lorraine la dévisage avec une expression amusée.

— Grand, tout fin, en costume, l'air un peu dingue, des yeux d'un vert un peu trouble ? Félix !

Leila comprend avec un choc qu'il est question du chasseur. Cette femme a soutiré un prénom à Satie. Félix. Ça lui va comme une salopette à un kraken.

— Pas de ronds de jambe entre nous, hein ? Sois sympa, Leila. Un peu de distraction dans notre bled paumé, vous ne pouvez pas nous refuser ça ! J'aimerais tellement faire connaissance avec les amis parisiens d'Arthur !

Leila a envie de dîner avec Lorraine et Satie comme de se pendre. Mais ce serait l'occasion de reparler à Olympe. Et, à quoi bon le nier ? elle a aussi désespérément besoin de voir Arthur.

— D'accord, j'en toucherai mot à, euh, Félix, mais je ne suis pas sûre qu'il sera disponible ce soir. Il a dit qu'il avait un rendez-vous prévu. Il a évoqué une *conf call* avec l'Amérique du Sud. Tu sais, le décalage horaire.

— Oh, non, il faut absolument qu'il vienne !

— Je vais insister pour qu'il se libère, promet Leila.

Et elles échangent leur numéro de portable, comme font les personnes civilisées.

— C'est bien dans ta famille qu'on donne aux grimoires des titres grandiloquents, au lieu de les appeler comme tout le monde "livre de cuisine" ou "*Petit Précis de botanique*" ou "*Le Journal personnel de Marie-Madeleine Soubeyrou*" ? demande Élizabeth.

— Euh, répond Leila, prise au dépourvu. Ça dépend ce que tu entends par grandiloquent. "*Prospérité*"... oui, je suppose. Peut-être. Pourquoi ?

Le téléphone de Leila a sonné au moment où elle s'installait au volant de sa voiture de location. La voilà réduite à parler de magie pendant que la pluie battante s'écrase sur son pare-brise.

— Je t'ai dit que j'avais inventorié la bibliothèque de Satie avec Duncan. Ce type est un mordu de magie, et s'il a lu tout ce que l'on a trouvé chez lui, il en connaît vraiment un rayon sur la magie noire, la magie blanche, et toutes les magies de l'arc-en-ciel entre les deux.

Ça ne rassure pas Leila de savoir que Duncan Rattray s'intéresse lui aussi à tout cela, qu'il a la bibliothèque de Satie sous la main, et qu'Élizabeth se mettra en quatre pour lui être agréable. Elle a d'abord apprécié la droiture et la franchise de la nouvelle présidente, mais après avoir rencontré Rattray, elle préférerait avoir quelqu'un de plus retors à la tête des praticiennes.

— C'est bien que vous ayez fait cet inventaire ensemble, dit-elle lentement.

— Nous avons un projet de fonds documentaire commun, explique Élizabeth. Ça aurait des vertus pédagogiques et ça aiderait à désamorcer les problèmes résiduels liés à la méconnaissance de nos pratiques. C'est pour ça que nous recensons la collection de Satie. Évidemment, nous ne voulons pas laisser en libre accès des volumes qui seraient trop dangereux. Nous avons trouvé un ou deux livres plutôt... intéressants. Et des notes. Beaucoup de notes. Sur un grimoire en particulier, intitulé *Harmonie*. Et plus récemment, un autre : *Convoitise*.

Leila ferme les yeux. Pourvu que Satie ne soit pas allé consigner par écrit ce qu'il a appris à son sujet. Le procédé par lequel le grimoire dont elle a hérité permet de transmettre de la charge en cédant un

morceau de son foie. La maîtrise qu'elle a acquise de la grouille.

— Hum, dit-elle en croisant les doigts, si, je crois avoir entendu dire que *Convoitise* avait appartenu à ma famille il y a quelque temps, avant d'en sortir.

Techniquement, elle n'est pas en train de mentir à sa présidente. Pas tout à fait.

— Oui, approuve Élisabeth, cela semble typiquement être le genre de grimoire instable qui se balade de main en main, que personne ne peut garder. Maudit peut-être. Il a été tracé en Europe du sud-est au Moyen Âge, puis il a fait un passage par l'Autriche avant d'atterrir au Maghreb. En tout cas, Duncan a fait main basse sur ces notes comme s'il venait de trouver un trésor. J'ai quand même réussi à lui en subtiliser une partie. Et *Harmonie*, ça vient de chez vous aussi ?

Une seconde. Au Moyen Âge ?

— Non. Jamais entendu parler.

— Tu aurais pu. Les deux volumes ont l'air de faire partie d'une série. *Harmonie* est le second tome de *Convoitise*. Tu es certaine que ça ne te dit rien ?

— Rien du tout.

Leila devrait être soulagée de ne rien avoir à cacher pour une fois, mais elle n'est pas du tout sûre que ce soit une bonne nouvelle. La seule idée que *Convoitise* puisse avoir une suite lui donne déjà le vertige. Elle cherche à se renseigner, à s'accrocher à quelque chose :

— Ces notes, qu'est-ce qu'elles racontent sur *Convoitise* ? Mon arrière-grand-mère s'en est servie, de ce grimoire. Ça m'intéresserait de savoir.

— Oh, pas grand-chose, élude la présidente. *Harmonie*, en revanche, j'ai l'impression que c'était un hobby de longue date pour ton chasseur. Les bribes que j'ai récupérées remontent à dix ans, elles parlent d'une source de vie, de renaissance après la mort, de retour des enfers...

— Un manuel de nécromancie ?

— Peut-être, hésite Élisabeth. Les notes semblent traiter surtout de magie blanche avancée, de soins, de longévité, de protection contre le danger.

Leila réprime un gloussement nerveux. Le tome 2 de *Convoitise*, un grimoire de magie blanche avancée ? Avancée à quel point exactement ? La ligne entre magie blanche et nécromancie n'est pas infranchissable. Après tout, une nécromancienne est essentiellement une sorcière de magie blanche qui se mêle de perturber le cycle de la vie. Au forceps et de manière répétée. Ceux qui pratiquent la nécromancie essayent souvent de faire passer leurs abominations

pour des miracles ; c'est un enjeu de communication.

— L'animation de cadavres ferait plutôt désordre au milieu de tout ce que j'ai lu, estime cependant la présidente. Mais je te concède que ce n'est pas très clair. Au Moyen Âge, les auteurs avaient parfois les idées bizarrement larges sur ces sujets. On pourrait imaginer des zombis protecteurs, comme des sortes de golems...

Convoitise est pas mal versé dans les zombis, mais heureusement, personne n'a plus utilisé ces compétences depuis des générations. À l'exception peut-être du chien de la veille.

— Tu veux m'envoyer tes notes, que je voie si je peux poser la question à Nora à l'occasion ? propose-t-elle à Élizabéth.

Quant à Satie... Cette fois c'est la bonne, elle va lui faire la peau. Il la traquait depuis le départ. Elle l'a laissé s'approcher, elle a laissé ses sens s'émousser. Mais le coup de téléphone d'Élizabéth tombe à point nommé pour lui rappeler qu'elle ne peut pas se permettre le moindre scrupule.

Sa dynastie la classe encore et encore dans la catégorie des monstres dangereux. Elle ferait aussi bien d'agir en conséquence.

— Tiens-moi au courant si tu as du nouveau, dit-elle à la présidente, tout à coup extrêmement pressée de raccrocher.

Elle écoute à peine les salutations d'Élizabéth, puis met fin à la communication et compose immédiatement le numéro de Cassandra. Comme d'habitude, c'est Dita qui décroche.

— Qu'est-ce que tu fais à la maison ? demande Leila. Tu n'es pas à l'école ?

— Non, dit la petite. Je fais du jardinage. Satie m'a donné un coup de main tout à l'heure.

— Quoi ?

— Il a été très sage. Même pas besoin d'un petit mot. Et il est un peu meilleur que toi en jardinage.

— Tu me passes ta douce maman ?

Cassandra la fait patienter un long moment avant de daigner prendre le combiné.

— Tu as l'impudence de m'envoyer ton chasseur sans me prévenir, dit-elle, en faisant comme toujours l'impasse sur la politesse élémentaire. Je croyais que tu ne voulais pas mettre la vie de ma fille en danger.

— Je suis sûre que c'est ta faute, dit Leila en contenant comme elle peut une colère qui ne cesse d'enfler. Tu ne m'aurais pas glissé un petit mot à l'oreille ? Pour que je t'envoie mon familial à la première occasion ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, répond Cassandra.

Argh, elle est vraiment insupportable.

— Tu sais quoi ? décide Leila. Oublie ce que je viens de dire.

C'était mon idée, à cent pour cent. Je savais que tu serais là et je voulais te faire ce cadeau. Tu peux garder le chasseur à condition de me le rendre quand j'en aurai besoin. Et il faudra qu'il soit en bon état. Et tu me devras une faveur.

— Une faveur ? Quantifie ton prix, il est trop imprécis.

— J'aurai besoin de toi d'ici une demi-heure, pour un petit mot de mon choix.

— Entendu, dit Cassandra, un peu trop vite.

Connaissant la mère de Dita, Leila aurait sûrement dû négocier de manière plus habile.

— Et tu planques tous tes grimoires, surtout, insiste Leila.

— Le chasseur aura d'autres choses à l'esprit que de fouiller dans mes tiroirs.

— Très bien, approuve Leila entre ses mâchoires serrées. Je t'ai donné mes conditions, et pour le reste, tu as carte blanche.

Puis elle raccroche au nez de l'autre sorcière tout en appuyant sur le champignon.

Elle ne peut décidément pas s'empêcher d'établir des parallèles entre les sujets d'étude de Satie et cette image grotesque qui ne quitte plus son cerveau, d'un chien à demi vivant, luttant de toutes ses forces pour reprendre pied sur l'asphalte. À quoi joue-t-il exactement ? Et elle ne va surtout pas se demander pourquoi elle en veut autant à Satie d'avoir agi comme un chasseur.



Cassandra est très légèrement vêtue de son kimono de soie rouge, ses cheveux en crinière autour de sa tête. Son teint est lumineux ; elle semble dans une forme éblouissante. Et elle ne grogne même pas en ouvrant la porte à Leila.

— Tu as déjà trouvé moyen de te nourrir sur la bête ? demande cette dernière.

L'autre sorcière la dégoûte profondément, mais telle est la loi entre praticiennes : on essaye de ne pas juger, c'est plus prudent. Et puis, Leila lui a lâché la bride sur le cou.

— Toujours ces questions oiseuses, sourit Cassandra d'un air triomphant.

— Tu fais ce que tu veux, de toute façon. Je viens pour prendre mon paiement. Je veux que tu dises à Satie un de tes “petits mots” de ma part.

— Tu reconnais la supériorité de mon talent.

— Si tu y tiens vraiment.

— Dita pourrait s'acquitter de cette tâche les yeux fermés, sans rien exiger en échange. Et c'est la faveur que tu requérais de moi ?

— Oui, confirme Leila. Dita n'a pas à s'en occuper. Et tout ça reste entre nous.

Leila ne va pas embarquer la petite fille dans un interrogatoire, elle ne va pas l'obliger à forcer l'esprit d'un homme adulte pour lui arracher des informations. Elle a déjà commis l'erreur de recourir à ses services l'autre jour, et ne récidivera pas. Par ailleurs, elle ne souhaite pas que Dita en apprenne trop sur *Convoitise*. La petite fille suit le chemin tracé par sa mère et montre déjà une curiosité excessive envers toutes les choses de la magie, sans aucune discrimination. Magie noire, blanche ou rouge foncé, pour elle toutes les disciplines ont l'air de se valoir. En fait, elle est d'un daltonisme tragique. Un peu comme Satie.

— Tu continues à traiter Dita comme une petite fille, juge Cassandra. Tu ne lui rends pas service. Elle n'a pas besoin d'être protégée.

Mais elles ont déjà eu dix fois cette discussion, et Leila ne veut plus jouer.

— Où est Satie ? Occupons-nous-en tout de suite.

— Chasseur ! appelle Cassandra.

Un pas se fait entendre dans l'escalier.

— J'arrive, j'arrive ! annonce une voix débonnaire qui, paradoxalement, glace Leila jusqu'au sang.

En temps normal, Satie est le genre de type qui fait tout à l'économie, qui vise droit au but, qui vous neutralise d'un regard perçant et d'une remarque sibylline. Là, il est débraillé et nonchalant, s'accoude à la rampe de l'escalier comme une grande gigue désossée, avec un sourire bon enfant qui ne lui sied pas du tout.

— Salut, Leila ! Comment ça va ?

Leila manque de s'étrangler, mais surprend le regard de Cassandra, qui la jauge sans même s'en cacher. Quoi ? Elle pense peut-être que Leila va montrer de la contrariété ou de la jalousie ? Voilà qui est hilarant.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Maintenant, elle est à peu près sûre que Cassandra a jeté son dévolu sur le chasseur avant même qu'elles passent leur marché. Mais Cassandra hausse les épaules.

— Tu m'as donné carte blanche.

Leila a un geste d'agacement.

— Je t'ai donné carte blanche il y a une demi-heure. O.K., peu importe. C'est quand tu veux. Et quand j'ai dit que je voulais un "petit mot", je voulais dire une influence assez massive pour qu'il soit obligé de répondre à mes questions pendant un bon quart d'heure.

Elle garde en tête l'action de Dita sur la plage, lorsqu'elles s'étaient servies de sa magie pour interroger un lycéen. L'effet du "petit mot" n'avait pas duré plus d'une ou deux minutes. Leila a besoin de plus de temps.

— Ce que tu demandes n'est pas sans conséquence, avertit Cassandra. Ton familier a déjà un peu servi. Tu risques de l'abîmer.

— Ça m'est égal, gronde Leila. Fais-le.

Cassandra prend une grande inspiration, puis projette vers le chasseur plusieurs paroles heurtées dans la langue râpeuse et incompréhensible de sa magie. Satie se raidit, encaisse comme s'il était parcouru par une déflagration, puis se tourne vers Leila, l'air vague et encore un peu plus étranger à lui-même.

— Excellent, dit Leila. Cassandra, tu peux nous laisser maintenant. Satie, assieds-toi.

L'homme obtempère, ce qui en soi est déjà dérangeant.

— Je suis chez moi, proteste Cassandra. Et je le forcerai à tout me raconter dès que tu auras quitté ma maison.

— Tu en feras de la bouillie pour chats tout à l'heure si tu veux. Dans l'immédiat, je veux lui parler seule à seul.

Cassandra la foudroie de son regard jaune, puis se drape dans son kimono de soie et s'engage dans l'escalier avec une lenteur théâtrale. Satie la suit des yeux, captivé. Leila doit attendre qu'elle ait disparu à l'étage supérieur pour que l'attention du chasseur puisse se fixer sur autre chose. Enfin des bruits d'eau leur parviennent de la salle de bain du premier, et elle peut entamer son interrogatoire.

— Tu es prêt à répondre à mes questions ?

Il hoche la tête d'un air benêt.

C'est frustrant. Elle voudrait passer sur lui sa colère, et le voilà injoignable par sa faute. Mais tant pis. Les informations avant tout.

— Je veux savoir ce qu'est *Harmonie*, exige-t-elle.

— C'est un grimoire très ancien de magie blanche, énonce Satie d'une voix égale. *Convoitise* et lui étaient liés, il y a longtemps.

— Blanche ? Tu es sûr ? Blanche uniquement ?

Il semble hésiter.

— C'est ce que j'ai lu.

— Tu peux être plus précis ?

— Précis. D'accord. J'ai retrouvé des traces anciennes dans des textes ésotériques du monastère de Strahov à Prague. En particulier un écrit du XVI^e siècle qui parle d'*Harmonie* comme de la suite d'un autre grimoire maudit, innommable. Ils étaient déjà séparés depuis un moment à cette époque-là.

Tout à coup Leila a un peu la tête qui tourne. Elle a toujours pensé que *Convoitise* remontait, au plus, à la seconde moitié du XIX^e siècle. Avec sa couverture de cuir toute simple et

ses calligraphies plutôt sobres, il passe pour un moderne. Les gravures aux couleurs somptueuses, pas du tout entamées par le temps, lui semblaient des imitations d'enluminures anciennes. Le genre de dessins d'amateurs érudits auxquels aurait pu se consacrer quelque praticienne bien née des années 1850, en mal de distraction – et de morale.

Et voilà qu'Élizabeth lui parle du Moyen Âge, puis que Satie confirme avec une histoire apparemment bien antérieure au XVI^e siècle.

— De nombreuses légendes plus ou moins invérifiables entourent *Harmonie*, poursuit-il. En 1904, la correspondance de Raspoutine le situe en Sibérie. Je suppose qu'à ce moment-là, *Convoitise* se trouvait déjà aux mains de ta famille.

Leila se rend compte qu'elle a la bouche ouverte. Raspoutine est un *people* dans leur monde. Qu'il n'ait pas eu le talent au sens où elle l'entend, pas de magie ni de charge, cela importe peu. D'après le consensus, c'était un chasseur-collectionneur de génie qui a amassé une connaissance enviable. De quoi faire pâlir de jalousie Cassandra et Satie réunis, sans aucun doute.

— De quelle magie blanche parle-t-on exactement ?

— On n'en sait pas grand-chose. Les descriptions paraissent toujours un peu excessives. *Harmonie* prétend soigner le corps comme l'esprit. Il connaît tous les sorts thérapeutiques et les remèdes aux maux les plus désespérés.

Et dire que Leila a passé toutes ces années avec *Prospérité-Les Gens* entre les mains, un grimoire qui ne sait que dégrader et pourrir.

— Désespérés à quel point, les maux ?

— À un point extrême, d'après ce que je comprends.

— Du genre maladies incurables ?

Comme les cancers généralisés ?

Satie hausse les épaules, et elle pose les questions qui lui brûlent la langue :

— Ou les sorts de magie noire ? Les sorts de *Convoitise*, puisqu'il lui fait suite ? Les malédictions ?... La mort ?

Le silence plane un instant sur la pièce. Le cœur de Leila bat très fort dans sa poitrine.

— Je n'en suis pas sûr, dit finalement Satie, mais j'aimerais bien le découvrir.

— Tu pistes *Harmonie* depuis des années...

Le chasseur baisse la tête, mais pas assez vite pour dissimuler une expression inhabituelle qui passe sur ses traits. Une sorte de tristesse, voire du découragement.

— Cela fait plus de vingt ans que je suis sur la piste de ce livre,

oui.

— Pourquoi le cherches-tu ?

Il semble éprouver des difficultés à répondre. On dirait qu'il lutte. Il finit par admettre :

— Pour plusieurs raisons.

— C'est-à-dire ?

Quelque chose dans l'esprit de l'homme renâcle. Évidemment, Leila soupçonne Cassandra. La mère de Dita n'a peut-être pas déployé le service de luxe. Ce ne serait pas très étonnant, la connaissant.

— Je l'ai d'abord cherché pour des raisons personnelles, finit-il par articuler.

Leila grince des dents, mais décide de se satisfaire de cette réponse pour l'instant. Elle y reviendra plus tard. Elle a beaucoup de choses plus urgentes en tête que l'histoire personnelle de Satie.

— Et *Convoitise* ? Tu le cherchais aussi ?

— *Convoitise* est fascinant pour quiconque étudie les grimoires en général, et la magie noire en particulier. Les spécialistes de l'ésotérisme ont depuis des siècles de nombreuses interrogations au sujet de ce grimoire. D'où tire-t-il la charge qu'il fournit si gracieusement à ses utilisateurs ? Pourquoi un grimoire qui ne demande rien, même s'il ne se prive pas de prendre ? Certains lui ont attribué une fonction démultipliatrice de charge qui ressemble à ce dont tu as toi-même fait l'expérience. Qui peut l'employer, et pourquoi ? Pourquoi toi et Dita, pourquoi pas Cassandra ? Quelles sont les motivations qui l'animent, sur quel dispositif magique s'appuie-t-il pour ajuster en permanence ses contenus ?

Leila connaît toutes ces questions par cœur, et se doute bien qu'elles n'ont pas de réponse sympathique.

— O.K., coupe-t-elle, on a compris. Tu connais ta leçon, et certes *Convoitise* est fascinant. Mais ce n'était pas ma question. Tu le cherches aussi depuis vingt ans ?

S'il est sur la piste de *Convoitise* depuis tout ce temps, il ne s'est pas immiscé dans les affaires de famille de Leila par hasard à l'automne dernier. Et dans tout l'enchaînement d'événements qui a débouché sur la mort d'Iris, il n'est plus un opportuniste cynique, mais un instigateur de longue date.

— Non, répond-il cependant. J'ai appris l'existence de *Convoitise* beaucoup plus récemment.

— Parce que je t'en ai parlé ?

— Non. J'ai eu connaissance de son existence un peu avant ce soir-là, celui de la mort de Viviane.

Voilà. C'est bien ce qu'elle pensait : il cherchait *Convoitise*. Il les a prises en chasse pour leur grimoire. Il a fait comme Viviane, mais il a été plus malin.

— En somme, tu es un parasite encore pire que feue la reine. Félicitations. Mais autre chose. D'après ce que je comprends, le manuscrit de Strahov ne mentionnait pas nommément *Convoitise*. Alors, quand et comment as-tu pu vérifier avec certitude que *Convoitise* était lié à *Harmonie* ?

Mais voilà que Satie résiste à nouveau. La sueur perle sur son front, il lutte contre quelque chose, offre une réponse péniblement énoncée :

— Quand en septembre dernier Viviane m'a parlé de ta sœur, j'ai fait des recherches dans nos registres. Par habitude et par curiosité. J'ai découvert que Viviane avait dénoncé ta grand-mère aux chasseurs il y a des années, quand elle était son apprentie. Tu le savais ?

Non, elle n'était pas au courant. Elle est donc doublement contente d'avoir électrocuté cette vermine.

— J'ai pensé que Viviane assouvissait une vengeance, continue Satie, ou qu'elle désirait acquérir une ressource bien particulière. Connaissant Viviane, j'ai opté pour la seconde hypothèse. Je suis un collectionneur. J'ai commencé à creuser.

— Les méthodes d'archivage et le fonds documentaire des chasseurs suscitent le respect, vraiment, raille Leila.

Elle trouve qu'il répond systématiquement au plus court et que sa logique est glissante. Il essaye de l'enfumer.

— Ce n'est pas cette enquête qui t'a amené à découvrir *Convoitise*, accuse-t-elle. Tu as obtenu des informations sur *Convoitise* par un autre biais. Lequel ?

Cette fois, il semble réellement inquiet.

— Satie, réponds-moi.

Il se prend la tête à deux mains.

— C'est vrai, oui, je sais.

— Satie. Où as-tu entendu parler de *Convoitise* pour la première fois ? Qui d'autre cherche cette saloperie ?

Toujours pas de réponse.

— Cassandra ! appelle Leila. Viens assurer ton service après-vente.

Cassandra prend tout son temps pour redescendre l'escalier.

— Ton mot ne marche pas.

— Impossible, dit Cassandra. Ce sont tes questions qui sont stupides.

Mais sa curiosité est piquée au vif et elle s'approche du chasseur, l'air intrigué.

— Il résiste ?

Leila part d'un rire amer. Elle est quasiment certaine que Cassandra se paye sa tête. Pourtant, l'autre sorcière explose à nouveau en une de ces incantations désagréables qui font éclater sa magie.

Satie encaisse le choc, mais cette fois, loin de se détendre, il se recroqueville sur sa chaise, pâle comme la mort.

— Formule ta réponse, chasseur, ordonne Cassandra.

Rien ne vient. Cassandra hausse les épaules en se détournant de lui.

— Étonnant. C'est bien la première fois que cela m'arrive. Il est peut-être cassé. Je t'avais prévenue. Si c'est le cas, tu me rembourseras autrement.

L'air du soir sent fort les embruns, et un rayon de soleil fantomatique joue sur la lande derrière la maison de Lorraine. Au loin, au-delà de la falaise qui se découpe nettement sous le ciel peuplé de nuages moutonneux, on aperçoit une mer grise et calme. Aussi calme que Satie. Il suit Leila en silence, l'air absent et doux comme un agneau, d'une tranquillité certes reposante, mais qu'elle trouve déstabilisante.

Elle a passé l'après-midi à préparer des sorts de confusion et d'influence dans sa chambre d'hôtel, pendant que Satie restait chez Cassandra. Cette dernière a profité de la situation sans hésiter, et laissé partir le chasseur d'assez mauvaise grâce tout à l'heure quand Leila est venue le chercher. Il semble complètement drogué. C'est à se demander s'il se rappelle l'interrogatoire auquel Leila l'a soumis ce midi. Et il n'a même pas insisté pour conduire, ce dont l'estomac de Leila est reconnaissant.

Maintenant qu'elle l'a fait envoûter pour lui arracher des informations, sa bouffée de colère contre lui s'est assagie pour laisser place à une grande perplexité. Bien qu'elle y ait réfléchi tout l'après-midi, elle ne sait toujours pas que faire de ce qu'elle vient d'apprendre. Son grimoire a une suite, un frère perdu complémentaire, peut-être un antidote, même si cela reste pure conjecture de sa part.

Elle ne sait comment assumer ces complications. L'existence de *Convoitise* ne suffisait donc pas ? Elle doit aussi accueillir dans sa famille un nouveau grimoire de légende ? Et cependant, elle ne peut s'empêcher de fantasmer – et si sa lignée avait eu, aux origines, un peu de magie blanche ? S'il y avait une part plus lumineuse et positive dans son héritage ? Elle se prend à rêver d'un hypothétique futur dans lequel elle ne serait plus obligée de se cacher, où elle pourrait pratiquer sans honte.

Les derniers jours ont été éprouvants, et cette soirée ne s'annonce pas plus sereine. Voir Arthur dans le contexte de sa nouvelle vie ne peut pas être autre chose qu'une torture pour elle. Son plan est d'expédier le dîner le plus vite possible. Elle doit surtout se débrouiller pour interroger à nouveau Olympe.

C'est Arthur qui leur ouvre la porte.

— Leila ?

Il porte un tablier de cuisine qui lui va comme un gant. Il tient une spatule en bois. Leila sent ses yeux s'écarquiller, et la grouille frémir. Elle tend à Arthur le bouquet de fleurs qu'elle a apporté pour l'occasion, par réflexe, et murmure au dernier moment :

— Pour la maîtresse de maison...

Il fronce les sourcils.

— Lorraine n'est pas encore rentrée. Elle m'a prévenu qu'il fallait rajouter deux couverts, mais... je ne savais pas que c'était toi... vous.

Il prend le bouquet d'un air absent, puis serre la main que lui tend Satie d'un geste un peu mécanique. Au même moment, un bruit de moteur se fait entendre, une Twingo orange arrive à toute vitesse et se gare à côté de la voiture de Leila. Lorraine en descend.

— Vraiment désolée ! s'écrie-t-elle en les rejoignant d'un pas rapide et plein d'enthousiasme. Il y a eu un coup de feu à l'hôpital, j'ai dû rester plus longtemps.

Pour quelqu'un qui a couru et soigné des malades tout l'après-midi, elle sent très bon. Elle a une fossette sur la joue et maintenant Leila en est sûre, si Lorraine s'approche aussi près de vous, c'est pour vous montrer à quel point sa peau est lumineuse et parfaite. En comparaison, Leila se sent plus terne et sinistre que jamais. Elle doit se forcer pour sourire à l'autre femme. Lorraine lui fait la bise sans façon, puis se tourne vers Arthur.

— Je suis vraiment navrée, j'ai à peine eu le temps de t'envoyer un SMS. Et tu as tout préparé tout seul. Je t'ai fait un coup bas. J'espère que tu pourras me pardonner !

Elle le gratifie d'un baiser rapide, mais beaucoup trop sensuel au goût de Leila, qui détourne aussitôt les yeux. Sous sa peau, la grouille enfle et crépite, et son cœur bat comme s'il entendait sortir en crevant sa poitrine. Quand elle ose regarder à nouveau dans leur direction, elle surprend une expression curieuse sur le visage de Lorraine. Mais déjà la maîtresse de maison prend en main ses invités, la mine réjouie et pleine d'entrain.

— Excellent ! Le phénomène à sensation du village chez nous pour le dîner.

— Pardon ?

— On ne parle que de vous deux en ville, dit Lorraine.

Des mots que Leila n'aime pas du tout entendre.

— Et nous allons enfin tout savoir sur la vie parisienne d'Arthur.

Arthur est pris d'une quinte de toux qui se termine par un bruit étranglé. La grouille se met à lentement tourner. Leila frôle Satie en entrant dans la maison, et le chasseur sursaute comme si elle venait de lui refiler une décharge d'électricité statique.

Entrés par la cuisine, ils découvrent les préparatifs d'un dîner pantagruélique.

— Et tu as tué combien de vaches exactement ?

— Un petit troupeau, intervient en riant Lorraine, avant qu'Arthur ne puisse placer sa réponse. Quatre ados à nourrir en comptant Olympe, et le petit qui n'a pas à rougir de son appétit. Il s'en passe de belles dans cette cuisine.

Leila note au passage, rassurée, que les enfants mangent avec eux. Cela noiera le poisson. Mais comment Lorraine s'y prend-elle pour faire vivre tout ce monde sur son salaire d'infirmière ? Ça sent la magie noire. Elle n'a même pas le temps de formuler un commentaire que l'hôtesse la devance :

— J'ai un peu de patrimoine suite à un héritage, sourit-elle avec un naturel désarmant. Sinon, évidemment, avec ce que je gagne, on serait tous morts de faim.

Puis Lorraine s'excuse et file se changer, laissant Leila, Arthur et Satie dans la cuisine.

La soirée s'annonce excessivement bizarre.

Le silence s'installe, inconfortable. Puis Leila et Arthur se mettent à parler en même temps :

— Je peux t'aider ?

— Comment ça va ?

Après une seconde d'hésitation, Arthur reprend :

— Tu peux couper du pain, si tu veux.

Leila se met au travail tandis qu'Arthur entreprend laborieusement de faire la conversation.

— Quoi de neuf ? Vous avez pu vous balader ? Il y a de très beaux panoramas dans le coin.

Leila grimace.

— Euh, dit-elle, désolée, je ne suis pas trop le genre sportif. Le grand air, la nature, ça va cinq minutes, pas plus.

Arthur sourit et se tourne vers Satie.

— Et toi... Félix ? Tu profites de ton séjour ici ?

Satie a l'air un peu perdu. Il inspecte ses ongles.

— Je ne sais plus trop... il me semble que j'ai fait du jardinage.

Il fronce les sourcils, puis conclut avec un sourire :

— Enfin, le principal, c'est que je me suis reposé. Je me sens bien, détendu.

Leila est horrifiée. Le chasseur est complètement amorti. Même Arthur semble étonné.

— Les choses ont pas mal changé depuis... tu sais, explique Leila à l'intention d'Arthur, avec un geste un peu vague.

— J'imagine. Sinon vous ne seriez pas à partir en vacances ensemble ?

— Oh... commence Leila.

Elle distribue depuis deux jours des histoires totalement incohérentes pour justifier sa présence ici. À Arthur, cependant, elle a envie de dire la vérité. Autant que possible.

— Ce ne sont pas des vacances, mais une mission délicate. Diplomatique.

Arthur éclate d'un rire surpris.

— *Toi ? Une mission diplomatique ? Avec lui ?*

Elle serait presque vexée, mais il a raison, évidemment, elle n'a pas du tout le profil. Et de toute façon c'est trop bon de voir Arthur rire. Son hilarité dénoue quelque chose chez elle. Ce qui n'empêche pas le niveau de grouille de continuer à grimper, bien au contraire.

Enfin, Lorraine est de retour. Elle s'est changée en quelques minutes et porte le même style de vêtements que le soir où ils se sont rencontrés : une jupe en toile kaki, un chemisier noir semé de très fines paillettes, et pour tout bijou sa médaille de baptême en or. Ses cheveux châtain ramenés en un chignon décoiffé brillent de santé. Ses yeux pétillent de vie et d'intelligence. Même Satie semble intrigué. Le regard d'Arthur va d'une femme à l'autre ; il est clairement mal à l'aise.

— Venez au salon ! propose Lorraine. Je vous sers un apéritif ?

Arthur se lève comme un diable sorti de sa boîte.

— Excellente idée. Qu'est-ce que vous buvez ?

— Tu as du blanc ? demande Satie, distrait par un énorme chat persan gris qui s'est aventuré dans la pièce pour faire connaissance.

— Je veux bien un verre d'eau, murmure Leila.

Si elle continue à se remplir de grouille, elle ne pourra rien avaler ce soir. Pendant qu'Arthur s'affaire avec les bouteilles, Lorraine s'approche de Satie. Elle pose la main sur son épaule.

— Tu es sûr que ça va, Félix ?

Il lève vers elle un visage surpris.

— Oui, pourquoi ?

— Tu as passé du temps avec Cassandra récemment ?

Il réfléchit un moment, puis acquiesce.

— Attends, fait Lorraine, je vais te servir un remontant.

Elle ouvre le réfrigérateur et en sort une bouteille à moitié pleine d'un liquide verdâtre, qu'elle verse dans un grand verre en le filtrant à travers une passoire métallique.

— Tiens, dit-elle à Satie, bois ça.

« Félix » considère la potion, puis sans dire un mot, il vide le verre d'un trait, faisant preuve une fois de plus d'une confiance de très mauvais augure. Cassandra ne l'a vraiment pas raté, et Leila commence effectivement à se demander si elle ne l'a pas endommagé

de manière définitive.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle à Lorraine qui décapsule à présent une bouteille d'eau gazeuse.

— Oh, juste un cordial que j'administre à tous les gens qui s'approchent un peu trop près de Cassandra. Tu sais qu'elle a une réputation de rebouteuse au village ? Tu la connais d'où ?

Elles ont partagé un cachot pendant quelques jours, chez la reine des sorcières de Paris, celle que Leila a tuée. Elles ont une Dita en commun.

— En fait, je connais surtout sa fille, explique Leila en saisissant le verre d'eau que lui tend Lorraine.

— Ici, tout le monde est au courant pour Cassandra. Jusqu'à récemment, ça n'a pas créé trop de problèmes. Personne n'y va sans en avoir envie. Mais pour les étrangers, je ne sais pas.

— De quoi est-ce que tu parles ? demande Satie en reposant son verre. Au courant pour quoi ?

— Oh, fait Lorraine. J'espère qu'elle n'a pas trop abusé. Elle a dû te trouver particulièrement à son goût.

Le chasseur se frotte le crâne, l'air perplexe. Leila voudrait bien que Lorraine crache le morceau. Elle insiste :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et tu lui as donné une potion magique pour... ?

Lorraine hausse les épaules avec un sourire.

— C'est juste un fortifiant aux plantes un peu alcoolisé. Cassandra n'est pas méchante, mais elle a des... appétits.

Pendant une ou deux secondes, Satie vire au verdâtre. Puis ses traits se détendent, et avec une moue, il soulève le gros chat gris pour le prendre dans ses bras et se met à le caresser.

Cette fois, Leila en est sûre. Cassandra l'a lobotomisé. Et la réaction de Lorraine est vraiment bizarre. Difficile de faire la part des choses entre les secrets d'un village normalement constitué, les petites manies des rebouteux de campagne, et... autre chose de plus sinistre et de familier.

— Il va falloir que j'en parle à Cassandra, dit Lorraine en leur faisant signe de la suivre dans le couloir. Elle a cette vision darwinienne de la société, mais je n'aime pas quand elle s'en prend aux personnes sans défense.

Leila manque d'avaloir de travers sa gorgée d'eau gazeuse. Satie, sans défense ? Cette fois c'est sûr, elle aura vraiment tout entendu.

— Bon, dit Lorraine, mais ne vous inquiétez pas trop. J'espère juste que tu n'es pas du genre possessif.

Son regard pétille. Elle s'amuse à leurs dépens. Leila ouvre de grands yeux innocents.

— Ah, tu veux dire, est-ce que je le partage ? En fait, il n'est pas

vraiment à moi, pas dans ce sens-là. C'est un électron libre. Je me fais du souci pour sa santé, mais c'est un grand garçon...

— Oh, pardon, dit Lorraine, je croyais... vous êtes amis ?

Satie se met à rire.

— Associés, d'une certaine manière. On collabore sur un projet.

— Ah, acquiesce Lorraine, qui fait de toute évidence semblant de comprendre quelque chose à ces non-explications. Bon. J'irai demain dire deux mots à Cassandra.

Leila, quant à elle, préfère éviter que Lorraine et Cassandra parlent d'elle en son absence.

— C'est gentil, mais je dois avoir une discussion avec elle de toute façon, alors, je vais m'en occuper moi-même.

Le salon est une grande pièce agréable où brûle un feu de cheminée. Des fauteuils profonds, des tapis moelleux, des tableaux, des objets design.

— Cette maison est vraiment immense, fait remarquer Leila.

— Oui, et encore, tu n'as pas vu la bibliothèque.

En entendant ce mot, Leila ne peut s'empêcher de couler un regard à Satie, mais il l'ignore complètement. Il a apporté le chat avec lui et semble décidé à faire ami-ami. Bah. Du moment qu'il se calme cinq minutes sur les envies de meurtre.

La maison, suppose Leila, doit faire partie de l'héritage évoqué plus tôt par Lorraine.

— Ça doit être nécessaire, pour loger tous ces enfants. Tu en as vraiment adopté quatre ? Toute seule ?

Quitte à faire la conversation, autant y aller franchement.

— Oui, dit Lorraine. Plutôt récemment, d'ailleurs. Ils avaient tous besoin d'un foyer. C'est une sorte de vocation chez moi. J'ai la chance d'être jeune et en forme, à l'aise financièrement, et stable dans ma vie, alors, ça aurait été dommage de ne pas en faire profiter ces enfants qui avaient besoin de repères.

C'est sans doute la grande différence entre nous, pense Leila avec amertume. Pas étonnant qu'Arthur ait succombé au charme de cette femme. Elle est tout ce qu'il a toujours recherché.

— Comment va Olympe aujourd'hui ? demande Leila. Est-ce qu'elle mange avec nous ?

— Elle reste un peu dans son coin ; je pense qu'il faut respecter sa bulle, en particulier ces jours-ci. On essaye de lui faire savoir que la porte est toujours ouverte, mais on ne peut pas s'imposer. Après une agression, on a besoin de se prouver qu'on peut reprendre sa vie en main.

Leila hoche la tête. Ça, elle peut le comprendre.

— Je pense qu'il lui faut des parents solides, dit Lorraine, quelqu'un pour la protéger.

— Sans doute. J'ai entendu dire que sa mère avait disparu de manière tragique.

— Elle s'est jetée de la falaise à la fin de l'hiver ; elle était notoirement instable. Tout le monde le savait ici au village. Elle consultait à l'hôpital. Mais les brumes de mars ont eu raison de sa détermination à remonter la pente. C'est très triste.

— Elle a vraiment sauté de la falaise ? demande Leila.

— Ah... Arthur n'a pas eu le temps de t'en parler. C'est là qu'on s'est rencontrés. Le jour où la mère d'Olympe a sauté.

— Vous étiez là ? Tous les deux ?

Leila ne comprend pas, a du mal à se représenter la scène. Que s'est-il passé exactement ?

— Leila, écoute... Ce n'est pas à moi de te raconter, je préférerais qu'Arthur le fasse lui-même, s'il le souhaite. C'était un jour particulièrement glauque de la fin de l'hiver, et je suis contente que tout cela soit derrière nous à présent. Ce que je voulais dire, c'est qu'Olympe a peut-être besoin d'aide. Ce n'est pas bon pour elle de vivre seule dans cette maison abandonnée. Pour une raison que j'ignore, le village ferme les yeux pour le moment, mais c'est une erreur. Ce qu'il lui faut, c'est un foyer.

Leila n'a pas de mal à se forger une théorie pour expliquer l'inertie du village. Ça sent le « petit mot » bien placé. Elle voit d'ici Dita adressant quelques paroles bien calibrées à la police, aux professeurs ou aux services sociaux. La petite fille semble vraiment prête à aller très loin pour protéger Olympe à sa façon et lui apporter un foyer. Mais dans une bataille pour la garde d'une adolescente, Leila ne voit pas comment une petite fille de sept ans pourrait l'emporter sur une femme adulte qui a déjà fait ses preuves en matière d'éducation.

— Il faudrait aller chercher les jeunes pour le dîner, lance Arthur depuis le seuil du salon.

Il semble avoir pris prétexte des préparatifs pour se réfugier dans la cuisine, et Leila ne peut pas lui en vouloir. Elle est arrivée depuis une demi-heure, et l'envie de partir en courant ne passe pas.

— J'y vais ! s'écrie-t-elle en se levant. J'entends la musique, je vais me diriger à l'oreille !

Les jeunes écoutent Téléphone – *New York avec toi*.

— Ça existe encore, ce truc-là ? s'exclame Leila.

— C'est intemporel ! proteste Enzo en secouant ses incroyables boucles chocolat.

Aujourd'hui il porte un t-shirt sur lequel est dessinée une licorne qui n'a pas l'air de vous vouloir que du bien. Leila esquisse quelques pas de danse avec lui. Draguer des ados pour avoir des informations, non, elle n'est pas au-dessus de ça. Ils sont bientôt

rejoints par un jeune garçon qui doit approcher des dix ans et se présente comme Alexandre. Les deux grandes filles adoptées par Lorraine sont là aussi, Lise et Annabelle. Elles ne dansent pas, mais regardent les autres se trémousser avec envie.

Après quelques minutes, Leila s'enquiert d'Olympe.

— Elle est dans sa chambre, lui apprend Lise, une blonde potelée. Elle est secouée, mais ça va aller.

— Oui, dit Annabelle. Lorraine va l'aider comme elle nous a tous aidés.

— Ça fait longtemps que vous vivez avec Lorraine ? demande Leila.

— Deux ans, compte Lise.

— Trois pour moi. Elle m'a sauvé la vie.

Lise acquiesce.

— C'est grâce à elle que j'ai réussi à sortir de la drogue.

— Moi, dit Annabelle, je couchais avec n'importe qui. J'avais tellement mal que c'était insupportable.

La jeune fille montre son avant-bras, retroussant la manche de son t-shirt pour révéler une peau ravagée, boursoflée de cicatrices.

— Même ça, ça ne suffisait pas à faire disparaître la douleur. J'étais prête à faire quelque chose de terrible. Et puis, Lorraine est arrivée... et elle m'a permis de retrouver la paix.

Les autres se sont rapprochés et hochent la tête de concert. Apparemment, Lorraine fait cet effet à tout le monde. Au point d'amener des ados à confier leur pire cauchemar, avec un naturel désarmant et à une quasi-inconnue.

— Olympe va s'en sortir, estime Enzo. Elle a l'air fragile, mais elle est solide, elle va rebondir. Je pense qu'elle va rester avec nous. Moi aussi, j'ai perdu mes parents et mon petit frère dans un accident de voiture. Lorraine peut l'aider.

Leila sourit, demande où est la chambre d'Olympe et bat en retraite. Elle fait une overdose de bons sentiments. Ça doit être ça le problème : elle est sortie de l'endroit où elle grouillait pour s'aventurer en pleine lumière, et ça lui fait mal aux yeux. C'est bon, elle a compris. Lorraine est une sainte. Elle entend la joyeuse troupe s'élancer en riant dans l'escalier, vers la table familiale et ses mets généreux. Elle, silencieuse, frappe discrètement chez Olympe et s'introduit dans la chambre sans attendre la réponse.

L'adolescente est sur son lit, adossée contre le mur sur une pile de coussins et emmitouflée dans un plaid.

— Salut, Olympe. Comment te sens-tu ? Tu as faim ?

La jeune fille lève vers Leila des yeux mornes dans un visage pâle, mais qui guérit à toute allure.

— Non. J'ai surtout envie d'être seule.

Leila ignore délibérément le souhait exprimé par l'adolescente. Elle n'est pas là pour veiller sur ses sentiments, ni sur la façon dont elle se répare après l'agression. Ce n'est pas son job. Ça, au moins, c'est une des choses qu'elle a comprises à force d'exercer son métier d'esthéticienne et d'échouer à apporter du bien-être aux gens. Ce n'est pas son truc. Elle est là parce qu'elle l'a promis à Dita, et aussi malgré ce qu'elle a promis à Dita. Elle fera ce qu'il faut pour étouffer le début d'incendie qui consume déjà le village. Elle peut le sentir, sous la fine croûte des conventions sociales. Tout cela va voler en éclats. La seule question, c'est quand et comment.

— Tiens, c'est pour toi, de la part de Dita.

Le cadeau de la petite, emballé dans un mouchoir en coton, est un bijou, un petit pendentif doré qui représente un agneau, probablement acquis dans une boutique de bondieuseries. Leila ignore de combien d'argent la petite fille dispose, mais il est évident qu'Olympe est importante à ses yeux.

C'est un drôle de cadeau, il faut bien l'admettre.

— Mon premier bling, soupire Olympe, et c'est une petite fille de sept ans qui me l'offre.

— Ce n'est pas du toc, fait savoir Leila. Elle a cassé sa tirelire. Tu veux que je t'aide à l'attacher autour de ton cou ?

— Non, merci.

Leila sent la communication se rétrécir, ça va couper, il faut qu'elle se faufile dans le trou de souris, il faut qu'elle rapporte quelque chose de positif à Dita sur son amour.

— Dita se fait beaucoup de souci pour toi. Elle t'aime beaucoup, tu sais.

— Je vais bien. Lorraine dit que je peux rester aussi longtemps que je le souhaite. Je me sens en sécurité ici. Je n'ai pas mal et je n'ai plus peur.

— Dita se ferait une joie de te voir plus souvent, elle aussi.

Olympe soupire.

— Écoutez, ne le prenez pas mal, mais je ne comprends pas trop pourquoi elle vous envoie. Tout va bien maintenant. J'ai traversé une passe pénible, mais ça va s'arranger.

L'adolescente est vraiment difficile à percer à jour. Leila change de sujet.

— Tu as entendu ce qui était arrivé à tes agresseurs ?

— Oui. C'est chelou.

La jeune fille a rougi.

— Dis-moi, tu... as fait des cauchemars récemment ? Tu as rêvé de tout ça... tu as rêvé d'eux ?

— Non, dit très vite l'adolescente.

Leila est sûre qu'elle ment.

— Tu ne comptes toujours pas porter plainte contre eux ?
— Non. Je ne veux pas attirer l'attention sur moi. Je veux rester ici. Lorraine dit qu'elle pourrait probablement m'adopter.
— Ah. Et tu voudrais qu'elle le fasse ?
— Qui n'a pas envie d'avoir une famille normale ?
— Tu seras majeure dans un peu plus d'un an, fait remarquer Leila.

— Oui, à la base c'était mon plan, attendre sagement la majorité. Mais j'ai besoin d'amis, d'être entourée. Et ne le prenez pas mal, mais Dita et sa mère sont vraiment trop étranges pour moi.

Et c'est toujours le même problème, n'est-ce pas ? Les gens normaux veulent confier leur amour à des personnes normales, pas à des monstres. Ces choses-là se sentent.



Leila n'a quasiment pas touché à son assiette. Pour être plus exacte : elle a coupé, touillé, et fait un vrai carnage, mais n'a rien avalé. Elle est si agonie de grouille qu'elle ne voit plus vraiment clair. La charge n'a fait que croître pendant tout le dîner ; à chaque fois qu'elle pose les yeux sur Arthur ou qu'elle entend le son de sa voix, la population de cafards augmente encore.

— Tu n'aimes pas, Leila ? s'inquiète Lorraine.
— Si, bien sûr, tout est vraiment succulent. Mais je n'ai pas très faim.

— Toi non plus, tu n'as rien mangé, Arthur.
— Oh, ne te fais pas de souci pour moi, ça fait des mois que tu me fais engraisser avec tes petits plats, ce n'est pas un coup de mou passer qui va me faire manquer.

Il dit qu'il s'empâte, mais c'est faux. Il est aussi beau que dans les souvenirs de Leila, sinon plus. Même vêtu comme un instit au chômage, avec son t-shirt défraîchi et son jean usé, il dégage cette énergie dont elle ne parvient pas à se rassasier.

Il semble serein et à l'aise, mais tout à l'heure, il a fait tomber son verre en passant le pain à Annabelle. Et quelqu'un a mis le couvert en inversant les couteaux et les fourchettes. Les ados ont moqué Alexandre, mais ce n'est pas Alexandre qui a mis le couvert, c'est Arthur. Depuis le début du repas Leila l'observe, à l'affût de la moindre anomalie, tandis que les cafards entament une danse lente, comme une sorte de pogo funéraire avec des accents de cannibalisme.

Lorraine fait la conversation avec Satie, c'est-à-dire que Lorraine bavasse et que Satie répond à grands coups de phrases à l'emporte-

pièce, cinq ou six mots, sujet-verbe-complément. Leila lève les yeux de son assiette où elle est en train de torturer une pièce de viande, et son regard croise celui d'Arthur. Il la dévisage avec bienveillance et sympathie, et en même temps, avec une expression si intense qu'elle en est bouleversée. Évidemment, tout ça c'est dans sa tête. Elle s'éclaircit la gorge.

— Comment se porte ta famille après tout ce temps ?

Ils sourient tous deux, parce que sa famille, c'est un poème.

— Bien, bien, dit Arthur. Je ne les vois plus beaucoup, depuis que je suis ici au bout de la terre, mais j'ai des nouvelles.

— Ta maman ?

— Toujours aussi formidable. Elle garde ses neuf petits-enfants ensemble sans problème, toute seule. Ou avec son amant, parce qu'elle a un nouvel amant.

— Ah ?

Pendant un moment, l'idée de madame Sissi, avec ses jambes en poteaux télégraphiques, ses cheveux filasses et clairsemés, son rouge à lèvres vermillon qui file, et sa beauté détonante de femme puissante, avec un homme, est tout simplement trop fascinante pour que Leila puisse passer à autre chose.

— Je sais, dit Arthur avec un geste de lâcher-prise. C'est...

— C'est trop d'amour.

— Voilà. Il est général en retraite, célibataire endurci pour ne pas dire fossilisé, et elle trouve encore moyen de lui faire changer ses habitudes pour elle. Et c'est réciproque. Ils se sont mis au parapente tous les deux, à soixante-dix ans passés. C'est Yann qui m'a raconté. Moi, je pense que je n'aurais pas eu les mots. Il fallait Yann et sa précision clinique pour faire passer le concept. C'est comme deux continents qui se percutent : formidable, effrayant, cataclysmique.

Leila rit.

— Quatre-vingt-dix pour cent d'amour, dix pour cent de pure terreur.

Le sourire qu'Arthur lui rend lui coupe le souffle. Comme il s'anime quand il parle de sa famille ! Elle perçoit vaguement que les autres conversations de la table ont périclité autour d'eux et que tous les yeux sont braqués, toutes les oreilles dressées vers leur échange, mais elle ne peut pas se résoudre à détacher son regard de cet homme.

— Et Yann ?

— Raide comme la justice. Il a décidé de nous débarrasser de la mafia et de la drogue à lui tout seul.

Arthur fait la grimace :

— Je me demande si c'est bien raisonnable. Mais son

frère jumeau est rentré de Syrie, et il a de l'inquiétude à dépenser.

— Je ne savais pas que Yann avait un jumeau, s'étonne Leila.

— Cédric. Tu ne l'as probablement jamais croisé ; il est journaliste, toujours en vadrouille dans les pires endroits. Il est complètement fou, c'est le plus hardcore de nous tous. Et tu as entendu parler de Gaël.

Leila hoche la tête. Madame Sissi évoque régulièrement Gaël, son fils écologiste, celui qui a lâché le droit des affaires pour mener un commando de Sea Shepherd en mer de Chine. À bien y réfléchir, tous les Sissi ont des accointances avec la guerre et le conflit, même ceux qui professent l'amour de la nature.

— D'après ce que j'entends, Cédric est rentré dans un drôle d'état, dit Arthur.

— Tu ne l'as pas vu depuis son retour ?

— Non.

Leila sait à quel point la famille est importante pour les Sissi, et sans les connaître tous, elle a compris qu'en cas de malheur, ils savaient comme aucun autre clan resserrer les rangs autour de leurs blessés. Qu'Arthur se tienne à l'écart suffit à l'inquiéter.

— Et vous, Leila, intervient Lorraine avant qu'elle puisse creuser, vous avez de la famille ?

— Pas vraiment. Nous ne produisons pas de générations pléthoriques. Ma grand-mère et ma mère sont décédées.

— Pas de frères et sœurs ?

— Une demi-sœur.

Arthur et Satie échangent un coup d'œil. Ils se figurent probablement qu'elle parle d'Iris, quand en réalité elle pense à la gamine.

— Et toi, Lorraine ? Ta famille ?

— Pas de frères et sœurs. Je n'ai plus mes parents. Comme chacun peut le constater, je me suis rattrapée en m'entourant d'enfants adoptés.

Peut-être que Lorraine ne peut pas avoir d'enfant. L'idée que Lorraine pourrait faire un enfant avec Arthur est terrifiante. Le savoir à la tête d'une famille nombreuse avec cette femme est déjà bien assez traumatisant.

Lorraine a un petit sourire triste avant de s'emparer du plat pour le faire tourner à nouveau.

Quand les adolescents en ont enfin terminé avec le rôti, Arthur se lève et commence à empiler les assiettes. Les jeunes quittent la table en bande, prétextant l'urgence de se dégourdir les jambes. Leila les suspecte d'être partis fumer, mais Lorraine la détrompe. Les enfants adoptifs de Lorraine ne fument pas. Ils volent peut-être des gâteaux, mais c'est le pire de leurs vices.

Leila éprouve, elle aussi, un besoin aigu de bouger et d'agir.

— Je vais t'aider à débarrasser, propose-t-elle à Arthur.

Elle brûle de parler avec lui seule à seul. Elle doit découvrir exactement où il en est ; elle pense qu'elle trouverait dans un diagnostic factuel le moyen de passer à autre chose et d'entamer enfin le chapitre suivant de sa vie, comme il semble lui-même l'avoir fait. La cuisine est envahie de vaisselle sale. Ils rangent méthodiquement, optimisant la charge du lave-vaisselle, rationalisant les piles. Même à une tâche aussi prosaïque, ils travaillent bien ensemble, synchronisant sans peine leurs gestes.

— Tu fais toujours de la boxe ? demande Leila.

— Il y a un punching-ball ici, dans la bibliothèque. Et j'entraîne quelques jeunes du coin. Mais j'en ai moins besoin aujourd'hui.

— Ah. C'est bien.

— La vie en Bretagne, dit Arthur en hochant la tête, c'est reposant.

— Loin des folles soirées parisiennes, loin des parents impossibles, loin des cours de récréation, avec le bruit des mouettes pour tout piaillage étourdissant ?

— Voilà. Je suis bien ici. J'ai trouvé une forme de sérénité. Il y a de la vie aussi, avec tous ces enfants. Les ados, ça vous tient en forme. Ils ont tous eu des vies rocambolesques, voire difficiles, et maintenant ils ont besoin de repères, de la compagnie d'adultes qui ont la tête bien sur les épaules.

— Et ça, c'est toi.

— Non, c'est Lorraine.

Un sourire rêveur, tendre et mélancolique joue sur ses lèvres. Leila recommence à charger des assiettes dans le lave-vaisselle : bang, bang, clang.

— Et toi, toujours citadine dans l'âme ?

— Plus que jamais. J'ai besoin de la foule. Je ne pratique plus, je disperse ma charge maintenant.

Ils se regardent. Ils ont grandi, mûri, les éléments chaotiques de leurs vies se sont apaisés. Alors, après tous ces efforts si adultes, pourquoi leur conversation sonne-t-elle aussi faux ?

— Plus de magie noire du tout ? demande-t-il tout bas.

— Plus de magie, tout court. Je n'avais rien d'autre à me mettre sous la dent, alors, quand j'ai arrêté la magie noire, j'ai tout arrêté.

— Ce n'est pas à cause de moi, j'espère ? J'ai cru comprendre que tu avais beaucoup de talent.

Elle fait la moue. Elle ne sait pas trop comment prendre la question d'Arthur. On pourrait croire qu'il est resté loin d'elle pour qu'elle puisse continuer à exercer la magie noire sans crainte d'être ralentie ou gênée par la petite morale humaine d'Arthur, par

sa fragilité, que c'est pour ça qu'il l'a laissée. Mais qu'est-ce que ça fait d'elle ? Une sorte de bête de foire prodigieuse, voilà comment il la voit. Avec raison sans doute.

Un verre ballon lui glisse des mains et va s'écraser dans l'évier profond.

— Oh... désolée... tu me connais, je suis maladroite, je casse tout ce que je touche.

— Ce n'est pas grave. C'est juste un verre. Et ce n'est pas vrai que tu casses tout ce que tu touches. Par exemple, avec Dita, je trouve que tu as fait du bon travail.

C'est vrai qu'elle a sauvé une petite fille, elle qui ne savait que maudire, pourrir et foudroyer. Mais elle a plutôt échoué sur le service après-vente. Et évidemment, si l'on rapporte sa réussite au palmarès de Lorraine qui semble être une véritable machine à guérir, à requinquer, à adopter...

Ils travaillent un moment en silence, perdus dans leurs pensées.

— Ce n'est pas à cause de toi que j'ai arrêté la magie, ment-elle, parce que la chose horrible qui est arrivée à Arthur est l'une des principales raisons pour lesquelles elle a mis un terme à sa pratique. Je préfère éviter de semer la désolation partout sur mon passage, maintenant que je peux.

— Ce n'était pas possible avant ?

— Non. Peu après notre rencontre, j'ai découvert le moyen de me débarrasser de la charge sans foudroyer mes proches, et sans lancer des sorts de cheval.

— Ah, la foudre...

Elle sait que cela lui rappelle des souvenirs amers. Quand elle a perdu le contrôle de la grouille et foudroyé Dita en novembre, elle aurait dû aussi frapper Arthur, mais pour une raison inconnue il a été épargné. Il en a conclu qu'elle ne le considérerait pas comme un proche, malgré ses démentis répétés. Leila ne comprend toujours pas comment il a pu échapper à cette décharge phénoménale qui aurait dû le tuer. Cela lui avait semblé tenir du miracle, mais comme elle faisait des efforts surhumains pour ne pas s'attacher à lui à l'époque, précisément pour ne pas le mettre en danger, elle ne s'était pas vraiment arrêtée sur les origines de cette anomalie.

— J'ai une question à te poser, si cela ne t'embête pas, dit Arthur.

Leila se prépare à entendre quelque chose de difficile, retient son souffle, évite de toucher les verres. Il hésite :

— C'est un peu difficile à formuler.

— Ne t'inquiète pas. Tu sais que tu peux me dire n'importe quoi.

— Depuis que nous nous sommes quittés... Est-ce qu'il est possible que tu m'aies laissé un peu de quelque chose, de la magie résiduelle ou un truc du genre ?

Leila est immédiatement sur le qui-vive.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Depuis plusieurs mois, je peux voir quelque chose chez les autres. Comme une sorte d'aura...

Elle sourit.

— Je ne savais même pas que ça existait.

— La magie ne te fait pas “voir” des choses, percevoir des informations qui ne sont pas à la portée du commun des mortels ? s'étonne Arthur.

— Pas vraiment. En tout cas, pas des auras.

— Ah bon. Ce n'est pas l'image que je me faisais du don. Je pensais qu'il y aurait une sorte de fluide.

Elle est obligée de sourire à nouveau, parce qu'il a le chic pour toujours trouver les métaphores les plus baba cool pour parler du talent.

— Il y a la charge, explique-t-elle. Mais personne ne la voit. Certains peuvent la sentir. Moi, j'y arrive de temps en temps, sous certaines conditions, chez certaines personnes, et depuis peu. Et Satie aussi, je pense.

— Quel est le rapport avec Satie ?

Ça ne l'enchanté certes pas, mais elle a le sentiment de devoir préciser ce qui la lie à l'autre homme.

— Chez Viviane, il a, euh, comment dire...

Il faut qu'elle crache le morceau, mais elle a honte, son visage s'empourpre.

— Dis-moi. Tu peux tout me dire. Chacun son tour d'être mortellement embarrassé.

— D'accord, d'accord. Il a mangé un bout de mon foie.

Arthur est verdâtre. Il peut tout entendre, mais visiblement, ça ne veut pas dire qu'il puisse tout digérer. Leila fait la grimace.

— Désolée.

— Non, dit-il, c'est moi qui suis désolé. Je crois que j'en ai assez entendu pour aujourd'hui. Je n'aurais pas dû me montrer aussi curieux.

Il lui tend des assiettes à dessert et des petites cuillers. Elle saisit la pile en espérant qu'il n'entende pas le grouillement des cafards. Ceux-ci, ne trouvant plus de place sous son épiderme, se sont mis à emplir bruyamment sa gorge, son œsophage, son estomac.

— Tu veux bien mettre tout ça sur la table ?

Elle émet un coassement étranglé, et puisqu'il la congédie, elle retourne en vibrant vers la salle à manger.

Quand elle regagne la table avec les assiettes à dessert, elle trouve Lorraine en grande conversation avec Satie. Tous deux se taisent à son entrée et se lancent dans un échange virtuose

de banalités sur les horaires des marées.

Lorraine sort pour aider Arthur à la cuisine, et Leila reste seule avec Satie. Seule dans une pièce avec le grand méchant loup – ce qui aurait pu générer encore la semaine dernière une attaque de panique en bonne et due forme ne lui fait plus ni chaud ni froid. Il faut dire qu'elle perçoit le monde à travers une épaisse couche de grouille, et que Satie est resté d'un calme très peu habituel. Elle est presque obligée de s'en inquiéter.

— Tu as envie de me tuer, là ?

— Bof, répond-il.

Non. Décidément il n'est pas encore revenu à son état normal. Elle ne s'attendait pas non plus à ce que les tisanes aux plantes de l'infirmière viennent à bout de l'effet Cassandra. Peut-être est-ce le bon moment pour lui poser quelques questions ?

— Que voulait Lorraine tout à l'heure ? s'enquiert Leila. Ça avait l'air très intéressant.

Lorraine parle librement de magie et de sorcières, offre des potions, et est ici depuis assez longtemps pour comprendre le village.

— Elle m'a proposé une thérapie, dit Satie.

Leila en tombe presque de sa chaise.

— Une quoi ?

Sa deuxième réaction, qui talonne la première, est un fou rire incontrôlable. Elle en a les larmes aux yeux et se calme à grand-peine sous le regard blasé du chasseur.

— Apparemment, explique-t-il, Lorraine aide les villageois qui ont besoin de s'épancher. Elle pense que j'ai beaucoup de colère et de violence en moi et qu'avec son assistance je peux les surmonter.

Leila se met à pouffer de plus belle.

— Genre imposition des mains, ou genre psychanalyse ? Je pense qu'il faut vraiment qu'on se tire d'ici, s'étrangle-t-elle. En tout cas, merci, ça faisait un moment que je n'avais pas autant ri.

— Tu ferais mieux de t'occuper de ta grouille, observe Satie. La proximité de Prof ne te réussit pas.

Leila ne répond pas. Elle a maintenant l'absolue certitude que la recrudescence ponctuelle de charge est due à la présence d'Arthur. Les accointances entre Arthur et les cafards sont encore plus manifestes qu'à l'automne dernier. Elle se demande un peu ce qu'elle doit faire de ce constat. Et voilà qu'il pense avoir de la magie.

— Toi qui as si bien étudié les praticiennes, se risque-t-elle à demander, tu avais connaissance de ce genre de phénomène ? L'existence de personnes, ou de relations, susceptibles de faire exploser la grouille ?

Satie la jauge d'un air pensif, puis secoue la tête.

Si leur discussion n'avait pas à l'instant porté sur la charge et

ses mystères, Leila aurait probablement manqué ce qui se produit ensuite – une altération de l'ordre de l'infime, un simple décalage dans les battements de son cœur, un coup de fatigue très passager, un minuscule déjà-vu. Une ombre passe sur le visage de Satie. Puis, plus rien.

— Tu as senti ?

Il hoche la tête. Oui, il s'est passé quelque chose. Une perturbation de la grouille.

Arthur arrive deux secondes plus tard avec un dessert, une sorte de gâteau, ou de glace, à moins qu'il ne s'agisse d'un plateau de fruits. Leila n'en a pas la moindre idée. Les cafards l'acclament avec enthousiasme dès qu'il paraît. Il marche comme un danseur ou comme un fauve, inconscient de sa propre perfection. Leila cherche son regard et l'attrape avant qu'il n'ait pu se barricader à nouveau. Elle a l'impression de saisir un pan de son âme qui dépasse, coincé dans l'entrebâillement d'une porte mal fermée. Elle se sent vraiment pathétique. Que fait-elle ici exactement ? La charge flambe.

Lorraine revient à son tour, pétillante, les lèvres rouges, savamment décoiffée, très légèrement débraillée. Elle caresse Arthur du regard en s'asseyant, les joues roses, l'air épanoui. La jalousie envahit Leila, et la grouille redouble. Sans réfléchir, sur une impulsion, elle décide de mettre quelques cafards à gauche. Elle en canalise une partie en direction de son voisin.

— Aïe ! s'exclame Satie.

— Ça ne va pas ? s'inquiète Lorraine.

Le chasseur fusille Leila du regard.

— Encore ton ulcère ? demande innocemment celle-ci.

Lorraine écarquille les yeux. Il faut dire que Satie a un très bon coup de fourchette. Mais de fines gouttes de sueur ont fait leur apparition sur le visage du chasseur, étayant l'improbable explication. Leila a peut-être un peu forcé sur le transfert de grouille.

— Je peux sans doute te concocter une tisane qui aidera, propose la maîtresse de maison.

Cette femme semble tout résoudre à coups de tisanes.

— Non, le mieux c'est qu'on y aille, dit Leila en se levant, sans même attendre le dessert. Je n'avais pas vu l'heure, mais comme je te l'avais dit, Lorraine, on a une *conf call* avec le Brésil dans vingt minutes. Merci pour le dîner, c'était délicieux !

Arthur lui lance un regard gêné, puis détourne les yeux presque immédiatement. Elle sait qu'elle se montre grossière, mais elle a sa dose.

Satie lui prend glamment le bras (elle sursaute quand même un peu) et après avoir salué leurs hôtes, ils empruntent le petit chemin qui conduit à l'emplacement où Leila s'est garée tout à l'heure. Dès

qu'ils sont hors de portée de la maison, il fait volte-face et lui barre le passage.

— Tu peux me dire à quoi tu joues ?

— Aïe, proteste-t-elle.

On dirait qu'il va se remettre de sa journée chez Cassandra, finalement. À l'aller il était paisible et presque absent, et maintenant, Leila retrouve l'ennemi qu'elle connaît. Elle sent la volonté du chasseur qui tétanise chacun de ses muscles – la nuit tombée lui donne ce pouvoir sur elle. Elle étouffe et ne peut pas bouger. Mais elle grouille de cafards, et n'a qu'à les motiver d'une pichenette pour qu'ils aillent faire une ou deux cabrioles sous la peau de son assaillant. Il la lâche avec un grognement de frustration.

Voilà, merci Dr. Pavlov, il y a du progrès, pense Leila. La prochaine fois, si on pouvait éviter d'en passer par la case « violence et tentative de meurtre », elle trouverait ça assez reposant. Elle remet de l'ordre dans ses vêtements, reprend son souffle. Il fait noir autour d'eux, aucun témoin à la scène, à part le vent qui balaie la lande. Les lumières éparses du village brillent au loin. Excellent décor pour une discussion houleuse entre assassins potentiels.

— J'ai envie de t'étriper, gronde Satie, et pour une fois ça n'a rien à voir avec la magie. Qu'est-ce qui t'a pris de me laisser avec Cassandra ? Et cet interrogatoire idiot, tu ne pouvais pas demander, tout simplement ? Et à l'instant, à table ? Tu penses que tu peux me refourguer de la charge sans ma permission à tout moment ?

— Quoi, fait Leila, c'était pas bien, avec Cassandra ?

Il la fusille du regard en se grattant le poignet.

— Monsieur s'est senti violé peut-être ? Je n'ai fait que te rendre la monnaie de ta pièce. Tu ne te gênes pas vraiment toi non plus pour faire de ma vie un enfer, ou pour entrer et sortir de mon esprit comme d'un moulin.

— Si tu recommences ne serait-ce qu'une seule fois, je...

— Oh, je vais recommencer. Tu peux compter là-dessus. Tu es mon familier, et c'est entièrement de ton fait. Je ne t'ai rien demandé du tout, et tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Pour ce qui est de la petite décharge de ce soir à table, je ne l'ai pas fait pour m'amuser. Il se passe quelque chose de bizarre avec la grouille, et je vais avoir besoin d'une réserve.

— Petite décharge ? J'ai encore les oreilles qui sonnent.

— C'était peut-être trop pour toi. J'ai l'habitude d'en porter beaucoup plus.

Il fronce les sourcils. Évidemment, tout cela n'est pas très bon pour son ego. Leila fait un pas vers lui, histoire de bien mettre les points sur les I.

— Je t'ai jeté en pâture à Cassandra, oui. Et je n'ai pas hésité

une seconde. Ne t'avise plus jamais de me cacher d'autres informations stratégiques, comme tes recherches sur *Convoitise* et *Harmonie*. Tu sais que j'ai un passif avec *Convoitise*. Ça me regarde et je veux savoir. Et tu es loin d'avoir tout dit.

Dans un recoin de son esprit, elle commence à se demander à quoi rime cette discussion qu'ils sont en train d'avoir. Ils n'ont pas de mise au point à faire pour assainir leur relation. Elle est pourrie depuis le départ et sur toute la ligne, par construction. Pourquoi se donner le mal de se justifier, d'exiger des comptes ?

— Laisse tomber, dit-elle avant de se remettre en marche vers la voiture, le plantant là.

Après un instant, Satie la rejoint en quelques longues enjambées.

— Au sujet d'*Harmonie*. Je le cherche depuis longtemps, pour des raisons personnelles, et tu peux toujours courir pour en savoir plus. Quant à *Convoitise*, c'est le cadet de mes soucis.

Sans vraiment s'expliquer pourquoi, elle a envie de le croire. Il y a une part de vérité dans ce qu'il dit... et une part de mensonge.

— J'ai quand même besoin de savoir où tu en es de tes travaux sur *Harmonie*. Y a-t-il un rapport avec ce qui se passe ici ?

— Je suis venu ici parce que j'avais besoin de pratiquer et que je te cherchais, dit Satie. Accessoirement, pour quitter Paris. Il ne devrait pas y avoir le moindre rapport avec *Harmonie*.

— Mais ça y ressemble, dit Leila en pensant au chien.

Il acquiesce :

— Tu génères beaucoup de coïncidences dans ton sillage.

— D'accord, soupire Leila. Ajoutons *Harmonie* à la liste des possibilités. Pourquoi pas, après tout ?

Plus elle avance, moins c'est clair.

En désespoir de cause, elle plonge dans son cabas et en extirpe un tube qui a bien vécu. Elle le tend à Satie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— De la crème à la cortisone.

— Ce sont des excuses ? demande-t-il en s'emparant du médicament.

— Non. Plutôt un certificat de bienvenue au club.

Il entreprend d'oindre ses poignets et ils montent en voiture.

Après cinq minutes de trajet silencieux, Satie reprend la parole.

— Au final, on ne sait toujours pas ce que Prof fiche ici dans le même village que Cassandra. Quelque chose l'a attiré ici ?

D'après ce que Leila a observé de la pratique de Cassandra, les petits mots ont un effet temporaire. Pour envoûter quelqu'un sur de long mois, il faut de la matière. Du sang ou autre chose.

— Je ne sais pas. Cassandra avait ensorcelé Arthur l'an dernier, mais je l'ai désensorcelé dans la foulée quand je lui ai fait boire

mon sang. Le sort n'aurait pas dû tenir.

D'après *Convoitise*, le sang de Leila guérit chez Arthur tous les maux liés à la magie. Mais si cette panacée magique produisait des effets pervers ? Si c'était à cause de ce sort qu'Arthur avait contracté de la magie ?

— Cassandra aurait pu récidiver, fait remarquer Satie.

— Elle dit qu'elle ne s'intéresse plus à lui. Elle a l'air d'avoir trouvé d'autres joujoux.

Satie fait une grimace assassine.

— De toute façon, poursuit Leila, il lui aurait fallu du sang pour attirer à nouveau Arthur dans ses filets.

— Du sang, il y en avait partout l'an dernier quand il a été abattu. Ça n'aurait pas été difficile pour Cassandra de s'en procurer, quand elle est revenue chercher le grimoire dans les bras du cadavre de Viviane. Et si elle en avait profité ?

Leila ravale un sanglot, mais il a raison. Comment en avoir le cœur net ?

— Il a peut-être mérité une piqûre de rappel, conclut Satie.

Leila, elle, se demande bien si Arthur n'a pas été envoûté, mais elle pense plutôt à Lorraine, avec ses décoctions aux plantes et son humeur invariablement enjôleuse. Cependant, elle ne saurait exprimer ces soupçons, qui ne serviraient qu'à la faire passer pour une femme jalouse et pathétique. Et face à son familier, elle a une sorte de rang à tenir.

— Pourquoi ce souci d'Arthur, tout à coup ? préfère-t-elle demander.

Satie hausse les épaules.

— J'ai toujours été là pour protéger les civils face aux sorcières. J'ai prêté serment. Devenir moi-même une chimère n'y change rien, pas plus qu'être viré. Par ailleurs j'aime bien Prof. Et j'ai besoin d'y voir plus clair.

— Je ne vais pas aller le voir et lui offrir mon sang pour nous assurer qu'il soit libre de tout envoûtement. Il ne le prendrait pas bien.

— Qui a dit qu'il fallait lui demander son avis ? Si tu ne veux pas te coltiner les implications affectives de ta magie, tu n'as qu'à le faire en secret. C'est pour son bien, et il n'y a aucun risque.

— Hors de question. Je ne vais pas pratiquer sur lui sans son accord.

Elle conduit un instant en silence. Elle s'attend à ce qu'il lui fasse remarquer que ça ne l'a pas tellement arrêtée par le passé, et elle est surprise quand il s'abstient.

— C'est tout à ton honneur, finit-il par dire, mais je pense que ce serait plus sûr.

Toute la nuit elle se retourne dans son lit d'hôtel, ne pensant qu'à

cette conversation et au besoin qui la taraude de savoir pourquoi Arthur est arrivé dans ce village précisément, quelles rencontres ici sont fortuites, et sous quel signe les autres sont placées. Plus que tout, elle a envie de savoir si elle peut encore libérer Arthur de la magie en lui donnant son sang, si un lien survit entre eux, un lien magique à défaut d'autre chose.

Le salon de thé-crêperie est l'un de ces endroits normaux et charmants où Leila se sent particulièrement mal à l'aise. Elle a beau se répéter qu'elle ne va pas se laisser impressionner par un peu de farine, d'œufs et de dentelle, elle pousse la porte en se faisant l'effet d'un vampire qui rentre dans une église. Arthur a téléphoné tout à l'heure et a demandé à la voir ici ce matin. Ensuite, elle ira rendre visite à Dita pour la prier de l'aider à entrer en contact avec Titus, car elle commence à avoir beaucoup de questions à poser à son géniteur.

Une famille de vacanciers déjeune et l'ignore complètement. Une femme qui sort des cuisines avec un plateau chargé d'assiettes lui tend d'un air pincé un menu cartonné que Leila accepte distraitement. Il lui faut une seconde ou deux pour reconnaître la serveuse ; et quand elle veut la saluer, c'est trop tard, l'autre a déjà tourné les talons. C'est Sophie, la femme de Jérémie, le patron du bar, cent mètres plus haut dans la rue principale. Et la mère de Do, l'un des agresseurs d'Olympe, qui est aujourd'hui à l'hôpital.

Leila opte pour une table près de la fenêtre et s'assied en attendant Arthur. Elle guette le moindre sursaut de la grouille qui l'alertera de son arrivée. Elle imagine trente conversations en simultanée. Il va lui parler de sa magie. En trente secondes, elle a mis en pièces sa serviette en papier.

La tentation est forte d'appliquer le conseil de Satie et de donner un peu de son sang à Arthur pour s'assurer qu'il est libre de toute influence magique. Leila a hésité un moment, ce matin, à jeter dans son sac le canif bien aiguisé qu'elle utilise pour sa pratique. Elle a fini par y renoncer. Doit-elle glisser à Arthur une ou deux gouttes de son sang ? Selon *Convoitise*, ça ne peut que lui faire du bien, mais elle a des doutes. Et si jamais c'était elle, en lui faisant boire son sang l'hiver dernier, qui avait suscité chez lui de la magie ? Elle ne peut pas récidiver, à moins d'être certaine de l'innocuité de sa méthode, et elle se méfie bien trop de *Convoitise*.

Elle était perdue dans la contemplation du paysage par la fenêtre et quelque chose la pousse à lever la tête, juste au moment où Arthur fait son entrée. Elle sourit : il n'appartient peut-être pas au monde de

la magie, mais il n'est pas non plus à sa place dans ce salon de thé. Aussitôt la multitude de cafards se met à crépiter, électrique. Leila lui fait signe, mais ne se lève pas pour l'embrasser. Elle n'ose pas s'approcher de trop près, et de son côté Arthur n'insiste pas.

Sophie prend leur commande, deux thés.

— Je ne savais pas qu'il y avait un autre café au village, dit Leila quand ils sont à nouveau seuls.

— C'est un endroit un peu plus calme pour discuter.

— Ce sont les mêmes patrons qu'à l'hôtel ?

— La famille Robert a le monopole de l'hôtellerie-restauration ici, s'amuse Arthur. L'auberge, un peu plus bas dans le village, a été ouverte l'an dernier par la fille aînée après son mariage, avec l'aide de la grand-mère en cuisine.

— C'est vraiment tout petit ici, murmure Leila.

À ses yeux, ce n'est pas une bonne chose, mais Arthur sourit.

— Oui, un tout petit monde.

— Ça doit te changer, après Paris, fait-elle remarquer.

Est-ce un effet de la lumière bretonne si versatile ? Il semble se rembrunir. Alors, elle réinvestit un terrain qui lui paraît moins miné.

— Bientôt les vacances scolaires. Tu vas perdre un peu de ta liberté, avec tous ces ados.

Il lève les yeux au ciel.

— Quatre jeunes de dix à dix-sept ans sur la plage, ce sera sûrement un festival de coups de soleil, d'amours de vacances, de cœurs brisés, de disparitions nocturnes et de discours parentaux embarrassants.

Leila sourit.

— Et tu oublies les appels à trois heures du matin pour aller les chercher ivres morts à cinquante kilomètres de la maison. Ah, la folle jeunesse, soupire-t-elle avant de boire une gorgée de thé.

Elle se délecte de la conversation légère ; elle sait qu'elle jouit d'un petit plaisir qui sera de courte durée. Il ne lui a pas donné rendez-vous pour discuter de la pluie et du beau temps. Il a besoin de parler de la magie, et leur échange de la veille au-dessus d'un lave-vaisselle n'a fait qu'effleurer le problème. Comme s'il avait entendu ses pensées, Arthur décide tout à coup de mordre dans le vif du sujet.

— Désolé d'avoir pris peur hier. J'ai été dérouté, et nous n'avons pas terminé.

— Non, c'est moi qui suis gênée. J'aurais peut-être dû garder les aventures de mon foie pour moi. Ce ne sont pas des histoires pour les gens comme il faut. J'ai tiré la couverture à moi avec mes aventures de créature des ténèbres, et ce n'était pas mon intention. Je voulais juste être honnête, tu comprends ? Mais ce

n'était pas une bonne idée.

— Si, si, dit Arthur. J'apprécie ta franchise, vraiment.

Il hoche la tête avec gravité, et cela ouvre une nouvelle voie d'eau en Leila. Elle n'a pas surveillé le niveau de la grouille, elle s'est laissé embarquer et maintenant, elle a déjà presque trop de cafards pour pouvoir tous les contenir. Si ça continue, elle va se mettre à gargouiller quand elle essaiera de s'exprimer. Pourtant sa voix est parfaitement claire quand elle relance :

— Alors, raconte-moi. Tu penses avoir... euh, contracté de la magie ? Tu peux me parler. Je sais que c'est difficile, mais tu ne dois pas garder tout cela pour toi.

Cela le dégoûte, il le lui a bien fait comprendre. Cependant, Satie a raison, dans leur monde, il ne faut pas se fier aux coïncidences. Des événements un peu bizarres se déroulent dans ce village, et voilà qu'Arthur se demande s'il a de la magie. Quel est le rapport ?

Il soupire profondément. Il n'a pas touché à son thé. Il pose les coudes sur la table, carre les épaules, et commence son récit les yeux baissés.

— Quand j'ai quitté l'hôpital il y a six mois, j'ai cru que j'étais sorti d'affaire. J'étais à moitié mort à l'intérieur, mais j'allais reprendre pied et tout rentrerait dans l'ordre. Je voulais oublier tout ça, en particulier t'oublier toi, Leila, et le sentiment atroce d'être l'esclave de Viviane à cause de ta magie.

Bien qu'elle se soit préparée, Leila a du mal à encaisser. Elle ne peut pas assumer d'être la méchante dans l'histoire d'Arthur. Elle a envie de lui prendre la main, de le rassurer, de tricoter autour de lui une enveloppe comme celles que tisse Nora. Certainement pas de le traumatiser durablement.

— Je t'en voulais, continue-t-il. Vivre sous l'emprise de Viviane, même quelques heures seulement, a failli me détruire. J'aurais dû aller voir un psy, mais en fait, ça ne relevait pas de la thérapie. J'avais besoin d'une lobotomie complète. Je ne savais pas comment prendre soin de moi, alors je suis retourné travailler, dans l'espoir que les ornières de ma vie quotidienne m'aideraient à retrouver mon chemin. Mais bien sûr, ça n'a pas marché. Je n'arrivais à oublier ce qui s'était passé. Tu me manquais terriblement, je me réveillais la nuit avec l'impression que tu dormais à côté de moi, et quand je ne te trouvais pas, ça me brisait le cœur.

Leila prend une inspiration qui racle un peu contre sa trachée. Ils n'ont jamais dormi dans le même lit. Ils n'ont pas eu le temps d'avoir l'ombre d'un peu d'intimité. Ils se sont tous deux arrêtés de vivre il y a six mois à cause d'une histoire qui n'a même pas eu lieu.

— Je me suis mis à avaler des somnifères un peu forts, et ces désordres ont cessé. Mais il restait le travail. J'arrivais à peu près

à l'heure, j'étais à peu près présentable. Pendant un mois les choses ont été supportables à la rigueur, et puis ces espèces de visions se sont installées peu à peu, par petites touches.

Leila se sent pâlir.

— Des visions ?

Arthur hoche la tête.

— Quand j'étais avec les enfants, dans la classe, j'avais des aperçus fugaces de leur... je ne sais pas s'il faut appeler ça une aura, ou un potentiel. Je me penchais pour regarder un dessin, pour positionner un stylo correctement entre de petits doigts potelés, et ça me frappait comme un flash : violée à quinze ans, enceinte à seize, l'enfant meurt un an plus tard, elle sombre dans la boisson.

La première fois, j'ai failli tomber dans les pommes ; une collègue a pris le relais pendant que j'allais faire une pause à l'infirmerie. J'ai commencé à suivre un traitement médical, officiellement pour soigner un syndrome de stress post-traumatique. Mon entourage comprenait plutôt bien, après une blessure par balle. J'ai cru que ce serait réglé.

— Oui, approuve Leila, il paraît que ça peut arriver, après un choc intense, d'avoir des hallucinations ou de faire des cauchemars éveillés.

Mais au fond elle pense tout le contraire : que les visions d'Arthur relèvent de la magie.

Il a un sourire amer.

— J'ai pris scrupuleusement les vitamines, les minéraux, puis les antidépresseurs et les anxiolytiques, mais les visions n'ont fait que se multiplier. Je ne sais pas si je perçois le futur, ou simplement des possibilités ; le pire c'est avec les enfants. À l'extérieur j'avais en face de moi un petit blondinet rieur et innocent, mais je pressentais une faille, je le voyais torturer des animaux, puis des femmes qu'il rencontrait dans les bars, et je savais déjà qu'un jour l'envie le saisirait d'aller plus loin...

Leila le dévisage, sidérée. Il n'ose pas la regarder.

— Bien sûr, dit-il, ce n'était pas toujours aussi extrême ; à côté de celui que j'imaginai psychopathe en puissance, je percevais le bambin qui marcherait droit, qui filerait doux, qui suivrait les autoroutes de la vie, sans jamais se réveiller. Je le voyais parcourir toute la distance endormi les yeux ouverts, faire tous les choix sans risques, cocher toutes les cases et mourir sans savoir qu'il n'a jamais existé.

Elle ne peut pas supporter d'écouter ce qu'il lui raconte sans le toucher. Elle pose une main timide sur la sienne. Il sursaute, hésite à l'esquiver, mais pour finir ne s'écarte pas. Elle reste comme ça, penchée au-dessus de la table, le cœur battant, même lorsque la femme de Jérémie passe dans la salle et les regarde de travers. Ils se taisent un instant, puis Arthur reprend son récit à voix basse.

— J'ai pris congé de l'Éducation nationale, pour une durée indéterminée. Je ne pouvais plus assurer la classe dans ces conditions, ça devenait presque dangereux. J'étais en colère en permanence : contre eux, contre moi, et surtout contre toi. C'est à cette époque-là que tu as tenté de reprendre contact et que je t'ai rejetée assez vertement.

Elle retire sa main comme si elle s'était brûlée.

Le travail d'Arthur est important pour lui, vital. Elle sait qu'il a le sentiment d'être le seul, dans le clan Sissi, à n'avoir pas su trouver sa vocation, et qu'il en souffre beaucoup. L'idée qu'une forme de dérèglement ait pu l'empêcher de faire son métier, brider cette capacité d'action qu'il juge déjà si durement, et par sa faute à elle, est insoutenable.

— Tu aurais dû me parler franchement.

— Je n'avais pas encore réussi à m'avouer que c'était peut-être un problème de magie. Je pensais que j'étais en train de devenir fou, à cause de toi et de tout ce qui s'était passé. Vois-tu, j'ai fait à peu près au même moment une expérience qui m'a complètement pris en traître. Les adultes sont moins lisibles. Ils se sont déjà fermé tant de portes, leur vie s'est largement émoussée. Je les voyais encore briller quand ils étaient dans une phase de changement intense ou qu'ils tombaient amoureux, ou encore qu'ils faisaient de mauvais choix, juste avant la dégringolade ; et dans ce cas je les évitais soigneusement. J'avais coupé les ponts avec ma famille, j'avais trop peur de ce que je découvrirais si je voyais mes frères. Un jour, j'ai croisé dans la rue un homme qui ne rayonnait rien du tout. J'ai commencé par trouver cela reposant, j'ai pris ce silence pour de la sérénité. Je l'ai suivi. L'homme est descendu dans le métro. Je suis allé avec lui jusque sur le quai, à Arts et Métiers, direction Gallieni, prochain train dans deux minutes. Le métro est arrivé et l'homme a sauté sous la rame, juste devant moi. Je ne l'ai pas vu venir, je n'ai rien pu faire. Je n'ai pas dessoulé de la semaine.

— Oh, Arthur, ce n'était pas de ta...

— J'ai continué comme ça un moment avant d'arriver au fond, coupe-t-il. Je me suis mis à suivre tous les gens trop calmes en me racontant que je les accompagnais dans leur geste, qu'ils n'étaient pas seuls. Je buvais beaucoup. Je passais tellement de temps au comptoir que j'ai fini par avoir des copains pochetrans, des compagnons d'ivresse. J'ai quitté Paris dans un ultime instinct de survie, je suis venu ici. Quand j'étais petit, les rares fois où nous sommes partis en vacances, ma mère nous amenait en Bretagne, pas très loin d'ici. Je savais que j'avais besoin de réfléchir, je savais qu'il ne fallait pas que je reste seul, mais c'était plus fort que moi. Un jour en mars, je suis venu ici, j'ai fait une longue marche sur la falaise et

j'ai emboîté le pas à l'une de ces personnes trop silencieuses, une femme. Cette fois-là, j'ai essayé de l'empêcher de sauter. Je me suis dit, c'est aujourd'hui ou jamais. Aujourd'hui, je vais arriver à la retenir. Je vais enfin servir à quelque chose, sauver la vie de quelqu'un.

Leila s'est mise à trembler ; elle croise les bras pour éviter de montrer à Arthur à quel point son histoire l'affecte.

— Je lui ai couru après, j'ai crié, j'ai gesticulé, j'ai même attrapé son bras, mais elle n'a rien voulu savoir. Elle m'a échappé et elle s'est jetée dans le vide. C'était une femme rousse et diaphane.

— La mère d'Olympe, dit Leila dans un souffle.

Arthur acquiesce.

— Je ne suis pas certain que j'aurais pu faire face à cet échec-là, si j'avais été tout seul. Mais Lorraine est arrivée au bon moment. Elle ne portait ni tumulte, ni silence de mort. Elle était tout simplement calme, vraiment sereine. J'en avais désespérément besoin. En surface elle débordait de vie, et quand je plongeais mon regard dans le sien, je voyais ces étendues d'eau paisible qui me renvoyaient mon reflet, et je me rendais compte que tout irait bien. J'ai accepté de la suivre chez elle, dans cette maison pleine d'ados. Et tous ces gosses avaient eu des histoires difficiles, mais je ne trouvais rien de désespéré dans leur aura. J'ai arrêté l'alcool. J'ai repris la vie. Je ne l'ai plus quittée, elle et sa tribu de gamins dépareillés.

Le salon de thé n'est pas particulièrement bruyant, et un silence de tombe s'est abattu sur Leila. Elle n'ose pas bouger, pas respirer.

— Et les visions ont cessé ?

— Pas complètement. Mais elles ne me font plus souffrir. Je suppose que j'ai appris à les amortir. Et j'évite les foules.

— Pourquoi tu n'es pas venu me trouver plus tôt avec tout ça ?

— Je ne voulais pas t'embêter.

Il ne lui dit pas tout.

— N'importe quoi ! proteste Leila. Tu penses vraiment que je t'aurais envoyé promener ?

— Tu aurais pu faire quelque chose pour moi ?

— Peut-être bien.

Dans l'immédiat, elle n'en a pas la moindre idée, parce qu'elle ne comprend pas du tout ce qui lui est arrivé, mais si elle se pose cinq minutes, elle est certaine qu'elle trouvera un début de piste ou d'inspiration. Il pousse un grand soupir.

— Oui, Leila. Tu aurais remué ciel et terre, conclu un pacte avec le diable, semé des cadavres partout sur ton passage, et tu m'aurais convaincu de l'importance de sauter d'une voiture en marche. Je suis sûr que tu aurais trouvé une solution.

Leila ne dit rien. Il a sans doute raison.

— Une solution dont je n'aurais pas voulu.

Elle baisse la tête.

Il lui prend doucement le menton ; c'est un geste amical, comme la caresse distraite dont on pourrait gratifier un enfant qui a du chagrin.

De qui se moque-t-elle ? C'est un geste tendre, il va l'embrasser.

La grouille flambe comme jamais. Arthur s'écarte brusquement, surpris, et se lève d'un seul mouvement.

— Excuse-moi, je reviens tout de suite.

— Attends, proteste Leila, qu'est-ce qui s'est passé, là, à l'instant ?

Mais il a déjà tourné le dos, il ne répond pas, il se dirige à grands pas vers les toilettes à l'autre bout de la salle.

Ce qui vient de se passer, c'est que la présence d'Arthur continue à déclencher des attaques de grouille incontrôlables. Elle jurerait qu'elle vient de lui refiler une décharge. Elle l'a choqué, mais c'est réciproque. L'histoire qu'il vient de raconter l'a consternée et profondément peinée. Elle a beau avoir fait un geste pour le joindre cet hiver, elle pense à présent qu'elle aurait dû insister, mettre de côté ses propres sentiments blessés pour venir à son secours. Pas un seul instant elle n'a imaginé qu'il pourrait souffrir des conséquences magiques de leur rencontre. Elle s'est montrée stupide et imprévoyante.

Elle trouve aussi étrange son revirement soudain. Lorraine semble avoir exercé sur lui une influence lénifiante quasi immédiate. C'est peut-être le grand amour, dit une petite voix au fond d'elle-même, qu'elle n'a pas du tout envie d'écouter. Elle s'accroche de toutes ses forces à l'opinion formulée par Satie hier soir : quelque chose ne cadre pas, et elle se fait du souci pour Arthur. Et si, en effet, il avait été envoûté ? Parce que son havre de paix évoque tout de même un peu le château de *La Belle au bois dormant*.

Ce serait si facile de le prouver.

Sans réfléchir, elle attrape un petit couteau qui traîne avec la vaisselle sale à une table voisine, l'essuie discrètement avec sa serviette. Hum. Moins aiguisé, tu meurs, mais les dents peuvent encore infliger du dégât. Et elle n'aura peut-être pas d'autre occasion avant longtemps. Avant d'avoir réussi à s'en dissuader, elle fait glisser la lame à l'intérieur de sa paume, en exerçant une forte pression. La douleur la fait un peu grimacer. Le sang ne tarde pas à affleurer sous l'épiderme cisailé. D'abord à peine une trace humide, puis quelques gouttes qui perlent.

Avec un soupir, Leila pose son coude sur la table et ouvre sa main au-dessus de la tasse de thé d'Arthur. Mais la coupure n'est pas assez profonde, et le sang refuse de couler. Elle ramène sa main

sous la table et utilise sa petite cuiller. On a déjà vu des protocoles plus stériles d'un point de vue sanitaire et magique, mais l'urgence est trop grande, l'impulsion à agir trop forte. Elle lâche sa cuiller dans la tasse d'Arthur, fascinée par les fines volutes qui se dissolvent dans le thé ambré.

Elle lève la tête. La patronne du salon de thé, Sophie, la surveille d'un air pincé. Arthur ne tarde pas à sortir des toilettes et à se diriger vers leur table.

— Ça va aller ? demande-t-elle.

Il hoche la tête et semble se rasseoir à contrecœur. Elle jurerait qu'il vient de se passer de l'eau sur la figure.

— J'ai encore une chose à te dire.

— O.K., dit Leila, le cœur sur les lèvres.

Elle pense à son sang dans le thé, fixe la cuiller qu'elle a abandonnée dans la tasse. Arthur baisse les yeux à son tour, et ne paraît pas remarquer qu'il a à présent deux cuillers.

Elle ne peut pas le laisser boire ça. À quoi joue-t-elle ? Elle a été saisie d'une bouffée d'angoisse. Si l'on n'était pas en plein jour elle accuserait volontiers le chasseur, mais ce n'est pas la faute de Satie, elle le sait très bien.

— Je peux boire un peu de ton thé ? demande-t-elle tout à coup. J'ai hyper soif.

Il regarde la tasse de Leila, qui n'est pas précisément vide, mais n'a pas le temps de protester. Elle s'empare de la tasse d'Arthur et la vide d'un seul trait. Il fronce les sourcils.

— Tu voulais me dire autre chose ? relance-t-elle en reposant la tasse d'Arthur et en enchaînant sur la sienne, qu'elle descend dans la foulée.

— Oui. Je t'ai parlé de ces auras que je perçois depuis quelque temps. Je vois aussi la tienne.

Leila lève les yeux, interdite.

— Moi ? J'ai une aura ?

Il rit, sans joie, mais pas sans chaleur.

— Évidemment que tu en as une.

— Oh.

— Tu as même une... L'autre nuit sur la falaise, j'ai anticipé ton arrivée bien avant que tu ne te manifestes. J'ai senti le duvet se hérissier sur ma nuque. J'ai vu ta silhouette bouger dans le noir, et tout mon corps a répondu. Puis tu es apparue sur le chemin et j'ai vu un royaume de possibilités, un potentiel infini.

Leila écoute, le souffle coupé, le cœur battant.

— Tu as rompu ma sérénité, conclut Arthur. Tu apportes le tumulte et beaucoup trop d'énergie. Il suffit que tu débarques pour que les visions s'enflamment à nouveau. Mais je n'ai pas envie de me

brûler les ailes. Je n'ai pas l'intention de replonger. Je ne veux pas repasser par là, tu comprends ? Ça me désole de devoir te l'expliquer avec autant de brutalité, Leila. Mais je suis obligé de prendre mes distances, et je voudrais que tu respectes ce besoin.

Elle hoche la tête. Les yeux lui piquent, à vrai dire l'ensemble de son corps est en feu. La grouille tente une nouvelle formation inédite : un atome de Leila pour deux cafards, des proportions explosives.

Arthur quitte le salon de thé le premier, après avoir insisté pour payer, prétextant une course à faire avant le déjeuner. Leila reste là, pétrifiée. Elle est toxique pour lui, c'est prouvé, définitif et officiel. Elle tente de se donner une contenance, de laisser la grouille décanter et se tasser dans le fond. Quand cela s'avère impossible, elle se lève sur des jambes hésitantes.

Sophie, la mère de Do, l'attend à la sortie de l'établissement.

— Votre fils va mieux ? demande Leila distraitemment, par simple politesse.

— Écoutez, dit Sophie, j'ai été sympa cette fois-ci, mais si vous revenez, je refuserai de vous servir.

— Pardon ?

— Vous débarquez de Paris et tout à coup, les accidents étranges se multiplient. D'abord Do. Mon garçon est toujours à l'hôpital entre la vie et la mort. Et puis ça, ajoute-t-elle en désignant d'un geste la table où Leila et Arthur étaient assis il y a cinq minutes. Lorraine est quelqu'un de bien, elle vous reçoit chez elle, ne comptez pas sur moi pour fermer les yeux.

— Qu'est-ce que vous insinuez par là ?

— Je sais ce que j'ai vu, fait l'autre femme en plissant les paupières.

Leila hausse les épaules, se met à rire.

— Vous n'avez rien vu du tout, dit-elle avant de sortir.

Parfois, ça ne sert à rien de raisonner avec ceux que la douleur aveugle. Cette conversation n'a fait qu'exciter davantage les cafards. Et elle se tient une sacrée grouille. Dehors, la rue s'est fondue en grandes formes de couleurs qui ondulent doucement dans la brise. Leila ne sait plus où est le haut, où est le bas. Il lui semble que ses os vont se dissoudre, aussi consistants que de la gélatine. Elle doit se concentrer pour avancer, pour rester sur le trottoir.

— Ça ne va pas, jolie Leila ? Tu n'as pas le pied marin ?

Elle l'identifie à travers une nappe de mauve parcourue de paillettes d'or : c'est Freddy, son gentil pilier de bar. Il a dû la voir plus ivre que lui et reconnaître en elle une compagne d'infortune.

— Si, si, ça va, il faut juste que je retourne au bar.

Un endroit isolé où se calmer, voilà ce dont elle a besoin. Freddy hoche la tête d'un air entendu.

— Ah... ça, je peux comprendre. En ce moment, j'arrête de boire, mais je n'ai pas toujours été aussi sage. Si tu veux faire comme moi, j'ai un tuyau pour toi, un truc qui marche vraiment.

Il se déplace bien en crabe pour un type sobre, ou bien peut-être est-ce Leila qui louvoie. Elle se laisse entraîner en essayant d'évaluer si elle peut lâcher cette foudre sans précédent sur le voisinage, et éviter le pire.

— Il y a combien d'habitants dans le village ? demande-t-elle.

— Cent cinquante au centre-ville, quatre cents en élargissant de quelques kilomètres, dit Freddy.

Ça ne suffira pas. Elle n'a jamais hébergé une grouille pareille, même aux heures les plus noires de l'année précédente. C'est un miracle qu'elle n'ait pas encore explosé. Elle peut sans doute remercier l'entraînement intensif en rétention de charge qu'elle se fait subir à elle-même depuis qu'elle a arrêté de pratiquer. Elle s'accroche au bras de l'alcoolique et s'efforce de secouer le moins possible le contenu de sa propre enveloppe. Elle pense bien être constituée à 99 % de nitroglycérine.

Ils progressent pas à pas, bras dessus, bras dessous le long de la rue principale. Quand ils arrivent à l'hôtel-bar après un temps infini, elle annonce à Freddy qu'elle va aller se reposer un peu, qu'elle ne se sent pas tout à fait dans son assiette.

Une fois dans sa chambre, elle s'assoit sur son lit avec mille précautions et appelle Satie pour lui expliquer son problème.

— Je suis sûre que tu peux en prendre un peu plus. Ça me permettra d'y voir plus clair.

Mais non, ce familier inadéquat refuse.

— Si tu ne m'aides pas, insiste Leila, je lancerai la foudre en priorité sur toi, tu t'en doutes.

Un grognement à l'autre bout de la ligne ; la porte de la chambre s'ouvre et Satie apparaît. Il marque l'arrêt sur le seuil.

— Entre, dit-elle, et ferme la porte, ça m'arrangerait que tout le monde ne soit pas au courant.

Il ne bouge pas, une expression de surprise, d'avidité et de crainte mêlées sur le visage.

— Dépêche ! Je ne vais pas tenir longtemps.

Il émet une sorte de toux sèche.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien de spécial. C'est pas du tout tes oignons.

— J'ai l'impression que si.

— O.K., s'énerve Leila, j'ai vu Arthur, c'est tout !

— Tu as “vu” – vu Arthur ?

— Il ne s’est rien passé ! Et ça ne te regarde vraiment pas !

— La grouille aime Prof.

C’est indiscutable.

— J’ai besoin d’aide tout de suite, ou je vais foudroyer tout le village et cette fois, il y en a trop. C’est dangereux. Prends-en un peu, vite.

Elle espère peut-être encore qu’il lui rappelle qu’elle ne peut pas foudroyer un centre-ville de cent cinquante âmes d’un coup, qu’elle présume de son talent. Mais il se contente de reculer vers le couloir.

— Je tiens à ma peau. Et je ne tiens pas à électrocuter qui que ce soit à ta place. La meilleure solution, c’est *Convoitise*.

— Mais juste un peu, de quoi écarter le risque ! Si tu ne te dépêches pas, je vais perdre le contrôle de la situation.

Elle essaye sans attendre sa réponse. Satie accueille le surplus de grouille avec un grondement inquiétant.

— Désolée, mais je t’avais dit que ça ne pouvait pas attendre.

Il montre les dents et fait un pas en avant, quoique très franchement en cet instant elle s’en fiche comme de sa première chemise. Il n’y a pas de menace qui tienne. La pire menace, c’est elle.

— Ça suffit, avertit Satie. Je ne peux pas en prendre plus.

— Mais si.

Il vacille et tombe plus qu’il ne s’assoit dans le fauteuil à côté du lit.

— Quoi, proteste-t-elle, c’est tout ? Tu me déçois.

— Un gramme de plus et je te tue. Grouille ou non, instinct de conservation ou pas.

— O.K., O.K. Pas la peine d’en faire un drame.

La débauche de couleurs s’est un peu calmée autour d’elle, mais a été remplacée par un concerto de grincements métalliques. Satanées hallucinations. Leila préférerait largement quand l’excès de grouille donnait vie au fantôme de sa sœur.

Satie s’est appuyé dans le dossier de son fauteuil, la tête contre le papier peint fleuri, et respire laborieusement.

— Et maintenant ? À quoi ça t’avance ?

— Maintenant, déclare Leila sur un ton optimiste, je fais ce que je fais très bien depuis des mois...

Satie semble sceptique.

— C’est encore trop pour le centre-ville, juge-t-il. Il faudrait que je t’emmène à Paimpol, au minimum.

— Pas le temps.

Il paraît réfléchir, prendre une décision qui le contrarie. Il soupire, se lève.

— Un sort de *Convoitise* serait vraiment plus sûr.

Quand va-t-il se sortir cette idée de la tête ?

— Satie, quand bien même *Convoitise* proposerait un sort que je serais prête à approcher avec des pincettes, je n'ai pas le temps d'aller le chercher. Ça va mal finir. Soit je disperse tout ça à tous les vents dans les minutes qui viennent, soit c'est toi qui prends. Dita et Cassandra ont sans doute les moyens de s'en sortir, mais pour toi, j'ai franchement des doutes. Tu es encore un peu... vert.

Les praticiennes qui ont dépassé l'âge de raison reçoivent la foudre, mais la charge glisse sur elles, comme l'eau sur les plumes d'un canard ou le courant électrique sur une cage de Faraday. À moins qu'il n'y en ait vraiment, vraiment trop. C'est le problème pour Satie : en termes de charge, il rend service comme familier, mais reste un petit joueur. La grouille de Leila est assez massive pour aligner une sorcière de moindre pouvoir ou un chasseur arrangé.

Elle ne devrait pas tergiverser. C'est le crime parfait, ça ne lui demandera pas d'effort du tout. La seule chose qui la fait hésiter, en réalité, c'est le caractère sans précédent de ce tsunami de cafards. Une fois Satie foudroyé, parviendra-t-elle à s'arrêter ? Contrairement à ce qu'elle avance, elle n'est même pas sûre que Dita soit tout à fait hors de danger. Et Arthur ? Bien qu'elle soit à peu près certaine de l'avoir déjà choqué sans lui infliger de dommage en novembre dernier, elle ne peut pas garantir qu'il sera miraculeusement sauvé une seconde fois.

Non, il vaut mieux disperser la charge le plus possible, le faire tout de suite et espérer que tout ira bien.

— Il faut que je prenne les devants, décide-t-elle. Prépare-toi.

Elle entre dans l'état de concentration semi-consciente qui lui permet de disséminer ses cafards sans trop toucher qui que ce soit en particulier. C'est un exercice de méditation, il faut qu'elle embrasse d'une seule étreinte tous les êtres qui évoluent dans son rayon d'action. Sauf qu'elle ne voit rien du tout. Il y a trop d'insectes partout. Une nuée noire se déverse de son corps. Ce n'est que le début, et pas moyen de la dissiper. Leila ne réussit qu'à cogner dans un corps chaud à côté d'elle – Satie. Elle essaye de l'attraper, mais il lui échappe, et la grouille est si épaisse qu'elle ne distingue plus la lumière du jour. Elle va suffoquer. Puis il est là à nouveau, une main entre en contact avec la sienne, et elle entend par-delà les vrombissements d'insectes assourdissants la voix très reconnaissable du chasseur quand il a décidé d'envahir son esprit.

En plein jour, c'est la première fois qu'il y parvient.

— Arrête, ordonne-t-il. Ça ne marchera pas. Écoute-moi plutôt. J'ai une idée.

Elle voudrait bien rappeler les cafards, mais ils ne lui obéissent pas. Quelqu'un pousse un cri angoissé dans la chambre voisine. Le

danger très réel de tuer tous ces gens la terrifie, mais quel choix a-t-elle vraiment ? Satie insiste et fait pression sur son cerveau.

— Tu vas m'écouter !

C'est si tonitruant que les cafards marquent le pas et que Leila, l'espace d'un instant, arrive à reprendre pied.

— On peut discuter deux secondes avant que tu ne fasses une énorme bêtise ?

Il lui colle sur les genoux un objet lourd. Un livre.

Leila est stupéfaite par la sensation immédiate de calme qui s'abat sur elle et tient la grouille en respect. Puis elle atterrit brutalement lorsqu'elle comprend ce qu'elle a entre les mains.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec *Convoitise* ?

Il a volé le grimoire à Cassandra. Il lui a menti. Elle hésite entre se réjouir que son familial ait damé le pion à l'horrible sorcière, et s'alarmer de cette nouvelle péripétie.

Les insectes sont partout dans la pièce, ils recouvrent toutes les surfaces utiles : le lit sur lequel elle est assise, en nage, son propre corps et celui de Satie, les tapis, les meubles, les rideaux, les vitres, les lampes. On n'y voit plus rien. Le chasseur se lève et ouvre la fenêtre. Un peu de jour passe.

— Comment t'y es-tu pris pour le récupérer ? Tu n'as pas fait de mal à Dita, au moins ?

Le chasseur s'approche, menaçant.

— Je ne m'en prends JAMAIS aux enfants. Contrairement à d'autres.

Elle s'est promis de le mettre hors circuit immédiatement s'il s'accapare *Convoitise*. Certes elle avait en tête un scénario un peu différent.

— Et Cassandra ? Tu ne t'es pas vengé, j'espère ? demande-t-elle sans grande conviction, ce qui lui vaut de la part du chasseur un regard incrédule.

— C'est elle qui m'a fait cadeau du grimoire, révèle-t-il. Elle a dit qu'elle n'en voulait plus et que j'avais l'air d'en avoir envie.

Leila jure. Encore une des expériences bizarres de Cassandra. Cette dernière doit se figurer qu'elle apprendra quelque chose sur le grimoire s'il change de propriétaire. Et Leila aurait dû se douter que Cassandra saisirait n'importe quelle occasion de lui nuire. Une fois en possession de *Convoitise*, pour autant qu'il puisse et qu'il veuille s'en servir, Satie n'a plus besoin d'elle pour faire de la magie. Cassandra a dû penser qu'il se débarrasserait de Leila à la première occasion.

— Cassandra veut qu'on s'entretue, conclut-elle.

Satie acquiesce.

— C'est aussi mon analyse.

— Stupide fossile mal embouché, maugrée Leila.

— Regarde au moins si *Convoitise* peut faire quelque chose.

Comme toujours, le plus infime contact avec le grimoire lui apporte un réconfort, un soulagement sans faille, une promesse de tranquillité. C'est tout juste si elle voit encore trouble. Les cafards se tiennent cois sur les murs et sur les meubles. Les nuages de couleur dans son champ de vision se sont tapis dans les coins de la pièce, renonçant pour un moment à l'assaillir. Les hallucinations sonores discordantes se sont presque entièrement tues. *Convoitise* n'a pas son pareil pour apprivoiser les cafards. Elle pourrait rester des heures avec le livre sur les genoux sans être trop inquiétée par la grouille. Sauf que le grimoire la dégoûte. Tout ce qu'il propose est vil. Entre ses pages, il n'est question que de bataillons de morts-vivants, de châtiments corporels insoutenables et de tortures psychologiques raffinées. C'est comme si Hitler, Vlad l'empaleur, Erzsebeth Bathory et Pol Pot s'étaient donné rendez-vous pour une collaboration spéciale. C'est pourquoi il lui fait si peur quand il se met à parler d'amitié et de protection, comme elle l'a déjà vu faire à plusieurs reprises. Et voilà qu'il s'arrange à nouveau pour atterrir entre ses mains au moment opportun.

S'il a un autre message à faire passer, autant qu'elle soit fixée dès que possible. Leila s'arme de courage et soulève la couverture reliée de cuir en se préparant au pire.

La première page qui s'ouvre entre ses doigts gourds expose une de ces énigmes dont le livre raffole depuis quelque temps. C'est presque un miracle qu'elle arrive à déchiffrer quoi que ce soit. Le vol des cafards lui a laissé un halo lumineux ouatiné à la place du cerveau, et elle a encore envie de balayer l'air devant ses yeux pour en chasser les insectes.

La gravure attire d'abord son attention, lui rappelant les pages consultées plus tôt, le sort qui a permis à Dita de trouver Olympe. Très finement exécutée, elle représente deux individus qui se tiennent par la main, le regard de chacun plongé dans les yeux de l'autre. Les protagonistes sont si absorbés dans cet échange qu'ils semblent en oublier le monde autour d'eux. Non loin de là, pourtant, des serpents sifflent, et une silhouette noire de mauvais augure se tapit, prête à bondir sur le couple.

La vision encombrée de taches sombres et d'insectes, Leila doit s'y reprendre à plusieurs fois pour déchiffrer : « Ma moitié et moi partageons le sang et la source. Nos destins sont liés, mais nos vies sont fragiles. Seul le rituel d'*Harmonie* pourra refermer notre cercle et nous protéger des prédateurs qui cherchent à nous vider de notre substance. »

— Oh, et puis quoi encore ?

Elle a envie de vomir tous ses cafards, d'enfouir le livre sous une

couche de vermine grouillante, plutôt que de s'épuiser sur ce nouveau casse-tête. Quand sera-t-elle enfin tranquille, loin des énigmes surnaturelles et des pièges en trompe-l'œil de ce satané grimoire ?

« Partager le sang et la source » ? Elle peut nommer une personne avec qui elle a partagé du sang : Arthur. Et la grouille enfle à chaque fois qu'elle s'approche de lui. Mais cette histoire de prédateur, à quoi fait-elle référence ? Au chasseur qui se penche sur le livre, fasciné ? À la personne ici au village qui a tenté, à plusieurs reprises, de vider Leila de sa charge ? Et quel est le rapport avec Arthur ? Quand ils se croisent, c'est vrai, la violence tend à se déchaîner. Même s'il est trop tôt pour établir des statistiques, elle ne peut s'empêcher de penser au combat de rue qui a conclu leur premier rendez-vous. Et il vient de lui déclarer sans ambages qu'elle était désastreuse pour sa paix intérieure. Elle peut dire sans trop extrapoler qu'Arthur et elle, quand ils sont réunis, souffrent d'une tendance marquée à attirer les embrouilles, et, oui, peut-être les prédateurs. Mais que signifie ce message, pourquoi cette mise en garde, pourquoi aujourd'hui ? Une idée déprimante fait son chemin. Arthur n'est pas tiré d'affaire, pas du tout débarrassé de la magie. Ils se sont séparés pour rien.

Et cela aussi la terrifie : elle prend ses rêves les plus fous pour des prophéties. Elle ne constitue pas un tout avec Arthur, quel qu'en soit son désir.

Mais Satie intervient :

— Ça parle de Prof et toi.

Leila hausse les épaules, change à moitié de sujet.

— “La source”, ça t'évoque quelque chose ?

Élizabeth a parlé de sources de la vie la veille au téléphone. D'après elle c'était le sujet d'*Harmonie*, l'autre grimoire mystérieusement associé à celui-ci. On dirait bien que *Convoitise* vient d'en apporter la confirmation. Et il lui trotte aussi dans la tête un autre vieux souvenir de conversation auquel elle a du mal à accéder en cet instant précis. Elle l'a sur le bout de la langue.

La réponse de Satie la déçoit donc un peu :

— Les textes emploient généralement ce terme pour désigner le talent, la charge, dit-il avec un geste évasif de la main.

Il ne lui dit pas tout. Elle détecte ses mensonges maintenant. C'est probablement quelque chose de beaucoup plus fondamental. Pour la première fois de sa vie, Leila regrette de n'avoir pas poussé l'étude de son art au-delà de la pratique purement empirique. Elle serait peut-être mieux armée pour affronter cette situation.

— Cette page n'était pas là tout à l'heure, remarque Satie. J'avais peine à y croire, mais c'est pourtant exact : *Convoitise* modifie ses contenus d'une consultation à l'autre. C'est vraiment brillant. Il veut nous faire passer des messages.

Leila hausse les épaules. Elle le savait déjà. Elle apprend au passage ce que Satie fabriquait dans sa chambre d'hôtel à onze heures trente du matin. Il était en train de feuilleter le grimoire bien tranquillement.

— Il ne reste plus qu'à trouver un sort là-dedans, décide-t-il.

— Ce serait vraiment une très mauvaise idée, dit doucement Leila. Il n'y a là que de la magie noire parfaitement rebutante. Et on ne peut pas dire que ça rentre dans le cadre du traité de Paris. Il ne faut surtout pas s'en servir. Le consulter d'accord, mais s'en servir, c'est hors de question.

Il faut qu'elle lui montre, qu'elle lui fasse comprendre le problème. Elle se met à tourner les pages pour le convaincre, mais le visage du chasseur penché sur les sorts abjects ne reflète que les enluminures, et ne renvoie que l'éclat de sa propre curiosité. « Transformer le cerveau d'un homme en bouillie de limaces », « Amener un frère à tomber éperdument amoureux de sa sœur », « Garantir le parricide à l'aide d'une poudre infaillible », « Ruiner la réputation d'un homme en une nuit »... C'est tantôt médiéval, tantôt moderne d'une façon très dérangeante, et uniformément sans espoir.

— Tu comprends pourquoi ce n'est pas la solution pour se débarrasser de la grouille ?

— J'ai vu autre chose tout à l'heure, insiste Satie.

Il tourne la page.

— Bizarre, s'étonne Leila, je ne suis jamais tombée là-dessus. On dirait que c'est collé.

Avec une délicatesse inattendue, Satie désolidarise les deux feuillets, et dévoile une double page blanchie par le temps. Plutôt surprenant dans un grimoire qui passe son temps à se réactualiser et à s'autorestauration.

— Celui-ci, dit Satie. Tu peux utiliser celui-ci.

Encore un inédit. « Pour créer un lien d'amitié indéfectible entre deux personnes ».

Évidemment, cela semble bien joli avec cet intitulé qui respire les bons sentiments. Mais Leila a froid dans le dos dès qu'elle imagine ce que cela pourrait donner entre de mauvaises mains. Ce sort est tout aussi dangereux que les autres, parce qu'il est, comme eux, absolu et irréversible. Même lorsqu'il fait l'innocent, *Convoitise* sait très bien qu'il vous piège pour toujours.

D'abord Arthur et elle, puis Dita et Olympe, et maintenant Satie qui s'y met aussi. *Convoitise* se sert de la solitude des praticiennes pour mettre le grappin sur des civils, pour leur imposer des liens magiques définitifs, et Leila aimerait bien savoir pourquoi.

— Non, résiste-t-elle. Ce sort est pareil que les autres, tu ne vois pas ?

Il hésite un instant, puis semble prendre une décision.

— Je me sacrifie.

— Beurk. Tu veux être mon ami ? grince Leila. Tu te sacrifies ? C'est très noble de ta part, mais c'est non. Excuse-moi, mais t'es en train de devenir vraiment pot de colle.

— Je ne vois pas d'autre solution, dit Satie d'un air sombre.

— Ce sort est aussi irréversible que les autres. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer à ta petite amie l'année dernière : on ne badine pas avec *Convoitise*. C'est du sérieux. Tu n'imagines même pas les effets pervers. Cette "amitié" selon *Convoitise*, c'est une sentence à vie, tu ne t'en rends pas compte ?

— De toute façon, ma vie a irrémédiablement changé quand je suis devenu... ça. Je suis déjà condamné à perpétuité. Je n'ai pas grand-chose à perdre.

— Moi, dit Leila, je n'en veux pas, j'oppose mon veto. Tu ne vas pas encore me forcer la main ? Et soit dit en passant, des générations entières de malheureuses ont vendu leur âme au diable avec des raisonnements similaires. On a TOUJOURS quelque chose à perdre. Ça peut TOUJOURS être pire. Si tu veux vraiment pratiquer, il va falloir travailler ton état d'esprit.

— C'est la seule solution, insiste Satie. Tu as dit toi-même que c'était une question de minutes. S'il faut choisir entre devenir ton ami au sens de *Convoitise* ou mourir dans d'atroces souffrances, c'est tout vu.

Se prendre la foudre, ça n'a pas l'air d'être une partie de rigolade, pense Leila.

— Non, c'est mon dernier mot. Je vais plutôt essayer la foudre. Ça devrait aller.

— Tu préfères tuer à coup sûr un ou plusieurs innocents plutôt que de t'associer à moi alors que nous sommes déjà de toute façon dans la même galère ?

— Je ne vais pas tuer d'innocent. Et si tu continues, je vais te foudroyer toi, et comme ça la question sera résolue sans aucun dommage pour les innocents.

Satie croise les bras d'un air buté.

— Foudroie-moi alors, et si les accords de Paris n'ont pas ta peau, ce sont les villageois qui s'en occuperont.

D'exaspération, elle lui lance *Convoitise* à la figure, et toute la grouille qui avait si gentiment disparu se matérialise aussitôt, lourde et bourdonnante.

Leila, surprise, se fait déborder, et une nuée d'insectes lui échappe dans un bruit de tonnerre. Quand elle les rappelle, ils ne l'écoutent pas. Elle tente de les avaler à nouveau ; elle a déjà arrêté la foudre, au moins partiellement, de cette manière. Mais cela s'avère

impossible cette fois-ci. La vague roule sur elle à grand fracas, arrachant au passage de pleins lambeaux de son être avant de déferler sur le petit village. Elle se laisse laminer par le nuage noir, elle ne pense même pas à regretter les particules d'elle-même qui décollent avec l'essaim. La colonie s'attaque d'abord aux personnes qui se tiennent à proximité de l'hôtel, au bar. Leila entend, de très loin, un cri à côté d'elle, un hurlement strident dans le couloir, un bruit de chute à l'étage, et par la fenêtre ouverte, le vacarme d'un freinage en catastrophe suivi d'un choc de tôle et du crissement du verre qui se brise. Elle sent la jubilation des insectes qui goûtent enfin à la liberté.

Elle reconnaît, aux portes de sa conscience, le goût familial de la charge de Dita, celle de Cassandra.

Elle est sur le point de lâcher prise et de se laisser complètement emporter, quand un calme serein se manifeste en elle. Sans discordance et sans couleur, une paix parfaite. Un lac aux eaux silencieuses s'ouvre et engloutit la danse frénétique des cafards. Leila s'approche, curieuse, se mire dans sa surface lisse qui la fait penser à Arthur sans qu'elle puisse se souvenir pourquoi. Elle avance encore d'un pas vers les eaux claires. Le calme l'attire, et elle plonge vers le néant.



Elle revient à elle dans un silence de mort. La première chose qu'elle constate est l'absence totale de cafard, un calme absolu qui occulte tout le reste. Peu à peu, le monde extérieur se fraye un chemin à travers ce rideau. Un tumulte en provenance de la rue lui arrive par vagues. Des cris, des gens qui s'interpellent. Elle roule sur elle-même et parvient à descendre du lit. Elle trébuche aussitôt sur la longue silhouette de Satie, inerte sur la moquette.

Elle va à la fenêtre et se penche pour regarder dehors.

C'est le chaos. En plein carrefour, un utilitaire vert embouti fume, le capot défoncé. Il a dû percuter cette berline noire qui s'est imbriquée plus loin dans un réverbère. Une cycliste est assise au milieu de la route, la tête entre les genoux, entourée de deux passants qui essayent en vain de lui parler. Juste sous sa fenêtre, Leila voit Freddy sortir en titubant du bar de l'hôtel, s'arrêter sur le bord du trottoir et vomir un grand jet de vin rouge dans le caniveau. Jérémie est figé sur sa terrasse, un plateau sur l'avant-bras ; plusieurs verres et bouteilles fracassés autour de lui ont formé de larges flaques sur le trottoir. Il saigne copieusement du nez sur son t-shirt. Sur le

trottoir d'en face, juste avant le carrefour, une femme est lancée à pleine vapeur dans une bonne crise d'hystérie, tandis qu'une petite fille s'accroche à sa jupe en pleurant, et appelle un petit garçon de deux ou trois ans qui marche sur la route sans surveillance.

En bref, un beau bordel. Elle peut se féliciter, une fois de plus, d'avoir semé le chaos. Et elle est sûre que quelque chose a bu la grouille, bu *la foudre*, et atténué très largement l'explosion. Grands dieux. Que serait-il arrivé sinon ?

Le cœur battant, Leila se penche et aperçoit, plus loin sur le carrefour, Lorraine qui s'affaire auprès d'une dame d'un certain âge, assise sur le trottoir, l'air hébété. Elle échange quelques mots avec un monsieur en short, puis elle s'éloigne en direction de la zone accidentée. Et Arthur, où est-il ?

Leila quitte la fenêtre et s'approche de Satie qui gît au sol. Les cicatrices de brûlure autour de ses poignets sont passées à l'écarlate et sa chemise blanche est complètement trempée de sang. Pour ce qu'elle en voit, il en a aussi coulé un peu de son oreille droite. Elle lui secoue les côtes sans ménagement du bout de sa botte. Il grogne, essaye d'attraper son pied. Elle se recule précipitamment. Zut. Incrévable.

Dans tout ce chaos, une chose est claire : elle n'arrivera jamais à tuer ce type. Elle s'était juré de le faire s'il s'appropriait *Convoitise*, mais c'est trop tard maintenant. Autant cesser de se raconter des histoires.

Déprimée, elle descend l'escalier quatre à quatre. S'il s'avère qu'elle a laissé vivre le chasseur et que des innocents ont fait les frais de son indécision, elle ne se le pardonnera jamais.

Sur le trottoir, elle se heurte à Freddy qui bat en retraite.

— Excuse-moi !

— Y'a pas de mal, dit-il. Je ne sais pas par où commencer. C'est un vrai bazar. J'étais là à boire un café, quand c'est arrivé.

— Je m'étais endormie, ment Leila. J'ai été réveillée par une sensation bizarre.

Freddy se passe une main dans les cheveux.

— C'était... c'était inimaginable, balbutie-t-il. Quelque chose entre une commotion et une énorme torgnole, comme celles que me filait mon père. Qu'est-ce que c'était ? Un tremblement de terre ?

— Tu crois qu'il y a des... je veux dire...

Les mots ont du mal à franchir ses lèvres, parce que dans son esprit, si quelqu'un n'a pas survécu, c'est forcément Arthur. Mais Freddy hausse les épaules d'un air désolé.

— Aucune idée, mais on va bien, c'est déjà ça de pris, pas vrai ?

Leila acquiesce distraitemment tout en fouillant des yeux la foule chaotique sur le carrefour. Si Arthur en a la possibilité, il essayera de se rendre utile, il sera ici.

Elle repère à nouveau Lorraine qui s'occupe des passagers de la voiture accidentée, et la rejoint.

— Que s'est-il passé ?

— Leila ! Ton téléphone a de la batterie ?

Leila sort son portable de sa poche.

— Non. Rien du tout.

À côté de la voiture, un homme et une femme d'âge mûr ont échoué sur le trottoir. L'homme arbore sur le front une bosse énorme en œuf de poule, et une longue estafilade sur la joue. La femme à côté de lui est dans un état plus inquiétant encore. Lorraine manipule avec douceur sa jambe, qui semble plier d'une drôle de façon. Et surtout, elle est assise dans une mare de sang.

— Arthur n'est pas avec toi ? demande Leila à Lorraine.

— Non, dit Lorraine.

— Je ne comprends pas ce qui est arrivé ! s'exclame l'accidentée d'une voix aiguë. Nous roulions vers Saint-Brieuc, c'était mon mari qui conduisait, et moi, j'étais en train de lui éplucher une pomme, quand tout à coup il a perdu connaissance...

Leila baisse les yeux. Le manche bleu d'un couteau Laguiole dépasse du torse de la femme, au niveau de l'estomac.

La femme croise le regard de Leila. Elle baisse les yeux et aperçoit le couteau.

— Mon Dieu ! Raymond ! Mon couteau !

Elle saisit le manche et s'apprête à tirer dessus pour déloger l'objet, mais Lorraine l'en empêche.

— Arrêtez, on vous le retirera à l'hôpital, restez tranquille. C'est la meilleure chose à faire.

La femme résiste, visiblement paniquée. De l'avis de Leila, on le serait à moins.

— Monique ! s'écrie le conducteur, qui vient d'émerger de sa propre commotion pour remarquer le couteau.

— Là, dit Lorraine, là, ça va aller.

Instantanément l'homme et la femme se calment, se mettent à respirer plus profondément. Leila contemple la scène, ébahie. Si elle doutait encore du singulier pouvoir d'apaisement que Lorraine peut exercer sur son entourage, elle vient d'en avoir une confirmation supplémentaire. Son influence est en train de sauver cette femme.

Une ombre passe au-dessus de Leila et lui fait tourner la tête.

— Arthur !

— Tu te sens bien ? demande Lorraine sans lever les yeux de son travail.

— Oui, ça va, répond-il, hagard.

— Tu es sûr ? insiste Leila. Tu n'as pas l'air.

Ce qu'elle a absolument besoin de savoir, c'est s'il a senti

la foudre. S'il a souffert de sa main à nouveau, elle ne pourra pas le supporter. L'expression sur le visage d'Arthur confirme ses pires soupçons. Il a senti la foudre, c'est évident. Il sait que tout est de sa faute. Elle grimace.

— Il faut que je m'inquiète ?

— Si tu tiens à t'inquiéter, fais-le pour les passagers de cette voiture et de l'utilitaire là-bas. Tous les téléphones du carrefour sont coupés, portables et fixes. Jérémie est parti emprunter un téléphone plus loin pour appeler une ambulance.

Les minutes qui suivent durent des semaines. Leila fait ce qu'elle peut pour se rendre utile, court chercher de l'eau, des torchons, n'importe quoi pour ne pas rester là les bras ballants et l'air suspect. Lorraine reste auprès du couple accidenté, qui accueille tout cela avec un calme remarquable. Puis elle envoie Leila tenir compagnie à la jeune maman, qui reprend pied doucement après sa crise de panique. En se débattant pour s'acquitter tant bien que mal de cette mission de soutien psychologique, un échec annoncé, Leila perd Arthur de vue.

Sous la direction de Lorraine qui coordonne les premiers secours, le chaos se résorbe peu à peu et les ambulances finissent par arriver. Dix minutes plus tard, le carrefour semble presque revenu à la normale, si l'on excepte l'épave de la voiture qui attend la dépanneuse en bloquant la circulation. Leila se lève, époussette son jean et rentre à l'hôtel.

Elle remonte dans sa chambre, mais le chasseur ne s'y trouve plus, pas plus que le grimoire. Elle jure entre ses dents et essaye la chambre voisine où elle entre en trombe, sans frapper.

Satie est assis sur le bord de son lit, la tête dans les épaules, *Convoitise* posé à côté de lui sur la table de nuit. Il est couvert de sang, rouge jusqu'au blanc des yeux, les pupilles d'un vert saisissant. Leila a un mouvement de recul.

— Ça va aller ? demande-t-elle un peu bêtement, pour se donner une contenance.

Il hoche la tête et du coup, elle continue à bavasser.

— Ça n'est pas passé inaperçu, mais ça aurait pu être pire.

Il acquiesce en se massant les poignets :

— C'était innommable, mais je suis d'accord, ça aurait dû être pire.

Elle hésite, puis décide de partager l'information :

— Quelqu'un est venu se servir, comme l'autre jour.

— Qui ?

Elle fait un geste vague.

— Tu as vu cette chose, cette espèce de lac calme ?

Il n'héberge pas le plus petit cafard. Est-ce Leila qui l'a vidé en foudroyant tout le quartier ? Ou bien l'autre ? Elle n'arrive pas à s'en souvenir.

— Non, répond-il sèchement. J'ai vu un nid entier de cafards me sortir par les pores de la peau.

Il se met à déboutonner sa chemise rougie et trempée. Chaque centimètre carré de son corps semble transpirer de minuscules gouttelettes de sang. Leila l'avait déjà vu torse nu et savait que ses costumes de yuppie à papa cachaient une anatomie terriblement efficace, mais là, il y a vraiment de quoi prendre peur. Depuis que les chasseurs l'ont viré et qu'il s'est reconverti en usine à grouille, il est devenu encore plus nouveaux. Ensanglanté comme il est, il ressemble à un diable. Heureusement qu'il est encore sonné. Sans un gramme de grouille et sans arme, en affrontement singulier contre ce type, elle n'aurait vraiment pas la moindre chance de s'en sortir.

— Tu as bien une idée, insiste-t-il.

Elle réfléchit en essayant de ne pas se laisser distraire par la toilette de chat qu'il a entreprise en s'aidant de sa chemise dégoûtante. On a vu plus efficace.

— Ça pourrait être un certain nombre de personnes, dit-elle sans conviction. Cassandra, par exemple.

— Ce n'est pas dans son répertoire, oppose-t-il avec une moue dubitative.

— La magie expérimentale ? Jouer avec des grimoires peu recommandables ? C'est son répertoire, en plein dans le mille.

— Mais elle ne peut pas se servir de *Convoitise*. Elle me l'a donné. Elle ne sait pas quoi en faire.

— Elle a peut-être volé un autre grimoire à une autre praticienne, fait remarquer Leila. Après tout, c'est une collectionneuse elle aussi. Mais continuons à réfléchir. Je pars du principe que ce qui est arrivé à ce chien l'autre jour est lié à l'action de cette personne qui pioche dans la grouille. Les timings concordent parfaitement.

— Ça me paraît raisonnable, concède Satie.

— Je prends une autre hypothèse de travail : la personne qui a relevé ce demi-chien utilise *Harmonie*. Tout un faisceau de coïncidences incite à penser qu'*Harmonie* est dans le coin : *Convoitise* qui décide, ici et maintenant, de nous parler d'*Harmonie*, la présence d'Arthur, qu'il soit ma "moitié" ou non.

— Tu en doutes encore ? demande Satie.

Elle hausse les épaules.

— Le voleur de grouille qui fait de la nécromancie expérimentale, ça pourrait aussi être toi, enchaîne-t-elle.

— Tu n'y crois pas toi-même.

Il a raison, mais elle développe son argument malgré tout :

— Tu cherches *Harmonie* depuis des années. Tu aurais pu finir par le trouver.

— Si je l'avais trouvé, tu penses que tu serais encore en vie ?

— Ça veut être amis pour la vie, et ça menace encore de vous tuer toutes les cinq minutes, raille Leila.

Le fait est qu'elle commence à s'y habituer. Pour dire à quel point ça devient grave.

— Et aujourd'hui ? interroge Satie. Dans quelle action magique toute cette charge aurait-elle été investie ?

Leila hésite.

— Ou cela pourrait aussi être Dita, spéculé Satie.

— Dita ? s'écrie Leila, horrifiée. Jamais de la vie.

— Pourquoi ? D'après ce que tu dis, la gosse n'est pas aussi dégoûtée par *Convoitise* qu'elle le devrait. Et clairement elle ADORE pratiquer. Alors, pourquoi pas un peu de magie hors des sentiers

battus ?

— Non, dit Leila, impossible. Elle m'en aurait sûrement parlé. Et je l'aurais reconnue, si c'était elle qui se servait dans la grouille.

— C'est ce que tu penses. L'accident de Do et de ses copains a coïncidé lui aussi avec la résurrection avortée de ce chien, fait remarquer Satie. Et ça sent la vengeance. Ça pourrait très bien être Dita. Elle tient à cette Olympe comme à la prune de ses yeux. Je pense que tu sous-estimes sa colère.

Olympe, pense tout à coup Leila, qui se souvient de ce qu'Arthur vient de lui apprendre. Et si Olympe avait elle aussi contracté de la magie ? Et si elle était sortie de cette série d'expériences horribles avec des bouffées de haine incontrôlée pour ses agresseurs, et de nouveaux talents qu'elle ne maîtrisait pas ? Ce serait là un autre cocktail explosif.

Évidemment, il est hors de question d'évoquer cette théorie devant Satie. Il ne doit pas savoir qu'Arthur a développé un talent, ni que Dita a rencontré Olympe par le truchement de *Convoitise*.

— Les coïncidences restent possibles, avance Leila avec précaution. Il se passe beaucoup de choses. Et Dita ne ferait pas une bêtise pareille.

— Peut-être que tu ne la connais pas si bien que cela, insiste Satie. J'ai observé beaucoup de praticiennes au cours des années. Leurs motivations sont parfois surprenantes.

— Ah oui ? Tu les as observées ? Je pensais que tu te contentais de les trucider.

Entendre le chasseur accuser Dita, envisager l'idée qu'elle pourrait mal tourner, est insupportable. Il faut que Leila en ait le cœur net. Il faut qu'elle aille voir Olympe, qu'elle l'oblige à parler.

Ils se taisent un moment. Satie a fini de se débarbouiller et semble hésiter à ajouter autre chose.

— Il y a encore quelqu'un d'autre, risque-t-il enfin. Un suspect plus inattendu.

Leila s'adosse à la porte.

— Je sais, dit-elle dans un souffle.

Elle ne prononcera pas le nom elle-même. Venant d'elle, ce sera forcément louche.

— Lorraine, dit Satie.

Cette fois Leila se contente de hocher la tête, laissant le chasseur poursuivre.

— À chaque fois que ta grouille est subtilisée, Lorraine est dans les parages, argumente-t-il. Et elle pratique, j'en suis à peu près certain. Elle m'a servi une tisane vitaminée assez prodigieuse pour me libérer d'un sort de Cassandra, et Cassandra n'est pas une sorcière sans conséquence.

Leila pense au couple accidenté, un peu plus tôt sur le carrefour, et acquiesce :

— Oui, Lorraine exerce probablement une forme de magie blanche thérapeutique.

L'infirmière apaise les tourments des âmes agitées, ou quelque chose du genre. Cela colle aussi avec l'histoire d'Arthur, même s'il est difficile pour Leila d'examiner cette idée sans subir une nouvelle attaque de jalousie. Elle passe aussi sur le fait que Lorraine travaille dans cet hôpital au service d'oncologie si miraculeux qui a relevé le pari impossible de soigner Gisela de La Ferrure. Si Lorraine dispose de talents thérapeutiques, elle est probablement puissante.

Assez pour remonter un chien en pièces détachées ? Là est toute la question. Leila se rappelle la sensation de faim, l'avidité de cette force qui s'est abattue sur elle pour la vider de toute sa grouille, impérieuse, presque carnassière. Elle a du mal à faire le lien avec Lorraine, la jeune infirmière enjouée, la scoute-toujours-prête.

Puis elle se remémore cette impression plus récente de plonger dans un grand lac calme, et contracte les épaules avec un frisson. Est-ce Lorraine qui a étouffé le départ de foudre de tout à l'heure ? Si c'est elle, elle a sauvé tout le centre-ville d'un triste sort, sans fournir apparemment le moindre effort.

— Une sorcière blanche, réfléchit Satie. Elle pourrait servir la bonne cause, en allant se nourrir chez les autres. Et à force de voir la grouille flamber quand tu t'approches d'Arthur, elle a dû finir par se poser des questions.

— Elle pourrait, admet Leila.

Et quelle ironie ce serait : que la grouille pléthorique de Leila aille alimenter une pratique bienfaisante, avec guérisons miraculeuses et désenvoûtements à la clef ! Une très bonne idée, en tout cas sur le papier, mais que Leila n'est pas sûre de trouver à son goût. Elle aime bien qu'on lui demande son avis avant de piocher dans ses ressources.

— Mais les attaques sur les jeunes ? Ça ne cadre pas avec une pratique thérapeutique, fait remarquer Satie.

Là encore, Leila se garde bien de parler d'Olympe.

Satie jette sa chemise rouge, roule des épaules, se masse les poignets. Leila en profite pour s'emparer de *Convoitise*. Elle sursaute malgré tout quand ses doigts se referment sur le livre et que la familière sensation d'être de retour à la maison l'envahit à nouveau. Satie l'observe sans faire un geste pour l'arrêter. Il faut qu'elle mette un peu de distance entre eux. Et elle doit trouver un lieu sûr où cacher *Convoitise*.

Mais c'est à *Harmonie* qu'elle pense en quittant la pièce.

Il est tout près, elle en est sûre. Il est chez Lorraine, ou lié



Mais quand Leila tente de retourner dans sa chambre pour y mettre *Convoitise* sous clef, elle trouve ses valises dans le couloir. Elle est certaine d'avoir laissé la porte ouverte, et la clef sur la table de nuit. Et maintenant, la porte est fermée.

Bien qu'elle craigne de parfaitement comprendre ce qui arrive, elle descend au bar pour se plaindre. Sophie, la femme de Jérémie, est de retour à la réception.

— Je me suis enfermée dehors, dit Leila d'une voix calme et mesurée de cliente normale.

Sophie lui adresse un sourire constipé.

— Je suis désolée, mais l'hôtel est complet. Nous n'avons plus de chambre pour vous ce soir. Ni pour votre collègue, d'ailleurs.

— Comment ça, l'hôtel est complet ?

— Vraiment navrée. Nous avons une réservation préalable pour cette nuit. On a peut-être oublié de vous en parler quand on vous a donné la chambre.

Leila soupire :

— Vous savez s'il y a de la place à l'auberge ?

— Non, là-bas c'est complet aussi. C'est à cause de la convention des chirurgiens-dentistes. Tout est plein. C'est réservé par des professionnels, des gens respectables.

— Des gens respectables ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Vous le savez très bien, grince Sophie en la regardant par en dessous.

Leila est prête à montrer les dents elle aussi, mais une voix joyeuse s'élève derrière elle, interrompant la mise au point.

— C'est tous les ans pareil. Je ne sais pas ce qui leur prend, à ces dentistes, de venir se réunir dans ce trou paumé !

Lorraine, après le coup de stress qu'elle vient d'aider à résorber, semble aussi fraîche qu'une fleur baignée par la rosée. À la côtoyer, même la taciturne patronne de l'hôtel se détend de manière perceptible.

— Salut, Lorraine. Merci pour tout ce que tu as fait à l'instant.

— Mais y'a pas de quoi, lance l'infirmière avec un sourire. C'est mon métier. C'est ce qui me fait rouler, tu le sais bien ! À ce propos, j'ai vu Do tout à l'heure, et je pense qu'il est sur la voie de la guérison. Il n'a pas encore repris conscience, mais les crises ont l'air de s'être calmées.

— Oh, merci, merci pour tout, dit la mère de Do qui se répand en effusions. Mon petit garçon, je voudrais tellement qu'il guérisse. Merci de veiller sur lui.

Puis elle prend la carte bleue de Leila pour encaisser sa facture, non sans lui décocher au passage un regard assassin.

Voilà, se dit Leila, le monde est simple : il y a les personnes qui vivent pour aider leur prochain, et celles dont l'obsession dévorante est de pratiquer la magie noire, de semer la désolation partout où elles passent, et de piquer le mec des autres.

Elle est si absorbée par ses propres sombres pensées qu'il lui faut une ou deux secondes pour imprimer ce que lui propose ensuite Lorraine :

— Leila, s'il n'y a pas de place en ville, tu n'as qu'à venir chez nous !

Elle en reste bouche bée. Elle ne devrait vraiment pas accepter. Par égard pour Arthur, qui a tout à fait le droit de vouloir faire sa vie sans elle, et aussi par pitié pour elle-même. Loger sous le même toit que lui, le sachant dans les bras de Lorraine, de la si rayonnante, saine et miraculeuse Lorraine aux doigts de fée et à la présence apaisante, ce sera sûrement une crucifixion.

Mais tellement pratique pour cuisiner Olympe, surveiller Lorraine et chercher *Harmonie* dans ses placards.

Leila ouvre la bouche pour répondre, quand l'attention de l'infirmière se déporte sur l'escalier de l'hôtel.

— Félix ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Quelque chose ne va pas ?

Satie est toujours écarlate, mais au moins, il a pensé à changer de chemise.

— Rien de grave, juste un coup de soleil, invente-t-il en descendant les marches d'un pas chancelant.

Lorraine ne pose pas la moindre question. Elle se contente d'aller à la rencontre du chasseur, et ce qu'elle fait ne peut être décrit que comme une imposition des mains. Instantanément il semble ravigoté.

— Je viens d'avoir un coup de fil de la réception, annonce-t-il. Il faut que je libère ma chambre ?

— C'est la convention des dentistes, explique Lorraine en roulant des yeux exaspérés. Tu n'as qu'à venir chez moi, toi aussi. Je viens de faire la même offre à Leila.

Par-dessus la tête de Lorraine, Satie adresse à Leila un regard interrogateur. Peut-elle vraiment se permettre de lui laisser une longueur d'avance dans la course pour retrouver *Harmonie* ?

— Tu es sûre, Lorraine ? intervient Sophie. Il y a probablement de la place à Paimpol. Ne te sens surtout pas obligée de le faire pour nous rendre service.

— Mais si, insiste Lorraine, puisque j'ai cette immense baraque

avec une demi-douzaine de chambres d'amis vides. Je vous assure que je pourrais loger un régiment. Et il y a la cabane au fond du "jardin", si on peut appeler ça un jardin.

Leila saute sur l'occasion.

— La cabane, ce serait parfait.

Satie accepte lui aussi.

— Excellent ! se félicite Lorraine. Et si tu veux, Félix, on pourra discuter.

C'est très clairement une invitation à se confier. Leila réprime un frisson de dégoût.

Arrivée chez Lorraine, Leila prend ses quartiers dans la « cabane au fond du jardin ». Bien des étudiants parisiens seraient bouleversés de découvrir un studio aussi spacieux et bien équipé.

— Je l'ai aménagé en prévision des futures velléités d'indépendance des enfants, raconte la toujours volubile Lorraine.

À peine entrée, elle s'est aussitôt lancée dans l'inspection des plantes vertes, coupant, arrachant les quelques mauvaises herbes, arrosant ici et là.

Leila songe surtout qu'avec plusieurs adolescents à sa charge, Lorraine risque de se retrouver avec une lutte à couteaux tirés pour ce studio d'ici quelques années.

— Lorraine, je ne sais pas comment te remercier.

— Tu veux me faire plaisir ? Prends un peu soin de toi, profite-en pour te requinquer. Vous autres citadins, vous tirez beaucoup trop sur la corde. Ce n'est pas bon. Si tu savais dans quel état Arthur est arrivé jusqu'ici. Et ton Félix, il est au bord du burn-out.

Leila se retient très fort de rappeler vertement que ce n'est pas « son » Félix, et que d'abord elle ne connaît pas de Félix. Elle se contente d'acquiescer bien sagement en se demandant si Lorraine est vraiment aussi simple, sincère et de bonne volonté qu'elle en a l'air. Ça commence vraiment à lui faire mal aux yeux.

— Tu as déjà des nouvelles des victimes de l'accident ?

— Non, c'est trop tôt. Je voulais les suivre aux urgences, mais j'ai dépassé les bornes cette semaine, et l'hôpital a refusé de me laisser revenir.

— Tu es très investie dans ton travail, remarque Leila.

— Très. Quand on trouve sa raison d'être, on a tendance à en faire trop. Mais c'est à ça que sert l'existence, n'est-ce pas ?

Un autre indice de ce qui a dû tant plaire à Arthur chez cette femme. Il a été élevé dans une famille de fortes têtes, et chacun de ses frères a épousé une grande cause. Arthur désespère de ne pouvoir identifier la sienne. Forcément, il est attiré par ce genre de personnalité. Leila mesure une nouvelle fois à quel point elle n'est pas du tout son type. C'en est presque comique.

— Tu as sauvé beaucoup de monde sur ce carrefour tout à l'heure.

— C'était un effort collectif, dit modestement Lorraine. Tu étais là toi aussi. Chacun a fait sa part.

L'ironie de cette réalité n'échappe pas à Leila. Sa contribution à elle a consisté, essentiellement, à faire exploser la grouille sur le carrefour et à laisser Lorraine résorber tout le chaos. Elle est presque certaine maintenant que l'autre a même pris sur elle pour absorber une quantité vertigineuse de grouille.

Pour en avoir le cœur net, le plus simple serait, sans aucun doute, de lui poser la question. Et si le moment était venu d'avoir avec Lorraine une discussion un tout petit peu plus ouverte ?

— Lorraine, toi qui travailles à l'hôpital, les jeunes gens qui ont attrapé cette maladie exotique en ville...

Lorraine hoche la tête, sans quitter des yeux l'amarante qu'elle examine attentivement.

— Oui, les pauvres. Je sais bien qu'ils ont attaqué Olympe, mais ce sont des gamins, des camarades de classe de mes enfants.

— On ne sait toujours pas ce qu'ils ont ? demande Leila. Ils vont guérir ?

Lorraine fait la moue.

— Je ne sais pas. Les médecins font tout ce qu'ils peuvent.

— Personne d'autre n'a été contaminé ?

— Non. Et leurs analyses sont normales.

— Et toi ? Tu n'as pas de solution en tête ?

Lorraine rit.

— Moi ? Je ne suis qu'une simple infirmière. Mon métier c'est avant tout de prodiguer des soins et du réconfort, pas vraiment des diagnostics pointus, encore moins dans le cas de maladies rares et exotiques. Je ne suis pas vraiment une scientifique.

— Pardonne mon indiscretion, dit Leila, mais l'autre jour, tu as donné un remontant à Satie... À Félix. Tu avais l'air de bien t'y connaître en remèdes de grand-mère.

L'autre se remet à rire, un rire si cristallin et désarmant que le cerveau de Leila hésite à éclater en mille morceaux.

— Oh, ça, c'était autre chose. Juste un cocktail de plantes.

— Ça lui a fait beaucoup d'effet.

Lorraine sourit, et impossible de déceler la moindre duplicité dans son expression qui rayonne de bienveillance. Leila n'a qu'une envie, lui rabattre son caquet. Ça ne lui suffit pas d'avoir hérité de toute la bonne magie de l'univers, il faut encore qu'elle minaude ?

— Tu n'utilises pas du tout les recettes de ta grand-mère dans ton travail à l'hôpital ? insiste-t-elle.

— Non, les protocoles de l'hôpital sont à suivre à la lettre, répond

Lorraine. Il n'y a pas trop de place pour ce genre de créativité.

— Même pour les cas désespérés ? Même au service d'oncologie ?

Ah. Voilà. Ce n'est presque rien, juste une infime variation de la lumière dans le regard étincelant de Lorraine, le plus imperceptible instant d'hésitation.

— Pourquoi ? Que veux-tu dire par là ?

Leila fait la moue.

— Je ne sais pas, j'imaginai qu'en soins palliatifs par exemple, on tenterait peut-être des méthodes plus alternatives.

— C'est ce que j'essaye de leur faire comprendre depuis des années, sourit Lorraine, à nouveau totalement maîtresse d'elle-même.

Et elle s'en va en prétextant des préparatifs pour le dîner, laissant Leila au rangement de sa minuscule valise et à l'examen de ces réponses qui ne révèlent pas grand-chose.

Leila n'a pas encore fini de défaire son sac qu'un nouveau visiteur frappe au carreau. C'est Arthur, visiblement en colère. Elle a à peine le temps de s'effacer dans l'embrasure de la porte qu'il fait irruption dans la cabane.

— À quoi tu joues, Leila ? Je croyais t'avoir demandé de me laisser en paix. Et toi, tu ne trouves rien de mieux à faire que de t'installer chez moi ?

— Je suis désolée, dit-elle. Je ne voulais pas envahir ton espace vital. Mais la patronne de l'hôtel ne voulait plus entendre parler de moi, et Lorraine a proposé...

— Et tu ne pouvais pas dire non ?

— Il n'y avait plus de place nulle part au village.

— Excuse-moi, mais je ne vois pas en quoi c'était vraiment un problème. Vous auriez très bien pu aller dormir ailleurs. Je suis sûr qu'il y avait de la place un peu plus loin sur la côte.

— Je ne pense pas qu'il serait raisonnable que nous nous éloignions davantage.

— Ah oui, fait Arthur qui semble vraiment furieux à présent, la fameuse mission diplomatique. À mon avis, c'est du flan. Tu ne fais même pas d'effort pour être crédible. Je ne sais pas ce que tu mijotes, mais il va falloir que tu arrêtes ça tout de suite. Toi et ce type, vous n'avez vraiment rien à faire ici. Jusqu'à votre arrivée, c'était un coin tranquille. Et voilà qu'on se croirait confrontés aux sept plaies d'Égypte. Qu'est-ce que c'était que ce truc tout à l'heure ?

Leila baisse les yeux.

— Je n'ai rien pu faire pour l'empêcher. J'ai l'impression que notre discussion au salon de thé a précipité les choses, malheureusement. Ces jours-ci, la grouille a tendance à prendre des proportions bibliques chaque fois que je te croise, ajoute-t-elle avec un sourire d'excuse qui fait de son mieux pour avoir l'air piteux.

— Attends, c'était de la grouille ? Tu veux dire...

— J'ai foudroyé tout le village. Je jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me retenir, mais il y avait trop de cafards, et...

— Ce truc-là, coupe Arthur avec des yeux ronds, c'était la foudre ?

Leila le dévisage avec étonnement.

— Oui. Tu ne l'as pas sentie ?

— Évidemment que je l'ai sentie, répond Arthur avec humeur.

Mais qu'a-t-il senti exactement ? Ça l'a mis hors de lui, mais il ne semble pas avoir souffert outre mesure de l'attaque des cafards volants.

— Je ne voulais pas vous faire de mal. Surtout pas à toi.

Arthur la fusille du regard.

— Qui t'a dit que c'était douloureux ?

Le rire de Leila fuse avant qu'elle puisse l'arrêter.

— Euh... Tout le monde est unanime sur la question. C'est détestable, ça brûle et on peut en mourir.

Il semble réellement perplexe à présent.

— Oh. Je savais que c'était mortel et que c'était... intense, mais je ne me doutais pas que... Je pensais que les accidents avaient été provoqués par...

Elle hausse un sourcil.

— Arthur, qu'est-ce que ça t'a fait exactement de recevoir la foudre ? Tu sais que tu peux tout me dire.

Mais il fait machine arrière, à toute vapeur.

— Non, laisse tomber.

Le déni d'Arthur ne fait que la conforter dans des hypothèses toutes plus exotiques les unes que les autres. Non, il faut qu'elle se calme, qu'elle colle des œillères à son imagination. Elle ne peut pas se laisser aller à interpréter les demi-confessions d'Arthur, elle va encore se planter.

Elle fait tout ce qu'elle peut pour oublier ce qu'elle a lu dans *Convoitise* tout à l'heure – cette demi-confirimation ambiguë qu'ils sont toujours considérés comme un lot de deux, au moins par la magie. Les affirmations fumeuses du grimoire, corroborées par les décryptages de Satie, ne l'aident pas vraiment à garder la tête froide. Doit-elle en parler à Arthur ? Non, elle ne peut pas lui faire ça. Il est heureux avec Lorraine, elle devrait effectivement le laisser en paix, quitte à ignorer la mise en garde de *Convoitise*.

Seulement, ce qu'elle a appris le regarde, et *Convoitise* en général ne plaisante pas. Elle est obligée de lui en toucher mot. Elle ne commettra pas deux fois la même erreur, elle ne peut pas le laisser dans le noir après ce qui leur est arrivé l'an dernier. S'il est concerné, il doit être mis au courant.

Elle s'arrache avec difficulté à ses rêves éveillés, soupire :

— Arthur, il faut que je te parle de quelque chose.

Il secoue la tête, excédé, et elle doit supplier.

— Cinq minutes, s'il te plaît, c'est tout ce que je te demande.

Il s'est mis à faire les cent pas à la manière d'un fauve en cage ; l'air crépite d'énergie. Elle fait un effort pour présenter les faits de la façon qui le heurtera le moins, tout en sachant que c'est impossible. Quand les cinq minutes seront écoulées, elle aura encore baissé d'un ou deux crans dans son estime, c'est inévitable.

— Je suis vraiment navrée de t'imposer ma présence. J'ai bien compris que je te dérangeais et je voudrais de tout mon cœur pouvoir respecter ta requête, mais il faut que je reste ici pour l'instant. Il se passe des choses vraiment bizarres au village, et je suis obligée de mener mon enquête.

Arthur fait volte-face.

— Des choses bizarres ? Tu veux dire de la magie ? Leila. La moitié des choses bizarres qui se passent ici semblent être de ton fait.

— Non, dit-elle. Je ne pratique plus la magie depuis l'année dernière, je te le promets. Le seul sort que j'ai lancé récemment, c'était pour trouver Olympe l'autre jour. Et la foudre, c'était une erreur.

Il éclate d'un rire incrédule.

— Comme si tu avais besoin de la magie pour mettre un village sens dessus dessous, Leila.

Elle perd un instant le fil de sa démonstration, accrochée aux émotions contradictoires qu'elle lit dans le regard d'Arthur. Puis l'éclair de folie s'éloigne, la colère reprend le dessus et rompt cette fascination.

— Arthur. Tu ne savais vraiment pas que Cassandra était au village ? Une partie des problèmes viennent d'elle.

— Non. Je l'ai appris l'autre jour.

— Mais comment se fait-il que tu ne l'aies pas vue avant ? C'est bizarre, non, tu ne trouves pas ? Ça fait combien de temps que tu habites ici ?

Elle ferme les yeux, parce qu'en substance elle est en train de lui demander depuis combien de temps il est avec Lorraine.

— Je suis arrivé fin mars. J'habite ici depuis début avril.

En gros, le lendemain de leur rencontre, ils se sont mis en ménage. C'était quoi ? Un coup de foudre ? Peut-être qu'Arthur fonctionne toujours ainsi, peut-être qu'il est coutumier des histoires d'amour intenses et instantanées. Peut-être que Leila s'est fait une montagne d'une passade ; après tout, elle n'était pas la plus censée des personnes à l'automne dernier. Peut-être que...

Stop. Elle oblige son esprit à revenir sur ses rails.

— Ça fait presque trois mois que tu vis à quelques kilomètres de chez Cassandra, et tu ne t'en étais pas aperçu ? Tu en es vraiment sûr ? répète-t-elle.

— Non. J'ai eu tendance à rester un peu dans mon coin ces temps-ci. C'est important ? Je n'ai jamais eu à souffrir de l'action de Cassandra. J'avais entendu parler d'une marginale un peu rebouteuse qui n'avait pas très bonne réputation au village, mais je ne savais pas que c'était elle. Personnellement, je n'ai rien à lui reprocher. Je ne fais pas partie de ses... clients, si tu veux tout savoir.

— Non. Je veux dire, ce n'est pas de ta faute, c'est juste que tu sembles avoir le chic pour... cohabiter avec des praticiennes sans t'en rendre compte.

Elle a failli dire : pour les attirer.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demande Arthur, l'air suspicieux.

— Je veux dire, d'abord moi... puis Cassandra...

Il hausse les épaules.

— Je suis tombé sur Cassandra parce que je t'ai rencontrée, toi.

— Je crois que Lorraine pratique aussi, finit par lâcher Leila.

Puis elle attend, le cœur battant. Arthur enregistre l'information ; il semble d'abord désarçonné, puis se reprend rapidement.

— Quoi ? Non. Tu en es sûre ?

— Non, admet-elle. Je ne peux pas en être sûre, mais je le soupçonne fortement. Satie est d'accord avec moi.

— Mais vous n'avez aucun moyen d'en être certains ? Il n'y a pas... un registre national des praticiennes ? Un annuaire de la profession ?

— Pas vraiment, non.

Il la dévisage d'un air dubitatif, puis semble tout à coup prendre conscience de quelque chose.

— À mon avis, dit-il, ce n'est pas le cas. Et même si ça l'était, il ne t'est pas venu à l'esprit que tu pouvais lui poser la question directement ? Elle ne va pas te manger, et un peu de franchise serait la moindre des choses, tu ne crois pas, puisque tu loges sous son toit ? Allons lui demander tous les deux si tu es timide.

— Non ! s'écrie Leila. J'ai déjà essayé de la sonder... mais ça n'a rien donné.

— Mais tu lui as posé la question clairement, ou pas ? Entre consœurs, vous devez être capables de vous parler.

Leila a du mal à lui répondre.

— Vas-y, Leila, déroule-moi donc le fond de tes sombres pensées. Tu crois qu'elle n'est pas nette, qu'elle a peut-être quelque chose à se reprocher ? Et tu viens me trouver, moi, avec tes soupçons infondés ?

Leila pousse un grand soupir.

— Ce n'est pas ça. J'essaye de rester discrète.

— En calomniant les gens sans preuve ? En t'immisçant dans un couple avec des accusations de sorcellerie ?

— De toute manière, elle ne serait pas une affreuse sorcière comme moi, qui rend les gens malades ou fous. Elle les soigne.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas jouer franc jeu pour une fois et lui demander directement ?

— C'est compliqué.

— Leila, je ne lui ai pas parlé de toi, mais je commence à me dire qu'il va falloir le faire. Par simple respect pour elle.

— À toi, j'ai décidé de ne rien cacher, gronde Leila, mais tu ne dois pas en parler à Lorraine.

— Tu ne peux pas me demander une chose pareille !

Leila prend une grande inspiration.

— Réfléchis, Arthur. Soit elle ne pratique pas, ce que j'espère de tout mon cœur, et en lui posant la question nous allons juste lui faire peur. Soit elle pratique et elle ne t'en a rien dit.

— Alors quoi ? On a bien vu que ce n'était pas la chose la plus facile à révéler. C'est privé, peut-être que Lorraine a pris le parti de se cacher. Elle a pu décider que ce serait plus sûr de garder ça pour elle. Et peut-être que moi, je n'ai pas envie d'être mis au courant.

— Arthur. Avec l'expérience que tu as de la magie, tu ne me feras pas croire une chose pareille. La politique de l'autruche, ce n'est tout simplement pas toi.

— Tu as dit toi-même qu'elle était sans doute une sorcière bienveillante. On a tous nos petits secrets. Pourquoi mettre son nez dans les affaires des autres ?

Leila soupire.

— J'essaye juste d'être honnête, dit-elle. C'est pour ça que nous avons cette conversation, que je ne garde pas tout ça pour moi.

— Écoute, dit Arthur, c'est vrai qu'il y a six mois j'aurais apprécié que tu sois plus directe, mais aujourd'hui, j'ai un peu changé mon fusil d'épaule. Je ne veux plus rien savoir de tout ça, plus rien de ton monde. Que Lorraine pratique ou non, ça ne te regarde pas, et pour moi, ça n'a aucune importance. Elle m'apporte de l'affection sans compter, elle fait le bien autour d'elle, elle rassemble et elle soigne. Le reste, je m'en fiche, c'est compris ?

Et il quitte la cabane en la plantant là.

Elle n'a pas pu lui évoquer le quart de ce qu'elle devrait lui dire pour s'en tenir à son vœu de transparence. Elle n'a pas pu lui parler de *Convoitise*, et ne voit vraiment pas comment elle va le préparer à entendre les consignes étranges que lui a délivrées le grimoire.

« Ma moitié et moi partageons le sang et la source. Nos destins

sont liés, mais nos vies sont fragiles. Seul le rituel d'*Harmonie* pourra refermer notre cercle et nous protéger des prédateurs qui cherchent à nous vider de notre substance. »

Elle sent flamber en elle la colère familière qui l'anime dès qu'elle considère la magie noire, les grimoires pourris dont elle a hérité, et cette façon qu'a *Convoitise* en particulier de vouloir étendre son influence néfaste le plus largement possible. Elle n'aurait jamais dû donner le livre à Cassandra. Elle n'aurait jamais dû l'ouvrir.

Mais c'est trop tard. Si elle écoute *Convoitise*, elle va devoir à nouveau jeter un sort à Arthur, et ce faisant, sceller entre eux un lien qui n'aurait jamais dû exister au départ. Arthur ne voudra jamais « fermer le cercle » avec elle. Pas après avoir refait sa vie, pas après ce qu'il vient de lui raconter.

Tout ce qu'Arthur souhaite, c'est se débarrasser de la magie, un peu comme elle finalement. Et comme elle, il ne fait que s'enfoncer plus profondément, à sa suite. Et maintenant, elle va devoir le convaincre d'aller encore plus loin, dans l'espoir dérisoire que cela le protégera contre une menace non identifiée qu'elle a vraiment du mal à prendre au sérieux.

Elle va devoir trouver des preuves concrètes, solides de ce qu'elle avance, et vite.

Lorsqu'elle émerge enfin de ses pensées, après un long moment, elle prend conscience d'une nouveauté étrange : la grouille est restée complètement muette tout au long de sa conversation avec Arthur. Aucun débordement, aucune marque d'enthousiasme délirant de la part des petits cafards, aucune flambée subite. Depuis le déchaînement de tout à l'heure, le niveau de grouille est demeuré presque nul.

— Jérémie attend dans le salon, il veut te parler, signale Lorraine.

— À moi ? Mais pourquoi ?

— Aucune idée. Il n'est pas... Leila, je fais ce que je peux pour l'aider, mais ça ne va pas. Son fils est entre la vie et la mort, et Jérémie est paumé quelque part au royaume de la pensée magique, si tu veux.

Leila suit la maîtresse de maison en secouant la tête, incrédule. Le vocabulaire employé par cette femme ne cesse de la sidérer.

Depuis qu'ils ont fait connaissance il y a quelques jours, Jérémie Robert a perdu énormément de sa superbe. Il s'est aussi délesté d'une demi-douzaine de kilos, et sous ses yeux, les valises qu'il se traîne suffiraient à une famille nombreuse pour trois semaines de vacances. Sa physionomie semble hantée par la douleur et sa voix n'est qu'un murmure, comme s'il avait du mal à supporter ses propres paroles.

— Je ne sais pas si vous avez entendu, mais mon gars... les docteurs ont prononcé des mots terribles ce matin. Mort cérébrale. Personne n'y comprend rien, et pourtant ils en sont déjà à baisser les bras. Un moment ils enregistrent une activité à l'électroencéphalogramme, et cinq minutes plus tard ils parlent de le débrancher.

— Je suis navrée, dit Leila.

Elle est sincère, mais peu importe. Jérémie ne la calcule pas vraiment.

— Je suis venu vous supplier de le libérer, dit-il d'une voix sourde.

— Quoi ?

— Donnez-moi votre prix. Je ferai ce que vous voulez. Et je serai discret. Mon épouse voulait venir avec moi, mais j'ai réussi à la convaincre de me laisser venir seul.

— Hein ? Mais qu'est-ce que vous...

— Écoutez, dit Jérémie, je sais ce qui se passe au village. Tout à l'heure, sur le carrefour... Je ne voulais pas être mêlé à tout ça, mais

pour mon petit gars, je ferais strictement n'importe quoi. N'importe quoi. Vous n'avez qu'à le dire clairement.

— Ho là, dit Leila. Je ne vous ai rien demandé. Et vous ne vous adressez pas à la bonne personne.

À quoi bon nier encore qu'il « se passe quelque chose au village ? »

— Alors, insiste Jérémie, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

Les yeux fous, il s'approche et elle recule, effrayée.

— Jérémie, stop !

Elle heurte le mur derrière elle et se prépare à subir une attaque ; mais non, l'homme tombe à genoux, ses mains s'accrochent aux jambes de pantalon de Leila qui ne peut lui échapper. Son cœur bat à toute allure. Ce type à terre, c'est plus qu'elle n'en peut supporter.

— Jérémie. Je. Ne. Peux. Pas. Vous. Aider, articule-t-elle.

Elle tente de le repousser, mais il se cramponne à elle.

— Je vous en supplie !

— JE NE SAIS PAS CE QUI EST ARRIVÉ À VOTRE FILS ! crie-t-elle, dans le vain espoir de se faire comprendre de ce pauvre type que la douleur égare.

À genoux, le visage déformé par l'angoisse, Jérémie insiste :

— Je ne sais pas ce que vous êtes venus faire ici, ni ce que vous voulez, mais vous pouvez me faire confiance pour une chose : je ne vous lâcherai pas tant que vous n'aurez pas sorti Do de là.

— Je ne peux rien faire, répète Leila qui sent le désespoir la gagner.

— Ce n'est pas ce que vous avez dit à Tof. Et je sais ce que j'ai vu. Do est tombé malade à votre arrivée en ville. À la minute où vous avez débarqué. Vous êtes venus me voir parce qu'il avait fait une bêtise, j'ai résisté, et un quart d'heure plus tard il était dans le coma. Je sais que c'est vous, et je sais que vous pouvez défaire cet envoûtement. Ça se lit sur votre visage.

— Tu ne sais pas ce que tu racontes, l'ami, intervient doucement Satie.

En entendant le chasseur, Leila sursaute. Que fiche-t-il ici, celui-là ? Et qu'est-ce que c'est que cette voix lénifiante ? On dirait Lorraine. Et voilà qu'il se mêle d'aider Jérémie à se remettre debout, comme s'il se souciait vraiment de sa dignité. Est-ce que cela fait partie de sa formation de chasseur ? Jouer les assistantes sociales avec les victimes éplorées ? Leila, qui en général se débrouille pour dresser un écran de sécurité entre ses victimes et sa pratique, n'a pas l'habitude de ce genre de conflit. Une seule fois elle a vraiment été confrontée aux éclopés de la magie noire, et ils ont failli la manger. Un souvenir qui ne contribue pas à la rendre zen et aimable. Elle tremble de tout son corps, et l'adrénaline prend le contrôle.

— Vous devriez arrêter d'accuser les gens à tort et à travers. Vous n'avez aucune idée de ce dont vous parlez.

— Je sais très bien de quoi je parle, rétorque Jérémie, à qui la présence de Satie semble avoir rendu un peu de courage. Vous n'avez pas le droit de vous en prendre à de jeunes gens innocents.

— Innocents ? Tu penses que ton fils est blanc comme neige ? Tu crois que c'est lui la victime dans toute cette histoire ? Je suis désolée de te dessiller les yeux, mais ton petit Do n'est pas un chérubin. C'est un voyou qui s'est cru autorisé à violer et à tabasser une jeune fille de son âge, qui a même essayé de la brûler vive. Au lieu d'aller accuser tout le monde et n'importe qui, tu ferais bien de te livrer à un petit exercice d'introspection.

Jérémie a l'expression sonnée de quelqu'un qui a reçu la foudre. Quant à Satie, il s'est mis à faire les cent pas en se frottant la tête, clairement affligé.

Oui, c'est sûr, elle a craqué, et elle en a trop dit.

— Vous n'avez pas de preuves de ce que vous avancez, dit Jérémie.

— Non. Aucune.

Elle a commis un faux pas et maintenant elle s'enfonce, mais elle n'entraînera pas avec elle Dita et Olympe. Et cependant, elle aimerait bien qu'Olympe prenne un peu ses responsabilités. Elle va aller s'offrir une bonne conversation avec l'adolescente.

— Voilà, dit-elle à l'hôtelier, maintenant tu sais ce que ça fait d'être accusé sans preuve.

Jérémie la foudroie du regard.

— Compte sur moi pour faire de ta vie un enfer, lance-t-il en s'éloignant.

— Bravo, commente Satie quand l'aubergiste a quitté la pièce. Je vais te mettre en contact avec mon avocat.

Elle se tourne vers lui.

— Et toi, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es devenu un modèle de zénitude tout à coup ?

Mais il se contente de hausser les épaules, puis de sortir d'un pas tranquille, le gros matou gris sur les talons. Par la magie et toutes les horreurs qui grouillent, cette fois, elle est à peu près sûre d'avoir tout vu.



— Moi, je pense que c'est une expérience de l'armée qui a raté.

— N'importe quoi. Tu regardes trop de séries télé. C'était une

éruption solaire, je te dis.

Les ados de la maison sont tous installés dans la courette à l'abri du vent. C'est l'heure du goûter. Leila, qui guettait la première occasion de parler à Olympe, s'approche un thé à la main. Elle détaille avec horreur les victuailles empilées sur la table de jardin. Il ne devait pas y avoir assez de chaises, car Olympe a pris place sur les genoux d'Enzo. Ces deux-là ont l'air d'avoir formé un lien d'affection en quelques jours.

La jeune fille a définitivement repris du poil de la bête depuis la dernière fois qu'elles se sont vues. Elle a désenflé, elle ne porte plus ses lunettes noires, mais dévoile de grands yeux verts dans un visage sur lequel bleus et contusions ne seront bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

Leila s'installe avec eux pour les observer. Ils sont trop tenaillés par la faim et concentrés sur le quatre-quarts et sur la pâte à tartiner pour se défier d'un adulte.

— Tu ne goûtes pas ? demande la fille brune, Annabelle.

— Non, merci, dit Leila. Je n'ai pas faim. Je ne sais pas comment vous faites.

— Bah, tu as dû être en pleine croissance il n'y a pas si longtemps ?

— En pleine croissance ? Tu m'as bien regardée ?

L'autre jauge la carrure minus de Leila, fait la moue, puis sourit. Leila la trouve assez sympathique, peut-être à cause des marques sur ses bras. Il faut croire qu'elle préfère les gueules un peu cabossées, les laissés-pour-compte. Elle pense aussi à Freddy, l'ivrogne du village, et à la forme d'entente immédiate qui s'est établie entre eux. Peut-être qu'après tout elle n'est pas si nulle que ça avec les gens.

Domage qu'elle soit en permanence obligée de les manipuler.

Enfin le goûter pantagruélique s'achève faute de munitions, et la petite bande se disperse. Enzo, le plus sérieux apparemment, annonce qu'il doit réviser ce soir. Il passe son bac le mois prochain. Olympe a une moue dépitée.

— Tu n'as pas de devoirs, toi, Olympe ? s'enquiert Leila.

— Rien d'insurmontable, dit la jeune fille.

— Alors, viens m'aider à trouver un genêt pour Dita, demande Leila, parce qu'il lui faut une excuse pour entraîner l'adolescente à l'écart.

— Un genêt ? Et qu'est-ce qu'elle en fera ?

— Pour son jardin, explique Leila. S'il te plaît. Je voudrais juste lui faire un petit cadeau. Je suis assez nulle en plantes, mais ça lui fera plaisir. Sois gentille.

— Tu vas encore me parler de Dita ? demande la jeune fille d'un ton plaintif.

— Non, promet Leila.

Elle a d'autres sujets, beaucoup moins plaisants, à aborder avec cette morveuse. Dita a peut-être dix ans de moins, mais elle est incomparablement plus mûre et avancée que cette Olympe.

Celle-ci se laisse embarquer à contrecœur. Derrière la maison, un rayon de soleil d'après-midi caresse le sommet de la falaise. Cette fois, Leila a décidé qu'elle ne prendrait pas de pincettes. Ce n'est définitivement pas la bonne méthode pour elle. Aussi attaque-t-elle dès qu'elles se trouvent hors de portée de la maison.

— Dis-moi ce que tu as fait aux garçons qui t'ont agressée, Olympe.

Olympe lui jette un regard inquiet.

— Moi ? Rien du tout.

Leila la fixe droit dans les yeux.

— Ne te fiche pas de moi. Je suis prête à t'accorder le bénéfice du doute. Je pense que tu ne l'as pas fait exprès. Mais j'ai besoin de ta version des faits pour comprendre ce qui s'est passé. Tu as rêvé ? Tu as vu Dita ? Les quatre affreux jojos dans le même rêve ? Raconte-moi.

— C'est encore au sujet de Dita ! s'exclame Olympe. Tu ne peux pas me lâcher les baskets cinq minutes ?

— Je ne veux pas me mêler de votre relation, mais je veux savoir ce qui est arrivé à Do, Vince et Clem. Ils ne vont pas bien, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Et oui, ils t'ont fait du mal, et ils méritaient d'être punis, mais ce qui leur est tombé dessus génère de gros problèmes. Les imaginations s'échauffent. Si on ne les sort pas de l'hôpital rapidement, les choses vont s'envenimer au village.

— Je ne comprends rien à tout ce que tu racontes, se cabre Olympe en retroussant le nez, l'air buté.

Leila lui fait son sourire le plus inquiétant.

— Moi, je pense que tu sais très bien, au contraire. Parle. Si je peux faire quelque chose, je le ferai.

— Et si je ne veux pas ?

— Si tu ne veux pas, je vais devoir trouver une solution créative, et je peux d'ores et déjà te garantir que tu risques de ne pas l'apprécier.

Olympe monte aussitôt sur ses grands chevaux.

— C'est une menace ?

— Non, dit Leila. C'est juste la réalité des faits. Mes solutions créatives sont rarement exemptes de victimes collatérales. À chaque fois que j'essaye de faire dans la dentelle, ça se finit toujours dans la violence.

Bien qu'au fond elle en soit désolée, elle appuie ses propos d'un autre petit sourire, et pour finir ça fonctionne : Olympe craque.

— Je n'ai rien fait de spécial, soupire-t-elle. Je suis allée

me coucher le soir de l'agression. Lorraine m'a donné un antidouleur. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de substances, et j'ai fait des rêves bizarres.

Leila s'attend à ce qu'Olympe évoque des éboulis, le paysage dévasté qui sert de décor aux rêves de Dita, mais elle n'en fait rien.

— Je marchais sur la route qui mène au village. Je crois que c'était une crise de somnambulisme. J'ai finir par lever le nez et j'ai vu que j'étais arrivée à l'hôtel, là où habite Do. J'ai décidé de monter lui parler ; on ne pouvait pas rester comme ça sans s'expliquer. La porte n'était pas fermée. J'ai grimpé l'escalier tout doucement et je suis allée au deuxième étage.

— C'était courageux d'aller le voir juste après ton agression, avance Leila, dubitative. Et c'était la première fois que tu allais le voir dans sa chambre ?

Olympe rougit, répond du bout des lèvres :

— Oui. J'ai frappé à la porte et il a ouvert. Ça m'a étonnée qu'il ne soit pas couché, mais il ne devait pas avoir la conscience particulièrement tranquille. Quand il a vu que c'était moi, il a essayé de me claquer la porte au nez, mais je l'en ai empêché. J'avais beaucoup d'énergie tout à coup, j'étais furieuse, et je voulais qu'il m'entende.

— Et qu'est-ce que tu lui as dit ? demande Leila.

— Le problème, poursuit l'adolescente, c'est qu'il s'est mis à se boucher les oreilles à deux mains et à chantonner pour ne pas avoir à m'écouter. Là, ça m'a VRAIMENT mise en colère. J'ai crié, j'ai hurlé plus fort que lui, pour que le son de ma voix parvienne à son minuscule cerveau. Je voulais que mes paroles s'impriment là-dedans comme si elles étaient faites de métal en fusion.

Leila frissonne en pensant aux rêves éveillés de Dita l'an dernier, à l'état des cerveaux des trois jeunes gens à l'hôpital.

— Mais qu'est-ce que tu lui as dit ? insiste-t-elle.

— Je lui ai crié dessus, c'est tout ce que je sais. J'étais droguée à la codéine et en plus, je faisais une crise de somnambulisme. Le seul truc bizarre, c'est que ça n'ait réveillé personne dans la maison.

Probablement parce que tu étais dans sa tête, dans son rêve à lui, pense Leila. Tout à coup elle a un peu peur de cette gosse.

— Et ça a duré longtemps ? veut-elle savoir. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— J'ai crié et il s'est recroquevillé sur lui-même, comme si ça lui faisait vraiment mal de m'entendre, raconte Olympe. Je ne me suis arrêtée que lorsqu'il a été tout petit, en boule, sur son lit, la tête sous les bras. Il sanglotait et il demandait pardon. Au fond, c'était ça que je voulais, qu'il me demande pardon, je crois.

— Et puis ?

— Et puis, je suis partie. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse de plus ? Je te l'ai dit, ce n'est pas de ma faute si ces trois crétins sont tombés malades en même temps. Il faut voir où ils traînent.

— Et tu es allée voir Clem, Vince ? Tof ? interroge Leila.

— Pourquoi je serais allée voir Tof ? Il paraît qu'il est aveugle et sourd maintenant, ce n'est pas très pratique pour avoir une conversation. Mais oui, j'ai peut-être rendu visite aux deux autres. Je ne m'en souviens pas vraiment.

— Et tu y es retournée depuis ?

Olympe se tourne vers elle et la fusille du regard.

— Évidemment que non. Tu crois que je passe ma vie à harceler ces débiles ? Tu parles comme si c'était une agression consciente que j'avais commise, alors que ce sont des crises de somnambulisme et que je n'y peux rien. Ils sont à l'hôpital. Je ne m'occupe plus d'eux. J'ai bien trop à faire pour reprendre ma vie avec des gens qui m'aiment.

— Tu veux dire ici ? Chez Lorraine ?

— Exactement, affirme Olympe. Lorraine est top, et j'ai une chance folle d'être tombée sur elle. Il y a une super ambiance d'entraide entre les jeunes qui sont là, et même le petit est génial.

Olympe ramène une mèche de cheveux roux derrière son oreille.

Leila se sent un peu obligée de défendre Dita.

— Dita t'aime beaucoup aussi.

— Je ne veux pas en parler. J'ai besoin d'être entourée de gens normaux, pas louches, de me reconstruire.

Leila hoche la tête avec circonspection. Ça sent la formule toute faite, entendue et répétée.

— Et quand tu es allée voir Clem, Do, Vince, tu n'as pas, euh, croisé Dita ?

— Non, dit Olympe, pourquoi je l'aurais croisée ? À cette heure-là, même avec les horaires absurdes qu'elle a pour une petite de son âge, elle dort. Tiens, tu devrais prendre ce pied de genêt-ci. Je vais te montrer comment ça se déterre. T'es vraiment nulle en jardinage, toi, non ?

Leila suit les instructions de la jeune fille. Elle se blesse la paume en tirant sur les tiges coriaces.

— Olympe, j'ai l'impression que tu es allée voir ces garçons dans tes rêves, mais je ne suis pas sûre que tu aies fait une crise de somnambulisme. Je me demande si ce n'est pas cette visite qui les aurait rendus malades.

— Quoi ? s'écrie Olympe. Tu m'accuses de quoi, là, exactement ?

— Tu ne l'as pas fait exprès, mais tu es entrée dans leur tête et tu as fait des dégâts.

— Impossible.

— En effet, ça devrait être impossible. Tu voudrais bien

quand même tenter une expérience pour me faire plaisir ? Tu penses que tu pourrais retourner voir ces garçons dans ton sommeil et leur parler à nouveau ? Je pense que tu pourrais apaiser leur souffrance, voire les guérir, si tu essayais vraiment.

Elle a parlé avec beaucoup de douceur, mais évidemment, ce qu'elle demande est trop difficile, trop inaccessible. Olympe se met à crier, lui jette la plante à la figure :

— Et ma souffrance à moi, tu ne crois pas qu'elle est prioritaire ? Ils souffrent de quoi, les gentils petits bourgeois fils à papa ? Ce n'est pas de ma faute s'ils ont chopé une MST à force de faire n'importe quoi et de violer les filles sans être punis. Leurs problèmes, ils se les sont créés eux-mêmes. Toi aussi tu m'accuses d'être une sorcière, ou quoi ? Je commence à en avoir assez d'être associée à toute cette clique et de payer pour tout le monde.

— S'il te plaît, dit Leila. Je ne t'accuse pas. Je cherche juste à démêler cette situation.

— Non, crie Olympe, fiche-moi la paix ! Je ne veux plus entendre parler de tout ça. Si tu crois à tous ces trucs, c'est peut-être toi qui n'es pas nette ! Tu ne t'approches plus de moi, c'est compris ?

Et elle s'éloigne à grands pas en direction de la maison, ses longues jambes martelant le sol.



Les recherches pour trouver *Harmonie* vont devoir attendre la tombée de la nuit. Leila a l'intention de mettre la bibliothèque à sac dès que la maison dormira. Sa priorité pour le moment reste de calmer le jeu avec Jérémie et les autres parents. Elle veut vérifier sa théorie sur Olympe et voir si elle peut venir en aide à Do et à ses copains.

Elle voudrait interroger Titus sur cette magie des rêves que Dita a héritée de lui, et à laquelle Leila ne comprend pas grand-chose. Le seul canal dont elle dispose pour entrer en contact avec lui, ce sont précisément Dita et ses rêves d'une réalité dérangeante.

Son téléphone a finalement survécu à la foudre : après quelques heures de charge, il est comme neuf. Elle compose le numéro de Cassandra et par chance, c'est la petite fille qui décroche. Leila n'aurait pas parié sur une issue heureuse à un échange avec Cassandra en cet instant, pas après que cette dernière a offert *Convoitise* à Satie. La mère de Dita est un problème chronique qu'elle réglera quand elle aura éteint les autres foyers de catastrophes.

— Olympe me manque, annonce Dita. Il paraît que tu habites chez elle maintenant ?

Comme les nouvelles vont vite ici ! Leila a le mal du pays, elle regrette l'anonymat de la grande ville.

— Oui, j'essaye de comprendre ce qui se passe. Je crois qu'Olympe a peut-être développé une sorte de talent. Ça te paraît possible ?

Après tout, la petite fille a le droit de savoir.

— Quel genre de talent ? demande Dita.

— Je ne sais pas, tu as une idée ?

— Non, dit la gamine d'une petite voix malheureuse. Elle ne me laisse plus entrer dans ses rêves, elle me bloque.

— Dita, tu penses que tu pourrais me mettre en relation avec Titus ? Je voudrais lui poser quelques questions.

Elles prévoient plusieurs rendez-vous oniriques, en espérant arriver sans trop de mal à faire coïncider leurs plages de sommeil avec celles de Titus.

— Le plus tôt sera le mieux, d'accord ? Je pense vraiment que ça pourrait aider Olympe, insiste Leila, avant de prendre congé.

Elle passe ensuite l'autre coup de téléphone, qu'elle redoute beaucoup plus.

— Élizabeth, j'aurais besoin de ton aide. En tant que thérapeute.

En s'adressant à l'autre facette de la présidente, elle se verra peut-être épargner une discussion épineuse sur la situation au village et le piétinement, pour ne pas dire l'échec, de sa mission auprès de Cassandra. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Élizabeth a des choses à dire, elle aussi.

— Je t'avais parlé d'Ebony Musset, la journaliste spécialiste du paranormal ? Figure-toi qu'elle me harcèle sur mon portable. Je me demande comment elle a eu mes coordonnées.

Leila a bien une idée sur la question, mais cette hypothèse ne met guère en valeur ses propres succès diplomatiques.

— J'aimerais vraiment que tu arrives à calmer le jeu, Leila. Ebony évoque des "événements tectoniques" au village, ça te dit quelque chose ?

La foudre. Cette journaliste trop entreprenante a entendu parler de la foudre. Leila est sûre qu'elle a été renseignée par Cassandra. Leila fantasme qu'elle traite de manière totalement dépassionnée le cas de Cassandra. Par exemple avec une influence pour lui inspirer un grand voyage en Antarctique.

— Leila ?

Elle met de côté à grand-peine ses sentiments de haine pour Cassandra et décide de dire la vérité à sa présidente, pour une fois.

— J'ai eu un départ de foudre tout à l'heure, avoue-t-elle.

— QUOI ?

— Il n'y a pas eu de victime, ajoute immédiatement Leila, ce qui

n'est pas tout à fait vrai, mais elle n'en est pas à un demi-mensonge près.

— Il y a eu des blessés, rectifie Élizabeth.

Puis, après un profond soupir :

— C'est ce que je craignais. Tu ne pratiques pas assez. Je ne vais pas pouvoir te couvrir éternellement, Leila !

— ME couvrir ? Tu penses que tout ce bazar est mon œuvre ?

Il faut à Leila beaucoup de concentration pour s'en tenir à son objectif premier.

— Écoute, Élizabeth, on est dans le même camp. Je suis comme toi, j'essaye juste de calmer le jeu. Et j'ai besoin qu'en ta qualité de thérapeute tu mettes fin au traitement qui m'empêche de rêver.

Leila est bien consciente du risque qu'elle prend avec cette demande cousue de fil blanc. Elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même : elle a accepté le remède d'Élizabeth sans se renseigner sur son antidote.

— Puis-je savoir, *en tant que thérapeute*, ce qui nous vaut ce revirement ?

Le ton d'Élizabeth lors de leurs conversations a cessé d'être cordial depuis quelques jours, mais cette fois, il atteint des degrés de sécheresse préoccupants.

— Je me sens beaucoup mieux, ment Leila.

— Rien à voir avec le fait que les rêves te servent de moyen de communication avec la gamine ? demande Élizabeth, qui est au courant depuis leur premier rendez-vous, l'année précédente, quand elles cherchaient à soigner Dita de séquelles causées par la foudre.

— En fait, invente Leila, j'en ai besoin pour assurer la sécurité de Dita.

Ce n'est pas complètement faux.

— J'aimerais bien que tu cesses de te payer ma tête et que tu m'expliques ce qui se passe dans ce village.

— Je pense qu'il vaut mieux que tu l'ignores, dit Leila.

Élizabeth pousse un autre grand soupir.

— Leila, je vais faire ce que je peux pour éconduire Ebony Musset en douceur. Je vais te faire confiance encore un jour ou deux. Mais si quoi que ce soit arrive aux oreilles de Duncan Rattray et des chasseurs, je serai obligée de me désolidariser de tes problèmes, tu m'entends ?

— Cinq sur cinq, dit Leila.

Élizabeth est lancée :

— La paix est plus importante que tout à ce stade, Leila, et je ne laisserai personne la mettre en péril. Ebony Musset a écrit un papier

sur les cauchemars, tu le savais ? Elle a interviewé des patients de l'hôpital où ont été admis les jeunes gens dont je te parlais hier, et leurs parents. Elle a échafaudé toute une théorie sur les rêves envoûtés. Tu ne trouves pas que c'est une drôle de coïncidence ?

— Elle ne sait pas de quoi elle parle, estime Leila.

— Et puisse la Providence faire qu'elle ne le découvre jamais, dit Élisabeth. Par amitié pour toi, je vais te laisser un peu d'avance, Leila. Mais il faut que tu gardes une chose à l'esprit. Parfois, les petites filles tournent mal. Bien que ce soit infiniment triste, cela arrive chez les praticiennes, et j'ai vu mon lot d'accidents. À chaque fois, cela me fend le cœur, mais c'est un fait : la communauté doit s'occuper de ses éléments problématiques. Duncan nous fait confiance pour cela.

Non, non, non, non.

— Dita ne tourne pas mal, proteste Leila, que cette conversation glace jusqu'à l'os. Elle n'est pas du tout responsable. Il faut que tu me croies sur ce point, Élisabeth.

— Alors, dépêche-toi de le prouver, presse la présidente. Je déteste cette idée autant que toi.

Élisabeth finit par expliquer à Leila ce qu'elle doit faire pour lever sa protection anti-cauchemars. Tous les ingrédients sont disponibles au supermarché et dans les jardins les plus modestes. Comme cela doit être bon de pratiquer la magie blanche, de ne jamais dépendre du malheur humain pour exercer son talent, mais uniquement des bienfaits de la nature.



Vers vingt-trois heures, Leila entre dans la cuisine, et tombe sur Lorraine qui touille une infusion.

— Oh, fait cette dernière, c'est toi ! Toujours pas faim ? Tu veux une verveine ?

Plus tôt dans la soirée, Leila a décliné la proposition de Lorraine de se joindre à eux pour le dîner. Elle ne voulait pas voir Arthur. Elle refuse de l'envahir plus que nécessaire, et pour être vraiment franche, elle doit aussi se ménager. La proximité d'Arthur a peut-être cessé de déclencher des attaques de grouille, mais cela ne change rien. Il lui suffit de le croiser pour que se déchaîne une tornade de sentiments encombrants. Elle préfère s'abstenir.

Au lieu de manger, elle est restée dans sa cabane et a suivi patiemment les instructions d'Élisabeth, éventrant quelques sachets de tisane à la camomille et saupoudrant de sel des branches de thym avant d'y mettre le feu. Elle a même senti un lointain écho de

la charge d'Élizabeth quand le sort qui éloignait d'elle les rêves est tombé en poussière.

Puis elle a essayé de dormir, sans succès. C'est idiot, mais pas moyen de déconnecter. Elle a probablement raté le rendez-vous avec Titus. À la fin, en désespoir de cause, elle s'est levée pour fouiller la maison, mais c'était encore trop tôt puisque Lorraine est toujours debout, à hanter la cuisine.

— Je n'arrive pas à dormir non plus, avoue l'infirmière. Pourtant, je suis crevée, et il faut que je parte tôt demain matin, mais j'ai un mal fou à me calmer. Arthur n'est toujours pas rentré.

— Il est sorti ? Il avait un entraînement de boxe ?

Leila voudrait faire autrement que de s'intéresser à lui, mais s'en avère incapable. Lorraine rit, mais ses yeux sont ternes.

— Si l'on veut.

Elle ne semble pas vouloir fournir plus que cette réponse cryptique. Leila l'observe attentivement. Elle paraît fatiguée, presque désabusée.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, c'est juste un coup de barre, dit Lorraine. Un peu de découragement sans doute.

— Tu as eu une journée chargée, fait remarquer Leila. Ce ne serait pas très étonnant que tu sois au bout du rouleau.

Elle a beau voir Lorraine comme sa rivale, ce n'est pas amusant de détester une personne qui admet ses faiblesses.

— Tu peux me parler, si tu as envie, offre Leila.

Lorraine la considère d'un air surpris, puis sourit.

— Merci, dit-elle. D'habitude, c'est toujours moi qui fais ce genre de proposition.

Leila hausse les épaules.

— Ça arrive à tout le monde d'avoir des coups de mou.

Les deux femmes s'immobilisent : un bruit s'est fait entendre sur la route. C'est une voiture qui roule sur les graviers et se gare devant la maison. Un instant plus tard, Arthur pousse la porte de la cuisine, et Leila étouffe un cri.

Il a la lèvre fendue et un énorme bleu au-dessus de la pommette, qui devrait se transformer en un magnifique coquard. Du sang a séché autour de ses narines, comme s'il avait pris le temps de se débarbouiller sommairement en route. Lorraine se lève sans un mot et sort de la pièce. Leila s'approche d'Arthur, oubliant toutes ses résolutions. Une inquiétude mortelle s'est emparée d'elle quand il est entré, le visage en sang. Des images ultraviolentes l'assaillent, comme si sa mémoire ancestrale se réveillait tout à coup en panique. Ça y est, se dit-elle. Le village se rebelle contre la magie, ça a commencé. C'est pour ce soir.

— Qui t’a fait ça ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

Elle est prête à jouer des poings pour le défendre.

— Arrête, dit Arthur qui bat en retraite. Tu me fais peur, Leila. Personne ne m’a “fait” ça. Je me suis battu, c’est tout.

Elle lui laisse un peu d’espace, pas du tout rassurée. Lorraine revient déjà avec son énorme trousse à pharmacie dont elle extrait les uns après les autres les éléments d’un kit de super-infirmière. Avec des gestes compétents, elle se met immédiatement à soigner Arthur, qui ferme les yeux et semble se détendre peu à peu. Ce n’est pas la première fois qu’ils font ça. Leila a beau penser qu’elle devrait s’éclipser, elle est fascinée par ce spectacle, et surtout, bien sûr, elle a besoin de savoir.

— Ça s’est passé où ? Au village ?

Lorraine rit doucement, sans quitter des yeux son travail. C’est un rire indulgent, mais un peu froid.

— Non, dit-elle. Il prend la voiture, il va en ville. Il se choisit une sortie de bar ou un quartier un peu chaud, et là, il cherche la bagarre. Et généralement, il la trouve.

— Je ne cherche pas la bagarre, râle Arthur.

— D’accord, j’exagère. Tu avises une veuve ou un orphelin en détresse et tu t’en prends toujours exclusivement aux grands méchants, je te l’accorde.

Leila ne peut s’empêcher de hocher la tête. Elle l’a déjà vu faire.

— Je préférerais quand tu prenais la mer avec les copains, dit Lorraine.

Arthur hausse les épaules.

— Tu sais très bien pourquoi je n’y vais plus.

Si Leila devait deviner pourquoi, en lisant son expression soucieuse et effrayée, elle dirait qu’il a vu quelque chose sur la mer qui lui a fait peur.

Un peu plus tard, Leila regagne ses quartiers au fond du jardin quand son téléphone annonce qu'elle a reçu un message. Elle prend connaissance de l'identité du correspondant et s'arrête net à l'entrée de la cabane.

TOF : J'ai un contact chez nos amis communs. Je pense que je vais le solliciter.

Leila répond immédiatement.

LEILA : Ce n'est pas une bonne idée.

TOF : Moi, je crois qu'elle est excellente. À moins que tu n'en proposes tout de suite une meilleure, je m'adresserai à ces messieurs. Il paraît qu'ils obtiennent de vrais résultats.

Sait-il seulement de quoi il parle ?

LEILA : Tu joues avec le feu.

TOF : Et j'ai quelque chose à perdre ?

LEILA : Laisse-moi deux jours. Je crois que je tiens une solution.

Évidemment, c'est faux, elle ne peut rien pour lui. Mais elle peut encore aider ses trois copains.

Tof ne répond pas, et Leila se remet au lit. Elle espère entrer en relation avec Dita et Titus. Mais elle ne fait que tourner et se retourner entre ses draps, sans atteindre un seul instant un état qui s'approche du sommeil. Elle ne dort que très peu depuis des jours, et pourtant, impossible d'arrêter son esprit qui se disperse dans toutes les directions.

Deux heures plus tard, elle abandonne la partie et quitte son lit en pyjama pour se rendre dans le bâtiment principal de la maison. Réveillée pour réveillée, elle lance sa mission exploratoire.

Dehors, la nuit et le vent lui font un peu de bien. Elle laisse ses chaussures à la porte de la cuisine. Puis elle se sert un verre de vin et emporte la bouteille. C'est son excuse officielle pour traîner ici à nouveau : elle préfère passer pour une alcoolique nocturne qui se sert dans la cave plutôt que pour une espionne. Et pendant qu'elle y est, autant en profiter. Avec la grouille au calme plat, elle va le boire, ce verre de vin.

La maison est parfaitement silencieuse, et aucun rai de lumière ne filtre sous les portes du rez-de-chaussée. Elle parcourt le couloir en évitant de penser à Arthur, qui dort dans la chambre là-bas au bout. Elle ne s'approchera pas de la porte entrebâillée, elle n'essayera pas d'entendre sa respiration, de la démêler de celle de Lorraine, elle ne se demandera même pas s'il fait des rêves heureux, ou si la magie le torture jusque dans son sommeil.

Elle descend le verre d'un coup et s'en sert un deuxième tout de suite.

En tant que sorcière, elle est d'une constitution très robuste, bien que ce soit invisible à l'œil nu. Sa carrure microbienne est là pour tromper l'ennemi. C'est un truc d'espèce. En réalité, elle est coriace. Elle survit à tout.

Elle entre en silence dans la bibliothèque, ferme tout doucement la porte derrière elle, allume une des petites lampes de lecture près de la cheminée. La pièce est tapissée d'étagères qui montent jusqu'au plafond, de toute évidence construites sur mesure. Les immenses rayonnages baignés par le clair de lune inspirent à la fois le respect et le découragement. Par où commencer ? Leila écarte pour l'instant le mur de droite, couvert de bandes dessinées. Ces étagères constitueraient une excellente cachette, à ceci près qu'ils sont sûrement consultés par les enfants de manière régulière.

Le tour des fenêtres est peuplé de pièces de théâtre et de romans du XIX^e et du XX^e siècles. Colette, Maupassant et Kafka côtoient *La Bicyclette bleue*, *Le Docteur Jivago*, tous les Romain Gary, les pièces d'Anouilh, les essais de Barthes, les classiques de la science-fiction, Octavia Butler, Robert Heinlein, Joe Haldeman, Ursula Le Guin, et des polars – Manchette, Westlake, Goodis, Hammett, San-Antonio. Presque de quoi rendre Lorraine sympathique. Plus loin, un large rayon de fiction et d'essais mêlés couvre la Seconde Guerre mondiale et ses atrocités. Mais de traité de magie blanche, point.

Quant au mur du fond, il est monopolisé pour moitié par une immense cheminée sur laquelle trônent des bibelots et des cadres photo. Lorraine et ses enfants adoptifs, des clichés de vacances.

Une photo de Lorraine et d'Arthur, main dans la main en randonnée sur la falaise, et Leila n'est pas assez rapide pour éviter un autre coup au cœur. Tout cela semble récent, comme si Lorraine n'avait pas eu de vie avant de recueillir tous ces gens. Les enfants eux-mêmes, d'après ce que Leila a compris, sont entrés dans sa vie au cours des derniers mois, des deux dernières années tout au plus. Leila cherche en vain des souvenirs plus anciens. Cette maison n'est-elle pas censée constituer un héritage de famille ? Où sont les témoins du passé, les gentils fantômes désuets qui hantent toute dynastie ? C'est curieux.

Dans le coin sombre, elle repère des affaires de boxe. Des gants suspendus à un clou au mur, un punching-ball, quelques poids. C'est là qu'il s'entraîne, c'est là qu'il écluse son énergie, sa frustration. Sauf quand il a besoin de corps à corps plus concrets, comme ce soir.

Leila avance une main timide vers les gants, effleure le cuir doux, usé, un peu râpeux par endroits : c'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle les touche. Personne ne le saura. Le souvenir de sa rencontre avec Arthur ressurgit, plus vrai que nature. Elle se sent tellement en affinité avec son besoin de donner des coups.

Un toussotement la fait sursauter. Satie.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

De peur, elle a renversé la moitié de son verre sur le tapis, et le reste sur son bas de pyjama. Croiser le tordu cannibale en charentaises dans les couloirs, c'est le genre d'expérience qu'elle avait réussi à s'épargner jusqu'ici.

— À ton avis ? demande le chasseur.

Il cherche *Harmonie*, lui aussi, évidemment. Que se passera-t-il s'il le trouve avant elle ? Probablement quelque chose de très mauvais pour son foie.

Pendant que Satie inventorie les grandes étagères en silence, Leila se concentre sur le mur de gauche, celui qu'elle n'a pas encore examiné. Elle ne va pas non plus partager ses conclusions avec lui.

Elle pense un instant que ce mur est le bon. Il porte des livres anciens. Un à un, elle touche les dos des volumes disparates, à l'écoute de ses propres sensations, en essayant d'appeler le grimoire à elle. Mais elle ne rencontre rien de remarquable.

Le chasseur l'observe, attentif.

— Si tu voyais *Harmonie*, tu le reconnaîtrais ? demande-t-il.

Leila songe à l'effet que produit sur elle *Convoitise*.

— Peut-être.

— Et après ?

— Je ne sais pas. Il faut que je commence à porter une arme si je veux survivre à ma découverte ?

— Je ne parlais pas de ça, dit Satie. Je voulais dire : comment vas-tu t'y prendre pour convaincre Prof ?

Elle soupire, se remémorant la conversation houleuse de l'après-midi.

— J'espère que le livre m'aidera à comprendre ce qui se passe exactement.

— Mais tu crois ce que dit *Convoitise* ?

— Il ne s'est jamais trompé jusqu'à maintenant.

Facile pour lui, vu qu'il s'arrange toujours pour réaliser lui-même ses propres auspices.

— Tu es prête à utiliser *Harmonie* sans demander son avis à Prof ?

— Non, dit Leila. Sûrement pas.

Elle balaye ainsi toute la bibliothèque, rayonnage après rayonnage, du sol au plafond, sous le regard perçant de Satie.

— Et toi, familier ? Que ferais-tu de ce livre, concrètement, si tu mettais la main dessus ?

Mais il ne répond pas. L'aube finit par arriver, et les premiers bruits de la maison qui s'éveille leur parviennent. Ils doivent se résoudre à battre en retraite sans avoir rien trouvé qui évoque la magie, et se séparent sans un mot dans la lumière grise du matin.

Sur le chemin de sa cabane, Leila couve une nouvelle idée. Elle se demande si elle ne pourrait pas localiser *Harmonie* par la magie, par exemple en utilisant un fragment de *Convoitise*. Après tout, ces deux-là ont été réunis par le passé. Et manifestement, leur lien est assez fort pour que *Convoitise* se souvienne encore d'*Harmonie*, même après toutes ces années. Elle a même l'impression qu'il cherche l'autre grimoire.

Leila a déjà essayé en vain de retrouver des objets à l'aide des sorts de *Prospérité* – *Les Choses*, comme le faisait sa sœur, et n'y est jamais parvenue, parce que son pouvoir à elle porte sur les personnes. En revanche, le sort a fonctionné l'autre jour pour localiser Olympe.

Les grimoires ne sont certes pas des personnes, mais on ne peut pas non plus vraiment les classer dans la catégorie des objets inanimés. Ils se comportent comme s'ils étaient doués d'une volonté propre, c'est particulièrement marqué chez *Convoitise*. Cela vaut le coup de tenter l'expérience dès demain matin, pense-t-elle en se remettant au lit. Elle espère juste qu'elle y arrivera sans impliquer le chasseur.



Elle rêve d'une grande forêt luxuriante, peut-être tropicale, parcourue par des cris d'oiseaux. L'air est doux et humide, la brise légère, la lumière tamisée. Les détails discordants lui échappent

d'abord, et ne se dévoilent que progressivement.

Les appels des volatiles, ou bien peut-être que ce sont des singes, évoquent les klaxons de trains lancés à grande vitesse. Les sons, distordus, semblent circuler à travers un liquide visqueux, et il y manque des harmoniques, comme si quelqu'un avait essayé de reproduire de manière synthétique les bruits de la nature. Malgré la chaleur enveloppante, Leila frissonne.

— Leila ! Tu es venue !

Une forme svelte et bondissante, une tête blonde, un enthousiasme à vous faire vaciller, c'est Dita.

— Viens, Titus nous attend.

Elle entraîne Leila par la main, entre les arbres de plus en plus hauts, couverts d'une mousse de plus en plus épaisse. Quant au paysage sonore, il reste tout aussi déroutant.

— Ton univers a beaucoup changé depuis ma dernière visite, remarque Leila.

— Oui, sourit la petite fille. Tu aimes ?

— C'est beaucoup plus... fertile, et il y fait plus chaud, bredouille Leila. Les hommes-animaux sont tous partis ?

En novembre dernier, les rêves de Dita étaient hantés par des monstres terrifiants. D'après Élizabéth Verdureau, ils n'étaient que des manifestations de la charge excédentaire qui s'était accumulée dans son organisme. Une arme dont son subconscient n'avait pas su quoi faire, et qu'en désespoir de cause il avait retournée contre lui-même.

— Oh, non, il n'y a plus de monstres dans ces bois, confirme Dita avec un sourire.

Mais Leila ne peut dissiper tout à fait l'angoisse qui la saisit dans cette sombre forêt, si exubérante soit-elle.

Plus elle avance, plus elle remarque d'autres détails qui la mettent mal à l'aise : sur cet arbre, ces champignons malodorants qui étreignent le tronc comme pour l'étrangler. Dans l'herbe, cette traînée d'insectes noirs qui, après examen plus poussé, s'avèrent être d'énormes araignées à la carapace brillante. Un fruit tombe d'un arbre, mais il est pourri et éclate avec un bruit morbide, libérant dans un vrombissement sourd tout un essaim de mouches.

— Dita, on n'a pas eu beaucoup le temps de parler depuis quelques jours. Tu es sûre que tout va bien ?

— Bah, dit la petite, j'ai été plus en forme. J'aimerais tellement qu'Olympe accepte de me voir, qu'elle me rejoigne dans mes rêves comme avant.

— Olympe venait ici avant ?

Dita jette un regard en biais à une branche basse de séquoia couverte de moisissures bleues.

— Oui, avoue-t-elle, je l'ai fait venir une fois ou deux. Ça me

faisait du bien. Maintenant qu'elle ne vient plus, elle me manque.

Elles marchent encore quelques minutes en silence en enjambant des racines énormes tapissées de lichens glissants.

— Ah, dit la gamine, on arrive. Il est là-bas.

Bien qu'elle ait elle-même sollicité cette entrevue, Leila se raidit. Elle n'a vu son père qu'une seule fois en tout et pour tout, dans un autre rêve de Dita qui s'est très mal terminé. Elle ne sait toujours pas que penser de ce type qui l'a abandonnée à la naissance après avoir assassiné sa mère – ou bien finalement peut-être pas. En tout cas, il a protégé Dita contre les créatures de ses cauchemars ; il n'a pas hésité à faire rempart de son corps. La famille selon les sorcières : totalement dysfonctionnelle, tordue, fichue d'avance. Comment les choses pourraient-elles bien se passer bien quand votre mère et votre père sont par définition destinés à s'entretuer ? Pourquoi les sorcières ne peuvent-elles se reproduire qu'avec les types qui les poursuivent pour les dévorer ? En tant qu'espèce, elles sont vernies.

De loin, Titus semble lui aussi avoir changé. L'an dernier, il était d'un noir charbonneux, jusqu'à ses dents et au blanc de ses yeux. Aujourd'hui, on dirait qu'il a... repris des couleurs. Il a l'air d'un type normal. À cela près qu'il porte une sorte d'armure écailleuse. Et une épée au côté.

Il salue ses deux filles d'un signe de tête. Nerveuse, Leila regarde autour d'elle, à la recherche d'une pierre ou d'un bâton.

Rien.

Faute d'objet contondant, elle finit par y aller à la tchatche.

— Toujours dans le business de la protection des faibles et des opprimés, à ce que je vois ?

Il incline la tête sans répondre.

— Je peux entendre le son de ta voix ? J'ai des questions à te poser.

Il sourit :

— Tu ressembles tellement à ta mère.

Elle en reste pétrifiée. C'est la première fois qu'elle l'entend parler. Ça le rend réel. Il a une belle voix grave qui lui complique la tâche, à elle qui ne veut rien apprécier chez lui. Il n'a droit à aucune émotion de sa part. Il est juste son géniteur, et peut toujours ramer pour l'affecter d'aucune manière. C'est NON. Et comment ose-t-il évoquer Yasmine ? Leila est dévorée par le ressentiment et par la curiosité. Elle voudrait l'obliger à révéler le passé, mais n'a pas le temps de parler de ça maintenant. Elle a d'autres priorités. Elle veut croire qu'elle a un avenir.

— Cette histoire de rêves, commence-t-elle. C'est un pouvoir qui vient de toi.

Il acquiesce.

— Et que tu as... transmis. À Dita. Parce que tu es son “oncle” et que tu l’aimes bien. Est-ce que Dita pourrait le transmettre à son tour ? Comme ça, à quelqu’un qu’elle aimerait bien ?

Titus fronce les sourcils.

— Je n’en sais rien. Dita a transmis son talent à une autre sorcière ?

— J’en ai bien l’impression. Mais pas à une sorcière. À une jeune fille qui était tout à fait normale.

Les yeux de Titus s’arrondissent.

— Tu en es sûre ?

— Non.

Mais presque. Et voilà qu’une autre idée fait son chemin et vient la déranger. Titus a chassé Cassandra pour avoir une deuxième fille. Et Cassandra est toujours vivante. Quel que soit le sort connu par Yasmine – et elle ne peut pas s’occuper de ça, pas maintenant – Titus possède donc bien un savoir qui échappe aux autres chasseurs. Peut-être que Duncan dit vrai, que Titus a trouvé un moyen pour tromper le destin.

— Dita, ferme tes oreilles, s’il te plaît.

— Je ne peux pas, c’est mon rêve.

— Va me cueillir le champignon violet qui est là-bas.

— Je t’entendrai quand même.

— Eh bien, n’écoute pas, ou je te confonds.

Leila se tourne vers Titus.

— Tu as pris Cassandra en chasse ?

Le regard de Dita darde de l’un à l’autre, et Leila lui fait signe du menton d’aller jouer ailleurs. Dita s’éloigne de quelques pas. Titus hésite un instant à répondre. Puis :

— Non. Il y a bien eu un envoûtement entre nous. Mais c’est elle qui l’a lancé. Elle m’a retenu chez elle pendant des années.

Leila soupire.

— Il faut qu’on ait une conversation loin des petites oreilles.

Titus acquiesce.

— Je suis d’accord, et le plus tôt sera le mieux.

En attendant, autant opter pour la version courte.

— Tu as une solution à mon problème de chasseur ?

Titus hausse les épaules d’un air désolé.

— Oui et non.

— Comment ça, oui et non ? Tu pourrais être plus précis ?

Titus s’apprête à parler, mais s’interrompt pour suivre quelque chose des yeux à la lisière des arbres. Leila se retourne. Un type en costume noir et cravate s’approche d’eux.

Il aurait pu s’habiller autrement. Il n’a même pas chaussé autre chose que ses sempiternelles italiennes, et semble moins dérouté

par ces lieux que curieux. Il se balade.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu peux arrêter de me suivre partout ?

— Je rêve, me semble-t-il, dit Satie. Intéressant. Qui sont ces gens ? Dita ?

Il salue la petite d'un bref signe de tête.

Titus est à deux pas à présent, il s'approche.

— Qui est cet homme ? demande Satie.

— C'est... commence Dita, avant que Leila ne lui coupe la parole.

— C'est pas tes oignons, dit-elle.

— Ah bon. Toi, au moins, tu es conforme à ta version diurne. C'est mon rêve ?

Satie sait déjà que Leila et Dita partagent une sorte de connexion onirique, dans la mesure où l'an dernier Leila l'a supplié à plusieurs reprises de la laisser entrer en contact avec la fillette quand elle a cru sa dernière heure arrivée. Elle partage aussi un canal de communication un peu atypique avec le chasseur lui-même, même s'il est clos la plupart du temps. Mais c'est la première fois que ces liens se télescopent pour former un espace commun.

— C'est toi qui l'as amené ici, confirme Titus.

— Je ne lui ai rien demandé, proteste Leila.

Satie semble content de lui.

— C'est le chasseur en question, soupire Leila.

— C'est son familier, explique Dita au même moment.

— Vous ne pouvez pas rester, décide Titus. Je vous renvoie d'où vous venez.

— Non ! Attends ! J'ai encore des questions pour t...

— Hé ! s'exclame Satie.

Puis le noir s'abat sur eux.

Leila se réveille en sursaut dans son lit.

Ouf, qu'est-ce que c'était que ça ? Le chasseur attiré dans un rêve avec elle ? Il ne manquait plus que ça !

Elle n'a même pas eu le temps de vérifier si Titus pouvait l'aider à se débarrasser de Satie. Elle n'a pas eu le temps d'en apprendre plus sur Yasmine. En fait, elle n'a rien appris de concret du tout. Tout ce qu'elle a cru comprendre, c'est que la transmission de nouveaux talents à un « civil » n'était pas une bonne chose. Elle aurait pu s'en rendre compte toute seule. Mais ce qui arrive ici n'est peut-être pas complètement inédit.

Elle a le crâne qui bat, la gorge sèche. Elle se lève et s'approche du lavabo pour se servir un verre d'eau et se calmer un peu. Elle ouvre le robinet, à moitié réveillée, et s'empare du verre à dents d'un geste las. Elle positionne le verre sous le jet d'eau pour le remplir, mais elle est obligée de le lâcher au bout de quelques secondes. Il est bouillant

et a déjà commencé à se déformer sous l'effet de la chaleur. Curieux. Elle a ouvert l'eau froide. Peut-être s'agit-il d'une inversion dans la tuyauterie ? Cela arrive dans les vieilles maisons ; elles sont pleines d'anomalies charmantes.

Leila soupire, ferme l'eau froide, et ouvre l'eau chaude. Mais cette fois c'est un jet de feu qui gicle du robinet. Avec un cri de surprise, elle bondit en arrière.

Elle ne rêve pas, c'est bien du feu qui sort du robinet, ou bien une forme de lave liquide incandescente.

Elle ne rêve pas. Mais si, bien sûr qu'elle rêve. Elle veut fermer le robinet et il lui reste dans les mains. Elle fait encore quelques pas en arrière et se heurte au bord de son lit, puis s'assied.

Le jet de feu a rempli le lavabo et déborde sur le carrelage. Leila observe, fascinée, comme une rivière progresse, tend vers elle des langues enflammées. Voilà. Elle y est. C'est l'autre conversation qu'elle essayait de provoquer.

— Olympe ?

Elle ramène ses pieds sur le couvre-lit. Si ce rêve fonctionne comme ceux de Dita, elle doit faire attention. Il vaudrait peut-être mieux quitter la pièce, mais elle doute que la solution se trouve à l'extérieur. Et elle a besoin que la présence hostile se manifeste. Quant à se réveiller... elle est peut-être déjà en train d'émerger, mais a encore le temps de souffrir mille morts.

— Olympe, montre-toi ! Parle-moi. On est dans ton rêve, tu as clairement l'avantage. N'aie pas peur. Accorde-moi deux minutes, s'il te plaît.

Dans une explosion de flammes, une silhouette incandescente se forme sous ses yeux dans un coin de la pièce. Leila doit se couvrir la figure pour éviter d'être aveuglée.

— Ne t'inquiète pas, rassure-t-elle, je ne vais pas te faire de mal.

— Laisse-moi tranquille !

C'est bien la voix de l'adolescente, sa forme longiligne, et ces flammes orange rappellent ses cheveux roux.

— C'est toi qui m'as convoquée, objecte Leila.

— Faux : tu me poursuis !

— Je suis désolée, Olympe. Je voudrais parler calmement avec toi. Je pense que je ne suis peut-être pas la seule à te poursuivre. Peut-être qu'une partie de la traque se passe dans ta tête. Tu y as pensé ?

— Ah, tu ne vas pas me faire le coup du syndrome de stress post-traumatique toi aussi, s'exclame la jeune fille, ce qui génère une nouvelle explosion de chaleur. Leila sent les poils frémir et roussir sur ses avant-bras.

— Non, dit Leila. Je ne crois pas du tout à toutes ces âneries psychologiques. Moi, ce que je pense, c'est que tu commences

à manifester un talent magique.

— N'importe quoi ! crie Olympe.

— Je suis désolée, je sais que ce n'est pas ce dont tu avais envie, être encore plus différente, encore plus à part. Je sais ce que tu éprouves, enfin, je crois. Mais il va falloir regarder la réalité en face. Je peux te garantir que je ne suis pas un produit de ton subconscient. Et je pense aussi que si tu me fais du mal dans ton rêve, je ne me réveillerai pas demain matin.

— Comment peux-tu m'accuser d'une chose pareille ?!

— Je crois que c'est ce qui s'est passé avec ces lycéens qui t'ont agressée. Tu les as punis sans t'en rendre compte.

— C'est faux ! Je ne suis pas un assassin !

— Non, je sais. Je crois que c'est une succession d'accidents. Mais même si ce n'était pas volontaire, c'est toi qui as plongé ces jeunes gens dans le coma. Si tu ne veux pas que d'autres personnes meurent par ta faute, je pense qu'il faut que tu apprennes à maîtriser ce qui t'arrive. Tu veux que j'essaie de t'aider ?

Leila, à vrai dire, n'a pas eu aussi peur depuis qu'au cirque, dans sa jeunesse, elle a dû entrer seule dans la cage avec ces deux lions, Charybde et Scylla. Dire qu'elle avait trouvé l'univers onirique de Dita flippan l'année dernière ! Celui d'Olympe est totalement désaxé.

— Tu ne peux pas m'aider ! crie la jeune fille. Personne ne peut m'aider. Je suis devenue un monstre.

— Non, contre patiemment Leila, pas un monstre, mais une personne un peu spéciale, qui a besoin de rejoindre les siens et d'ouvrir les yeux sur ce qu'elle est. Il va falloir que tu arrêtes de te voir comme une victime et que tu assumes ton propre pouvoir.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je crois que tu le sais.

— Mais c'est absurde, je ne suis pas une sorcière. Je n'ai jamais été une sorcière. Mes parents, mes grands-parents étaient normaux.

— Tu n'étais pas une sorcière, mais on dirait bien que tu l'es devenue.

— Quoi ? Qui est-ce qui m'a fait ça ? Toi ?

La chaleur rayonne autour d'Olympe, et Leila commence à sentir sur sa peau les vagues désagréables qui dessèchent et qui brûlent.

— Non, dit-elle, ce n'est pas moi. Je pense que c'est à cause d'un grimoire.

Sa théorie est confirmée, même si elle ne lui est pas d'un grand secours : au contact de *Convoitise*, certaines personnes ordinaires développent des talents magiques.

— N'importe quoi ! Les gens ne deviennent pas des sorciers comme ça.

Leila ne peut qu'acquiescer.

— Je suis d'accord avec toi, ce n'est pas dans l'ordre des choses, mais en attendant qu'on comprenne ce qui s'est passé, est-ce que tu pourrais baisser un peu le thermostat, s'il te plaît ? Je commence à cuire. Tu n'as pas trop chaud ?

— N'essaye pas de détourner mon attention, dit Olympe. Je vais te dire ce que je pense. C'est toi, ou Cassandra, ou Dita qui m'avez envoûtée, et maintenant vous essayez de me recruter pour faire tout ce que vous voulez. Mais ça ne marchera pas. Je vais vous détruire, les unes après les autres, et j'aurai enfin la paix.

— Tu vas détruire Dita ?

— Dès que j'en aurai fini avec toi, gronde Olympe. Je ne veux plus de toutes ces histoires. Je vous tue, et je lèverai le sortilège que vous m'avez lancé. C'est comme ça que ces choses marchent. Si je vous tue, je serai libre.

Elle accompagne ses paroles d'un nouvel embrasement qui la fait paraître plus incandescente encore.

— Même moi, qui suis née là-dedans, je n'ai aucune idée de la façon dont ces choses marchent. S'il te plaît, Olympe. Si tu nous tues, tu resteras toute seule avec ton talent, et plus personne ne pourra t'aider ou te conseiller.

Mais Olympe ne l'entend plus. Elle est une boule de colère qui lance des flammes. Si sa forme rappelle encore de loin celle de la jeune fille, sa surface, parcourue de courants de convection, maculée de zones lumineuses et de taches noires, est celle d'un soleil en éruption. Et le robinet continue à déverser dans la chambre de véritables flots de lave en fusion, dont le niveau monte inexorablement. La température ne cesse de grimper, et Leila étouffe dans cette chaleur.

Et voilà que tout s'embrase : rideaux, couvertures, papiers peints, meubles. Les flammes grimpent vers le plafond en consommant d'un coup le peu d'oxygène qui restait dans la pièce. Leila essaye de crier, mais Olympe s'est dissoute dans la fournaise, en lui laissant pour seule compagnie les flammes qui s'emparent de son corps, rissent les cafards et font éclater sa peau.

Puis tout à coup, elle est entre deux eaux, dans le silence froid d'un lac, et elle se noie.

Que se passe-t-il ? Lorraine ? Leila se débat frénétiquement, sans savoir si elle nage vers le haut ou vers le bas. Ses poumons, qui n'ont pas reçu d'air depuis trop longtemps, veulent avaler l'eau froide à grandes goulées. Le liquide glacial sur sa peau brûlée lui procure un bref soulagement, avant qu'elle ne soit entraînée par un fort courant et rejetée violemment contre une surface dure.

Le sol. Le sol de la chambre. Un tapis. L'air s'engouffre dans ses poumons douloureux.

— Encore avec la gamine ?

C'est la voix de Satie, curieuse, clinique. Il a vu quelque chose d'inédit et il est intéressé. Mais il va devoir attendre pour avoir sa réponse, parce que les cordes vocales de Leila sont frites et que sa langue a triplé de volume dans sa bouche.

— De l'eau... parvient-elle à articuler...

... avant de se prendre le contenu d'un autre verre à dents en pleine figure. En toussant, elle se redresse, prend appui sur le bord du lit, s'assied à grand-peine et arrive, enfin, à décoller ses paupières, que la chaleur extrême a réduites à l'état de corned-beef.

Elle est dans la chambre. Tout est normal, à part que le tapis est trempé, de même que son pyjama. Satie se tient devant elle avec une expression interrogative et un peu sceptique.

— Cauchemar ?

— Tu parles, Charles.

— Félix, c'est Félix. Quel genre de cauchemar ?

— Le genre où tout brûle et où on se réveille en cendres, dit Leila en faisant de grands efforts pour se lever.

Elle titube, manque de tomber, mais tient bon. Étape suivante : le lavabo. Elle ouvre le robinet avec circonspection. Elle tâte bien la température avant de mettre sa bouche sous le jet, puis, comme elle trouve l'eau glaciale, elle plonge dessous et lape avec délectation.

Quand elle a l'impression d'avoir retrouvé un degré d'hydratation à peu près acceptable, elle se redresse, inspecte son reflet dans le miroir. Elle n'est pas aussi calcinée qu'elle le pensait. Plutôt écarlate, comme après un triple coup de soleil, sauf qu'elle n'a jamais attrapé un coup de soleil de toute sa vie.

Le chasseur tape doucement du pied, émet un claquement impatient. Mais elle ne va pas lui raconter qu'Olympe a presque réussi à l'immoler dans son sommeil. Ça ne le regarde pas, toute cette affaire de propagation induite de la magie.

Notion un peu bizarre : le chasseur vient de lui sauver la vie. O.K., il ne s'en est pas rendu compte sur le coup, mais tout de même, c'est conceptuel.

— Et de toute façon, dit-elle, qu'est-ce que tu fichais ici ?

— Il faut qu'on parle de ce qui vient d'arriver. Avec Dita. La forêt.

— Tu t'es incrusté dans une réunion à laquelle tu n'étais pas invité, et tu nous en as fait virer tous les deux, résume Leila.

— Une réunion ? Intéressant. Pour parler de quoi ?

— Pas ton problème.

— Qui était ce type ?

Leila hausse les épaules.

— Tu as réussi à me réveiller d'un seul verre d'eau sur la tête ?

Ou tu t'es aussi servi de ton truc télépathique ?

Il hoche la tête. Cela la contrarie au plus haut point, mais ce tour de passe-passe semble enfin prouver son utilité.

Leila est crevée. Elle a redormi une demi-heure après son dernier cauchemar. Les songes qui ont envahi son sommeil étaient 100 % faits maison, *made in* subconscient. Elle a rêvé qu'Arthur venait la rejoindre dans son lit, et compte tenu du temps qu'elle a effectivement passé entre ses draps, elle est sidérée par la quantité de choses qui s'y sont déroulées. Maintenant elle peut à peine le regarder sans rougir, bien qu'il soit particulièrement renfrogné, et avec un magnifique œil au beurre noir qui vient accentuer cet effet. Ensuite, pour faire bonne mesure, elle a rêvé que Dita se suicidait. Par pendaison. À sept ans. Elle en a encore l'estomac retourné.

— Tu as une tête de cadavre, dit Satie en lui servant du café. Et toi, Prof, tu t'es battu ?

Arthur décide d'ignorer la question et de s'enfouir dans la lecture de son journal. Quant à Leila, elle grommelle une sorte de remerciement en s'emparant de la tasse. Satie semble ne pas avoir besoin de sommeil du tout, ce qui est vraiment irritant.

Pour une fois, elle regrette l'absence de Lorraine. Si la maîtresse de maison était là, elle ferait diversion, et Satie ne serait pas là à la scruter.

— La grouille est de retour. Prof, tu n'as pas des yaourts au lait de soja ? Les croissants, ça ne passera pas.

Le journal s'abaisse, révélant un Arthur médusé. Mais Satie est déjà passé à autre chose.

— J'irais bien voir la mer aujourd'hui, déclare-t-il, apparemment d'excellente humeur.

Leila, dont le niveau de charge a effectivement enflé à nouveau pendant la nuit, plisse les paupières.

— Taré, murmure-t-elle en piquant du nez dans son bol de café.

Olympe, malheureusement, est partie pour l'école. Leila va devoir attendre son retour pour essayer de lui faire entendre raison. Elle aimerait beaucoup régler le problème avant la nuit prochaine.

Après avoir tant bien que mal avalé son café, elle récupère dans sa cabane l'une des amulettes préparées quelques jours plus tôt, puis elle prend le volant pour se rendre chez Cassandra sur la colline.

Une fois sur place, elle reste quelques instants à regarder la petite fille à pied d'œuvre dans son potager avant d'aller la retrouver. Elle a du mal à croire que le moment soit déjà arrivé de lui dire au revoir à nouveau. Cette fois-ci, au moins, hors de question qu'elle la perde de vue.

— Tu devrais vraiment aller à l'école, de temps en temps, Dita.

La petite fille, qui était plongée dans ses salades, se redresse pour lui sourire.

Elle semble fatiguée, a les yeux cernés. Quelle fine équipe elles forment ! Leila se laisse tomber sur une grosse pierre, avant de raconter à Dita son dernier rêve avec Olympe.

— Je pense que je vais lui dire un petit mot, conclut la gamine avec un petit soupir triste.

— Non, ne fais pas ça.

Comme l'enfant se renfrogne, Leila ajoute :

— La liberté de chacun, c'est important, tu sais, Dita ?

La petite fille évite son regard, mais c'est trop tard. Leila a surpris dans ses yeux la lueur étrange qui caractérise Cassandra. C'est là dans son port de tête, dans la façon dont elle vous manipule, dans son personnage savamment composé de petite fille modèle, dans cette habitude qu'elle a prise peu à peu de se servir des « petits mots ». Une fois de plus, Leila frissonne à l'idée que Dita puisse prendre le même chemin que sa mère. Les menaces à peine voilées d'Élizabeth lui reviennent immédiatement en mémoire. Elle fait le bon choix en venant ici aujourd'hui, mais elle ne résout rien.

— Désolée, Dita, mais je ne peux pas te laisser faire ça. C'est une très mauvaise idée. Pense au futur de ta relation avec Olympe. Elle a besoin de temps. Je crois que *Convoitise* a créé un lien très fort entre vous, et que ça l'angoisse. Songe qu'elle est en train de développer un talent magique, par-dessus le marché. Sois patiente avec elle.

— Mais justement, dit la petite. Je vais l'aider, je vais la calmer. Il y a des petits mots pour ça, des petits mots tout doux. Elle ne souffrira pas du tout ! Elle ne sentira plus rien.

Leila en a presque les larmes aux yeux.

— Mais tu ne sauras jamais si elle est ton amie parce que tu l'y as contrainte, ou bien si elle est vraiment revenue vers toi parce qu'elle t'aime.

— Ça m'est égal, dit la petite fille d'un air buté.

Leila se penche vers elle pour lui parler tout doucement.

— Dita, je sais que tu penses que l'on ne peut pas t'aimer pour ce que tu es, et que tu es prête à tout pour être heureuse quand même. Tu penses y arriver en utilisant tes atouts magiques, mais je ne crois pas que ce soit la bonne solution. Je suis sûre que tu trouveras des

gens qui t'aiment malgré, ou à cause de ton talent.

— Comme toi ?

— Comme moi. Et d'autres aussi.

— Je suis désolée, dit la petite fille, mais je n'y crois pas. Regarde ce qui t'est arrivé avec Arthur. Ce n'est pas possible ; on n'est pas du même monde, Olympe et moi.

Leila se retient de dire qu'il pourrait y avoir quelqu'un d'autre qu'Olympe, que l'univers ne se résume pas à la baby-sitter. Elle s'interdit de juger les choix de la petite fille. Au lieu de cela, elle glisse :

— Tu sais, je ne suis peut-être pas le bon exemple à citer. Évite de te comparer à moi, ta magie n'est pas si noire. Tu as utilisé *Convoitise*, mais tu as aussi beaucoup de magie bienfaisante.

Alors même qu'elle prononce ces paroles, elle n'est déjà plus sûre d'y croire.

— Il y a beaucoup de praticiennes qui s'en sortent mieux que moi, insiste-t-elle malgré tout, c'est celles-là qu'il faut copier.

Même si ces praticiennes-là veulent t'éliminer, et tuer ton talent dans l'œuf sans faire d'effort pour te comprendre.

— Mais je veux être comme toi, proteste la gamine. Tu fais de la magie noire et tu te bats contre des méchants, et tu es quand même restée gentille. Je n'ai pas beaucoup d'autres bons exemples.

— Ta maman ne s'en sort pas si mal, dit Leila faute de mieux.

Et Lorraine. Regarde Lorraine.

— Maman ne comprend rien à ces choses-là, elle ne peut pas m'aider.

— Tu vas trouver ton chemin. Fais confiance à ton cœur.

— Et si je n'ai pas de cœur ?

Celui de Leila se serre très fort en entendant ces paroles désespérées.

— Tu as un cœur. L'important, c'est de s'en servir.

Leila n'a pas vraiment l'habitude de fournir des conseils relationnels ou affectifs, elle se considère comme une des personnes les moins aptes à le faire. Mais la seule alternative étant Cassandra...

La petite considère l'offre un moment en silence, puis déclare sur un ton solennel :

— Olympe est mon amie, mais toi, Leila, tu es mon phare.

— Tu dis n'importe quoi, proteste Leila, mais elle a les yeux qui piquent. Je t'aimerai toujours. Tu me crois ?

— Pourquoi tu dis ça ? Tu t'en vas ?

Leila se force à rire.

— Mais non, je reste ici.

C'est toi qui pars.

La petite fille la dévisage un instant, la tête penchée sur le côté.

Elle s'est fait des couettes au lieu des habituelles tresses dorées, et ses boucles blondes cascaden sur ses épaules. Elle est l'innocence incarnée.

— Dita, tu veux bien me rendre un service ? Tu peux réunir pour moi quelques ingrédients pour localiser quelqu'un ?

— Bien sûr ! Je peux t'assister, si tu veux !

— Non, merci, pas besoin. Mais je te ferai signe une autre fois.

Dita se renfroge.

— Je te devrai une faveur en retour, promet Leila.

Dita réfléchit, puis finit par accepter.

Leila voudrait prendre la fillette dans ses bras, mais ce serait louche. Elle doit se contenter d'imprimer dans ses souvenirs la silhouette fragile et le sourire incertain, les boucles blondes et les yeux de ce gris jaune si particulier, qui la suit dans l'entrée tandis qu'elle s'apprête à déclencher une saine discussion avec Cassandra.

Leila attend que la petite soit retournée à ses salades pour engager les hostilités. Par amitié pour Dita, elle va faire un dernier effort pour convaincre Cassandra de partir de son plein gré. Si cela ne tenait qu'à elle, elle mettrait l'autre sorcière en pièces pour avoir offert *Convoitise* à son chasseur.

— Non, dit Cassandra.

Encore une conversation sur le seuil. Cassandra est habillée pour sortir, beaucoup de cuir et de dentelles selon son habitude, des couleurs qui claquent : un bustier bleu électrique, une jupe zébrée, des bottes rouge sang, un vermillon violent sur ses lèvres minces. Une sorte de Wonder Woman qui aurait mal tourné.

— Ce n'est plus sûr de rester ici avec une petite fille. Tu en as bien profité, mais cette fois l'hospitalité du village s'est tarie, répète Leila.

— Dita n'a pas formulé d'avertissement.

— Elle refuse de t'en parler pour ne pas être contrainte de quitter Olympe.

— Nous allions très bien jusqu'à ce que tu t'en mêles. Tout le désordre est de ton fait.

Leila prend une grande inspiration pour oxygéner son cerveau et nourrir sa patience d'ange.

— Cassandra, tout le monde sait ce que tu es, et les doigts commencent à pointer vers toi et ta fille. S'il te plaît, n'attends pas le dernier moment. Oblige Dita à te suivre s'il le faut. La présidente la soupçonne d'avoir envoyé ces trois adolescents dans le coma.

Les yeux de Cassandra se plissent.

— Maudite sois-tu ! Tu as réussi à attirer l'attention de cette usurpatrice sur ma fille ?

Leila se raidit.

— Tu as beau jeu de m'accuser. Je suis sûre que c'est toi qui as alerté les médias !

Cassandra ne répond pas, puis annonce brusquement :

— Nous restons. Nos talents nous mettent à l'abri de toute attaque.

— Tu ne sembles même pas avoir idée du danger auquel tu exposes ta fille en te conduisant de manière aussi irresponsable, crache Leila.

— Tu te préoccupes toujours de ma fille comme si elle était la tienne.

— Et tu sais quoi ? Plus je te vois dans ton rôle de mère, plus j'aimerais que ce soit effectivement le cas.

Cette fois, elle a franchi la ligne rouge. Elles n'ont vraiment plus rien à se dire. Les yeux de Cassandra brillent d'une colère froide, elle ne va plus tarder à employer la magie, Leila en est certaine. Sans attendre, elle sort l'amulette qu'elle porte dans son décolleté, et d'une pensée bien sentie, elle invoque sur la mère de Dita l'influence qu'elle lui destinait.

Cela aurait été mieux si elle avait pu faire ingérer quelque chose à Cassandra, le taux de conversion de la magie aurait été meilleur, mais elle n'a pas ce luxe. Pour compenser, elle ne lésine pas sur la grouille.

La magie la quitte. Au plaisir de pratiquer s'ajoute l'intense satisfaction de lever enfin la main sur Cassandra après s'être retenue aussi longtemps et avoir avalé autant de coulevres. Elle ne modère rien, et peu importe le prix. Elle l'accepte avec enthousiasme.

Les yeux de Cassandra s'agrandissent de surprise. La magie ondoie, traverse Cassandra qui vacille. Puis le monde se renverse, les cafards rebondissent, et le sort retourne à Leila ; elle peut quasiment voir la magie qui lui revient en pleine face.

Que se passe-t-il ?

Un sourire cruel naît sur les lèvres de Cassandra, mais Leila ne lui laisse pas le temps de se réjouir. D'un seul réflexe, elle appelle son familier à la rescousse. Il est loin, assis dans la bibliothèque de Lorraine, pas pour chercher *Harmonie*, pour lézarder. Il a renoncé à sa promenade et semble très occupé à caresser le chat.

Comment elle le sait ? Le lien qui leur permet de communiquer est plus large qu'auparavant. À vrai dire, c'est un boulevard. Le soleil brille, la magie des chasseurs ne devrait pas être aussi active en plein jour. Elle l'est, cependant, et Leila en profite. Elle n'y va pas par quatre chemins, elle fait savoir à Satie qu'elle a besoin de sa grouille et de son concours. Il répond en une fraction de seconde, et de cette coordination remarquable naît une giflure métaphysique qui frappe Cassandra avec un impact très plaisant.

La mère de Dita fait un quart de tour sur elle-même, oscille un temps, puis pivote à nouveau vers Leila, l'air un peu perdu.

— J'y vais, je dois faire nos valises, finit-elle par bredouiller avant de prendre l'escalier d'un pas hésitant.

— Ne t'en fais pas pour moi, je trouverai la sortie toute seule.

Leila supporte le bourdonnement assourdissant dans ses oreilles avec un certain fatalisme. Elle a une très bonne idée du prix qu'elle paye. Elle n'en était pas sûre, mais les indices convergeaient, et cela vient de se confirmer. Elle n'arrive plus à pratiquer sans son familier. Pour le plus simple, le plus fondamental des sorts de *Prospérité*, elle est obligée de faire appel à lui. Elle est coincée avec ce type si elle veut pouvoir se servir de sa magie. Si les choses continuent à dégénérer ainsi, il va lui falloir ménager cet allié très imparfait et ambigu.



Satie attend sur les marches de la cabane.

— Je croyais que tu allais à la plage aujourd'hui, rappelle Leila.

À présent qu'elle a forcé la main à Cassandra et que celle-ci va partir avec sa fille, Leila se sent terriblement lasse.

— Je suis curieux, dit-il. Que faisais-tu, il y a dix minutes environ ? Nous avons lancé un sort. Une influence. Nous avons communiqué à distance.

Il l'examine une seconde avant de conclure :

— Ta magie ne fonctionne plus sans moi.

Évidemment, il faut qu'il en rajoute une couche. Leila hésite à lui envoyer son sac en plastique rempli d'ingrédients en pleine figure. Avec le plantoir métallique, ça peut faire mal.

— Entre, dit-elle cependant. Mais si tu continues à jacasser, je n'aurai pas besoin de magie fine pour te faire taire.

Ils s'installent dans la cabane. Satie prend place dans l'unique fauteuil. Leila s'assied sur son lit et sort *Convoitise*, qu'elle laissait sous le sommier. Elle voudrait que le grimoire fournisse un peu de matière pour les aider à localiser *Harmonie*.

Satie sort immédiatement son canif.

— Tsk, l'arrête-t-elle, toujours cette manie des incisions hâtives. Tu es trop pressé. Ne te l'ai-je pas déjà dit ? Il faut demander l'autorisation.

Si elle veut que sa magie opère sur le grimoire, elle doit traiter *Convoitise* comme une personne.

Satie fronce les sourcils.

— Je m'en occupe. C'est mon grimoire.

— Pas question. Tu es mon familier. Tout ce qui est à toi est à moi.

Elle prend le livre sur ses genoux. Elle retrouve la sensation de paix un peu dérangement qui s'empare d'elle à chaque fois qu'elle entre en contact avec *Convoitise*. Au bout de cinq secondes, elle ne sait même plus lequel des deux est en train de bercer et d'amadouer l'autre. En essayant de ne pas trop s'appesantir sur l'incongruité de ce qu'elle s'apprête à faire, elle se lance.

— *Convoitise*, toi qui parles et qui proposes, écoute ma requête. Je sais que notre histoire a connu quelques accidents. Je te présente mes excuses pour avoir tenté de te brûler quand j'avais quatorze ans. J'espère que tu n'en conserves pas un souvenir trop... euh, cuisant.

Est-ce une impression, ou bien le grimoire s'est-il mis à chauffer sous ses doigts ? Comme s'il revivait son séjour dans la cheminée en feu chez Nora, il y a plus de dix ans, et qu'il en gardait rancœur et brandons.

— Je suis sincèrement désolée, se dépêche-t-elle d'ajouter. Nous avons eu nos différends par le passé. J'ai essayé de te tuer, tu as essayé de me tuer...

Pourquoi faut-il qu'à ce moment-là précisément elle croise le regard du chasseur fixé sur elle ? Sur ses genoux, le contact du livre est devenu si chaud qu'elle doit le soulever et le tenir du bout des doigts. Elle se hâte de continuer.

— Je te demande pardon d'avoir résisté et je reconnais que tu t'es montré proactif au cours des derniers mois, en proposant des solutions et en émettant des alertes. Je suis prête à t'accorder le bénéfice du doute et à mettre en place avec toi une collaboration plus saine.

Convoitise lui brûle les doigts, mais elle s'entête. Elle ne lâchera pas. Elle ne sait plus trop pourquoi elle s'obstine de la sorte, si c'est juste pour retrouver *Harmonie*, comprendre ce qui se passe au village, tirer les choses au clair avec Arthur... ou bien si le véritable enjeu de cet instant est sa relation avec *Convoitise* et avec sa propre magie. Peut-être qu'au fond d'elle-même, elle a envie de croire qu'autre chose est possible. Peut-être qu'elle aimerait vraiment se laisser aller à la confiance.

— Tu n'as certes pas été le plus honnête des grimoires. Quant à moi, je ne suis pas la plus influençable des praticiennes. Je suppose que nous étions faits l'un pour l'autre. Tu indiques la piste d'*Harmonie*. J'ai besoin que tu m'aides à le localiser en fournissant un ingrédient pour diriger le sort. Une page, un peu de couverture, ce que tu préfères. Fais-moi signe.

Les cheveux soudain dressés sur la nuque, elle repose le livre sur ses genoux, et tant pis si ça se termine avec des cloques. Elle se raidit lorsque le cuir touche ses jambes à travers son jean. Le silence règne

dans la pièce. Elle n'ose pas lever les yeux ; elle ne tient pas tellement à savoir ce que le chasseur pense de tout ça.

En retenant son souffle, elle ouvre le grimoire et réprime un grognement incrédule.

C'est la page de Satie. Le contrat d'amitié à la vie, à la mort, qu'il a eu la folie de lui proposer l'autre jour pour écarter la foudre.

Convoitise le fait exprès ou quoi ?

— Il faut que j'arrache cette page ? demande Leila.

Elle essaye, mais ne réussit qu'à se couper le doigt.

— Aïe !

Une goutte de sang tombe dans le livre ouvert, et est absorbée immédiatement.

— Un marché, murmure Satie d'une voix rêveuse. Il ne se laissera pas désosser sans rien obtenir en échange.

Leila lève la tête comme si elle venait de prendre une gifle.

— Non, dit-elle, il n'en est pas question. Ça ne peut pas être ça.

Elle savait qu'elle avait besoin de Satie pour trouver *Harmonie*, mais refuse d'aller aussi loin. Il doit sûrement y avoir une alternative. Elle ne voit pas encore laquelle, mais c'est parce qu'elle n'a pas bien cherché.

En émergeant d'une sieste très semblable à un coma, Leila trouve la table dressée dans le jardin, et une atmosphère de fête au rez-de-chaussée de la maison. Des fleurs partout, des flûtes de champagne, des serviettes colorées, des ados qui rient bruyamment.

— Que se passe-t-il ?

— Tu ne sais pas, vraiment ? taquine Lorraine, les sourcils froncés, mais l'air amusé.

Leila a un geste évasif pour signifier qu'elle ne jouera pas aux devinettes.

— C'est bientôt l'heure du goûter ? s'inquiète Alexandre, le plus jeune des enfants. Il est quatre heures.

— Arthur et Félix sont partis à la boulangerie, explique Lorraine.

Leila doit s'asseoir. Elle prend le premier fauteuil de jardin qui lui tombe sous la main. Pour une sorcière de magie noire, être exposée d'un seul coup à autant de normalité, c'est... c'est trop.

— Tu veux un café ? propose Lorraine. Je vais demander à Enzo d'en faire.

— Il ne peut pas, lance Lise la blonde, qui passe dans le jardin, manifestement à la recherche de quelque chose à grignoter. Il aide Olympe à rattraper ses leçons. Je m'en occupe.

Leila suit des yeux la jeune fille qui disparaît dans la cuisine.

— Olympe est de retour au lycée ?

— Ouais, fait Annabelle, qui s'est mise elle aussi à tourner autour de la table à la manière d'un requin affamé.

Leila commence à avoir mal au crâne.

Une voiture s'arrête dans le virage ; un homme svelte en imper camel s'en extrait. Annabelle plisse les yeux, une main en visière.

— C'est Gaétan, conclut-elle bientôt.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? s'inquiète Lise depuis la cuisine. Tu crois qu'il vient voir Olympe ?

Le policier s'approche d'un pas égal, salue la maîtresse de maison d'une voix affable, et se plante devant Leila, qui n'a pas l'énergie de se lever et le regarde arriver par en dessous.

— Leila Dahmani, vous voulez bien me suivre s'il vous plaît ?

Et merde.

— Euh, si vous voulez, mais pourquoi ?

— Je voudrais vous emmener au poste pour quelques formalités, si ça ne vous dérange pas.

Ça y est. Leila a envie de hurler. Tout le monde est tellement civil et poli ici, elle commence à se sentir vraiment mal. Personne ne pourrait se déchaîner ? Une bonne baston, ça leur ferait tellement de bien, elle en est convaincue. Elle comprend totalement Arthur et son besoin pressant de faire ces virées en ville.

— Je vous suis si vous m'expliquez un peu plus clairement ce que vous me voulez, dit-elle au policier en essayant de garder le ton qu'emploierait une personne raisonnable.

— Nous avons reçu une plainte d'une certaine Cassandra Bellanger, vous la connaissez ? Elle a dit que vous aviez commis un acte de violence sur sa personne. Elle a parlé d'un coup sur la tête. C'est vrai ?

Leila fronce les sourcils.

— Bien sûr que non. Je ne l'ai pas touchée.

Elle l'a influencée, c'est tout. Cassandra n'aurait même pas dû en avoir conscience. Que s'est-il passé ? Le sort aurait-il échoué ? Avec l'irruption de Satie dans sa magie, sa propre pratique lui est devenue étrangère.

— Vous avez peut-être remarqué que Cassandra Bellanger était un peu dingue, voire mythomane à ses heures ? sonde-t-elle le policier.

Voilà qui semble le contrarier.

— Désolé, je suis là pour faire mon travail, c'est tout.

Cette fois, c'est Lorraine qui intervient.

— Assieds-toi, Gaétan, et arrête de bosser deux minutes. Je viens d'avoir un SMS d'Arthur. Le gâteau sera là dans deux minutes trente. Tu en prendras bien une part ? Tarte aux fraises, far breton, moelleux au chocolat. Je les aurais bien faits moi-même, mais je rentre à l'instant. Allez, fiche la paix à Leila. Vous verrez ça plus tard, après la fête.

— Mais que fête-t-on, à la fin ? veut savoir Leila.

Lorraine se met à rire.

— Je sais que tu oublies régulièrement de prendre soin de toi, mais là, c'est gratiné. Tu ne sais pas quel jour on est, vraiment ?

Elle se tourne vers Gaétan Kermadec, une expression incrédule sur le visage, comme pour le prendre à témoin.

— C'est l'anniversaire de Leila aujourd'hui : vingt-sept ans !

Là, c'est décidément trop.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai "trouvé" ton permis de conduire. J'ai eu un peu d'aide !

s'exclame Lorraine, visiblement ravie de son mauvais coup. J'espère que tu aimes le gâteau. Allez, Gaétan, tu ne vas pas l'embarquer au poste le jour de son anniversaire. Reviens demain. Je me porte garante pour elle. Et tu sais très bien que Cassandra est à moitié dingue, en effet. Allez. Steuplaît. Il y aura du gâteau.

Le policier n'oppose pas grande résistance, mais décline l'offre et finit par reprendre le volant en laissant Leila tranquille. Les pensées de celle-ci tournoient dans son cerveau : Lorraine s'est portée garante pour elle. Vingt-sept ans. Yasmine est peut-être vivante. Arthur et Félix dans une Twingo orange. Lorraine a fouillé dans ses papiers.

Puis la Twingo est de retour. Arthur décharge toute une cargaison de pâtisseries que Leila regarde flotter vers la table, un peu sonnée.

Le portail s'ouvre à nouveau. Une frêle silhouette blonde se glisse entre les battants, hésite un instant, puis entre dans le jardin. Dita. Que fait-elle ici ? Elle devrait être partie.

— C'est le bon moment ? demande la petite fille.

Elle tient derrière son dos un bouquet de fleurs de son jardin qui est à peu près trois fois plus gros qu'elle.

— C'est pile le bon moment, l'encourage Lorraine.

Dita dévoile son cadeau avec un sourire de plaisir très enfantin.

— Bon anniversaire, Leila !

— Magnifiques, s'extasie Lorraine. Je vais te sortir un vase.

Avant de s'éclipser, elle explique à Leila :

— Je suis passée tout à l'heure chez Cassandra pour inviter Dita. Ta maman va bien, Dita ? Je l'ai trouvée un peu stressée. Elle s'était lancée dans un grand rangement, presque un déménagement. Elle semble au bord du surmenage.

— Elle s'est allongée, fait Dita, ça va mieux maintenant.

Leila dévisage Lorraine. C'est elle. Elle a désenvoûté Cassandra, c'est sûr. Elle s'est débrouillée pour détricoter un sort de *Prospérité*. Et Leila n'y était pas allée de main morte.

— Vraiment, Lorraine, tu n'aurais pas dû... tu me prends un peu au dépourvu.

D'habitude, c'était Iris qui lui souhaitait son anniversaire. Cette année, Leila avait donc décidé de se passer de fête. Elle ne sait pas comment elle doit prendre tout cela. Et d'ailleurs, une longévité de vingt-sept ans est-elle une chose à fêter chez une adepte de la magie noire ?

Lorraine se méprend sur son expression et se met à rire.

— J'adore faire des surprises. C'est un de mes grands plaisirs dans la vie.

Dès que Lorraine s'est éloignée, Dita s'approche et chuchote à l'oreille de Leila :

— Je ne suis pas d'accord avec ton idée de ce matin. Tu aurais dû me prévenir.

— Désolée. Tu dois comprendre que moi, je ne suis pas d'accord avec ta douce maman, mais que notre différend n'est pas ton problème.

— Je ne veux pas partir, dit la gamine.

— Je sais, mais ça sent trop le roussi ici, Dita.

— Je ne partirai pas sans Olympe. Tu avais promis de m'aider.

Dita braque son regard d'un gris si particulier sur le visage de Leila.

— Leila, il faut que tu saches que je t'aime, mais que je suis fâchée contre toi.

Le portail s'ouvre à nouveau.

— Ah, oui, s'écrie l'infirmière, et j'ai invité Freddy aussi !

Arthur, qui sortait de la cuisine avec un sourire un peu forcé et un gâteau au chocolat, s'arrête net en haut des marches. Le choc est lisible sur son visage. Il suit Freddy des yeux en silence quand ce dernier s'approche d'un pas presque maîtrisé pour saluer Lorraine.

Que voit-il exactement ?

— Joyeux anniversaire, Leila ! félicite Freddy. Tellement jeune ! Toute la vie devant toi !

— Merci, Freddy. Ça me fait plaisir que tu sois venu. C'était une surprise, d'où mon manque d'enthousiasme terrifié. J'avais oublié que c'était mon anniversaire.

— Oh, dit Freddy, je comprends. Moi aussi j'ai des problèmes de mémoire.

Un énorme paquet de chouquettes est jeté en pâture aux adolescents pour qu'ils patientent cinq minutes, le temps de planter des bougies dans les tartes et les gâteaux. Si le fantôme d'Iris était encore là, elle qui a toujours été un peu moins méfiante que sa petite sœur, un peu plus rapide à se laisser aller dans le flot et à embrasser les petits bonheurs de la vie quand ils se présentent, Leila sait parfaitement ce qu'elle lui dirait. Elle traiterait sa cadette de pisse-vinaigre et la prierait bien gentiment de cesser de voir le mal là où de toute évidence il ne se trouve pas.

— Qu'est-ce qu'on te souhaite pour ton anniversaire ?

— Aucune idée, dit Leila, qui n'a pas envie de livrer la moindre parcelle d'elle-même.

C'est plus fort qu'elle, quand tout le monde autour d'elle s'enivre, il faut qu'elle compense en étant encore plus à l'affût. Peut-être que Satie comprendrait. Elle va même jusqu'à le chercher des yeux. Mais il circule en riant, le chat dans les bras, complètement transfiguré par la... quoi, la joie ? Que se passe-t-il ici, à la fin ?

Arthur a disparu.

— Tu as cinq minutes pour y réfléchir, insiste Lorraine. Va donc au fond du jardin chercher Arthur, et ne reviens pas trop vite. On a des trucs à faire ici.

Elle va sérieusement lui faire le coup des bougies et des chansons ? Quel moment surréaliste ! Leila file sans attendre son reste.

Loin de cette scène de goûter qui lui donne le tournis, elle recouvre un peu ses esprits. Elle finit par trouver Arthur au fond du jardin, face au large, perdu dans la contemplation de la mer.

— Tu es demandé au centre des réjouissances.

— Je ne suis pas prêt à les affronter.

Elle s'approche encore, se plante à côté de lui, l'examine avec soin.

— Arthur, tout va bien se passer, sourit-elle. Regarde-moi, c'est mon anniversaire, est-ce que j'ai l'air de flipper ? Pas du tout.

Il braque enfin son attention sur elle.

— Tu ne comprends pas. Toi, tu es si jeune. Et tu as toute ta vie devant toi. Ça se voit.

— Arthur. Je suis une sorcière de magie noire. J'ai une espérance de vie de trente et un ans. Sérieusement. Regarde-moi. Regarde-moi bien en face.

Elle voudrait prendre son visage à deux mains et le forcer à admettre que ce n'est pas gagné d'avance, mais que tout ira bien, parce qu'ils vont se débrouiller pour.

— Parle-moi. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Freddy ?

La poitrine d'Arthur se soulève, retombe. Il semble hésiter un moment à se confier, puis acquiesce.

— Freddy a été un de mes premiers copains ici. Quand je suis arrivé, lui et moi, on s'est tout de suite bien entendus. Je n'ai pas remarqué immédiatement qu'il buvait, probablement parce que je buvais aussi. Il avait la main lourde sur l'apéritif, mais ça allait avec sa jovialité, sa fantaisie. Bien sûr, je lui voyais des fêlures, comme tout le monde, mais l'ensemble tenait la mer, la voie d'eau n'était pas trop problématique. D'ailleurs on a pris l'habitude de faire des sorties de pêche ensemble, une ou deux fois par semaine. Il a un bateau. J'adorais prendre le large.

Leila sourit.

— J'imagine que ça doit être chouette, oui, surtout ici, avec cette côte magnifique.

Elle se représente la mer, tout autour d'elle, l'espace, la liberté, une dimension où tout est encore possible.

Arthur fronce les sourcils.

— À t'entendre, on croirait que tu n'es jamais montée dans un bateau.

— Non, jamais.

Il semble avoir besoin d'un moment pour digérer cette information, ou pour rassembler le courage pour reprendre son histoire.

— Tout à coup, sans prévenir, il a eu un coup de mou. Il s'est... délavé. Je n'ai pas de meilleure expression pour décrire ce qui lui est arrivé.

— Tu parles de son aura, là, c'est ça ?

Arthur hoche la tête.

— Il m'a dit l'autre jour qu'il avait arrêté de boire, dit Leila.

— Ils disent tous ça. Mais à chaque fois il s'enfonce un peu plus. Il arrête de boire pendant cinq minutes, il prend quelques initiatives, et soudain le mal-être le rattrape et il finit par céder à la tentation. Ensuite, il boit pour oublier qu'il se déteste. Classique.

— J'avais l'impression qu'il lui était arrivé quelque chose ? demande Leila. Une catastrophe dans sa vie, un truc un peu difficile à surmonter...

Arthur rit sèchement.

— Non, vraiment, Freddy est un type ordinaire. Il a trompé sa femme un soir qu'il était saoul et elle est partie avec leur môme, mais rien que de très banal. Il fait juste partie de ceux qui ont eu un peu moins de chance, un peu moins de force de caractère, et qui ne savent pas gérer ni rebondir. Il est normal, juste un peu plus veule et fragile, nonobstant ses excellentes qualités de copain.

— Il t'a déçu, on dirait.

Il fait la moue.

— Il était comme la plupart des adultes, avec une lumière qui s'émousse, mais encore de quoi faire une vie heureuse. J'essayais de ne pas trop y penser. Mais aujourd'hui... tu te rappelles ce que je t'ai raconté sur tous les gens que j'ai suivis ?

Elle acquiesce.

— Il en est vraiment là, d'après toi ?

Arthur se passe une main sur la figure.

— Son aura est en charpie. Tout un pan de lui a déjà laissé tomber.

Et il voit ça, son copain qui glisse vers l'abîme ? C'est le cadeau qu'elle lui a fait, le souvenir qu'elle lui a laissé ? La capacité incroyable d'assister à la mort de ceux qui l'entourent ? Une fois de plus elle sent une colère immense monter en elle, contre la magie noire et son humour cruel.

— Il donne encore le change, de l'extérieur, objecte-t-elle.

— C'est souvent le cas ; et c'est ce qui m'inquiète le plus. Si tu savais le nombre de livres que j'ai lus sur la dépression et le suicide depuis que nous nous sommes quittés...

Leila soupire tout doucement, sans bruit.

— Peut-être que tu pourrais t'en servir pour l'aider ?

— Je ne vois pas comment. Il refuse d'aller voir un psy, et je ne suis vraiment pas qualifié.

— Mais... peut-être que ton talent pourrait évoluer si tu l'accueilles et que tu te l'appropries ?

S'il pouvait agir, cela lui ferait sûrement du bien.

— Tu parles de ça comme si c'était la chose la plus naturelle du monde de soigner la dépression par la magie. Comme si ça ne devait pas me surprendre ni me contrarier d'avoir un pouvoir magique.

— On n'est pas certains que tu puisses t'en débarrasser. Il faut probablement que tu apprennes à vivre avec.

— Il me semble que c'est bien ce que je fais.

Leila regarde autour d'elle, se mord la lèvre. Va-t-elle s'autoriser à lui dire que selon elle, s'exiler au bout de la Terre auprès d'une personne qui a des superpouvoirs de lobotomie, ce n'est pas l'idéal ?

— Je le sais très bien, que ce n'est pas la meilleure solution, reprend-il, comme en écho à ces pensées non exprimées. Mais le jour où j'ai vu la mère d'Olympe se donner la mort, tu sais pourquoi j'étais là, sur la falaise ? Je l'avais repérée, et pour moi c'était la goutte qui a fait déborder le vase. J'étais prêt à la suivre. J'allais sauter moi aussi, Leila. Je n'en pouvais vraiment plus. C'est Lorraine qui m'a retenu, au dernier moment. Elle est arrivée derrière moi sur le petit chemin, et j'ai eu la chance de ma vie de tomber sur elle. Elle m'a quasiment attrapé par le col, et elle m'a immédiatement envoûté. Sans elle, je ne serais pas ici.

Leila note l'ironie ; c'est un combat si inégal. Lorraine lui a sauvé la vie qu'il voulait perdre suite à sa rencontre avec elle, Leila. Elle en a les larmes aux yeux.

— Je suis vraiment désolée. Il faut que tu me croies. D'une certaine manière c'est de ma faute, mais ce n'est pas une chose que j'ai voulue ou que je peux contrôler. Et j'aimerais tellement t'en décharger.

— Je te crois. Je ne veux pas de ce pouvoir.

Elle sait qu'il a besoin de douceur et de compréhension, ce que Lorraine sans doute lui apporte, mais ce n'est pas son rayon. Elle insiste :

— C'est dommage, parce que ce talent, il est à toi. Tu n'en as pas hérité. Tu l'as fabriqué tout seul, il te correspond. Et plus vite tu t'en rendras compte, mieux cela vaudra pour tout le monde autour de toi.

— Tu ferais bien d'appliquer un peu à toi-même tes propres principes. Tu dis que tu ne pratiques plus, et tu as l'aplomb de me parler d'assumer la magie ?

Il a peut-être raison, mais sa contre-attaque fait flamber

la grouille.

— J'avais trouvé un moyen d'arrêter la magie noire.

— Ça n'a plus l'air de marcher, observe-t-il sèchement, sinon tu ne foudroierais pas les citoyens à tout va.

Elle se retient de lui dire que tout allait plutôt bien de ce côté-là, jusqu'à ce qu'elle tombe sur lui.

— Et toi, si tu étais si content de ta vie et de tes décisions, tu ne passerais pas ton temps à chercher à te battre contre des inconnus.

— Si j'avais des ennemis clairement identifiés, ce serait plus simple.

— Tu es toujours convaincu qu'il faut absolument se battre pour quelque chose ?

— Ce n'est pas toi qui vas affirmer le contraire. Chaque fois que nos chemins se croisent, tu es en train de te démener pour une cause ou une autre.

— Je préférerais une vie plus calme, proteste-t-elle.

Il baisse la tête, donne un coup de pied dans une pierre.

— Eh bien, moi, quand je joue des poings, c'est le seul moment où je me sens exister.

Elle se souvient de son retour la veille au soir, ensanglanté, et de la conversation qui a suivi.

— Alors, justement. Freddy a peut-être besoin que tu te battes pour lui.

Arthur soupire.

— C'est trop dur. Je ne sais pas quoi faire, et je ne peux plus voir ça. Sa seule présence me désespère. Et il va s'enfoncer encore plus et j'aurai l'impression que c'est de ma faute, que j'ai été impuissant à l'aider. Je veux me battre et gagner, pas me démener contre des moulins et pour finir assister à la catastrophe sans rien pouvoir faire.

— Alors, suis ton intuition au lieu de baisser les bras. Essaye. Magie ou pas, il y a sûrement une chose que tu pourrais faire.

Il s'énervé.

— Arrête, Leila. Parfois les gens sont cassés et on ne peut rien faire. On ne peut pas ramener à la vie une personne qui a pris la décision de la quitter. Je ne suis pas Lorraine.

— Tiens, et justement, Lorraine, elle ne peut pas l'aider, ton pote Freddy ?

Arthur se tourne vers Leila, l'air furieux, et elle se prépare à se faire rabrouer vertement pour sa jalousie indécente, quand ils sont interrompus par Lise.

— Leila, Arthur ! Qu'est-ce que vous faites ? On avait dit cinq minutes ! C'est l'heure des bougies !

Après un dernier regard acide, Arthur rentre la tête dans les épaules et part en silence vers la table du goûter. Il fulmine

de manière si caractéristique que Leila est obligée de sourire malgré sa frustration. Empêtrée dans ses sentiments contradictoires, elle ne prête pas attention à sa grouille. Elle ne réalise sa disparition qu'en saisissant, avec un enthousiasme de façade, la part de tarte tendue par Lorraine.

— Tu n'as pas faim, Enzo ?

Le jeune homme se tient tout avachi dans son fauteuil, sinistre, très peu conforme à son attitude habituelle. Son allant hollywoodien a laissé place à une expression de langueur fade. Lorraine insiste.

— Ben alors ? Ça ne va pas ?

Elle se penche vers lui pour lui toucher l'épaule et il se dégage avec humeur, mais répond enfin.

— C'est Olympe. Elle a fichu le camp.

— Comment ça, fichu le camp ? intervient Leila.

— Elle vient de me dire au revoir, complète le jeune homme, fataliste. C'est fini, elle est partie. Avec la petite fille, tout à l'heure.

Toute la tablée le dévisage avec des mines perplexes.

— Avec Dita ?

Enzo hoche la tête, défait. Lorraine renouvelle son geste de solidarité, avec un sourire.

— Ne t'inquiète pas, Enzo. Elle est juste partie faire un tour.

— Ce n'est pas ce qu'elle a dit. Elle m'a prévenu qu'elle ne reviendrait pas.

— Elle reviendra, je te le promets.

Et il semble, alors, se détendre un peu.

Malgré l'absence de grouille, Leila ne peut pas avaler une cuillerée de gâteau, mais elle n'échappe pas à un arrière-goût amer. Elle est sûre que Dita a dû céder à la tentation de prononcer un « petit mot » à l'oreille d'Olympe afin de l'obliger à la suivre. Puisqu'on la harcèle à nouveau pour qu'elle fasse un vœu, Leila se met à rêver que la magie les laisse tous respirer un peu et mener, juste un temps, des vies normales.



Leila regarde Enzo essayer une fois, deux fois de joindre Olympe sur son portable, et laisser des messages de plus en plus angoissés. Elle attend encore dix minutes en faisant semblant de manger de la tarte, puis s'éclipse à la recherche de Dita.

La maison d'Olympe, sa première étape, est silencieuse. Quelqu'un a sorti les poubelles. Leila entre par la cuisine sans constater le moindre changement dans la partie sinistrée, noire

de suie, du rez-de-chaussée. La porte de séparation qui donne sur les pièces du côté du jardin a été fermée au moyen d'un verrou. Leila sort et fait le tour par l'extérieur. Tous les volets sont clos. Elle frappe longtemps, mais personne ne lui répond.

À l'épicerie, on n'a pas vu les deux filles, mais la boulangère affirme leur avoir vendu deux sandwiches. Ensuite, elles sont montées dans une voiture de passage, conduite par une femme.

Leila téléphone à Cassandra.

— Ta fille a fichu le camp avec Olympe, lui annonce-t-elle de but en blanc, avant de raccrocher.

Elle sait déjà comment se déroulerait le reste de la conversation. Elles se jetteraient à la figure leurs envoûtements réciproques, et ça ne mènerait nulle part. Leila demanderait à Cassandra l'adresse de sa cabane dans la forêt, où Dita a probablement emmené l'adolescente, et Cassandra ferait de la rétention d'information, selon son habitude.

Leila tente de se tranquilliser. Dita a déjà survécu dans la rue à Paris et elle est avec Olympe, loin d'ici. C'est peut-être mieux ainsi. En tout cas, elles échappent au danger physique immédiat qui se rapproche.

Incapable de retrouver son calme, Leila part marcher sur la falaise, empruntant ce sentier qu'elle n'a encore jamais suivi depuis la maison. La jungle est plus dense de ce côté-ci, créant dans la fin de journée nuageuse une atmosphère ambiguë de luxuriance et de désolation.

Elle n'aperçoit la chapelle qu'au dernier moment, alors qu'elle a déjà presque le nez dessus. La pierre envahie par le lichen évoque un gros animal échoué, la peau couverte de parasites marins. Leila passe une tête dans l'entrée du bâtiment, mais elle est rebutée par l'humidité glacée et l'odeur du salpêtre.

De l'autre côté de la chapelle, elle trouve un minuscule cimetière. Lorraine s'y tient, absorbée dans l'examen d'une pierre couchée oblongue. Leila s'approche et distingue une plaque. Elle lit, choquée : Isabella, 2000-2006.

Elle voudrait faire demi-tour pour laisser Lorraine se recueillir en paix, mais c'est trop tard, l'autre femme a senti sa présence et s'adresse à elle d'une voix sourde.

— C'était ma fille.

— Je suis désolée, fait Leila. J'ignorais que tu avais eu une fille.

Elle imagine ce qui serait arrivé si Dita était décédée à cet âge-là, l'année précédente. Elle se demande si elle aurait pu perdre une fille et conserver la raison.

— Merci, murmure Lorraine. Au moins c'est un bon endroit pour enterrer un enfant. Pendant des années, j'ai remercié le ciel, qui envoie rarement un rayon de soleil ici pour rire à mes dépens.

Le froid, le déluge, les hurlements du vent, tout cela correspondait très bien à mon état intérieur.

Leila hoche la tête. Elle peut comprendre. Elle a fait enterrer sa sœur Iris, c'est-à-dire qu'elle a obligé Damjan Tesla à lui retrouver la dépouille de sa sœur et qu'elle l'a mise en terre au Père-Lachaise, sous un if tout noir. Une sorte de chagrin en érection. C'était parfait pour Iris. Ces choses-là sont importantes.

— Ta fille, que lui est-il arrivé ?

Elle s'attend à une histoire tragique. Mais Lorraine secoue la tête d'un air vaincu :

— Une mauvaise chute dans la cour de récréation. Je n'ai rien pu faire.

C'est la première fois qu'elle livre un fragment de son passé. Elle vient aussi d'admettre à demi-mot le pouvoir protecteur qu'elle exerce sur son entourage, et qui n'a pas suffi. Arrivée à sa hauteur, Leila voit briller l'humidité qui se masse au bord de ses longs cils.

— Tu apportes beaucoup de réconfort à ceux qui sont autour de toi. C'est la première fois que je vois ta peine.

— On finit par fonctionner à nouveau, bien sûr. Mais la chair de ma chair est dans la terre froide, et une part de moi est ensevelie avec elle.

Leila reste un instant aux côtés de Lorraine, en pensant à Iris. Puis elle finit par s'en aller quand il devient clair que l'autre femme va passer sa soirée là. De retour à la maison, Leila va se résoudre à convoquer Satie pour localiser Dita par la magie, quand son téléphone se met à vibrer dans sa poche. Un numéro inconnu.

— Leila ? C'est Dita. Je vais bien. Ne te fais pas de souci. Je suis encore fâchée. Je reviendrai quand je serai calmée.

Elle s'exprime comme un enfant que l'on a envoyé au coin.

— Olympe est avec toi ?

Dita fait circuler le téléphone.

— Tout va bien, répète Olympe sans s'étendre davantage.

— Je suis contente que vous ayez fait la paix, entre vous et... avec la magie, avance Leila.

— Oh, oui, moi aussi, conclut Olympe sur un ton totalement dépourvu d'énergie, avant de raccrocher.

Leila rêve qu'Arthur s'introduit discrètement dans la cabane. En entrouvrant la porte, il amène avec lui le parfum du jardin, plantes aromatiques et sel du large, ainsi que sa propre odeur délicieuse, sable et cannelle.

Leila a cherché *Harmonie* dans la maison toute la nuit, sans succès. Elle attendait le jour et le lever des enfants pour s'endormir, par peur de croiser à nouveau Olympe dans l'espace onirique. Mais elle a succombé au sommeil, épuisée.

Arthur s'approche en silence, s'assied sur le bord du lit, et avance la main tout doucement vers elle, touche son épaule. Elle sent la chaleur de sa paume à travers l'étoffe de son pyjama. Elle émet un bruit de contentement dans son sommeil et s'étire.

— Leila, réveille-toi.

Penché au-dessus d'elle, il sourit. Ses traits éclairés par la lune ont cette beauté statuesque un peu intimidante, mystérieuse. Leila soupire, se retourne et se rendort.

— Leila !

Plus insistant cette fois, il lui secoue gentiment l'épaule. Elle roule sur le dos, ouvre les yeux pour de bon. C'est vraiment Arthur. Ce n'est pas un rêve. C'est la réalité.

— J'ai un cadeau d'anniversaire pour toi.

C'est un rêve.

— Viens, dit-il en l'attrapant par le poignet et en tirant sur son bras pour la forcer à émerger. On va sortir en mer.

Elle se réveille instantanément et se redresse d'un coup.

— Quoi ?

— J'ai parlé à Freddy. On t'offre ton baptême de bateau. On pêchera un truc, pendant qu'on y est.

Elle se frotte les yeux. Puis elle éclate de rire, parce qu'ils ont eu la même idée.

Elle est si fatiguée qu'elle tient à peine debout, mais pour rien au monde elle ne laisserait passer sa chance. Elle se débarbouille et s'habille en vitesse pendant qu'il l'attend dehors. À cette heure inhumaine, tout est plongé dans le noir, et même la mer se tient coite.

Elle suit Arthur jusqu'à sa voiture, une 205 Junior blanche incroyablement instable à la dérive. Mais cette semi-épave semble à Leila le plus beau des carrosses.

— Ça sent le café, remarque-t-elle immédiatement en ouvrant la porte.

Il lui passe un thermos.

— Dis-moi que je suis morte et qu'au lieu d'arriver en enfer, j'ai atterri par erreur au paradis.

Mais bien sûr, elle rêve à nouveau. Que pourrait-il répondre à ça ? Il se contente d'engager la voiture sur la route en silence, l'air concentré, et de produire une nouvelle démonstration éclatante de son inimitable conduite de papy. Même à cinq heures du matin et avant son premier café. Cela force le respect. Pendant qu'il manœuvre, Leila laisse libre cours à un désir trop souvent frustré ces derniers temps. Elle le boit des yeux sans se cacher. Bien qu'il se remette étonnamment vite, son visage porte encore les traces de sa « virée » de l'autre nuit. Responsabilité et violence, un cocktail qui enivre Leila à chaque fois.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il, nerveux.

Comment lui dire qu'elle en est toujours convaincue, qu'il est l'homme juste, parfait pour elle ? C'est vraiment un concept bizarre, qui ne relève pas de la morale ni de la philosophie, et même pas tout à fait des sentiments. Peut-être de la magie. Ils ont déjà eu ce débat l'an dernier, et ça n'a débouché que sur des malheurs. Comment faire pour évoquer à nouveau *Convoitise* sans ouvrir la boîte de Pandore ?

C'est bien simple, on ne peut pas.

— Je suis vraiment navrée d'avoir apporté autant de souffrance dans ta vie, souffle-t-elle.

Arthur répond d'une voix étranglée, avec un geste qui ne va nulle part.

— Leila, je...

Et rien de plus.

De toute façon, ça ne sert à rien, c'est comme ces routes sur la falaise qui elles non plus ne mènent à rien. Autant parcourir le chemin en silence. Ils sont presque arrivés à ce petit port plus à l'ouest sur la côte, où Freddy a dit qu'il gardait son bateau. Ils franchissent déjà les premières maisons, quand Arthur s'éclaircit la gorge et prend enfin la parole.

— Quand j'ai parlé à Freddy hier, il m'a dit que tu lui avais demandé d'arranger une sortie en mer pour moi.

Elle hoche la tête.

— On a eu la même idée au même moment, dit-elle.

— Non, on n'a pas du tout eu la même idée. Moi, je voulais juste t'offrir quelque chose d'inédit pour ton anniversaire.

— Et moi, je voulais te faire des vacances, et t'obliger à regarder Freddy en face. Ce qui me surprend le plus, c'est que tu aies pris les devants.

— Après notre conversation, concède Arthur, j'ai décidé d'essayer. Je voulais aussi te prouver que tu avais tort.

Elle sourit.

— Et ?

Ce village où ils arrivent, c'est 30 % maisons, 70 % port, une cathédrale de bétons moussus assaillis par la mer et le sable. L'activité à 5 h 30 ce matin est presque délirante. La météo a annoncé qu'il ferait beau, et tout le monde en profite.

— Alors, presse-t-elle, qu'est-ce que tu as vu quand tu es allé trouver Freddy ?

— La même chose, un puits sans fond qui aspire toute l'énergie, soupire Arthur en se rangeant parmi les pêcheurs enthousiastes, face à l'océan, avant de couper le contact.

Elle laisse aller sa nuque contre l'appuie-tête, découragée.

— Mais ensuite... ajoute Arthur, j'ai fait un effort pour bien regarder. Je voulais tellement en avoir le cœur net, pour te renvoyer à jamais dans tes foyers... Et je l'ai un peu mieux vu, je crois. C'était plus subtil que prévu. J'ai noté des variations, des nuances. Je n'irais pas jusqu'à affirmer qu'il y a de l'espoir...

Elle décide de saisir la balle au bond.

— Mais quand même assez pour passer plus de temps avec lui ?

— Je ne sais pas, dit Arthur, les yeux fixés sur le large. Tout est vraiment compliqué en ce moment.

Ce n'est pas elle qui prétendra le contraire. Et de toute façon, voilà Freddy qui s'avance à leur rencontre. Il ressemble à un vieux loup de mer tout droit sorti d'une BD de *Tintin*, avec sa veste et sa pipe. Son sourire est différent, plus enfantin, moins épuisé, malgré l'heure totalement incongrue.

En fait, il est sobre. C'est trop tôt pour boire, même pour lui. Et s'ils avaient encore une chance de prendre les malheurs de court ?

Ils quittent le port au moment où le soleil se lève. Une bande fine de ciel dégagé s'embrace sous une frange de nuages sombres. Freddy conduit son petit bateau avec un air sérieux et compétent de capitaine que Leila ne lui avait jamais vu au cours de leur très brève amitié. Elle a pris place à l'arrière. De minute en minute, tout s'empourpre autour d'eux. La beauté de la mer, la force du vent, l'enjeu beaucoup trop important de cette sortie inespérée, tout concourt à couper le souffle. Dépassée, elle se laisse traverser par ce déferlement de sensations inédites. Elle retient ce qu'il faut pour tout goûter, et laisse filer ce qui menace de la submerger. À force de manipuler la grouille, elle a l'impression d'être devenue douée pour ça –

accueillir les choses, même trop nouvelles ou trop intenses.

— Je n'arrive pas à décider si c'est un cadeau d'anniversaire qui te fait plaisir ou pas, s'inquiète Arthur qui s'est assis à côté d'elle à un peu de distance.

Il doit parler fort pour couvrir le bruit du moteur, et finit par se rapprocher.

— Tu plaisantes, j'espère ? contre Leila.

— Tu n'as pas l'air très à l'aise. J'ai du mal à croire que tu n'avais jamais pris la mer. Ça va aller ?

— Je ne suis pas une créature de la mer, c'est tout. Ville et campagne jusqu'ici, exclusivement.

— Alors ? Ça te plaît ?

Il semble attendre sa réponse avec un intérêt authentique. Elle avait perdu l'habitude de cette curiosité bienveillante, à force d'être scrutée comme une bête de foire.

— Je crois, oui.

— Et la magie ? Ça calme la magie ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, à cause du sel ?

Elle sourit. Certes, la grouille se laisse un peu impressionner. C'est la première fois que les cafards voient autant d'eau.

— Peut-être un peu. La charge se tient tranquille. Mais la magie n'a pas vraiment peur du sel. Tu ne le sens pas ?

Il acquiesce.

— La magie ne recule pas devant grand-chose, constate-t-il avec amertume. On ne peut pas lui échapper du tout ?

Leila pense à l'éternel retour de la grouille et à la foudre, à sa tentative infructueuse de mettre un terme à sa pratique.

— Non, pas dans mon expérience. Elle finit toujours par te rattraper.

Ils se taisent un moment. Tout tangué et valdingué, l'air humide et salé décoiffe Leila et raidit ses boucles. Peu à peu elle finit par prendre conscience qu'ils se tiennent à plusieurs milliers d'années-lumière de sa vie parisienne, de ces sempiternels accords de paix, des menaces de mort quasi quotidiennes de son familier, et même des intrigues du village. De loin, la mer ressemblait à un désert, mais depuis cette plaine mouvante, il y a tant de choses à voir ! Le ventre blanc des mouettes, les arabesques de l'écume, la lumière sans cesse changeante sur les falaises de la côte.

Enfin Freddy annonce triomphalement qu'ils ont atteint son spot miraculeux. Leila, à qui le concept de pêche échappe dans son intégralité, et qui est là exclusivement pour la conversation et les embruns, décide de se tenir en retrait. Elle va laisser aux deux amis un peu d'intimité et en profiter pour rattraper son sommeil en retard.

Le jour s'est levé, Olympe est sans doute debout à présent. La voie est libre. Assommée, elle se laisse bercer par les vagues.

Le baiser d'un poisson à moitié mort la réveille en sursaut. Freddy tient contre sa joue sa glorieuse prise, un...

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre ?

— Un bar. Un énorme bar.

Elle comprend que des félicitations sont de mise et s'exécute avec un enthousiasme perplexe, tout en observant en douce les deux hommes qui s'extasient sur leur proie et se bousculent pour raconter leur aventure de pêche. Elle est à peu près sûre qu'ils inventent cette fable épique au fur et à mesure. Ça sent le bobard à cinq cents mètres.

— Il est, hum, magnifique, admire-t-elle. Avec un engin pareil, on pourrait nourrir un petit pays pendant un an.

— Ou alors, la maison d'Arthur, au moins toute une journée, renchérit Freddy.

Son regard croise celui de Leila, et il pince les lèvres comme quelqu'un qui a parlé trop vite. Leila est presque tentée de s'interroger sur le rôle exact que Lorraine a pu jouer dans la brouille entre les deux copains. Elle subodore au minimum un coup de pouce.

— Bon, conclut Freddy sur un ton faussement jovial, c'est l'heure de rentrer au port.

Il semble soudain pris d'un besoin urgent de regagner le plancher des vaches. Arthur détourne la tête, sa poitrine se soulève puis s'abaisse tandis que le Breton remet le bateau en route. Et voilà. Ce n'est pas aujourd'hui, finalement, qu'ils crèveront l'abcès.

L'embarcation longe une falaise. Arthur se fait encore plus sombre, et il faut un moment à Leila pour comprendre ce qui le contrarie à ce point.

— C'est là ?

Il hoche la tête gravement, et elle considère la chute d'une bonne dizaine de mètres qui se termine sur un amoncellement de rochers pointus. Le lieu où la mère d'Olympe s'est donné la mort. Ce n'est pas une falaise bien dramatique, blanche et nette à la normande, mais c'est largement suffisant pour un saut de l'ange.

Leila pense surtout à ce qui serait arrivé au corps d'Arthur s'il avait suivi l'infortunée.

— Promets-moi que tu ne te laisseras plus hypnotiser.

C'est ce qui fait si peur à Arthur quand il passe du temps avec Freddy ; elle voit bien qu'elle lui inflige des injonctions contradictoires. Elle l'incite à s'approcher de son pote et à apprivoiser ses démons, mais voudrait des garanties qu'il ne cédera pas à leur tentation. Peut-être qu'elle lui demande l'impossible.

Il produit un signe du menton qui peut signifier n'importe quoi,

et ils replongent dans le silence. À vrai dire, Leila apprécie ces instants, et tant pis s'il y a des tensions, du moment qu'elle peut profiter de la proximité d'Arthur. Mais plus elle attend, et plus ce sera difficile. Et il n'existe pas de bonne manière d'amener le sujet. Le moment est venu de se jeter à l'eau, même si elle est glaciale.

— Arthur, se lance-t-elle, j'ai quelque chose d'autre à te dire.

Elle prend sa main avec ses propres doigts congelés et aussitôt, les cafards de la grouille entrent en révolution. La mer les a impressionnés deux minutes, mais les voilà de retour, en force. Ils aiment Arthur, c'est sûr. Une première vague s'enhardit même à se couler de la main de Leila à celle d'Arthur, qui sursaute. Elle rompt le contact précipitamment.

— Arthur, je pense que ton nouveau talent a un rapport avec *Convoitise*.

Arthur fait la grimace. Il déteste *Convoitise* depuis que le livre lui a pris sa liberté pendant quelques heures l'an passé, bien qu'il l'ait recouvrée ensuite par le truchement du même *Convoitise*. Et il sait déjà que sa rencontre avec Leila est un résultat de la magie du grimoire.

— *Convoitise* a émis un avertissement, dit Leila. Je... nous sommes censés, toi et moi, lancer un sort pour nous protéger.

Elle laisse de côté l'appel à « refermer le cercle » pour l'instant. Il n'y a pas de « cercle », même pas en rêve.

— Et tu crois *Convoitise* ? proteste Arthur. Tu penses qu'il faut le faire ? De quoi sommes-nous supposés avoir peur ? À part de la magie elle-même ?

Elle esquivait à moitié la question en parlant des hauts et des bas de la grouille qu'elle a connus ces derniers jours.

— Les hauts te sont entièrement imputables. Quant aux bas... je crains que quelqu'un n'utilise mes excès de charge pour sa magie.

— Qui ?

— Je soupçonne Lorraine.

Il ouvre la bouche pour contester, mais elle continue :

— Je n'ai aucune preuve, mais je ne veux plus te laisser dans le noir.

— Tu soupçonnes Lorraine de te piquer ta magie. C'est rocambolesque, au bas mot.

Leila se sent tout à coup très fatiguée.

— Écoute, Arthur, je voulais juste te faire part de l'avertissement de *Convoitise*, parce que ça semble te concerner.

— Quoi, *Convoitise* a dit "va voir Arthur et jette ce sort avec lui ?"

— Non... *Convoitise* a parlé d'une sorte de... d'alter ego. Au sens magique, se dépêche-t-elle d'ajouter.

Arthur se met à rire.

— Ce n'était pas moi, Leila. C'était probablement Satie.

Au tour de Leila de rire, mais ce n'est pas particulièrement de bon cœur.

— Ce n'est pas Satie. C'est de toi qu'il s'agit. Satie est juste mon familier, même si le sens de ce truc-là n'est pas très clair non plus. Il a hérité d'un peu de ma magie et il est très envahissant. Toi, c'est autre chose. Nous avons conclu à notre insu un pacte de sang, et maintenant, tu as développé de la magie, que cela te plaise ou non.

— Je ne vois pas la différence avec ton chasseur. Tu te plantes dans ton interprétation.

— Non, dit Leila, je ne crois pas. Je n'ai pas échangé de sang avec Satie.

Arthur hausse un sourcil.

— Tu as dit l'autre jour qu'il avait...

Il s'interrompt. De toute évidence, ça ne passe pas.

— Leila, je suis désolé, mais c'est trop pour moi. Je crois que tu te fourvoies. Et il y a beaucoup trop de sorcières dans ce petit village. Je pense qu'il faudrait que Satie, Cassandra, Dita et toi, vous changiez un peu de zone géographique. L'atmosphère commence à être tendue.

— Je sais, dit Leila, mais je ne peux pas te laisser.

— Je ne vois pas trop ce que je risque. Je suis bien intégré ici, Lorraine est populaire.

Il ne pense toujours pas faire partie de son monde.

— Il y a quelque chose ici qui t'empêche de vivre, insiste Leila, suppliante.

— Ce qui m'empêche de vivre, ce sont les pouvoirs que j'ai obtenus de toi.

— Non, c'est la façon dont tu les considères. Je me fais du souci pour toi.

Elle décide d'y aller franchement.

— J'observe Lorraine depuis que je suis là. Elle anesthésie tout ce qu'elle touche. Elle recueille des adolescents qui devraient être en train de s'ouvrir les veines. Elle transforme une assemblée qui devrait être en thérapie de groupe en un camp de vacances de bisounours. Elle a fait de Satie une sorte d'agneau bêlant. En deux jours.

— C'est son talent, contre Arthur.

— Précisément.

— Qu'est-ce que tu fais sous son toit si tu la méprises à ce point ?

— Je ne la méprise pas. Je ne sais pas ce que je dois penser d'elle, c'est différent. Et je suis là parce que je veille sur toi.

— Tu dépasses les bornes.

Leila soupire.

— Je sais.

À l'arrivée, Lorraine les attend sur la plage, vêtue d'un ciré jaune soleil et d'un foulard vert acidulé, avec son sourire plein, ses joues rosies par le vent de la fin de matinée. Arthur se raidit et s'écarte de Leila. Malgré la tension de leurs derniers échanges, elle a érodé ses défenses, mais ne sait plus si elle doit se réjouir de lui avoir volé quelques instants de liberté. Le retour est trop difficile.

— Tu veux aller boire un verre avec Freddy, parler encore un peu ? propose-t-elle. Je peux faire diversion si tu veux.

— Non. Freddy sait qu'il peut venir chez nous s'il est sobre et qu'il veut parler.

Il a dit « chez nous ».

— Mais il n'a pas envie d'être sobre, continue Arthur. Je te fiche mon billet que dans vingt minutes, il sera accoudé au zinc devant un ballon de rouge. C'est pour ça qu'il a écourté la sortie. Et moi, je ne veux pas le voir se détruire.

Ils observent les manœuvres en silence.

— Je te l'accorde, dit Arthur.

Il désigne Lorraine, qui jauge à son tour le poisson pêché. Freddy accueille ses éloges avec réserve. Puis elle lui touche le bras, et quelque chose dans la posture de l'homme se détend.

— Elle m'a envoûté, confirme Arthur, et j'en redemande. Je ne le nie pas. Et si ses méthodes sont aussi peu naturelles que les tiennes... elle n'apporte que des bienfaits autour d'elle, elle ne fait rien de mal. Elle m'a sauvé la vie.

Leila ne voit rien à répondre à cela. Mais elle trouve déprimant que cet homme passionné reste avec cette femme juste parce qu'elle l'aide à ne plus rien sentir.



Leila est seule chez Lorraine. Perdue dans ses pensées, elle s'occupe depuis un bon quart d'heure en faisant tourner une cuiller dans une tasse de thé, quand l'inspecteur Gaétan Kermadec toque au carreau, puis entre dans la cuisine.

— Ce n'est pas votre anniversaire aujourd'hui ? Vous n'avez pas mieux à faire que de me suivre au poste ?

Lorraine n'est pas à la maison, ni Satie qui pourrait sûrement d'un coup de fil régler ce problème, en admettant qu'il soit disposé à l'aider. En leur absence, Leila doit se résoudre à abandonner son thé et à accompagner le policier.

Sur le trajet, elle tente de faire la conversation, n'importe quoi pour se sortir de ce rôle de criminelle en état d'arrestation.

— Comment ça avance, votre enquête sur les jeunes gens frappés par un virus exotique ? Vous êtes toujours convaincu qu'il y a eu acte de malveillance ? Vous avez réussi à le prouver ou pas ?

Kermadec ne répond pas.

— Il paraît qu'il y a une régate qui doit passer ici la semaine prochaine, c'est vrai ?

L'autre se contente de grogner.

— Bon, renonce Leila, mais il ne faudra pas vous étonner quand vous me poserez des questions, si je n'ai pas envie de vous répondre.

Elle porte ses amulettes en permanence à présent, dissimulées sous son t-shirt, juste au cas où. Pour l'instant elle est curieuse d'en savoir plus, mais s'il fait mine de la coffrer, tant pis, elle le confondra.

Arrivés au poste, ils s'installent dans un bureau à la décoration plus que basique.

— Bien. Maintenant, dit Kermadec, on gagnerait un peu de temps si vous passiez directement aux aveux.

— O.K., dit Leila, mais vous voulez que j'avoue quoi ?

— Vous avez commis plusieurs crimes récemment ?

Si seulement il savait.

— Non. Je voudrais bien savoir de quoi vous m'accusez. Je trouve vos procédés un peu désagréables.

— Vous avez fait pression sur Do, Clem, Vince, et en particulier Tof. En vous faisant passer pour une employée de l'Éducation nationale.

Évidemment, il a parlé aux parents, il a additionné deux et deux. Ce n'était pas si difficile.

— Soit vous êtes responsable de leur état actuel, soit vous couvrez le coupable.

— Comment voulez-vous que je fasse ça à quelqu'un ? demande Leila. Je ne suis pas un virus.

— À vous de me l'expliquer.

— Je ne peux pas, répète-t-elle calmement, parce que je n'y suis pour rien.

Il la dévisage d'un air pensif.

— Vous mentez.

Elle hausse les épaules.

— Je dis la vérité. Je n'ai pas envoyé ces jeunes gens dans le coma, et je ne sais pas ce qui leur est arrivé.

— Mais vous essayez de le découvrir. Pourquoi ?

S'il creuse plus profond, il va déterrer des informations qui nuiront à Dita.

— Autre chose, dit-il. On vous a vue avec deux enfants qui sont aujourd'hui portées disparues.

— Quoi ?

— Aphrodite Bellanger et Olympe Adam se sont volatilisées hier soir.

— Elles vont bien, dit Leila. Je leur ai parlé au téléphone.

— Vous avez des témoins ?

Non. Pas de témoins, et pas de trace. Dita n'a pas de portable, et Leila peut la voir d'ici monter dans une autre voiture inconnue, dire un petit mot au chauffeur, lui emprunter son téléphone...

Et bien sûr, ce n'est pas Cassandra qui va confirmer sa version des faits.

Gaétan Kermadec se penche en avant :

— Je vais vous dire ce que je pense des prédateurs de votre type.

Discrètement, Leila porte la main à son décolleté, mais le policier l'arrête en lui attrapant le poignet.

— On m'a prévenu que vous tenteriez ce genre de chose, dit-il.

— Qui vous a prévenu de quoi ?

Sans lâcher l'avant-bras de Leila, il farfouille dans son tiroir de l'autre main et en tire une paire de menottes.

— Une petite garde à vue, ça vous dit ? Pour avoir dégainé une arme sur un policier ?

— Une arme ?

Elle rit, mais même à son oreille ça sonne faux. Elle proteste pendant qu'il lui passe les menottes.

— Ça vous embêterait de préciser de quoi vous parlez ?

Il désigne les babioles qu'elle porte au cou et dont il s'empare sans qu'elle puisse l'en empêcher :

— Je parle de ça.

— Ce sont des bijoux. Des pendentifs en toc !

Il lui enlève tous ses colliers.

— Ce sont des amulettes, et je n'ai pas envie que vous les invoquiez sur moi. On m'a mis en garde.

— Mais qui ?

L'homme sourit.

— La plus belle femme du monde, répond-il d'une voix rêveuse.

Leila grimace. Ça sent l'intervention de Cassandra. L'autre sorcière a dû glisser un de ses « petits mots » au policier, rétrospectivement c'est évident, un ego comme celui de Cassandra ne pouvait pas s'en tenir à leur dernière confrontation.

Elle soupire. Reste à déterminer jusqu'où ce type va aller, et ce qu'elle peut faire pour désamorcer la situation.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vos aveux, ça m'ira très bien.

— Désolée, ça ne va pas être possible. Je n'ai commis aucun crime.

— Je suis sûr que ça va vous revenir, dit le type en se levant. Je

vous laisse réfléchir tranquille, moi, j'ai du travail.

Et il quitte la pièce en la laissant là.

— Hé !

C'est Lorraine qui vient la sauver, pour ajouter la mortification au désagrément.

— Leila ! Je suis vraiment confuse. Je viens de passer un savon à Gaétan. Je ne sais pas du tout ce qui lui a pris.

Elle entre dans le bureau, précédée d'un agent. Parfaite à son habitude, elle a laissé son ciré jaune et porte une robe blanche avec une dentelle discrète aux ourlets sous un gilet gris perle. Sur un de ses sourires éblouissants, le policier entreprend de défaire les menottes, et Leila jaillit aussitôt de sa chaise.

— Cassandra, voilà ce qui lui a pris, maugrée-t-elle.

— Oh.

— Oui.

— Quel poison, s'indigne Lorraine. Je t'ai déjà avertie de te tenir à distance. Elle a ses têtes, mais quand elle prend quelqu'un en grippe, ça peut faire des vagues, et ça crée des situations presque impossibles à démêler. Gaétan est un bon garçon normalement, je t'assure. J'espère que tu ne donneras pas suite. Elle l'a manipulé. Elle sait se montrer persuasive et tient la moitié du village au creux de sa paume. Viens. Je te ramène à la maison.

Personne au commissariat ne s'oppose à leur départ.

— Comment as-tu fait ? demande Leila une fois qu'elles sont dehors, dans la rue.

Lorraine a un sourire d'une fausse modestie désarmante.

— Oh, tu sais, tout le monde ici a fini par me devoir une ou deux petites faveurs. C'est l'avantage d'exercer un métier qui aide les gens. Et maintenant, ajoute-t-elle gaiement, toi aussi tu es mon obligée !

Leila l'immobilise d'une main sur le bras. Cette fois elle aspire à un peu de franchise.

— Lorraine. Arrête ton char. Ça devient fatigant.

L'autre la dévisage avec surprise, mais ne répond pas et la laisse venir, évidemment. Leila décide de foncer dans le tas.

— Tu viens de briser un envoûtement de Cassandra. Ne me fais pas croire que tu as réussi ça à la seule force de ta gentillesse. Tu es comme elle.

Lorraine sourit.

— Comme elle ? Non, je ne crois pas.

— Tu pratiques comme nous. Cesse de jouer avec les mots.

Lorraine ne se départ pas de son sourire.

— Mais qu'est-ce que j'y gagnerais ?

Leila grogne. L'autre vient d'admettre implicitement qu'elle est une sorcière, mais aussi de lui faire comprendre qu'elle n'avouera

jamais.

Lorraine se remet en marche et elle la suit sur le trottoir tout en se demandant, en effet, ce qu'elle attendait de leur confrontation – un peu de bon vieux conflit, une reconnaissance de leur ressemblance ? Puisqu'elle ne peut pas parler d'Arthur, elle cherche à faire dire à Lorraine ce qu'elles ont d'autre en commun ? Depuis qu'elle l'a vue hier soir sur la tombe de son enfant, elle s'est laissé attendrir au point de vouloir entendre son histoire ?

Un objet dur frappe soudain Leila à la tempe, puis s'écrase dans un bruit sec d'ossements. Un liquide froid et visqueux s'écoule sur sa joue.

— Rentre chez toi, sorcière, retourne d'où tu viens !

Sophie.

Leila se passe une main sur la joue, sent une substance lui filer entre les doigts. La patronne de l'hôtel vient de lui balancer un œuf à la figure. Il n'est même pas pourri. Sophie les attendait sur le trottoir, la boîte en carton à la main. Vêtue d'un ciré informe, le visage cerné et les cheveux gras, elle ressemble plus à une sorcière que les deux autres.

— Les Parisiens aiment peut-être les sales engeances dans ton genre, insulte-t-elle, mais nous, ici, on ne veut pas en entendre parler. Laisse-nous tranquilles, arrête de t'en prendre à nos enfants.

Leila sourit méchamment. Elle n'a pas eu la confrontation qu'elle voulait, mais elle prendra celle-ci puisque l'occasion se présente. Elle en a plus qu'assez de ce village et de ses prétendues victimes. Chacun ici a donné son consentement à quelque chose. Personne n'est innocent.

— Tu racontes n'importe quoi, Sophie. Vous adorez les sorcières. Cassandra engraisse ici depuis six mois, et tout le monde en redemande. Ne sois pas hypocrite.

Mais Lorraine est déjà à l'œuvre, elle apaise la situation.

— Sophie, tu devrais rentrer chez toi te reposer. Tu es passée à l'hôpital ?

Sophie éclate en sanglots. Elle tombe quasiment dans les bras de l'infirmière, s'y accroche comme à une bouée de sauvetage.

— Si tu savais, Lorraine, c'est horrible.

Par-dessus l'épaule de Sophie, Lorraine échange un regard avec Leila. Son visage respire une sérénité si profonde qu'elle en paraît presque inhumaine. Puis elle baisse les yeux à nouveau et approche ses lèvres de l'oreille de Sophie.

Leila n'entend pas ce qu'elle lui dit. S'agit-il d'une simple parole de réconfort ? D'un sort, d'un « petit mot » similaire à ceux que prononcent Dita et Cassandra ? Sophie, peu à peu, se calme, ses sanglots eux-mêmes s'espacent, et bientôt elle n'est plus qu'une masse

désarticulée entre les bras de Lorraine, qui lui tape gentiment dans le dos.

— Rentre chez toi, ordonne-t-elle d'une voix douce, prends soin de toi. Ton fils sait que tu le soutiens, il sent ta présence. Fais un effort pour lui.

Sophie acquiesce, renifle, et part sans même un regard pour Leila. Cette dernière émet un sifflement en la voyant disparaître au coin de la rue.

— Mazette, dit-elle à Lorraine, on peut dire que tu t'y entends vraiment pour désamorcer les conflits.

Lorraine lui lance un sourire éblouissant. Avec son épaule trempée de larmes et tachée de mascara, elle est rayonnante.

— Bah, dit-elle, je suis infirmière, c'est l'habitude, le métier.

— Arrête, dit Leila, dégoûtée. Avec moi, tu pourrais au moins admettre la vérité.

— Mais tu vois bien que ça ne sert à rien, rétorque Lorraine.

La Twingo orange est garée un peu plus bas. Lorraine déverrouille les portières.

— Si ça ne t'embête pas, annonce-t-elle en s'installant au volant, il faut que je passe à la boulangerie sur le chemin.

Pas de problème. Sortir ses protégés de prison, désenvoûter un policier, charmer une mère éplorée, prendre le pain au passage, régler les problèmes de tout le village et soigner les bobos en même temps, ce n'est que la routine pour Lorraine, super-héroïne du quotidien, pense Leila avec une bonne pointe de cynisme.

Et l'addition dans tout ça, le prix ? Plus ça va, et plus Leila a l'impression d'être la seule praticienne de France à payer ses taxes.

— Tu récupères souvent des gens au poste ? demande-t-elle à Lorraine.

Celle-ci hésite un instant.

— Oh, non, les enfants sont plutôt sages. Mais je suis venue chercher Arthur ici, une fois.

— Il s'était battu ?

Lorraine acquiesce.

— Et il avait un peu picolé. Pas de dégâts majeurs, pas de plainte, mais sur le moment, il y a eu une engueulade assez épique, ajoute-t-elle avec un sourire, comme s'il s'agissait d'un souvenir qu'au fond elle chérit.

Leila a un peu la nausée. Elle hoche la tête.

— Il peut avoir un tempérament assez ombrageux.

Cette histoire la plonge dans une rêverie sans issue, dont elle ne se sort que quand elle prend conscience que Lorraine la dévisage en douce.

— Tu sais, dit Lorraine, je pense qu'Arthur en pince pour toi.

Leila manque de s'étrangler et cherche immédiatement à désamorcer la discussion en la prenant à la légère.

— Ah, c'est normal, il a toujours eu un faible pour moi. J'ai dû avoir une mise au point très sérieuse avec lui pour l'éconduire sans heurter ses sentiments.

Elle ment comme un arracheur de dents, mais tant pis. Où Lorraine veut-elle en venir au juste ? Cette conversation met Leila vraiment mal à l'aise.

— Ne t'en fais pas, dit Lorraine. Je sais ce qui s'est passé entre vous.

— Tu sais ?

Que sait-elle exactement ? Que lui a dit Arthur ? Qui d'autre aurait pu parler ?

— Leila, si tu as envie d'en discuter, je suis là, d'accord ?

— D'accord, articule Leila, perplexe.

Plutôt mourir que de saisir la perche. Mais c'est aussi l'occasion d'en apprendre un peu plus sur le périmètre d'action de Lorraine.

— Tu... penses que tu pourrais m'aider ?

— Ben oui ! renvoie Lorraine, en jouant avec la médaille autour de son cou. Ça fait toujours du bien de parler ! À ton avis, plutôt onze ou douze baguettes ? D'habitude j'en prends dix parce que j'ai de bons mangeurs, mais avec Satie et toi j'ai du mal à évaluer. Lui avec son prétendu ulcère, et toi... un jour tu picores comme un oiseau, le lendemain je te retrouve dans les placards à quatre heures du matin avec une fringale d'enfer...

Comment Leila est-elle censée réagir à ça ? Sont-ce des menaces, de gentilles attentions, une démonstration de puissance ? Probablement tout ça à la fois. Au moins une chose est sûre : ça ne sert à rien d'insister pour avoir des informations claires.

— Douze, murmure-t-elle donc avec un sourire totalement faux jeton. Le pain de cette boulangerie est vraiment excellent.



— Leila, c'est Duncan Rattray, on peut se parler ?

L'accent est toujours onctueux, mais la voix a un bord coupant.

— Comment se porte la paix ? demande Leila.

Elle est à peine descendue de voiture, peut encore apercevoir Lorraine qui déverrouille la porte de la cuisine, puis disparaît à l'intérieur avec ses douze baguettes à la farine d'épeautre.

— Je n'irai pas par quatre chemins, Leila, attaque Duncan avec sa maîtrise si remarquable des tournures idiomatiques de la langue

française. J'ai reçu des plaintes à votre sujet.

— Ah bon ? Qui ça ?

Elle n'a même pas à se forcer pour feindre la surprise. Elle est de bonne foi, ne sait authentiquement pas d'où vient le problème, laquelle de la généreuse douzaine de personnes fondées à se poser des questions aura fini par décrocher son téléphone.

— Un certain Christophe Le Corre, de Lanloup.

— Oh.

— Oh, répète Duncan.

Voilà. Tof, le jeune prodige sourd-muet et aveugle est entré en contact avec les chasseurs. Si elle avait eu le temps d'y penser, elle aurait probablement parié sur lui.

— Ce jeune homme dit avoir été victime d'un sort de magie noire. Et bien qu'il situe les faits à une date antérieure à votre arrivée, il a pu me décrire très précisément la personne qui était venue l'intimider.

Apparemment, Tof est aveugle, mais pas sa mère.

— Quel est votre rôle dans cette histoire, Leila ?

— Un pur rôle d'émissaire diplomatique, assure-t-elle.

— Hum, fait Duncan.

Elle entend le bruit d'une cuiller qui heurte délicatement les bords d'une tasse de porcelaine, amorti par les remous très civilisés du thé de seize heures. Puis une pause alors que, vraisemblablement, Duncan prend le temps d'aspirer une infime gorgée de son breuvage.

— Écoutez, dit Leila, la communauté est occupée à séparer le bon grain de l'ivraie. Il nous faut du temps. Vous-même êtes bien placé pour savoir qu'on ne peut pas supprimer tous les problèmes du jour au lendemain, sinon je n'aurais pas encore ce chasseur aux trousses...

— Comme je vous l'ai déjà maintes fois répété, je suis très attaché à la paix, l'interrompt Duncan. Peu importe que vous me croyiez ou non, je m'en fiche. Je poursuis cet objectif et je n'ai aucune envie que quiconque vienne le compromettre. Quel que soit son bord. Je vais vous exposer ma doctrine. Je ne suis pas pour l'ingérence. J'ai rappelé à Élisabeth que vous étiez son fardeau. Elle prendra elle-même contact avec vous.

Leila a du mal à y croire. Il lâche l'affaire ? Aussi facilement ? Les leaders sont si déterminés à sauvegarder la paix qu'ils sont prêts à glisser tout ce bazar sous le tapis ? Elle commence à se demander pourquoi elle se donne tant de mal.

Puis Duncan dit :

— J'ai besoin de votre coopération, Leila. Je veux récupérer ce chasseur qui court dans la nature. Cette plaisanterie a assez duré en effet, et d'après Élisabeth, votre mission diplomatique ne constitue plus une raison suffisante pour empêcher une action radicale

à l'encontre de Satie. Je vous envoie donc dès ce soir des gardes du corps, et nous allons communiquer plus largement sur votre présence en Bretagne. Nous allons l'attirer et lui tendre un piège.

Aha.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Satie a gardé quelques alliés dans nos rangs, ce sera très facile de faire fuiter vos positions.

— Je suis chez des amis, proteste Leila qui réfléchit à toute allure, ce n'est vraiment pas pratique. Vous n'allez pas envoyer vos gorilles chez des civils qui n'ont rien demandé à personne ?

Il est hors de question que les hommes de Duncan débarquent au village maintenant, qu'ils tombent sur *Convoitise* et sur toutes les choses bizarres qui se passent ici.

— Oh, mes gars sont discrets et efficaces, affirme Duncan. Personne ne sera gêné. Je vous parie un bon whisky que vous ne les distinguerez pas vous-mêmes de la bigouden moyenne.

— Non, refuse Leila. Des chasseurs *incognito* dans mon entourage immédiat, ça me stresse. Dites-moi à quoi ils ressemblent.

— Moi, je crois qu'il vaut mieux que vous n'en sachiez rien. À bientôt, j'espère que lorsque nous nous reparlerons, tous vos problèmes seront réglés comme par... enchantement.

— Attendez, l'arrête-t-elle. Je veux choisir les lieux. Je veux que nous nous éloignons du village. Pas de victimes collatérales.

— Mes gars sont très discrets, répète Duncan.

— Mais Satie a du répondant. Je préfère ne pas prendre de risques inutiles. Allons dans la forêt. Vous savez où se trouve sa cabane dans la forêt de Paimpont ?

— Sa *datcha* ?

Waouh. Parfois, interagir avec ces types lui donne l'impression de tomber dans une faille de l'espace-temps pour réémerger ailleurs, dans une dimension parallèle. Comme l'Union soviétique des années 70.

— Oui, dit-elle. Là, ce sera vraiment parfait.

— Pourquoi là-bas ?

— Ça fait un moment que je veux y faire un tour, ment-elle. Vous avez une idée des ingrédients que je peux récupérer là-bas ? Vous avez vu mon grimoire. Ma magie est très symbolique. Les affaires d'un ennemi mortel, d'un chasseur doublé d'un fuyard, d'un assassin, d'un homme puissant renié par son clan – je continue ou vous voyez le tableau ? – c'est de l'or en barres pour moi. J'avais trop peur d'y aller toute seule, mais puisque vous m'infligez des gardes du corps, autant qu'ils servent à quelque chose.

— Intéressant, dit Duncan. Quel genre d'artefact espérez-vous donc trouver chez lui ?

Évidemment, il ne peut s'empêcher de poser des questions et d'essayer d'en savoir plus sur sa pratique.

— Oh, dit Leila, il ne s'agit pas d'artefacts à proprement parler. Je pense plutôt à de vieux vêtements, de la terre, des outils. Des ossements.

Beurk, beurk, et re-beurk. Leila ferme les yeux, mais bien sûr c'est sans effet sur le petit film d'horreur indépendant qui s'est mis à tourner dans son imagination. Elle pense à toutes les praticiennes que Satie a attirées dans les bois pour les y dépecer. Elle a toujours eu vaguement envie de visiter Brocéliande, mais en cet instant la forêt mythique ne l'attire plus du tout.

— Vraiment, admire Duncan, vous m'impressionnez par votre aplomb et votre sang-froid. Je comprends que vous souhaitiez épargner les civils, comme vous dites, mais compte tenu de l'historique de la *datcha*, ça ne peut pas être facile pour vous de vous jeter ainsi dans la gueule du loup.

Quelle tuile si Duncan Rattray ne la croit pas ! Elle balance son dernier argument.

— Les praticiennes se jettent dans la gueule du loup depuis des siècles, fait-elle froidement remarquer. D'où croyez-vous que nous venions toutes ? Vous pensez que les bébés naissent dans les choux, Duncan, mais je dois vous dire que c'est faux. Les bébés arrivent quand le papa viole la maman, et qu'elle riposte en lui ouvrant la gorge.

Au bout du fil, Duncan part d'un petit gloussement. Elle ne pensait pas vraiment le choquer, mais attendait tout de même une autre réaction. Enfin, du moment qu'il s'aligne sur son plan d'action.

La forêt de Paimpont se trouve à plus d'une heure et demie de route du village. Leila et Satie se sont mis d'accord : ils agissent tous deux comme s'il allait la pister. Elle a joué les Petit Poucet, elle a laissé une traînée de miettes derrière elle. Elle a fait un stop au bar, affronté le regard assassin de Jérémie, pris un café avec Freddy pour lui faire part en passant de ses projets de sortie pour la journée.

Elle s'est même acheté un pique-nique à la boulangerie en prenant bien soin de détailler son emploi du temps et son itinéraire. Quiconque s'arrêterait au village pour se renseigner sur elle interrogerait sans doute les piliers du bistrot et le commerce local.

De toute façon, c'est juste pour le show. Satie sait exactement où la trouver, et les chasseurs de Duncan aussi.

Les amulettes s'entrechoquent autour de son cou. Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas circulé avec un tel arsenal. Officiellement, l'idée est de confondre les hommes de Duncan avec délicatesse, puis de les mettre au frais quelque part pour un jour ou deux, le temps d'en finir au village.

Pourquoi officiellement ?

Parce qu'au fond, Leila n'est pas vraiment au clair quant à l'objectif précis de cette petite sortie dans les bois.

Satie et elle ont beaucoup d'intérêts communs, tellement communs qu'ils en deviennent contradictoires. Ils veulent tous deux retrouver *Harmonie*. Et elle a besoin de lui pour exercer sa magie, ce qui rend la présence du chasseur assez critique ces jours-ci. *Convoitise* même ne l'aidera à trouver *Harmonie* que si elle se rapproche de Satie.

D'un autre côté, l'intervention de Duncan représente aussi l'occasion rêvée de se débarrasser du chasseur. S'il est victime d'un accident, il y a fort à parier qu'elle récupérera sa magie d'origine. Ce n'est pas certain, mais c'est plausible. Tout redeviendrait plus simple. Le seul problème, c'est que Paris affirme haut et fort ne plus vouloir tuer personne. Satie ne finirait pas six pieds sous terre si elle le lâchait à Duncan ; il irait plus probablement en prison. Dans un cachot plombé, sous le Marais. Qu'adviendrait-il alors de la magie de Leila ?

Et elle se méfie de Duncan, sans bien comprendre elle-même

pourquoi. Un truc instinctif.

Au final, la seule chose dont elle soit absolument certaine, c'est qu'il faut éviter une descente des forces parisiennes au village. Sur tout le reste, elle change d'avis toutes les demi-secondes.

La voiture de location s'engage sur le chemin de terre, dans le halo vert des arbres. La construction en bois apparaît bientôt entre les troncs. Une terrasse surélevée et couverte entoure le bâtiment, dissimulant les fenêtres dans l'ombre.

Puisque Leila se sait surveillée, elle est obligée de faire au moins semblant de chercher des ingrédients rares dans la tanière de son ennemi juré. Elle monte les quelques marches qui mènent au rez-de-chaussée. Les volets sont tous ouverts, et elle n'a aucun mal à casser un carreau. Elle nettoie avec précaution les éclats de verre et s'introduit en frissonnant dans la « *datcha* ».

Que s'attendait-elle à trouver ? Le cliché de la cabane du chasseur, oui, sans doute. Des animaux empaillés, une collection d'armes blanches, des fusils et des crochets de boucher au plafond. Elle préfère ne pas trop se poser la question. En tout cas, elle ne voit rien de tout ça dans cet intérieur sobre, mais confortable, avec des meubles bon marché, une bibliothèque décente sans ouvrage occulte, un poêle à bois et une cuisine où sont suspendues des batteries de casseroles, de cafetières et de tasses. Même pas de rangée de gros couteaux.

Elle fouille dans les placards et exhume des choses qui techniquement ne revêtent pas pour elle le moindre intérêt. Des boîtes en fer contenant du thé, du café, des coquillettes, du riz, de la farine. Elle est possédée par une sorte de curiosité malsaine.

Puis elle descend à la cave. On y accède par une porte dans l'entrée et un escalier de planches de bois. Les personnes qui ont construit la cabane l'ont surélevée d'un demi-étage, et la cave est éclairée par de petites lucarnes proches du plafond.

Évidemment, c'est là qu'elle trouve les... Non, elle ne peut pas appeler ça des armes. Plutôt une... installation.

Des outils sont soigneusement rangés le long du mur, mais ce n'est pas pour faire du bricolage. Témoin la vaste table en bois huilé qui trône au milieu de la pièce, bien assez grande pour qu'une personne s'y allonge, peut-être pas un homme adulte, mais une femme, oui, certainement. Le lourd meuble a été transformé, on y a vissé des fixations métalliques et des plaques chromées dont partent des chaînes massives assorties de menottes. Tout est propre et bien entretenu, les aciers sont rutilants, mais on voit bien aux profondes rayures dans le plateau et dans les flancs de la lourde planche de bois qu'elle a déjà été utilisée, et pas avec douceur.

Leila a la tête qui tourne et doit s'asseoir sur les dernières

marches de l'escalier étroit. Qu'est-ce qu'elle s'était imaginé, au juste ? À force de côtoyer Satie, elle commençait à oublier que ce type est un grand malade.

Donc c'est normal qu'au moment où tout à coup il arrive, elle soit sincèrement terrifiée et qu'elle n'ait pas à trop se forcer pour donner le change.

Lui aussi, il joue le jeu. Il n'appelle pas, ne signale pas sa présence. Elle entend juste le plancher de la vieille cabane qui craque, le pas vif qui le caractérise, le froissement du textile quand il s'engage prestement dans l'escalier.

— Oh, fait-il en la découvrant au fond de son antre. Tu as bien choisi ton lieu.

Elle lève la tête en combattant sa nausée. Quand leurs regards se croisent, une expression de doute passe sur le visage de Satie. Elle s'éloigne de lui pour lui faire face, puisqu'il lui bloque la seule issue vers la surface. Le cœur martelant à tout rompre, elle bat en retraite vers le mur du fond, sous la petite lucarne à barreaux par laquelle filtre une lumière de sous-bois. Elle cherche des yeux une arme, il y en a partout. Elle hésite ; ils n'avaient pas en venant ici l'intention de s'entretuer, mais la légitime défense, c'est autre chose. Elle s'empare d'une lame et recule à nouveau en serrant l'arme contre elle.

— Tu penses vraiment que tu peux m'échapper ? demande-t-il en s'avançant vers elle sans se presser.

Est-il en train de jouer la comédie ? A-t-il remarqué sur son chemin les signes d'une présence inconnue ? Les hommes de Duncan sont-ils déjà arrivés ? Satie se contente-t-il de servir la soupe aux intrus, ou bien est-il tenté par un tout autre scénario ? Elle n'a pas accès à ses pensées qu'il protège jalousement, et elle est terrifiée. Le couteau au bout de son bras pèse une tonne, elle n'est pas sûre qu'elle pourrait le confondre, et le niveau de grouille qu'ils cumulent est... correct, sans plus. De toute façon, elle doit agir comme s'ils avaient des spectateurs. On ne joue pas avec la grouille devant témoins. Il faut qu'elle fasse la cruche, qu'elle ait l'air sans défense, c'est la meilleure ligne de conduite à adopter, ils en ont discuté. Elle doit prendre la fuite.

Elle contourne la table sans jamais tourner le dos à Satie, et il exécute le petit pas de danse avec elle, il va la laisser filer.

Elle baisse les yeux et voit de très près les écrous brillants, les chaînes comme des serpents enroulés sur eux-mêmes, les sillons dans le bois. Certains proviennent de coups de couteau, mais d'autres, plus larges, en biais, ce sont des coups de griffe. Elle vacille, fait encore un pas en crabe, elle y est presque.

Arrivée dos à l'escalier après un demi-tour de valse autour de cette table horrible, elle pivote et court à toute vitesse vers le rez-de-

chaussée. Un bruit métallique : elle ne se retourne pas, elle sait déjà qu'il a sauté par-dessus la table et qu'il est sur ses talons. Elle va lui montrer si elle n'est pas rapide en bottines.

Elle escalade en bondissant les marches du petit escalier, mais il l'attrape par la cheville et la tire vers l'arrière. Leila s'étale, à moitié dans l'escalier, à moitié dans l'entrée de la cabane, elle rue et rampe pour s'échapper. Son talon fait contact avec une masse solide. Il pousse un bref rire et lâche, la laisse partir. Elle ne sait plus s'il s'amuse avec sa proie ou s'il suit le programme officiel, et très franchement, ça ne fait pas vraiment de différence. Elle a oublié le but de l'expédition, elle est possédée par sa terreur instinctive du chasseur. Et tout en fuyant, elle sait très bien qu'elle ravive ses pulsions de meurtre. Ils ont beau faire tout ce qu'ils peuvent, ils sont juste en train de rejouer la partition ancestrale, et toute cette histoire va mal finir.

Elle se remet debout en dérapant sur le kilim de l'entrée, percute une commode, manque de s'encastrer dans la porte. Elle est dehors, elle dévale les quelques marches de la terrasse surélevée et trouve moyen de se tordre la cheville, mais ce n'est pas ça qui va l'arrêter.

La terre est meuble après la pluie du matin, un peu glissante, et les talons de Leila s'y enfoncent quand elle quitte le sentier pour gagner le sous-bois. Elle perd du terrain. Elle n'a pas fait cent mètres qu'il lui tombe sur le dos. Plaquage au sol. C'est trop facile, mais elle a son couteau et n'hésite pas à s'en servir. Le nez dans l'humus, elle jette des coups vers l'arrière. Il les évite tous. Il ne tarde pas à lui tordre le bras et à la débarrasser de son arme.

Leila rue et se cabre en criant, elle donne tout ce qu'elle a. Elle n'a pas à se forcer. Mais il est assis dans le creux de son dos et il la tient par les cheveux. Elle cherche de la main son amulette pour le confondre, mais le pendentif est coincé contre sa poitrine, fichues breloques aux chaînes trop longues. Furieuse, elle se démène comme un beau diable et sent à peine le contact de la lame contre son cou, une sensation d'abord froide, puis chaude et liquide quand le métal mord dans sa chair.

Cette fois elle s'immobilise d'un coup. Elle se tend, tétanisée par la peur, quand il se penche et murmure à son oreille :

— J'ai changé d'avis.

Il va la tuer. Elle en était sûre.

Puis un choc, et Satie roule au sol, libérant Leila de son poids.

Elle en reste un instant sonnée, le nez dans les feuilles et les vieux glands de l'an dernier. Elle reprend ses esprits aux bruits de l'affrontement bestial qui fait rage à deux mètres sur sa gauche. Les hommes de Duncan sont là, et elle n'a jamais été aussi soulagée ni aussi incertaine quant à la conduite à tenir.

Satie se déchaîne, comme possédé. Quant aux nouveaux venus, Leila les détaille en reprenant son souffle. Ils sont deux, et ressemblent à... à des bûcherons canadiens. Satie a tout de même trouvé moyen d'en taillader un. La joue de l'homme saigne, mais ce n'est pas cette blessure disgracieuse qui l'empêche de maîtriser son adversaire. Ils ne tardent pas à le débarrasser à son tour du couteau. Pas de doute, ce sont les « gardes du corps » envoyés par Duncan. Un homme ordinaire ne bouge pas comme ça, ne met pas un chasseur au sol si facilement.

Seul contre ces deux types, Satie n'a aucune chance. Il va se faire casser la figure dans les règles de l'art. Le plan, c'était qu'elle lui donne un coup de main, qu'elle confonde leurs assaillants. Sauf qu'elle n'en a plus aucune envie.

C'est le moment de choisir son camp. Le monstre qu'elle connaît, ou la puissance étatique inconnue de ce Duncan qui lui inspire de nombreux doutes ? Et si elle veut garder sa magie – pas seulement un accès à sa pratique habituelle, mais aussi les développements récents, la piste d'*Harmonie* – elle n'a pas vraiment le choix.

Veut-elle garder sa magie ?

Encore sonnée, elle ramène ses genoux sous elle, se hisse sur ses poignets. Elle se lève péniblement tout en farfouillant dans son décolleté à la recherche d'une amulette, sans cesser d'hésiter sur la marche à suivre.

Son regard tombe sur l'un des deux types, celui à la chemise à carreaux rouge. Au moment de frapper Satie il la voit sortir ses breloques et fronce des yeux d'un marron lumineux, si saisissant qu'elle suspend son geste un instant.

Les lèvres de l'homme s'agitent et tout se met à tourner autour de Leila – la cime des arbres, les silhouettes à quelques pas, les battements désordonnés de son propre cœur. Elle titube, puis s'écroule.

Les feuilles humides sont froides contre sa joue. Désorientée, elle roule sur le dos. Que vient-il de se passer exactement ? À quelques pas de là, le combat semble s'être calmé. Les deux hommes en chemise de flanelle considèrent Satie qui se tord à leurs pieds. Cette fois c'est sûr, ce n'est pas une arrestation, mais un passage à tabac. Peut-être même une exécution. C'est la solution dont elle a toujours rêvé. Des super-chasseurs pour mettre fin au chasseur une bonne fois pour toutes. Et elle n'a pas à lever le petit doigt, n'a rien à faire que regarder quelqu'un d'autre résoudre une partie importante de ses problèmes. Elle pourrait faire semblant d'être encore dans les vapes.

Dans les vapes parce qu'un de ces super-chasseurs vient de l'envoyer au tapis sans la toucher. Plutôt flippant. Et pourquoi a-t-il

levé la main sur elle, exactement ?

Elle attrape son amulette et l'invoque d'un bruissement de lèvres et d'une pensée désordonnée, en espérant ne pas y aller trop fort dans sa panique. Elle sent la grouille tourbillonner en elle, réveiller ses synapses et faire grésiller sa peau. Elle se sert chez son familier, une dose généreuse d'insectes rendus fous par la douleur. Puis elle lâche juste ce qu'il faut, juste de quoi faire flancher un peu un costaud en chemise à carreaux rouge.

Rien ne se passe. Aucun des hommes ne réagit. Elle fouille à nouveau son décolleté, saisit une autre amulette, l'invoque plus fort cette fois, sur le type en chemise bleue. Toujours rien. Le prétendu garde du corps en chemise rouge prend son élan, brise de sa botte une ou deux côtes du chasseur à terre.

Ces hommes sortis de nulle part seraient immunisés contre un sort de confusion de classe internationale ?

Elle ferait mieux de se tenir tranquille. Au lieu de quoi elle opte pour une réaction de cruche ; d'après son expérience c'est toujours une valeur sûre.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous faites ? Vous allez le tuer !

Elle lance ses quarante-cinq kilos dans la mêlée. Elle choisit l'un des types, le plus petit, et lui tire sur le bras. L'homme ne s'y attendait pas, il gronde et tente de la jeter au sol, ce qu'il parvient à faire quelques secondes plus tard, d'un seul revers de main. Mais elle a gagné du temps, assez pour que Satie entraîne à terre l'autre assaillant, s'empare de son arme et la plaque contre la gorge du bûcheron vindicatif.

— Stop, dit Satie, haletant, ou je le tue.

Et soudain, Leila est de retour à la case départ – à plat ventre sur le sol à nouveau, mais cette fois, un poids écrasant lui comprime les poumons, ses bras sont tordus contre les omoplates, et à son oreille, souffle la voix inconnue d'un homme qui sent le musc et lui intime l'ordre de ne pas bouger. Elle tourne la tête : à quelques pas, Satie n'est pas en meilleure posture.

Zut. Décidément, le plan ne se déroule pas du tout comme prévu.

— Qui êtes-vous, gémit-elle, et qu'est-ce que vous me voulez ?

Le type qui la maintient au sol se met à rire.

— Tu sais très bien qui nous sommes, sorcière.

— Lâchez-moi, exige Leila, ou vous entendrez parler de la présidence.

— Explique-nous d'abord pourquoi tu nous as sauté dessus comme un diable sorti d'une boîte alors qu'on appréhendait ce suspect, dit le type sur son dos, et elle détecte à nouveau cette odeur musquée et sèche de terrarium.

— Vous m'avez fait peur. Vous n'étiez pas en train

de l'appréhender, mais de le tuer. Vous ne respectez pas les accords. Moi, les accords, je les défends. Et je ne suis pas favorable au meurtre. Et puis, si c'était le syndrome de Stockholm ?

— Ah oui ? rigole l'inconnu.

Si elle tourne la tête à s'en démancher le cou, elle peut voir son visage. Il semble jeune, pas de rides, une barbe de deux jours, des cheveux courts, c'est ça, un air d'étudiant québécois. Ses dents sont très blanches, mais elle a vu des Américains plus étonnants. Ce qui la choque, ce sont ces yeux, ce marron lumineux, clair et ambré, captivant au point de s'y noyer...

Le type la réveille en lui attrapant le menton d'une main et en serrant, fort, sous sa mâchoire. Vient-elle de perdre le fil à nouveau ? Tout s'est mis à tourner, et elle s'est laissé hypnotiser. Et maintenant il lui tire sur le cou comme s'il allait la pendre à mains nues.

— Aïe, parvient-elle à gargouiller, t'es vraiment con, toi.

Le type se met à rire, il a une voix profonde, riche, pas désagréable.

— Je suis con ? Et toi, t'es marrante.

L'univers bascule.



Maintenant Leila gît sur une surface dure. Elle sent quelque chose de froid autour de son poignet. Ses paupières sont collées, elle a du mal à ouvrir les yeux, une lumière d'un vert triste filtre à travers ses cils.

La cave.

— Oh, non, ça ne va pas recommencer !

Où est Satie ?

Dans un coin de la pièce, en tas et couvert de sang. Ses bras disparaissent dans son dos avec un angle bizarre.

On voit tout de suite que les types de Duncan, d'où qu'ils sortent, ont les principes féministes aussi chevillés au corps que les chasseurs traditionnels. Leila note bien que ce n'est pas Satie qu'on a étendu sur la planche à découper le rôti.

Et ils n'ont même pas jugé utile de la débarrasser de ses amulettes, confirmant ainsi ce qu'elle soupçonnait, à savoir qu'ils se fichent de sa magie comme de leur première chemise de flanelle. En tournant la tête sur sa gauche, elle peut apercevoir sur la table son pendentif contre le mauvais œil, une perle de verre ronde comme une bille qu'elle a enfilée sur une chaîne en argent et armée avec

une confusion.

— Tu ne sers vraiment plus à rien, lui dit-elle.

Plus de magie sans son familier, et maintenant, semble-t-il, plus de magie du tout, en tout cas pas de quoi tenir en respect ces nouveaux venus aux allures d'étudiants québécois. Qui de leur côté disposent apparemment d'un arsenal magique inédit.

L'œil la dévisage, impassible.

— Quoi ? Tu veux ma photo ?

Satie serait-il capable de faire mieux ? A-t-elle définitivement cédé tout ce qui lui restait de magie à son familier ? L'œil n'a pas d'avis sur la question, et continue à la contempler d'un air bovin.

Elle peut l'attraper, elle en est sûre. Les menottes ne lui laissent que très peu de liberté, mais elle y est presque. Elle souffle sur la bille blanche et bleue, un peu comme ça, pour voir. L'œil roule de quelques centimètres, et s'arrête à nouveau pour la fixer. Elle peut le toucher du doigt à présent. Au prix de quelques contorsions, elle parvient à s'en emparer. Enfin un avantage aux babioles trop plongeantes. Elle tire d'un coup sec, et la chaîne se brise contre sa mâchoire.

— Psst ! Chasseur !

Elle n'ose pas l'appeler par son nom. Elle veut éviter de donner le moindre indice de leur coopération. Il ne bouge pas. Elle fait du bruit. Pas de réaction. Si elle élève la voix, elle va attirer l'attention des deux autres, qu'elle entend déambuler à l'étage.

Satie est-il mort ? Va-t-elle enfin pouvoir pratiquer en paix ? Elle sonde la grouille, cherche les cafards du chasseur. Non, il est juste sonné, et en mauvais état. Les chasseurs sont coriaces, plus que le commun des mortels, conséquence de leur serment et de l'envoûtement qui scelle chacune de leurs missions. Elle lui envoie un paquet de grouille, une bonne gifle, enthousiaste. Il va se réveiller. Elle compte là-dessus.

Il finit par grogner et rouler sur lui-même. Son visage est en sang. Un de ses yeux est si gonflé qu'il ne s'ouvre plus, sa chemise est déchirée, son pantalon plein de terre. Ces deux abrutis là-haut n'y sont pas allés de main morte.

— Satie ! chuchote-t-elle furieusement, bon sang, secoue-toi ! Félix !

Elle accompagne son appel d'une salve de grouille. Le chasseur émerge doucement, bien trop doucement à son goût.

Ça y est, les deux autres ont dû l'entendre. Ils sont à la porte de la cave, quelqu'un trafique la serrure. Leila envoie une nouvelle impulsion vers Satie, qui se redresse enfin.

— Satie ! Confusion !

Elle tente de lui faire parvenir son amulette par la voie des airs,

malgré sa position malcommode. La breloque atterrit près du pied de Satie. Elle pense un instant qu'il ne l'a pas remarquée, puis enfin il la dissimule sous sa chaussure et replie ses jambes pour la rapprocher, et parvient à s'en emparer. Il termine sa manœuvre au moment même où l'un des hommes de Duncan apparaît dans l'escalier.

C'est le type au regard étrange, celui qui porte la chemise rouge. Leila, qui cherche à créer une diversion, fait tout ce qu'elle peut pour attirer son attention.

— Laissez-moi partir, insiste-t-elle en se démenant, ou vous allez le regretter. Vous violez les accords de Paris.

L'homme fait encore entendre ce rire chaud et vibrant, presque velouté, qui serait si agréable en d'autres circonstances.

— Désolé, dit-il, mais d'abord, il faut que tu nous expliques pourquoi tu essayes de confondre tes gardes du corps.

Leila accuse le coup. Premier sujet de stupéfaction : comment ce type peut-il en savoir autant sur sa magie ? Elle n'a pas montré *Prospérité-Les Gens* à Duncan. Et comment peut-il avoir *sent*i quoi que ce soit ? Le sort n'a même pas fonctionné !

Elle coule un regard vers Satie qui tente de se redresser, encore hébété. Elle espère juste que son cerveau n'est pas trop en bouillie pour invoquer un sort basique.

— C'est pas vous que j'ai voulu confondre, c'est la tête de nœud là-bas, gronde Leila en désignant du menton Satie qui contemple toujours la scène comme si elle ne le concernait pas.

Hum. Ça sent la séquelle.

— À d'autres, balaye le bûcheron de Duncan.

Leila aperçoit l'arme passée dans sa ceinture au moment où il se détourne d'elle pour se diriger vers Satie. Ce dernier fixe l'inconnu sans rien dire. Il le laisse venir. Enfin ses lèvres s'agitent, et tout à coup, une déferlante de cafards explose dans la pièce. La grouille de Leila se précipite dans la bataille avec enthousiasme. Le Canadien à la chemise rouge s'écroule.

CQFD. Satie peut jeter un sort à ces types, quand elle s'y est escrimée en vain tout à l'heure. Que se passe-t-il à la fin ? Qu'est-il arrivé à sa magie ?

Avec difficulté, Satie fouille les poches du type. En se démanchant le cou, elle suit ses efforts infiniment longs en s'astreignant à l'immobilité quand elle voudrait se débattre. S'il tarde trop, le second « garde du corps » viendra aux nouvelles à son tour. Enfin Satie a trouvé une lame, la sienne d'ailleurs, celle que Leila a eue entre les mains plus tôt. Il s'en sert pour se libérer, ce à quoi il consacre à nouveau d'interminables secondes. Ça y est, il est libre. Il continue à faire les poches au cadavre en rouge, et s'empare de son arme à feu.

— Pas de clef, dit-il enfin.

Déjà un bruit de pas se fait entendre en haut du petit escalier ; le deuxième homme arrive et les amulettes sont toutes grillées ou inopérantes.

Sans s'arrêter pour réfléchir, Leila rassemble toute la grouille qui leur reste. Ce n'est pas énorme, mais elle y met tout son cœur. Le départ de foudre est convaincant. À force d'intimider Satie, elle est devenue bonne à ce jeu stupide. Elle ne passe plus par la case chers-disparus. Elle n'a plus le moindre doute, le moindre remords. Elle réunit les cafards et elle bombarde la cible de son choix : cette bonne face d'étudiant attardé sportif et propre sur lui en chemise de bûcheron bleue. Où se croit-il, celui-là ?

De la grouille, elle en a assez, sinon pour le tuer, au moins pour lui faire vraiment mal et le sonner. Et elle est catégorique, il se la mange en pleine figure. Le seul problème, c'est que cela ne suffit pas. L'homme encaisse, chancelle et se retient à la rampe, mais c'est tout. Pas d'arrêt cardiaque, pas de transformation en momie calcinée.

Bon sang, mais comment les élèvent-ils outre-Atlantique, si même la foudre ne leur fait plus d'effet ?

Leila réalise un peu trop tard qu'elle a brûlé sa dernière cartouche, qu'elle est sans grouille, sans amulette, au fond de ce piège à rats, avec un type qui est non seulement vacciné contre sa magie, mais qui semble en plus disposer du pouvoir de l'étourdir à volonté. À peine le temps de conclure que la tête lui tourne à nouveau, ses pensées lui coulent par les oreilles, et la voilà dans les vapes pour changer. Elle entend juste un coup de feu, puis plus rien.

Elle revient à elle en toussant, et avec l'impression de se noyer. Au-dessus d'elle, Satie attend, un verre vide à la main.

— Ça devient une habitude, râle-t-elle.

Elle tire sur son bras droit.

— Détache-moi. Tu as trouvé la clef ? Sur le type en bleu ? Ou bien regarde sur les étagères ?

Puis, comme il ne répond pas :

— Où sont les deux autres crétins ?

— Morts, dit Satie, qui ajoute sur le ton de la conversation : et moi, je me demande si j'ai encore besoin de toi.

Bon sang.

— Détache-moi maintenant, ce n'est plus drôle. Tu as vu les types en face ? Tu crois vraiment que tu peux te passer de mon aide ?

D'un air fébrile, il considère ses outils, la lame qu'il tient toujours à la main. Non, non, non. Le cerveau de Leila mouline à plein régime, rebondit dans une gerbe d'étincelles contre les parois de sa boîte crânienne. Sans grouille, sans fuite possible, est-elle encore en mesure

de le raisonner ? Elle déglutit et prend une grande inspiration pour calmer les tremblements de sa voix.

— Tu as abattu Chemise-bleue ? Mais le premier, tu l'as confondu ?

Il évacue sa question d'un hochement de tête ; il s'en fiche éperdument. C'est elle qu'il tient en ligne de mire maintenant. Par *Convoitise* et toutes ses abominables suites secrètes, elle ne supporte pas qu'il la regarde comme ça, comme si elle était un morceau de barbaque. Et plus que tout elle déteste les émotions troubles et contradictoires que la magie déclenche inmanquablement en elle, frayeur, brutalité, désir. Les trois derniers cafards, ou les trois premiers à être déjà de retour, ont entamé une gigue de panique, mais bien sûr, il n'y en a pas assez pour attaquer, c'est trop tôt. Cela semble être une constante de la grouille, cette manie de toujours briller par son intempestivité.

Elle en a plus que marre de tout ce *bullshit*.

— Tu viens de tuer un type avec une confusion ? insiste-t-elle. J'espère que tu as pris ton pied. La bonne question, à présent, c'est combien de temps tu peux encore survivre avant de te prendre le retour de bâton.

— Le retour de bâton ?

— Le prix, imbécile. Il y a un prix, tout cela suit une espèce de mouvement de balancier. C'est œil pour œil, dent pour dent. L'idée était de les désorienter une seconde, histoire de les neutraliser plus facilement ! Et toi, tu envoies la dose de cheval. Je sais que tu as la tête solide, mais très franchement, à ta place, je ferais mes prières. Si c'était moi qui avais lancé ce sort, je serais déjà morte.

Elle l'a déstabilisé, elle voit le doute se propager dans ses pensées à la façon d'un nuage trouble dans un verre d'absinthe. Ce qui est important à présent, c'est de l'aider à prendre la bonne décision.

— Je suis toujours vivant, gronde-t-il.

— C'est une question de minutes. Tout dépend de ton métabolisme. Plus il est rompu à la magie, plus le prix t'est présenté rapidement. Tu dirais que tu en es où, avec la magie, Satie ?

Et c'est vrai. C'est une question de minutes. Le temps jouerait pour elle en d'autres circonstances. Mais s'il doit s'écrouler raide mort, il vaudrait mieux qu'il la libère avant, sinon elle en sera quitte pour ronger ses propres moignons. Ou pour espérer l'arrivée d'une cavalerie qui ne lui inspire vraiment rien de bon.

Il baisse la tête, considère un instant ce qu'elle lui dit et semble se secouer, comme un homme égaré perturbé par quelque démon.

Mais quand il se redresse, toute trace de doute a disparu.

— Peu importe, décide-t-il.

Il s'approche, il est beaucoup trop près. Leila voudrait battre

en retraite, mais ne réussit qu'à se meurtrir les poignets et les chevilles. Qu'est-ce qu'il fiche ? Il la renifle avant de passer à l'action. Et elle, elle ne peut s'empêcher de jouer son rôle à la perfection, en se perdant dans une hystérie telle, tous les muscles tendus et l'écume aux lèvres, qu'elle ne se reconnaît pas non plus.

— Attends !

Il n'attend pas, il s'attaque à la ceinture du jean de Leila, dénude la cicatrice de l'an passé, ce qui déclenche chez elle un nouvel accès de fureur et de terreur incontrôlées. Tous les instincts de la sorcière se liguent pour lui faire admettre que tout était écrit, noir sur blanc, depuis le départ, gravé dans ses os.

Mais c'est une partition merdique, et elle ne veut plus en entendre parler.

— Tu es sûr que tu veux mourir en animal ? lance-t-elle en dernier recours.

S'il se concentre pour lui répondre, il lèvera peut-être le nez de son ventre, il se rappellera peut-être qu'il était humain à la base.

— Ça n'a pas d'importance, gronde-t-il contre son abdomen. Plus rien à perdre.

Au souffle du chasseur sur sa peau, les frissons se propagent dans toutes les directions, délicieux et détestables.

— Tu en es certain ? croasse Leila. Tu n'as vraiment plus rien pour te retenir ?

La langue du chasseur parcourt toute la longueur de la cicatrice, et Leila se demande encore ce qui la retient de basculer dans la folie, de fermer boutique définitivement.

— L'autre jour, s'entend-elle pourtant continuer, quand tu avais peur de la foudre, tu craignais pour quelqu'un en particulier. Tu ne t'en souviens même plus ?

Il lève la tête et la considère de ce regard vert brumeux, inquiétant, qu'elle voudrait tant n'avoir jamais croisé. Maintenant, se dit-elle, c'est maintenant ou jamais, ça passe ou ça casse. Elle balance son ultime argument, 70 % intuition, 30 % bluff.

— Pas de dernières volontés alors, personne à regretter ?

Il cligne des yeux et se fige. Pour la première fois depuis tout à l'heure elle a envie d'y croire. Sur une hypothèse, elle va un peu plus loin.

— Personne sur qui tu voudrais pouvoir veiller ?

Plus rien ne bouge dans la pièce, à part l'abdomen de Leila, qui se soulève et se creuse de manière erratique.

Ce face-à-face surréaliste se prolonge une bonne minute. Puis Satie se redresse, s'éloigne, se passe une main sur la figure. Une expression de crainte fugace traverse son visage, puis disparaît. Le masque à nouveau bien en place, il porte la main à sa poche, et en

extrait une clef.

En silence, il libère la main droite de Leila, puis dépose la clef dans sa paume.

— Je vais prendre l'air.

Il tourne les talons et s'engage dans l'escalier, la laissant haletante et sidérée. Apparemment le carnage vient d'être ajourné. Elle a réussi. Elle l'a ramené du bord du précipice. Il allait sauter, elle l'en a empêché.

Satie est encore vivant quand elle le rejoint à la surface.

— Je suis armée, prévient-elle.

Elle s'est servie dans l'établi, un bon petit couteau qu'elle n'hésitera pas à employer. Mais il lui semble que le mauvais moment est derrière eux.

Il hoche la tête. Il s'est trouvé une clope et l'allume avec des mains tremblantes. Il lui en passe une et elle l'accepte. Elle n'a pas fumé depuis bien longtemps : la fumée rend les cafards complètement dingues. Mais la grouille demeure anecdotique, et par ailleurs, son seuil de tolérance à la dinguerie s'est dramatiquement déplacé ces derniers temps. Les états d'âme de ses parasites sont le cadet de ses soucis.

— T'as les oreilles qui bourdonnent ? interroge-t-elle.

Elle ne va pas lui faire un grand *speech* sur ce qui vient de leur arriver dans la cave, ça ne servirait pas à grand-chose.

— Non. Rien du tout.

Au bout d'un long silence, elle s'éclaircit la gorge.

— Satie, j'étais sérieuse tout à l'heure. Si tu as un message à passer à tes proches... j'ai beau être un monstre, je peux comprendre ce genre d'urgence.

— Tu n'es pas un monstre.

Ils fument encore un moment sans un mot avant qu'il se décide enfin à parler.

— Si je ne sors pas d'ici vivant, tu peux te rendre à une adresse que tu trouveras dans mon portefeuille, et résoudre le problème d'une certaine Sara Tielman.

Leila aspire de travers et se met à tousser.

— Sara TIEL...

Il la coupe impatiemment.

— Oui, je sais que tu as bien entendu.

— O.K., bredouille Leila. Mais son problème ?

— Elle a été maudite.

Leila se fige.

— Maudite ?

Les malédictions, pas juste les mauvais sortilèges, mais les *vraies* malédictions, ça ne court pas les rues. *Convoitise* en propose son quota, mais Leila n'a jamais entendu parler d'une personne qui aurait vraiment souffert d'un sort aussi violent. Et pourtant, elle en connaît un rayon sur les saletés de la magie noire.

Satie a un mouvement d'humeur.

— C'est peut-être toi qui as été confondue finalement ? Ton cerveau a été endommagé ? C'est ce que je viens de dire. Maudite. Oui.

— Mais concrètement, que lui est-il...

— Il n'y a rien d'autre à en dire à ce stade, coupe Satie. Tout est écrit dans mon portefeuille. Je n'ai pas envie d'en parler.

Sa réticence ne fait qu'attiser la curiosité de Leila quant à ce secret qu'il aurait visiblement préféré emporter dans la tombe.

— C'est ça qu'il y avait dans les dossiers de Viviane ? Ces histoires sordides qu'elle pouvait déballer sur toi ?

— Non, gronde Satie.

— C'est à cause d'elle que tu cherches *Harmonie* ?

— Je t'ai dit que je ne voulais pas en parler.

Ils continuent à fumer en silence. Leila fait semblant de ne pas être à la fois dévorée de curiosité et profondément déprimée par ce qu'elle vient d'apprendre. Ce type s'est nommé lui-même d'après une fille ou une femme qui a été maudite. Qu'a-t-il pu se passer entre eux ?

Déjà il est repris par la bougeotte. Il écrase son mégot sur la terrasse et constate :

— Toujours pas mort.

— *Mazel tov*.

— Comment sais-tu que ce n'est pas toi qui vas casquer ? Je suis ton familier, après tout. J'agis pour ton compte. Peut-être est-ce toi qui t'acquittes de toutes les factures désormais.

Leila hausse les épaules. Elle ne sait pas. Elle ne sait plus rien.

— J'ai fait quelques recherches ces derniers jours, glisse Satie. Et devine ce que j'ai trouvé sur les familiers ? Rien du tout.

— C'est du folklore, estime Leila.

— C'est une invention.

Leila envoie une bouffée de fumée dans l'air humide, puis se lance :

— Moi aussi, j'ai une sorte de dernière volonté à te proposer. Je voudrais que tu m'aides à protéger Arthur.

Elle détesterait partir sans avoir libéré Arthur de l'influence étrange de sa nouvelle petite amie. Elle ne compte pas mourir ce matin des suites d'un sort qu'elle n'a pas jeté, mais le fait est qu'elle a apparemment besoin du chasseur pour localiser *Harmonie*. Et elle ne risque plus grand-chose à céder au caprice de *Convoitise*, si Satie doit

de toute façon passer l'arme à gauche. Être amie *ad vitam* avec un macchabée ne lui pose pas de problème particulier. Elle espère juste qu'elle recouvrera l'accès direct à sa magie quand son familial s'en ira gober les pissenlits par la racine.

— Je veux utiliser une page de *Convoitise* pour trouver *Harmonie*. Je voudrais qu'on accepte la condition de *Convoitise*.

Satie hoche la tête. Déjà il dévale les marches de la terrasse.

— *Convoitise* est dans mon coffre.

— Quoi ? Tu l'as emporté avec toi ?

Il hausse les sourcils.

— Je ne voulais pas le laisser sans surveillance. J'ai bien fait. Quand je suis allé le chercher dans ta cabane, Lorraine était en train de fouiller dans tes affaires.

Dans un sens, note Leila, c'est de bonne guerre, vu tout le temps qu'elle-même passe à fouiner dans la maison de l'infirmière.

— Il faut aussi des ingrédients pour localiser *Harmonie*, fait-elle remarquer.

— J'ai pris la liberté de tout embarquer.

— Quel excellent apprenti tu fais ! maugrée-t-elle.

Une demi-heure plus tard, après s'être sommairement débarbouillés, ils sont attablés dans la cuisine de Satie, devant *Convoitise* et un café fumant, et ils s'apprêtent à se servir du grimoire en bonne entente comme... comme les deux larrons les plus improbables de toute l'histoire de la magie noire innommable.

Leila n'en revient pas que le chasseur tienne encore debout. Connaissant *Convoitise*, peut-être est-ce le grimoire qui le maintient en vie, le temps de s'acquitter de ce rituel bizarre sur lequel le livre semble tant insister. Après tout, Satie est une créature de *Convoitise*, lui aussi, d'une certaine façon.

Ils retrouvent sans peine le sort du grimoire qui propose de les associer par-delà les âges. Ce n'est pas très compliqué. Du sang versé sur le papier, un consentement mutuel, quelques mots à prononcer qui sont sans doute là juste pour le fun.

Après avoir examiné la double page en silence, avec son illustration fanée et ses instructions sibyllines, Satie se lève pour aller chercher un coupe-chou à la salle de bain.

— Super, commente Leila. Toi, moi, et une lame de rasoir. Que demander de mieux ?

— Clown, lâche le chasseur avant de s'entailler profondément la paume.

Il lui passe l'instrument. Elle a un moment d'hésitation.

— Je n'ai pas de maladie particulière, dit Satie.

— Oh, O.K., oui, bien sûr, moi non plus.

Elle se tâte encore.

— Et je ne vais pas te sauter dessus à la seule vue de ton hémoglobine. Ça ne marche pas comme ça.

— J'aimerais bien savoir comment ça marche, grommelle Leila.

Il lui tend l'arme à feu dérobée à Chemise-bleue.

— Tiens, si ça te rassure.

Elle empoche le flingue et s'empare du coupe-chou. Avec la lame, elle s'entame le charnu de la main. Juste avant que le sang de Satie ne se mette à dégoutter sur le grimoire ouvert, elle place son propre bras au-dessus de la page en prononçant, à contrecœur, la formule requise.

— Par ce rituel, Leila Dahmani et le chasseur Satie souhaitent s'associer sous le haut patronage de *Convoitise*.

Elle a toujours trouvé particulièrement sinistres les contrats signés sur un lit de mort ou sous la menace d'un canon. Mais *Convoitise* se contente de votre consentement formel. Votre bien-être, il s'en fout.

Les gouttes de sang éclatent sur le papier, fleurissent en mille fractales et arabesques sombres, puis disparaissent, absorbées.

— Beurk, conclut Leila. Félicitations.

Elle garde la main tendue, attendant un signal quelconque de la grouille. Elle n'avait presque plus rien tout à l'heure, après avoir tout envoyé à Chemise-bleue, paix à son âme. Et voilà que les petits cafards s'agitent à nouveau au plus profond d'elle. Un coup d'œil furtif à Satie lui apprend qu'il est confronté à un phénomène similaire. Il semble surpris et même ébahi, émerveillé. Il fait une tête d'enfant le matin de Noël. Bon sang. Il va se retrouver avec des niveaux de grouille équivalents à ceux de Leila, et que fera-t-on de lui alors ?

Puis elle se rappelle qu'il est en sursis, que le problème ne va pas se poser très longtemps.

Une seconde plus tard, *Convoitise* a bu son saoul, et la charge s'envole, jubilatoire. Sous leurs yeux, la double page se transforme, et de nouveaux caractères, des illustrations rénovées apparaissent.

L'image qui était si terne éclate à présent de couleur, tous les tons de rouge explosent sur la page, attisés par le lustre de l'encre de Chine. La gravure les représente tous deux, on les reconnaît très bien. Les longs cheveux sombres et indisciplinés de Leila, la haute taille dégingandée de Satie, tout est fidèle. Leurs vêtements sont ceux du jour : le jean et le t-shirt noir de Leila, le pantalon et la veste grise de Satie. Ils sont debout dans une mare de... non, rien ne prouve que ce soit du sang.

— Enfer et damnation, laisse échapper Leila.

— Fascinant, estime le chasseur.

Chacun des protagonistes de cette confrontation tient une arme. Le personnage qui figure Leila porte une lame recourbée, rappel peut-être de ses lointaines origines africaines. Satie, une sorte de dague. Et

dans l'autre main...

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Des rameaux d'olivier ? s'exclame Leila incrédule.

Elle a la tête qui tourne un peu. Elle l'a fait. Elle a passé un pacte officiel avec son assassin présumé.

— Symboles de réconciliation, je suppose, spécule Satie.

— Dans tes rêves.

Au moins, *Convoitise* n'attend pas d'eux qu'ils soient meilleurs potes sans ambiguïté. L'image évoque plus une entente à double face, un équilibre peut-être dangereux, mais il ne les représente pas non plus en train de s'entretuer. De là à interpréter ce que cela peut bien signifier de manière concrète... Ils peuvent compter sur le grimoire : il y aura des effets secondaires. Mais lesquels ? Bien malin, à ce stade, qui saurait le dire. Quant au texte lui-même, Leila ne sait pas trop non plus ce qu'il faut qu'elle en pense.

« Toi qui braves l'ordre établi en t'associant avec ton pire ennemi, tu ouvres une nouvelle voie dangereuse, étroite comme le chas d'une aiguille. Cet homme sera ton allié et ta chute, ton familier et le coup de couteau entre tes omoplates. Utilise-le, mais méfie-toi de ses désirs profonds. Il t'amènera au succès et à la catastrophe. »

— Oh... kay, fait Leila. Tu ne vas pas mourir tout de suite, on dirait.

Il se passe la main sur la tête, les yeux brillants, un sourire en coin.

— Parle-moi, dit-elle. T'es content ? T'as eu ce que tu voulais ? Tu vas me faire un coup bas, une sale crasse ?

— Je... non. J'essaye juste de m'adapter à la situation. Je suis comme toi, je découvre. Comment aurais-je pu prévoir ces rebondissements ?

Il ment, mais elle n'en attend pas moins de lui, après tout. Évidemment qu'il en sait plus qu'elle. Dans ses recherches, il aurait tout à fait pu tomber sur un point particulier qui évoque *Convoitise* et le genre d'association qu'ils viennent de conclure. C'est entièrement possible.

Elle pousse un profond soupir.

Dans tous les cas, *Convoitise* semble approuver et même avoir réclamé ce nouvel infléchissement de leur relation, alors... Leila s'aperçoit avec horreur qu'elle a pris l'habitude, sinon de faire confiance au livre, au moins d'écouter ses conseils.

— Bien, grince-t-elle, très cher grimoire, maintenant que nous avons accédé à ta requête, ce serait chic si tu acceptais de nous aider à trouver *Harmonie*. Ça commence à urger un peu.

La page qui porte l'illustration se détache presque d'elle-même, comme une feuille morte ou fanée. Leila n'a même pas à tirer dessus.

Elle s'empare du morceau de papier. Le verso est totalement vierge. Ce n'était pas le cas il y a dix minutes, elle a vérifié. Satie se lève et farfouille dans les placards de la cuisine ; il en extrait une bouteille de whisky et deux verres.

— Je préfère ne pas être à jeun pour considérer les ramifications de tout ça.

Leila comprend parfaitement et partage ce point de vue. Elle est fatiguée, mais son esprit cherche quand même à embrasser l'énormité de ce qu'elle vient de faire, et elle ne veut pas. C'est trop tôt.

Les préparatifs du sort de localisation ne prennent pas trop de temps. La cuisine de Satie est merveilleusement bien équipée.

— Je ne te voyais pas l'heureux propriétaire d'une râpe à gruyère, dit Leila. Rassure-moi, elle sert uniquement à faire la cuisine ?

Elle le laisse élaborer l'essentiel de la potion tandis qu'elle se charge de faire tremper la page cédée par *Convoitise* dans l'espoir de la réduire en une purée qu'elle pourra incorporer à la recette.

— Tu mets toute la page ? demande Satie.

— Oui. On ne va pas abandonner une partie de *Convoitise* comme ça dans la nature. Tu parles d'un déchet toxique ! Elle finirait probablement par pousser de nouvelles excroissances et générer un autre livre encore pire que l'original.

Par chance, la feuille se dissout assez bien dans le whisky. La recette de la potion précise qu'on peut y ajouter un ingrédient pour représenter l'ennemi à l'origine de la perte de l'objet recherché. Leila laisse donc tomber dans la tambouille un long cheveu châtain glané la nuit précédente sur la brosse de Lorraine.

Quand ils ont terminé, le mélange est abject. Ils s'installent dans les fauteuils et ils en boivent tous les deux, par acquit de conscience, parce que Leila n'a plus la moindre idée de la façon dont sa magie opère, et que l'enjeu est beaucoup trop important. Ils invoquent le même sort en même temps. Elle n'a pas le temps de s'arrêter sur le fait qu'elle vient d'ingérer un morceau de *Convoitise*, ni de spéculer sur le prix qui sera exigé, qu'elle sent déjà le fracas de la grouille, de plus en plus semblable à un coup de tonnerre. La réalité présente disparaît.

C'est la première fois qu'elle localise autre chose qu'une personne. Le sort fonctionne-t-il comme il le devrait ? Difficile d'en juger. Elle ne voit rien, n'entend rien, mais elle est parcourue par une vibration. On dirait... des émotions.

Harmonie commence à se languir. Cela va faire un moment qu'il attend. Non qu'il formule une pensée précise, mais il est enveloppé d'une sorte d'impatience. Cette trépidation n'est pas apaisée par le contact des mains qui l'ouvrent.

Le lieu ? Le lieu n'a pas d'importance. C'est la proximité qui

compte. À travers les mains, si douces, si habituées à soulager, *Harmonie* cherche ses semblables, l'amont et l'aval. Le premier n'est pas très loin, il a laissé sa livre de chair. Une pensée voudrait passer d'un grimoire à l'autre. *Harmonie* tente de la saisir, sans y parvenir : les mains interrompent, déconcentrent. Elles palpent et exigent.

Leila émerge de sa vision avec l'impression désagréable d'avoir été tripotée.

— Voilà qui était, euh, enrichissant, conclut-elle.

— *Harmonie* est entre les mains de Lorraine, affirme Satie.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Je l'ai vu.

Leila, qui n'a rien vu du tout, et ne sait pas bien ce qu'elle a senti, est obligée de le croire sur parole. Cela s'accorde plutôt avec ses propres conclusions. Il lui a semblé se glisser dans la peau d'*Harmonie* et accéder à ses pensées, mais elle n'a pas reçu les informations utiles qu'elle demandait. Et elle a encore perdu du terrain dans sa propre magie.

— Super, dit-elle, on s'en doutait, mais où est-ce qu'elle le cache ? Tu as plus d'infos ? Une pièce précise dans le bunker-château qui lui tient lieu de maison ? Tu as vu d'autres objets ?

— Non, rectifie Satie. Je veux dire : *Harmonie* était dans ses mains quand je l'ai aperçue. Elle était en train de le consulter. Elle se préparait à lancer quelque chose.

— Mince, dit Leila, tu crois qu'elle t'a vu ?

En général, c'est le prix pour une localisation ou une filature – se faire repérer. Leila l'a appris l'an dernier à ses dépens en suivant Satie, justement. Mais il secoue la tête, puis se ressert une généreuse ration de whisky qu'il descend d'un coup sec avant de répondre.

— Je ne sais pas.

— Et toi, tu as vu à quel genre de sort elle s'intéressait ?

— Pas vraiment.

Leila sort son téléphone, compose le numéro d'Arthur.

— Tu es chez toi ? J'ai besoin d'un service. Il faut que tu ailles tout de suite trouver Lorraine et que tu détermines si elle a un livre dans les mains.

Un court silence accueille sa requête. Puis Arthur reformule :

— Tu veux que j'espionne Lorraine pour toi ?

— Je t'expliquerai tout, c'est promis. Je veux juste savoir ce qu'elle est en train de lire. Et si c'est un vieux livre avec de belles illustrations, qui ressemble un peu à *Convoitise*, l'idéal serait que tu arrives à la suivre pour voir ce qu'elle en fait.

— Leila, je ne suis pas du tout à l'aise avec ce que tu me demandes. Tu ne peux pas y aller toi-même ?

— Impossible. Je suis à des kilomètres de chez vous.

Avec deux macchabées et mon associé. Assassin. Familier. Bref.

— Et d'abord, comment sais-tu qu'elle a un bouquin entre les mains ? Tu l'espionnes ? Tu n'utilises pas la magie sur elle, j'espère ?

— Mais non, se récrie Leila. Je me contente de chercher le livre. Je me fiche pas mal de ce que fait ta petite amie. Ce sont ses lectures qui me préoccupent.

À l'autre bout de la ligne, Arthur soupire.

— D'accord. Je te rappelle dans cinq minutes.

Il raccroche, et Satie hausse les sourcils d'un air interrogateur.

— Il va le faire, assure Leila.

Le chasseur avale une dernière rasade d'alcool, puis se lève.

— Filons d'ici.

— Qu'est-ce qu'on fait des deux rigolos ?

Quand Arthur rappelle, Leila est au volant de sa voiture, sur une minuscule route de campagne, avec un cadavre dans son coffre. Satie et elle ont chargé un « garde du corps » chacun. Elle a opté pour Chemise-rouge. Le macchabée n'avait pas de papiers, pas d'effets personnels, même pas de véhicule. Elle a beau pousser le chauffage au maximum, elle grelotte, les mains crispées sur le volant.

Entendre la voix d'Arthur, calme, posée, rationnelle, lui fait du bien.

— Leila, je suis désolé, mais tu as dû te tromper.

— Quoi ? Lorraine n'était pas là ?

— Si, mais elle lisait *Elle Décoration*.

— Hum, fait Leila.

Effectivement, ça complète à la perfection le personnage de Lorraine.

— Il va falloir que tu t'y fasses, reprend Arthur. Lorraine n'est pas la vilaine sorcière que tu voudrais voir en elle.

Mais c'est bien tout le problème : Leila ne considère pas Lorraine comme une puissance maléfique. Ça, c'est le casting qui lui est échu à elle, Leila. Lorraine ne fait que le bien autour d'elle. Elle apaise, elle rassure, elle aplanit. Elle siphonne toute la grouille et... elle s'en sert pour sauver des vies, pour soigner les cancers infligés par Leila et ses semblables, pour calmer les attaques de foudre qui surviennent quand Leila perd le contrôle. Elle empêche des gens de se suicider. Parfois, peut-être, elle se laisse aller à une expérience de résurrection qui ne fonctionne pas. Mais elle ne fait de mal à personne.

Leila raccroche après avoir murmuré de vagues remerciements, et reste seule avec ses questions.

Satie lui a donné rendez-vous sur la berge d'un petit étang. Elle est soulagée quand elle distingue la silhouette du chasseur dans le jour sombre et pluvieux, parce qu'elle est incapable de soulever seule les cent kilos de Chemise-rouge. C'est la première fois qu'elle se débarrasse d'un cadavre. Satie remarque son tremblement et la traite de mauviette.

— Ça te dégoûte de sortir toi-même tes poubelles ? Tu n'as pas

l'habitude de regarder tes victimes en face ?

Elle fait ce qu'elle peut. Ils laissent les corps dans les roseaux. Impossible de faire mieux, ils sont pressés de repartir.

La route du retour rejoint la côte puis longe la mer à quelque distance, bordée le plus souvent de petits bois et de grandes propriétés. Des trombes d'eau s'abattent sur l'asphalte, et Leila tente d'apercevoir la bande blanche par-delà ses essuie-glaces qui s'agitent avec frénésie. Elle ne peut se défaire d'un mauvais pressentiment.

Soudain, un hélicoptère passe, bas au-dessus de sa tête, en direction du nord, vers la côte. Sans réfléchir, elle bifurque à droite à la première occasion et suit une route étroite qui serpente sous les arbres. Plusieurs kilomètres plus loin, elle finit par déboucher sur un parking qui fourmille d'activité : une ambulance, un véhicule de police, un assortiment de locaux et de curieux sous la pluie. Leila détecte du coin de l'œil Jérémie et Sophie Robert. Elle se gare au moment où la voiture de Satie s'engage à son tour sur le terre-plein. Quand il s'extraît de son bolide, avec son visage déformé par les coups, il attire tous les regards.

Leila tente de l'ignorer et approche un des badauds.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un accident, dit l'homme en pointant vers l'eau. Une voiture a dégringolé du parking, directement dans la mer. Apparemment il y avait quelqu'un à l'intérieur. On n'est pas très optimistes pour lui.

— C'est horrible de partir comme ça, commente une dame.

— Vous savez qui c'était ? demande Leila d'une voix blanche. Vous avez vu la voiture qui a plongé ?

— Une Peugeot blanche, je crois, dit une dame.

Leila sent ses jambes fléchir. Pourvu que ce ne soit pas Arthur. N'importe qui plutôt qu'Arthur.

Sophie a remarqué la présence de Leila et l'attaque immédiatement.

— Qu'est-ce qu'elle fait encore ici, celle-là ?

Leila lève les mains en signe de paix, mais l'autre ne recule pas, elle s'avance, agressive, et crache son venin.

— Comme c'est étrange ! Dès qu'il arrive une catastrophe, qui donc vient pointer le bout de son nez ? Rentre chez toi, sorcière, on t'a assez vue !

Jérémie attrape sa femme par le coude d'un geste doux et protecteur, mais Sophie se dégage violemment.

— Tout ça, c'est à cause de toi ! Tu passais du temps avec lui, je vous ai vus.

Le cœur de Leila dégringole au fond de ses talons. Non, non, non, ça ne peut pas être vrai. Pas Arthur. Ce n'est pas possible.

L'hélicoptère fait du surplace au-dessus des vagues. Un homme

se laisse glisser le long d'un filin, telle une noire araignée de malheur. Leila tente de localiser la voiture accidentée, mais ne voit que la mer de plomb.

— Qui est tombé ? demande froidement Satie qui les a rejoints.

— Un pêcheur a reconnu Freddy, dit enfin Jérémie, dont les yeux sont rouges, profondément cernés. Quand j'ai entendu qu'il avait sauté, j'ai eu besoin de venir constater par moi-même... Il sortait de chez nous, je ne savais pas qu'il était au volant. Je n'arrive pas à y croire.

Leila déglutit.

— Il était seul ? s'enquiert-elle.

Sans les autres autour d'eux pour écouter leur conversation, Jérémie ne s'abaîsserait peut-être pas à lui répondre. Mais quand un ambulancier tendu le relance d'un signe de tête, il livre son témoignage.

— Pour autant que je sache, révèle-t-il en haussant les épaules.

— Il allait mieux, pourtant, dit Sophie qui parle de plus en plus fort, comme si elle essayait de capter l'attention de tout l'attroupement. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui prévoyait de faire un grand plongeon. Je pense qu'il était sous influence. Et pas de l'alcool. Vous voulez que je vous dise ? Il a été envoûté, j'en suis sûre.

Elle désigne Leila et Satie d'un geste vindicatif, et tous les visages se tournent vers eux. Sophie interpelle Leila.

— Depuis que celle-ci est au village, les phénomènes anormaux se succèdent. Je t'en ficherais, moi, des maladies exotiques, des éruptions solaires, des suicides spectaculaires ! Pour moi, il y a une explication qui couvre tout ça. On croit au surnaturel ou on n'y croit pas. Moi j'y crois, j'ai des preuves, et je dis que celle-ci est la sorcière qui est responsable de tous nos malheurs. Ça ne te suffit pas de prendre nos enfants, tu veux nous sucer la moelle jusqu'au dernier ? Va-t'en. On t'a assez vue. Fais tes valises et dégage, ou tu vas nous sentir passer !

Leila frissonne.

— Je n'y suis pour rien. Les sorcières, ça n'existe pas, dit-elle, tout en ayant parfaitement conscience de parler à un mur.

Elle a lu les livres d'histoire. Elle a fait son lot de routes de campagne.

— Leila ?

Arthur est là, en chair et en os. Elle lui saute dans les bras.

— J'étais malade d'inquiétude, dit-elle. Je suis vraiment désolée pour Freddy.

— J'ai appris la nouvelle par l'épicière, dit Arthur d'une voix sourde en la repoussant gentiment.

Sophie n'en perd pas une miette.

— J'étais au volant quand c'est arrivé, dit Leila.

Arthur ne demande pas d'où elle vient. L'état pitoyable de Satie n'a pas pu lui échapper. Le regard d'Arthur darde de l'un à l'autre et Leila le voit bien spéculer, mais elle ne peut quand même pas lui raconter sa matinée.

— Si on peut faire quoi que ce soit pour toi, offre Satie, en une de ces démonstrations d'humanité qui la déroutent toujours venant de ce type.

Quand il croise le regard suspicieux de Leila, le chasseur a un geste d'agacement, mais Arthur remercie avec reconnaissance.

— Je savais qu'il ne tenait qu'à un fil.

— Toi non plus, tu ne penses pas que ça peut être un accident ? sonde Leila.

— Non. Si. C'est bizarre... J'aurais juré qu'il allait mieux. Mais je peux me tromper.

Les paroles de Sophie avaient déjà éveillé en Leila un doute déplaisant. Elle ne fait pas confiance à l'hôtesse, mais elle croit dur comme fer aux intuitions d'Arthur. Elle peut s'appuyer sur cette hypothèse : Freddy était en train de remonter la pente. D'ailleurs elle l'a vu elle-même, plus tôt le matin, ils ont bu leur café ensemble, et il ne lui avait pas paru au bord du suicide. Que lui est-il arrivé aujourd'hui ? Était-il ivre, pour foncer ainsi dans le décor au volant de sa voiture ? Après tout, il sortait du bar.

Est-elle fondée à établir une corrélation entre le sort d'*Harmonie* jeté par Lorraine et l'accident tragique de Freddy ? Et quel serait ce lien ? *Harmonie* n'a pas l'air d'être le genre de grimoire qui pousse les gens à se supprimer. Ça ne colle pas.

Arthur s'est éloigné et s'est lancé dans une discussion avec Gaétan Kermadec. Leila n'a pas vraiment eu envie de rappeler son existence au policier après sa mésaventure de la veille. Elle reste un instant, dans l'espoir d'en apprendre plus, mais très vite les conversations murmurées tournent en rond. Personne ne sait rien.

Quand elle cherche Arthur des yeux, il a disparu. Puis tout à coup elle l'aperçoit qui s'engage sur le sentier de la falaise.

Pourquoi ce besoin soudain de marcher ? Il est arrivé en voiture. Et la maison de Lorraine est très loin dans cette direction. Aussitôt des pensées inquiétantes se forment dans l'esprit de Leila. Freddy vient de succomber à un mal qu'Arthur lui avait déjà diagnostiqué. Techniquement, ce qui vient de se produire relève du scénario qu'Arthur redoute le plus. Peu importe qu'il n'ait pas vu la voiture de Freddy plonger dans le vide : il l'avait prévu, il a été incapable de l'empêcher.

Leila se remémore la sombre détermination avec laquelle il a

affirmé ne plus pouvoir endurer tous ces suicides autour de lui. Elle a besoin de s'assurer qu'il va bien, qu'il ne va pas faire de bêtise. Laissant là sa voiture, elle s'élance à son tour sur l'étroit sentier.

Arthur marche vite, le chemin serpente, et déjà il a disparu. Leïla l'appelle et il ne répond pas. Le soleil est sorti immédiatement après la pluie et l'air embaume, bourdonne. Les fougères, les genêts, les digitales, les ronces, tout cela pousse bien au-dessus de sa tête, mais de loin en loin, à la faveur d'un trou dans la végétation, elle aperçoit la mer. Difficile de concevoir qu'on puisse vouloir en finir dans un tel moment de pure beauté, mais elle connaît aussi le désespoir, le sentiment d'être en décalage par rapport à tout son environnement. À vrai dire elle le connaît comme si elle l'avait inventé, c'est pourquoi elle se presse sur le sentier inégal, même lorsque la sueur baigne son corps et que le souffle lui fait défaut. Arthur doit progresser à toute allure pour qu'elle n'ait pas réussi à le rattraper. Ou bien il faut croire qu'il est en meilleure condition physique qu'elle, ce qui ne serait pas très étonnant. Pour être en forme, il faut dormir de temps en temps, pour commencer. Encore un peu et elle va entendre Lorraine la tancer sur son hygiène de vie.

Elle est si concentrée sur sa marche que son cœur explose d'adrénaline quand elle perçoit soudain des voix derrière elle.

— Elle est là ! Dépêchez-vous !

Elle a des poursuivants. Ils ont dû courir pour la rejoindre. Les voilà sur le sentier, c'est un petit groupe de gens du coin, mené par Sophie. Jérémie n'en fait pas partie. Leïla reconnaît en revanche l'épicier, et ce type qu'elle n'arrête pas de croiser avec son chien, et un couple que Dita a déjà désignés de loin comme les parents de Clément. Elle lève les bras en signe de bonne volonté, mais leurs regards sont remplis d'une haine que son geste ne suffit pas à désamorcer.

Sophie a pris la tête de la bande. Il y a toujours un chef et cette fois, c'est une harpie blonde avec des cheveux gras et des yeux de ciel gris, délavés et rougis. La pire ennemie qui soit : une femme qui est en train de perdre son enfant.

— Je suis pressée, dit Leïla, mais on peut discuter plus tard si vous voulez.

— Pour que tu aies le temps de te préparer et de faire d'autres victimes ? Pas question.

— Crois-moi, Sophie, je n'ai qu'une envie, me tirer d'ici.

— Avant ça, crisse la patronne du bar, on veut que tu restaures tout ce que tu as cassé. On veut que nos fils retrouvent leur santé, et que la vague de suicides s'arrête.

— La vague de suicides ?

— Freddy, et cette femme rousse un peu paumée qui s'est tuée au printemps. Et l'homme qui s'est ouvert les veines l'autre jour. Et

le facteur.

— Je n'étais même pas là au printemps, fait remarquer Leila. Le facteur s'est donné la mort ? Et quelqu'un s'est tranché les veines ? Quand ça ?

— Il travaillait à l'hôpital. Régnier, il s'appelait monsieur Régnier.

— Excusez-moi, tente Leila, il faut vraiment que j'y aille. J'ai peur qu'un accident n'arrive à quelqu'un d'autre, vous comprenez ?

— Mon œil, dit Sophie. C'est toi qui les pousses par-dessus bord. Tu portes la mort partout où tu vas.

Elle délire complètement, mais personne n'a l'air de relever. Tout à coup elle se baisse, elle ramasse une pierre sur le sentier, et la jette en direction de Leila. Cette dernière a tout le temps d'éviter le projectile, mais n'en est pas moins mortellement effrayée.

Bien sûr, elle les voit venir depuis un moment. Mais l'instant fatidique est arrivé. Ils ont levé la main sur elle au nom de la lutte contre la sorcellerie.

— Tu es en train de faire une grosse bêtise, Sophie.

— Quoi, tu vas me marabouter ? Je ne crois pas. Tu sais ce que je pense ? Si je t'écrase sous ma semelle comme un cafard, tout reviendra à la normale. Ça nous arrangerait infiniment que tu te suicides toi aussi. Peut-être qu'on peut t'aider un peu ?

Sans cesser de fixer Sophie, Leila aperçoit du coin de l'œil un de ses comparses qui exprime son assentiment d'un hochement de tête. Elle fait un pas en arrière, s'avise tout à coup de l'extrême proximité de la falaise, séparée du sentier de quelques mètres à peine. Elle se remémore le panneau dépassé plus bas : « risques d'éboulements, danger ». Et elle est inquiète pour Arthur qui prend toujours plus d'avance.

— C'est ça, dit Sophie qui l'a vue regarder derrière elle. Tu as tout compris. Vas-y. Plus que quelques pas et c'est bon.

Quelle folie s'est emparée de cette femme ? Leila soupire et plonge la main dans son décolleté pour en sortir une amulette. Les petits cafards commencent aussitôt à frétiller. Ils sont peu nombreux, mais ça suffira encore amplement pour mettre en déroute ces agresseurs à la petite semaine.

— Je suis navrée, prévient-elle, je ne voulais pas que les choses se passent comme ça.

— Comment ça ? demande Sophie, qui s'est baissée pour attraper une deuxième pierre.

Leila évite son tir en faisant un pas de côté, mais au même moment, un autre projectile l'atteint au bras. Puis une pierre, bien plus grosse que les précédentes, la percute en plein plexus solaire, et l'oblige à se courber en deux.

— Arrêtez !

Cette fois c'est trop. Leila rassemble toute sa charge, et invoque la confusion, sans viser qui que ce soit en particulier.

Elle lance la charge à travers l'intention de nuire, tout en se désolant de devoir en arriver là.

— Leila Dahmani souhaite par sa magie confondre les villageois qui l'attaquent, et accepte d'en payer le prix !

Évidemment, ça sonne comme un aveu. Le sort de Leila est accueilli par des hoquets outrés, un cri de surprise, un mouvement général de recul. L'un des poursuivants lève les bras pour se protéger le visage. À part ça, il ne se passe rien du tout. Les cafards ont un soubresaut, le sort crachote, puis meurt, un peu comme une 4L qui ne démarre pas.

Leila jure et essaye à nouveau ; dans sa panique, elle a oublié d'appeler Satie à la rescousse. Mais il demeure injoignable, il refuse la communication. Elle a beau tirer, pousser, aiguillonner, rien n'y fait. Elle reste à la porte de sa propre magie.

Une pierre l'atteint sur le côté de la tête. Elle laisse échapper un cri choqué de petite chose fragile qu'elle déteste entendre, et tombe à genoux sous les acclamations et les applaudissements des villageois.

— Bravo, Dédé, bien visé !

Ils ne se sont pas encore rendu compte qu'ils pouvaient s'approcher. Ils ont eu peur quand elle a parlé magie, mais ils ne vont pas tarder à comprendre qu'elle n'y arrive pas. Il faudrait qu'elle se remette en marche, qu'elle commence à courir : si elle reste ici, elle n'en a plus pour longtemps. Le seul problème c'est que la tête lui tourne vraiment. Elle est solide, mais pas immortelle. Un nouveau coup l'atteint à l'épaule, suivi d'exclamations déçues. Elle s'est remise debout, elle chancelle ; elle voit arriver l'instant où elle basculera vers le vide, il suffirait vraiment d'une simple poussée pour que tout soit fini. Mais elle voit bien qu'ils n'ont pas encore rassemblé le courage de l'approcher, et encore moins de la toucher.

Elle réunit ses forces et repart en courant sur le sentier. Hélas, avec la condition physique très subolympique qu'elle tient et les coups qu'elle a essayés, elle ne sèmera personne.

— Attrapez-la ! lance quelqu'un.

— Au secours ! crie Leila.

Elle a bien un peu honte d'appeler ainsi à tous les vents, mais Arthur est dans le coin, ça ferait d'une pierre deux coups. Et puis qui sait, il y a peut-être d'autres promeneurs dans les parages, des personnes normales qui ne lynchent pas les touristes.

Elle reçoit entre les omoplates un impact qui lui bloque la respiration. Elle court aussi vite qu'elle peut et envisage sérieusement de se jeter à travers les ronces qui bordent le GR quand

elle l'aperçoit enfin qui rebrousse chemin : Arthur. Elle s'élançait vers lui.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Les agresseurs s'arrêtent net. Leila, haletante, suit du coin de l'œil une pierre qui roule à terre vers le bas-côté. Quelqu'un souffle :

— C'est le mec de Lorraine.

— Salut Arthur, dit Sophie sans se départir de son ton vindicatif. Bonne balade ?

— Non, ce n'est pas une très bonne journée pour moi, Sophie, dit sobrement Arthur. Je viens de perdre un ami. Qu'est-ce que vous faites tous ici ?

Leila s'éclaircit la gorge, cherche sa respiration, au cas où elle devrait se remettre à foncer à travers la nature avec ses bottines à talons et une meute de villageois ivres de vengeance aux trousses.

— Rien du tout, dit Sophie. Tu peux reprendre ta rando.

Elle essaye de le congédier, mais il n'est pas dupe. Ou bien peut-être qu'il a remarqué la fine coupure sur la pommette de Leila, le sang rouge qui s'en écoule, et son air terrifié.

Un moment passe en silence, le temps d'un battement de cœur qui lui secoue la poitrine, puis deux. Enfin la voix profonde d'Arthur s'élève, avec des intonations de calme autoritaire – une voix d'instituteur qui a l'habitude d'être respecté.

— Dans ce cas, dit-il, si vous n'avez rien de spécial à voir avec Leila, je vais vous l'emprunter. Nous avons à parler, entre vieux amis. On se sépare ici, c'est compris ?

Les expressions sur les visages des villageois sont certes impayables, mais la démonstration de solidarité d'Arthur est dangereuse. Qu'advient-il s'ils décident de le prendre en grippe aussi ? Bien que Leila ait déjà donné du poing à son côté, elle ne se prononcerait pas sur l'issue d'une bagarre ici, contre une grosse demi-douzaine de riverains très remontés.

Sophie hésite manifestement, puis elle se dégonfle :

— Passe le bonjour à Lorraine de ma part.

Comme si elle voulait tester l'allégeance d'Arthur. Celui-ci hoche la tête.

— Merci, Sophie. Je n'y manquerai pas. Je sais qu'elle avait l'intention de vous rendre visite dans l'après-midi pour voir si elle pouvait vous aider.

Et juste comme ça, l'influence de Lorraine, qui n'est même pas présente sur ce foutu GR, est reçue par tous comme une monnaie suffisante pour rompre les hostilités. La petite bande se disperse, un dernier caillou retombe dans la terre mouillée avec un bruit spongieux. Sophie ferme la marche, non sans avoir lancé un ultime regard de haine à Leila.

Arthur et Leila attendent sans bouger que tous les villageois soient partis. Puis il brise le silence.

— On peut dire que tu n'as pas ton pareil pour te faire des copains.

Leila se tourne vers lui.

— J'aurais préféré que tu ne prennes pas position si clairement en ma faveur. Tu vas t'attirer des ennuis...

Arthur éclate d'un rire amer.

— Qu'est-ce qui se passait exactement quand je me suis pointé ? J'ai cru voir quelque chose, mais il va falloir me pincer pour m'en convaincre. Bonté divine, Leila, ils étaient à deux doigts de te lapider ou quoi ? Comment les choses ont-elles pu en arriver là ?

Leila frotte les zones endolories de son bras gauche, son épaule droite, son sternum, sa joue. Le point qui lui fait le plus mal est hors d'atteinte au milieu de son dos, évidemment.

— C'est très simple, réplique-t-elle vertement. Il y a vingt-sept ans, je suis née avec des pouvoirs de magie noire, et ça se voit apparemment sur ma figure. Il y a six mois, Cassandra a élu domicile ici et entrepris de sucer la moelle à tous ces gens. Plus récemment, Olympe s'est découvert des pouvoirs magiques, comme toi, et elle a envoûté des lycéens dans leur sommeil. Et quelqu'un, ou quelque chose, pousse les gens au suicide.

— Et ce n'est pas toi, dit Arthur.

— Non, et d'ailleurs ma magie est à bout de souffle. Je n'y comprends plus rien. Plus je m'en sers, plus c'est mon familier qui hérite de tout le *groove*. Et là, ce salaud vient de refuser mon appel en PCV, il m'a lâchée comme une vieille chaussette et mon sort a raté. Bientôt, je ne pourrai plus me défendre du tout.

— Bah, fait Arthur, tu n'as pas besoin de tes talents magiques. Tant que tu as ton coup de boule, ton sac à main et cette carrure impressionnante, tu restes la reine du ring.

— Moque-toi, dit Leila qui s'est mise à trembler de tous ses membres.

La crise passée, elle est sous le choc, mais l'humour d'Arthur arrive malgré tout à percer la carapace de violence.

— Merci, dit-elle.

— C'est quand tu veux. Je suis quasiment ton chevalier blanc attiré.

— Je parlais de la blague, idiot. Mais j'apprécie le sauvetage aussi.

— Tu es blessée, fait remarquer Arthur.

Il s'approche, tend la main vers le visage de Leila, qui lève les yeux au ciel et fait un pas en arrière.

— Quel macho ! Pour que tu me trouves fréquentable, il faut que

je sois aux abois ou blessée ? C'est carrément malsain comme relation.

— Ne dis pas de bêtises. Je ne te déteste pas à ce point. Je ne pourrai jamais te détester, Leila. Tu sais très bien pourquoi je te fuis. Laisse-moi jeter un coup d'œil.

Elle n'est pas sûre de supporter à nouveau le contact d'Arthur, mais elle est trop lente et il touche sa joue avant qu'elle ait pu l'éviter. Elle sursaute comme sous l'effet d'une décharge électrique. Quant à lui, il a retiré sa main comme s'il s'était brûlé.

— Qu'est-ce que...

Leila n'en revient pas. D'habitude, c'est elle qui refile des courts-jus à tout le monde. Et voilà que non seulement elle ne peut plus pratiquer, mais en plus, elle se fait foudroyer par ARTHUR. On aura vraiment tout vu. Au moment où elle ouvre la bouche pour tirer au clair ce nouveau phénomène étrange, c'est lui qui soudain rétablit la distance, avec une expression d'étonnement horrifié.

— Quoi encore ? tente-t-elle de plaisanter. Tu as vu mon vrai visage et maintenant, tu as peur de moi, toi aussi ?

Mais il ne répond pas. Les traits pétrifiés, il recule, fait demi-tour en hâte, puis prend la fuite sur la falaise.

— Arthur !

Perplexe et déprimée, Leila se cache de longues minutes dans un bouquet de fougères à quelques pas du sentier, pour donner à tous ces gens le temps de quitter le secteur. Puis elle rentre au parking en rasant les buissons. Là, elle constate sans grande surprise que quelqu'un a brisé toutes les vitres de sa voiture de location.

— Cassandra, tu dois partir, maintenant.

— Non, je crois que c'est toi qui vas partir, dit Cassandra en observant la coupure sur le front de Leila, la longue plaie superficielle laissée sur son cou plus tôt par le couteau de Satie, et son allure générale qui ne doit pas être très vaillante.

— Dita est revenue avec sa protégée, annonce Cassandra. Je pense qu'elle en fera son familier.

Leila se met à rire.

— Ça ne marche pas comme ça.

Cassandra hausse les épaules.

— Tu ne sais rien.

— Je peux la voir ?

Cassandra la fixe de ses prunelles jaunes :

— Elles sont sorties chasser. Je leur ai expliqué comment on pouvait reconstituer une réserve d'énergie.

Leila sent la colère l'asphyxier. Dix secondes, montre en main, c'est tout ce dont cette femme a besoin pour la rendre dingue.

— Si c'est une plaisanterie, grince-t-elle, elle n'est pas drôle du tout.

— Pourquoi plaisanterais-je ? Olympe est en âge.

Leila n'en peut plus de cette sorcière. Mais puisque Dita a l'air de s'être émancipée, et avec la bénédiction de sa douce maman, Leila n'a plus qu'à aller la trouver directement et essayer de lui éviter les pires bêtises. Pour autant que ce soit possible.

Si c'est Olympe qui « chasse », elle les retrouvera sans doute chez Lorraine. Elle lance un juron à Cassandra, qui lui renvoie une de ses insondables expressions reptiliennes. Puis elle regagne sa voiture, pour rentrer au plus vite à la maison sur la falaise.

Chez Lorraine, Arthur attend devant le portail. Il bondit dès que Leila se gare.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta voiture ?

— Je ne sais pas, dit-elle, je n'étais pas dedans.

— Tu n'es pas blessée ?

— Non, assure Leila. Pas plus que tout à l'heure.

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose, semble hésiter.

— Je suis désolé d'être parti aussi vite. J'ai eu une réaction épidermique. Il faut qu'on parle. Tu as deux minutes à m'accorder ?

Il a l'air agité, se frotte machinalement le crâne.

— D'accord. Qu'est-ce qui te travaille ?

— C'est au sujet de la... viens.

Il ouvre le portail et l'entraîne vers le bout de la propriété, loin des oreilles indiscretes. Au fond du jardin, là où la végétation prend ses aises, les gouttes d'eau sur les feuilles et les rides sur la mer scintillent. La nature est lumineuse, féerique.

— Ces dingues vont recommencer à la première occasion, dit Arthur, j'espère que tu t'en rends compte.

— Oui. Je n'ai pas l'intention de faire de vieux os ici. Il me reste juste une chose à éclaircir. Et je dois m'assurer que Dita quitte les parages.

Et elle ne partira pas sans lui.

— Bien, approuve Arthur. Je dois te parler de ce qui s'est produit tout à l'heure. Je suis désolé de t'avoir abandonnée là-bas, et je veux te dire pourquoi. Je t'avais déjà raconté que je voyais ces auras autour des gens, n'est-ce pas ?

Leila hoche la tête.

— Eh bien, poursuit-il, quand je t'ai trouvée sur le sentier, face à tous ces hystériques, il m'a semblé que toutes ces... auras devenaient plus complexes, plus riches, animées... un peu comme si on passait de la 2D à la 3D, tu vois ?

— Pas vraiment, sourit Leila. Cela n'appartient qu'à toi. Tu es content de cette évolution ?

— Je ne sais pas. J'ai vu toutes ces couleurs et j'ai pris peur. Je suis parti en courant pour me terrer ici. En chemin j'ai croisé du monde, et toutes sortes d'enveloppes lumineuses, des radieuses, des furieuses, des sombres, des exubérantes... c'était magnifique et terrifiant à la fois. Puis je suis arrivé ici, et ce que j'ai vu... Leila, c'était bizarre.

— Raconte.

— Lorraine était dans la cuisine, en train de préparer quelque chose pour le dîner. Et les jeunes étaient tous rassemblés pour le goûter, tu sais comment c'est.

Elle acquiesce.

— Un moment plein de vie et d'énergie, conclut Arthur. Sauf que là... il n'y avait pas de couleurs, pas de lumière, ou alors si ténue...

— Tu m'avais dit que tu percevais Lorraine comme une grande étendue d'eau calme, rappelle Leila. Les enfants aussi ?

Arthur fronce les sourcils, se concentre.

— Pas vraiment. Leurs couleurs étaient visibles autour d'eux. Je

distinguais la violence, la rupture, la dépression. Mais je les sentais sourdes, amorties, et elles pulsaient toutes à l'unisson, en rythme avec celle de Lorraine.

— C'est peut-être comme ça que tu vois les familles ? suggère Leila, qui espère encore se tromper.

— Peut-être, hésite-t-il. Il faudrait que j'en examine d'autres. Sur le moment j'ai eu l'impression que Lorraine était le cœur d'un organisme qui battait, et que tous les autres nourrissaient ce cœur avec leurs couleurs.

Leila se tait, son propre palpitant bat la *Danse macabre* à double tempo dans l'attente de l'analyse d'Arthur. Il faut que ça vienne de lui.

— Je pense que... tu as raison, elle a des affinités avec la magie. Elle pratique, comme tu dis. Et... c'est horrible de dire ça d'une personne, d'une mère : je crois qu'elle leur pompe quelque chose. Leur colère, leur tristesse. Mais qu'est-ce qu'elle en fait ? Et ce n'est peut-être pas délibéré ?

Leila esquisse un mouvement d'épaules qui signifie tout et son contraire. Elle n'est pas très à l'aise pour délivrer une sentence.

— J'ai trouvé ça tellement déroutant que je suis sorti pour t'attendre.

— J'ai fait un crochet par chez Dita, explique Leila.

— Et je t'ai vue arriver dans une véritable EXPLOSION de couleurs, Leila. Tu fais presque un peu mal aux yeux.

— Mal ? Vraiment mal ?

— Presque. Est-ce que je peux essayer quelque chose ?

— Hum, d'accord. Quoi ?

Il avance la main, hésitant.

— Ne bouge pas. J'ai la certitude que je peux...

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu as du violet, là.

Et apparemment, il ne parle pas d'une tache de confiture.

— Qu'est-ce que ça veut dire, le violet ? demande Leila, la gorge nouée.

— Dans mon expérience, prévient-il, pas sûr que ce soit une bonne chose. Attends.

La main d'Arthur s'approche encore un peu. Un goût métallique de sang s'est répandu dans la bouche de Leila, et sa poitrine cogne comme après un cent mètres.

— N'aie pas peur, dit Arthur. Je suis là.

Une sirène hurlante retentit. Une douleur aiguë jaillit du plexus solaire de Leila, qui tombe à genoux. De lourdes larmes roulent sur ses joues. Une peine aussi atroce que soudaine l'envahit et la recroqueville sur le sol.

Puis des bras l'enveloppent. Il lui faut quelques instants pour que

les échos stridents se calment et que la voix d'Arthur lui parvienne. Elle est si mal qu'elle ne peut même pas se réjouir d'être à nouveau dans ses bras.

— Pardon, Leila, je ne voulais pas te faire souffrir. Dis-moi que tu vas bien. Je suis désolé. Parle-moi ?

— Sois gentil, veux-tu ? La prochaine fois, tu y vas mollo sur le violet.

Il la serre contre lui et déjà, la grouille flirte dangereusement avec la cote d'alerte. Elle se dégage doucement, reprend son souffle, et récapitule.

— Tu as réussi à interagir avec mon aura ?

— Tu es sûre que ça va ?

— Un peu secouée. Je vais peut-être devoir te foudroyer, ça ne te gêne pas ?

Arthur fait la moue.

— Si tu me foudroies, je ne réponds plus de rien.

— Tu sens la foudre ?

— Bof. Pas grand-chose. Comme un grand courant d'air qui chatouille. C'est juste que j'ai cet énorme fantasme de recevoir ta foudre.

Elle rit. Est-ce une plaisanterie ? Elle n'en est pas bien certaine. Il a l'air sérieux. Puis il dit :

— J'ai menti. J'ai senti la foudre l'autre jour. C'était intense.

— Je suis navrée, dit-elle.

— Non, je veux dire que c'était intense dans le bon sens du terme.

Leila se trouble. Il faut qu'elle se concentre. Ce qu'il vient de lui montrer est important, fondamental.

— Ce truc avec le violet c'était, hem, intéressant ? Tu l'avais déjà fait ? Sur toi-même par exemple ?

— Non.

Deux grosses larmes intempestives s'écoulent vers le menton de Leila, mais la douleur s'est presque tout à fait résorbée.

— Tu penses que tu peux toucher le violet de manière un peu moins énergique peut-être ? J'ai envie de savoir si ça a un effet.

— Pas question, j'ai bien vu que c'était horrible. Je ne vais pas recommencer, c'est promis.

Elle le prend par les épaules.

— Arthur. Écoute-moi. Ce n'est pas grave. Tu ne peux pas me faire de mal, d'accord ? Je te dirai.

Il refuse encore, mais elle saisit sa main.

— C'est important. On doit en avoir le cœur net, découvrir ce qui t'arrive.

— Leila, tu n'es pas un cobaye.

Elle tente de replacer la main d'Arthur là où il l'avait posée tout à l'heure.

— Essaye à nouveau. Je te fais confiance. Vas-y doucement, et ça ira. Je pense que ça peut aider. Qu'est-ce que ça représente d'après toi, ce violet ? J'ai l'impression que ce sont des zones d'ombre. Peut-être des douleurs enfouies.

— Heureusement que tu as un côté masochiste.

— Non, j'ai besoin de savoir. Et puis, ce n'est pas si exceptionnel. Tout le monde a des douleurs enfouies. Parfois, on oublie un peu qu'elles sont là, même si elles continuent à nous influencer. Ça fait du bien de pouvoir mettre le doigt dessus. S'il te plaît.

Il soupire, puis semble se concentrer à nouveau.

— D'accord. Cette fois, je vais juste l'effleurer, d'accord ?

— Vas-y. Ne crains rien, encourage Leila, qui appréhende tout de même un peu, mais feint comme elle peut la décontraction.

La caresse, d'une infinie douceur, lui fait vibrer la cage thoracique comme l'âme d'un violon qui pleure. Ses yeux se remettent à couler, mais cette fois, elle ne perd pas conscience de son environnement. Elle s'efforce de considérer son « violet ». Elle avait réussi à faire l'impasse sur tout ça. Ce n'est plus le tsunami de douleur de tout à l'heure, c'est une présence familière, qui ramène sa sœur Iris décédée, sa magie si funeste qu'elle a tout fait pour y renoncer, l'ennui et la solitude lancinants de son existence à Paris, l'absence d'Arthur et de Dita, tous ces deuils empilés les uns au-dessus des autres et imbriqués dans son être, cette fondation sinistrée sur laquelle elle se figurait pouvoir construire une nouvelle vie.

Quand il s'interrompt, elle a compris quelque chose.

— Arthur. Je suis sûre que tu peux aider les gens qui souffrent, mais pas de la même façon que Lorraine. Je pense que tu dois continuer à explorer cette magie.

Elle prend conscience qu'elle est couchée sur ses genoux à la manière d'un tout petit enfant, et essaye de se remettre debout.

— Attends, l'arrête-t-il. Je t'ai gardé le meilleur pour la fin. Je crois.

— Oh, il y a autre chose ?

Il hausse les sourcils d'un air moqueur.

— Bien sûr. Tu ne t'imagines quand même pas que tu n'es faite que de violet ? Assieds-toi.

Elle s'installe en tailleur en face de lui. Il avance à nouveau tout doucement la main. Les yeux dans les yeux, c'est déjà tellement intime qu'elle pourrait mourir de bonheur tout de suite, et qu'elle n'adresserait pas au ciel la moindre réclamation.

Puis il sourit, et tout explose. Leila est transpercée d'un éclair si intense, si plein de gloire qu'elle est obligée de fermer les yeux. C'est

trop de plaisir, ou plutôt non, trop de bonheur d'un coup. Il lui semble que sa peau fond et que la grouille mute et se transforme en pure lumière. Elle ne peut pas respirer, elle n'arrive pas à bouger, elle est pétrifiée dans une extase mille fois plus impitoyable que tout ce qu'elle a connu en pratiquant. Même avec *Convoitise*, qui fait pourtant de la jouissance extrême son principal argument commercial, elle n'a jamais éprouvé une sensation pareille.

Au moment où elle pense succomber à un excès d'absolu immaculé, il la laisse repartir.

Il lui faut un moment, là encore, pour récupérer, reprendre son souffle, compter bras et jambes, oser rouvrir les yeux. Il la contemple d'un air fasciné.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? parvient-elle à articuler.

— C'était juste toi, Leila, dit Arthur d'une voix un peu enrouée.

Elle lui colle une tape dans le bras.

— Tu es content de toi ? C'était... je pense que je suis à jamais ruinée pour l'humanité.

— Je suis désolé.

Il a l'air déboussolé. Elle essaye de se mettre à sa place. Évidemment tout ça doit aller un peu vite pour lui.

— Non, c'est moi qui suis navrée, Arthur. Tu sais que je n'ai pas voulu tout ça à la base, n'est-ce pas ? Tous ces... développements magiques intempestifs. Mais maintenant que c'est fait, je trouve que tu tiens là un talent spécial et prodigieux. Il faut simplement que tu apprennes à t'en servir.

Il reste un moment silencieux, puis entreprend de se lever, un peu maladroitement, comme si ses membres, en deux minutes à peine, avaient eu le temps de s'ankyloser.

— Je crois que j'ai besoin de réfléchir un instant, s'excuse-t-il. Désolé de disparaître comme ça toutes les heures, mais c'est effectivement beaucoup pour moi.

Elle essaye de le retenir.

— Arthur, ne t'inquiète pas, d'accord ? Quoi qu'il arrive, je sais que tu feras ce qui est bien. Tu sais que tu es une sorte de boussole morale pour moi ?

Il fait volte-face.

— Non.

— O.K., ce n'est peut-être pas le meilleur compliment que l'on puisse faire à quelqu'un, mais...

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Leila, j'aimerais bien que tu arrêtes de te comporter comme si tu étais un monstre. Est-ce qu'on ne vient pas de prouver que tu avais des zones de lumière aussi bien que des zones d'ombre ? Tu n'es pas si différente des autres. Tu es juste plus...

Leila a un peu de mal à respirer.

— Je cesserais de croire que je suis un monstre, si tu fais pareil, propose-t-elle. Accepte la magie.

Il acquiesce, comme pour accuser réception de ses paroles, mais ne répond pas. Puis il se remet en marche vers la maison. Elle lui court après.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Je t'ai dit que tout allait partir en vrille au village ? C'est une question d'heures, à mon avis.

Il s'arrête à nouveau, se passe la main sur la figure.

— Tu as raison. Je ne sais plus vraiment où j'en suis. Excuse-moi. Oui, toi, il vaut mieux que tu t'en ailles. Mais on en discutera plus tard, d'accord ? C'est promis.

— Toi aussi il faut que tu quittes les lieux, murmure Leila tout doucement. Je suis désolée de te presser, mais ça va vraiment dégénérer. Je le sens dans mes os... dans mon violet.

— Il faut que je parle à Lorraine, objecte Arthur.

Elle hoche la tête.

— Bien sûr.

— Et toute cette conversation est très, très loin d'être terminée, ajoute-t-il, cependant qu'elle continue à opiner, à s'en faire mal aux cervicales. J'aurai peut-être besoin d'un peu de temps. Et il faudra me faire confiance, pas la peine de me suivre partout pour vérifier que je ne vais pas sauter d'un pont, insiste-t-il, sourcils froncés.

— Du moment que tu quittes cette poudrière, acquiesce Leila.

Et que tu quittes Lorraine. Tu n'es même pas obligé de retomber amoureux de moi. Il faut juste que tu quittes Lorraine.

Et ils doivent « refermer le cercle », bien qu'elle n'ait pas la moindre idée de ce qu'il faut entendre par là. C'est leur dernière chance de dénicher *Harmonie*. Leila est sûre que le grimoire est là quelque part, tout près.

Ils sont presque arrivés dans le jardin et Arthur s'écarte un peu, met deux pas de plus entre eux. À l'approche de la cuisine, Leila commence à se sentir nerveuse. L'énorme bâtisse rectangulaire ressemble de plus en plus à une colonie de vacances ou à une prison ; elle a un pressentiment sinistre, elle ne veut plus avancer. Elle voudrait partir avec Arthur et l'emmener, laisser tout ce chaos derrière eux et lui faire oublier Lorraine au soleil, sous les cocotiers, où il pourrait lui toucher la lumière, et même le violet de temps en temps, et où ils boiraient des cocktails en réinventant la magie.

Juste avant d'ouvrir la porte, il lui décoche ce sourire dévastateur qui lui ramollit les genoux et ne l'aide pas vraiment à garder la tête froide :

— Souviens-toi que je suis le seul à savoir faire ça, d'accord ?

— Je l'ai toujours su, dit Leila, le cœur sur les lèvres.

Lorraine est seule dans sa grande cuisine qui embaume le civet de lapin aux olives. Elle lève la tête à leur arrivée. Pendant une fraction de seconde, Leila pense qu'elle a tout compris, qu'elle a deviné ce qui s'était passé entre eux dehors. Elle se sent si transformée que cela ne peut pas ne pas se voir. Mais au lieu de manifester sa jalousie par quelque petit signe que ce soit, Lorraine leur sourit et se garde bien de leur demander ce qu'ils fichaient ensemble au fond du jardin.

— Les enfants ont déjà fini de goûter ? s'étonne Arthur.

Un silence irréel règne dans la maison, on se croirait dans le château de *La Belle au bois dormant*.

— Ils sont partis se coucher, dit Lorraine en remuant un court-bouillon particulièrement odorant.

— À quatre heures de l'après-midi ?

— Ils voulaient être en forme pour sortir tout à l'heure. Ils sont invités à une grande fête.

— Tu as vu Dita ? s'enquiert Leila. Elle était peut-être avec Olympe ?

— Non.

Leila se tourne vers Arthur, à la recherche d'une dernière particule de courage et de douceur, et a un choc en croisant son regard. Elle n'y lit plus aucune chaleur, aucune trace de ces émotions très fortes qu'ils viennent pourtant de partager. Arthur s'approche de Lorraine et dépose sur sa joue un baiser léger, un baiser de couple au long cours, moitié par habitude et moitié par respect pour le travail accompli.

Grands dieux. Il faut qu'ils se tirent d'ici, et vite. Si Lorraine insiste pour envelopper Arthur dans une triple couche d'ouate anesthésiante dès qu'elle le peut, si elle le prend en main comme un objet, alors, peut-être qu'elle ne mérite pas l'explication qu'il voulait lui offrir.

— Leila, dit Lorraine, Satie te cherchait tout à l'heure. Ça avait l'air important.

Se pourrait-il que Satie ait fini par dénicher le grimoire, ou qu'il

ait fait une découverte digne d'intérêt ? Leila espère qu'il a une bonne excuse à lui fournir pour avoir refusé de coopérer plus tôt, quand elle a essayé de confondre Sophie et les autres. Sans le secours d'Arthur, elle y passait. Le destin l'a vraiment affligée d'un familial déplorable.

— Il est dans la bibliothèque, indique Lorraine, sans commenter l'état désastreux dans lequel le chasseur est rentré de sa promenade.

Dans la grande pièce tapissée de livres, Leila trouve Satie à sa place habituelle : au fond d'un bon fauteuil, devant l'âtre où brûle une belle flambée, bien que l'on soit presque en été. Il se chauffe les pieds, plongé dans un volume illustré. Les *Contes* de Grimm.

— Il paraît que tu me cherches ? Qu'est-ce que tu lis ? *Le Petit Chaperon rouge* ? Ici, j'aurais plutôt envie de *Hansel et Gretel*. Mais tu dois préférer les histoires de grands méchants loups.

— Pas particulièrement, non.

Quand il lève le nez de son livre pour s'intéresser à elle, ses yeux, d'ordinaire deux fentes étroites, s'arrondissent de surprise.

— Mazette ! Tu as vu l'instituteur ? Que s'est-il passé ?

— Comment ça ?

— La charge. C'est... comment dire ? Il n'y a plus de mots pour qualifier ça. Approche-toi, mon enfant, que je puisse te voir.

Leila esquisse un pas en avant. Qu'est-ce qui lui prend ?

Il l'attire à lui et elle ne peut pas résister. Elle ne s'attendait pas à un coup pareil, pas en plein jour. Il faut croire qu'à force de pratiquer et de manipuler de la grouille, il a pris de l'assurance. Mais il ne semble pas être motivé par la violence ; on dirait surtout un gros chat qui joue.

— Est-ce qu'à ce stade on peut encore appeler ça de la charge ? Je ne suis même pas bien sûr.

Elle n'a pas trop de mal à se soustraire à son influence.

— Arrête avec ce tour de foire. C'est complètement éculé.

— Tu m'en donnes un peu ?

— Et puis quoi encore ?

Sa charge est devenue une chose privée et intime, qu'elle ne veut partager qu'avec un seul homme : Arthur. Peut-être commence-t-elle à entrevoir très confusément ce qu'il faut entendre par « refermer le cercle » ?

— Bas les pattes. Qu'est-ce que tu voulais me montrer ? Tu as trouvé le livre ?

— Pourquoi j'aurais trouvé le livre ? Donne-moi de la charge, ou laisse-moi bouquiner tranquille.

Leila est prise d'une soudaine inquiétude quand son regard se pose sur les fenêtres de la bibliothèque. Toutes sont équipées de barreaux. Comment se fait-il qu'elle n'ait jamais remarqué ce détail pourtant stratégique ? Elle aussi, s'est-elle laissée endormir par

l'atmosphère lénifiante de ce foyer ? Elle fait marche arrière vivement et retourne à l'unique porte de la pièce. Elle va sortir d'ici immédiatement. Elle actionne la poignée : c'est fermé à clef.

Elle jure profusément.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonne Satie.

Lorraine a vraiment forcé sur la barbabapa. Le chasseur qu'elle connaît ne se laisserait jamais aller à une constatation évidente ou à une question bête. Le chasseur qu'elle connaît serait trop occupé à évaluer sa grouille pour déterminer s'il peut la tracter, ou bien si elle arrivera à lui faire la peau avant.

Leila envoie un coup de pied dans un de ces stupides fauteuils clubs en cuir vert, et ne réussit qu'à se faire mal au genou. Elle pourrait sans doute téléphoner pour que quelqu'un vienne les sortir d'ici, mais elle ne sait pas qui appeler.

— Du calme, réprimande Satie.

— Comment est-ce que je pourrais être calme ? Elle nous a bouclés ici et elle t'a transformé en carpe.

Il n'a même pas l'élégance de se sentir insulté.

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi Lorraine n'avait pas autant d'effet sur toi ? interroge-t-il.

Leila a sa théorie sur la question. Lorraine n'a pas d'action sur elle parce qu'elle ne souhaite pas étendre sur elle son grand manteau de sérénité. Leila a toujours supposé que l'infirmière agissait par pure bienveillance envers son prochain, et elle pourrait comprendre que cette amitié ne se généralise pas à sa personne. Elle pense aussi que la magie de Lorraine requiert beaucoup d'énergie, au vu des quantités de grouille qu'elle dérobe. Or ce sont les humeurs, les hauts et les bas de Leila qui génèrent tout ce fourmillement. Plus elle est stressée, plus les cafards prolifèrent.

Elle doit se concentrer sur son objectif – sortir d'ici avec Arthur et le grimoire. Elle a des projets de vie sous les tropiques. Faute de meilleure idée, elle se met machinalement à examiner les volumes de la bibliothèque, bien qu'elle ait déjà tout passé plusieurs fois au peigne fin.

— *Harmonie* n'est pas ici, dit Satie, tu te fatigues pour rien. Tu devrais prendre une BD et patienter. Il sera toujours temps d'aviser quand Lorraine nous fera savoir ce qu'elle attend de nous. Elle est toute seule, et on est deux.

Lorraine est seule, mais les trois quarts des villageois veulent secrètement ma peau, pense Leila.

Où cacherait-elle un grimoire comme *Harmonie* si elle était Lorraine ? Si elle était Lorraine, elle ne se casserait pas particulièrement la tête pour le dissimuler. Elle l'envelopperait d'un manteau de paix cotonneux qui donnerait envie à ceux qui le

cherchent d'aller plutôt se rouler en boule au coin du feu.

Leila a soudain la conviction que Satie passe devant le grimoire depuis une semaine sans s'en rendre compte.

— C'est un endroit très agréable, cette bibliothèque, fait-elle remarquer d'une voix douce.

— Très.

— Tu y as passé beaucoup de temps.

— Je le confesse.

— Tu apprécies particulièrement ce petit coin près du feu.

— Tu vas me piquer mon fauteuil ? gronde le chasseur.

Ah, voilà qui suscite une réaction intéressante. Leila s'approche à pas de loup.

— Et le chat aussi, il se couche toujours là ?

Elle se campe devant lui.

— Désolée, mais je vais te demander de bouger tes fesses.

Satie ne relève pas la formule cavalière. Il grogne, s'étire, mais ne se laisse pas déloger.

— Je suis sérieuse. Tu le veux, ce grimoire, ou pas ?

— Il n'est pas ici, soupire-t-il.

— Moi, je pense que tu es assis dessus.

Satie la dévisage, visiblement intrigué, mais pas encore assez pour mouvoir son séant. Il est si bien assis qu'il renonce même à sa grande quête ? C'est inimaginable. Plus elle y réfléchit, plus Leila est convaincue qu'*Harmonie* est tout près.

— Allez, un petit effort. Rappelle-toi ce qui t'a fait venir ici. Ressaisis-toi, bon sang !

Mais qu'ont-ils tous cet après-midi ? Elle tire sur les coussins ; il s'y agrippe, contrarié.

— Tu ne veux pas arrêter cinq minutes de m'embêter ?

L'impatience fait bouillir l'énergie qui court en elle, mais ce n'est pas désagréable : aucun rapport avec l'instabilité insupportable de la grouille. Elle ne ressent plus aucune des irritations ni de la nervosité qui l'auraient accaparée avec la grouille habituelle. Elle est tout à fait sûre à présent d'avoir mis la main sur quelque chose d'important.

— Allez, bouge-toi ! Je te dis qu'il est là.

Elle vole en direction de l'âtre et se retient au dernier moment à l'une des grosses pierres qui encadrent la cheminée. Satie vient de l'envoyer valser en utilisant ce pouvoir qu'il s'est arrogé sur elle. Elle peste. Il n'a même pas sorti le nez de son livre. Elle marche sur lui en fulminant, et ne peut modérer la charge qui se précipite vers le chasseur.

La tête de Satie se redresse d'un coup, les contes oubliés, les narines dilatées, les yeux fixés sur elle.

O.K., cette fois elle a son attention. Un peu trop d'attention, peut-

être.

— Qu'est-ce que c'était que ça, sorcière ?

Le seul inconvénient, c'est que cette foudre 2.0 n'a pas eu l'air de l'incommoder des masses.

— Laisse-moi accéder au grimoire, et je te raconterai. Mais c'est assez privé.

Il finit par se lever à contrecœur, abandonne sa lecture sur la desserte. Leila s'approche, éjecte les coussins jusqu'à dénuder le vieux cuir.

— Tu as un couteau ?

— Non, pourquoi j'aurais un couteau ?

Leila explore les profondeurs du fauteuil, finit par trouver une fermeture Éclair qui court sur le côté du fond de fauteuil. Elle la fait glisser avec des doigts fébriles, puis soulève le rabat de cuir... et tombe sur un livre qu'elle extrait en tremblant de la cachette. Dans un état qui paraît pratiquement neuf, il ressemble à *Convoitise*, comme deux gouttes d'eau, comme deux jumeaux séparés à la naissance.

Harmonie. Elle en est presque sûre.

Elle ouvre le volume recouvert de cuir brun, et reconnaît immédiatement la cursive sobre et élégante. C'est le même scribe que pour *Convoitise*. Et d'ailleurs qui a pu écrire tout ça ? La main qui a consigné ces sorts les a-t-elle créés, reçus sous la dictée, en provenance directe d'un oracle supérieur, ou encore patiemment rassemblés de sources nombreuses ?

Dès la préface il est question d'une moitié perdue, d'un livre coupé en deux. *Harmonie* semble se lamenter de la disparition de *Convoitise*. Leila pense automatiquement à son autre grimoire, *Prospérité*, qui a été déchiré.

Elle avance la main pour tourner la page. Même les gravures rappellent *Convoitise* : riches, délicieusement exécutées, aux couleurs somptueuses, lumineuses. Chaque page promet ni plus ni moins qu'un miracle. Quand les sorts de *Convoitise* sont unanimement à vous retourner les viscères, *Harmonie* ne parle que de magie blanche, immaculée, inespérée.

— C'est lui. C'est *Harmonie*.

Et elle a des affinités avec ce livre, elle peut le sentir. Elle, Leila, est dépositaire d'un peu de magie blanche.

Rêveuse, elle laisse Satie s'emparer du grimoire et le parcourir à son tour avec des gestes fébriles. Il fait défiler les pages, les formules qui apaisent, les guérisons impossibles, les pansements pour le corps et pour l'âme.

— Tu cherches un sort particulier ?

Sans répondre, il poursuit son inspection compulsive et de plus en plus rapide.

— Tu as compris que ces grimoires n'en faisaient qu'à leur tête ? rappelle-t-elle, un brin agacée par cette curiosité boulimique. Ils ne te montrent que ce qu'ils veulent, ils réactualisent constamment leurs têtes de gondole. Sérieusement. Pire que des sites d'e-commerce.

Il ne l'écoute pas et feuillette de plus belle.

— Satie. Chaque chose en son temps. Qu'est-ce que tu cherches ?

Il est arrivé au bout du volume et le jette brutalement sur la table. *Harmonie* s'ouvre sur une double page sinistre, un vortex à l'encre de Chine qui évoque un horrible cauchemar. Leila fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Une malédiction ? Il y a des malédictions dans *Harmonie* ?

Satie ne semble pas surpris. Mais au moment où elle se penche pour déchiffrer le contenu de ce chapitre, un souffle d'air venu de nulle part fait décoller le papier, et le grimoire passe à autre chose. Ici un malade relève de son lit de mort et se remet à courir. Leila pense immédiatement à Gisela de La Ferrure.

Puis elle s'avise du prix, et abat sa main pour interrompre le défilement frénétique.

Le prix pour rendre à Gisela de La Ferrure la forme et le ressort d'un lapereau de l'année, c'est une vie. Une vie humaine. Laquelle ? Qui a été sacrifié pour sauver cette vieille peau ? Leila considère toutes les disparitions des derniers mois. Et cette étrange vague de suicides.

Quand elle les examine de plus près, tous les prix mentionnés sont exorbitants. *Harmonie* ne garantit pas, comme le fait *Convoitise*, de tout prendre en charge pour vous et de vous connecter directement à la magie, quelles que soient vos aptitudes d'origine et l'agressivité de votre grouille. Peut-être est-ce lié à la qualité de ce qu'il accomplit, à la nature de sa promesse : ni plus ni moins que réparer, reconstruire, ramener à la vie, relever l'impossible défi, briser l'interdit, réussir le prodige. Ça ne pouvait pas être gratuit.

Harmonie énonce aussi le niveau de charge requis pour chaque opération. C'est plus ou moins clair. L'énergie est quantifiée de manière fantaisiste par les temps forts d'une relation amoureuse. Leila n'a pas l'impression qu'il s'agisse d'une métaphore. Cette approche l'aurait déroutée encore la semaine dernière. Ici il est question d'une querelle, là d'un baiser, plus loin du départ définitif de l'être aimé. Par exemple ce sort pour faire perdre dix ans à une femme et lui rendre sa beauté. *Harmonie* précise que la charge à fournir est « l'équivalent d'une querelle passionnée d'amoureux » et que le prix à payer est « la vie d'un enfant qui n'a pas encore appris à lire. » Leila réprime un nouveau haut-le-cœur.

Des innocents sont déjà morts pour alimenter la pratique

de Lorraine, elle en est sûre à présent. Ils ont enfin mis la main sur le grimoire tant recherché, mais la donne a changé. De l'autre côté de la porte, ce n'est pas exactement une adepte de la magie blanche qui œuvre, déterminée à sauver l'humanité. C'est quelque chose de beaucoup, beaucoup plus glauque.

Le danger évoqué par *Convoitise*, c'était probablement Lorraine tout compte fait. La mère d'Olympe a-t-elle servi de carburant à *Harmonie* ? Et Freddy ?

Horriifiée comme elle l'était à la découverte des tarifs affichés par le grimoire, Leila n'a plus pris garde aux gravures ni aux titres des pages. Quand elle s'en avise, elle a un nouveau choc. Sous l'ongle de son index, un homme s'extraît du tombeau. Il a un pied dans la vie : le droit, qui foule une scène printanière, une herbe verte semée de fleurs. Mais son pied gauche, lui, appartient encore à la terre. La partie de son corps qui s'appuie sur la prairie luxuriante éclate de santé. Celle qui sort de la tombe est à peine humaine. De longs faisceaux de muscles écorchés pendent de ses os dénudés. Ce n'est pas une vision très engageante. À contempler ce tableau, Leila éprouve une nausée familière.

— C'est la preuve, dit-elle. C'est avec ça qu'elle a réanimé ce chien l'autre jour.

Pourquoi Lorraine a-t-elle échoué ? Parce que c'était un animal ? Mais Satie a déjà tourné la page et lit, fasciné :

— “Pour canaliser et stocker la charge d'autrui grâce à un objet focal”.

— Comme c'est pratique, grince Leila en pensant aux attaques incessantes sur sa grouille, et à la médaille que Lorraine porte autour du cou.

Elle veut revenir en arrière, consulter le prix demandé pour relever un cadavre. Mais au même moment, un bruit survient dans la maison.

— Ils sont réveillés, souffle Leila.

Les enfants les sortiront de là s'ils appellent.

— Enzo ! Lise !

Personne ne répond. Des pas se font entendre dans l'escalier, dans le couloir, puis une porte claque – celle de la cuisine. Leila se hisse à la fenêtre. Après quelques secondes, alors que les muscles de ses biceps commencent à protester, elle aperçoit le groupe qui traverse le jardin et emprunte le chemin qui serpente sur la crête.

Lorraine et Arthur ouvrent la marche, sans hâte, mais sans hésitation. Les adolescents suivent d'un pas de somnambule : Lise, Enzo, Annabelle. Leila repère la chevelure flamboyante d'Olympe qui s'échappe de la capuche d'un ciré et bat dans le vent. Lorraine a manifestement reconnu la jeune fille. Mais que fait Dita ? Où est-elle

passée ?

— Qu'est-ce qu'ils vont faire là-bas ? demande Satie, qui n'a même pas besoin de se mettre sur la pointe des pieds pour regarder dehors. Qu'est-ce qu'il y a dans cette direction ?

— Une chapelle. Un cimetière.

Tout en se maudissant de n'avoir rien vu venir, Leila se jette sur le grimoire ouvert, retrouve la page consacrée à cet inquiétant sort de résurrection. Le prix : « une vie pour chacun des âges du deuil ». Combien vaut un temps du deuil ? Aucune idée, mais plus la mort est ancienne, et plus lourd sera le tribut. Quant au carburant nécessaire pour ce prodige – « la charge d'un couple de sourciers récemment formé, qui n'a pas eu le temps de refermer le cercle, et que l'on brise par la mort. »

Un couple de sourciers ? Qui n'a pas eu le temps de refermer le cercle ?

Elle se jette sur Satie.

— Tu t'es bien fichu de moi, avec tes bobards ! Je veux la vérité, tout de suite. Qu'est-ce que la source ? Les *sourciers*, qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Elle lui a sauté dessus et l'a déstabilisé ; il s'écroule sur le tapis, et Leila suit. C'est la première fois que, physiquement, elle a le dessus sur lui, c'est dire s'il se trouve dans un état second, toujours sous l'influence de Lorraine.

(Pourquoi ?)

Mais il se contente de la regarder, paresseux, les paupières lourdes. Elle se lève, furieuse. La seule idée de lui taper dessus est à la fois irrésistible et foncièrement répugnante. Elle n'a pas envie de prolonger le contact avec cet alien. Elle n'aurait jamais pensé en arriver là, mais elle veut qu'on lui rende séance tenante son chasseur en bon état de marche, c'est-à-dire avec un cerveau. C'est ce qui lui serait le plus utile dans l'immédiat.

— Tu as repéré le sort qui te concerne ? interroge Satie pour toute réponse.

Non. Elle avait presque oublié. Elle prend une grande inspiration, injecte un peu de sa volonté et une large dose de son angoisse personnelle dans sa question au livre.

Sa main a beau trembler, elle trouve tout de suite la page qu'elle cherchait. « Pour refermer le cercle entre un sourcier et une sourcière ».

— “Sourcier” ? “Sourcière” ? Je serais une “sourcière”, et pas une “sorcière” ? Et Arthur est un “sorcier” ? Parce qu'il peut faire de la magie ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Encore cette histoire de “source” ?

— Intéressant, se contente d'apprécier le chasseur.

On reconnaît très bien le couple qui illustre la double page du grimoire. Leila et Arthur. C'est très clair, même de profil. Le grimoire n'a pas perdu de temps pour se mettre au goût du jour. Lorraine a-t-elle vu cette page ?

Ni l'homme ni la femme ne sourient. Ils sont concentrés sur ce qu'ils font. L'homme avance sa main libre en direction de la femme. Du personnage féminin, un arc-en-ciel surgit, lumineux, chatoyant. Ses yeux sont clos. Derrière l'homme, l'ombre guette.

On a déjà fermé le cercle, pense d'abord Leila, en se remémorant la chose inoubliable qu'Arthur et elle ont découverte au fond du jardin, à peine une heure plus tôt. Au seul souvenir de ces couleurs, elle se sent des jambes en coton, et se laisse tomber dans le fauteuil.

Puis elle prend connaissance du texte, intitulé : « Si *Convoitise* réunit deux âmes et qu'elles génèrent des talents. »

« Sourcier et sourcière naissent l'un à l'autre dès lors qu'ils affrontent ensemble les talents démesurés offerts par *Convoitise*. L'objet de ce livre est de les guider pour qu'ils restaurent la source. »

Aha. Voilà encore autre chose.

Depuis que Leila fréquente *Convoitise*, c'est la première fois qu'elle tombe sur une quelconque mention d'un objectif, d'une... mission. Cela ne l'aide pas tellement. Restaurer la source : de quoi s'agit-il, à la fin ?

« Gare à eux s'ils ne referment pas sur eux le cercle de leur union, car la nuit et l'avidité les dépouilleront de toutes leurs forces. »

Est-ce ce qui est à l'œuvre ici ? Lorraine les a-t-elle vidés de leur force pour alimenter sa propre magie en puisant dans la grouille qui flambe quand la... sourcière tombe nez à nez avec le sourcier ? Après avoir volé toute cette énergie, en a-t-elle assez pour... ressusciter quelqu'un ?

Le texte se poursuit par l'énoncé des mesures à prendre pour « refermer le cercle » :

« Par une nuit sans lune, le sourcier et la sourcière iront au bout du monde à la seule lumière de leur âme.

Ils pleureront toutes les larmes de leur corps, et de cette rivière naîtra une nouvelle source.

Ils se jureront fidélité, amour et dévotion éternels aux yeux du monde.

Puis ils s'immoleront dans la lumière du soleil et renaîtront de leurs cendres. »

Satie, qui lisait par-dessus l'épaule de Leila, siffle entre ses dents.

— Rien que ça !

Elle a envie de pleurer de découragement.

— Ce sont des images, tente-t-elle de se rassurer, des métaphores.

— Des métaphores pour quoi ?

Elle hausse les épaules et cherche la douloureuse au bas de la page. Aucun sacrifice humain n'est exigé spécifiquement. Mis à part, bien sûr, celui dont il est question dans le sort. Quant à la charge, *Harmonie* réclame « toute l'énergie libérée par la première nuit d'amour ».

— Rassure-moi, Prof et toi, vous n'avez pas encore couché ensemble ?

Leila soupire. Elle a sa dose de la magie hermétique de *Convoitise* et consorts. De toute façon, ce n'est même pas le plus pressant.

Lorraine cherche à faire revenir son enfant à la vie, Leila en mettrait sa main à couper. L'infirmière va procéder à un sacrifice humain multiple, et cette balade familiale postprandiale sur la falaise est vraiment de très mauvais augure. Leila fouille sa mémoire. La fille de Lorraine est morte depuis des années. Une vie pour chaque âge du deuil. Combien de vies en tout ?

Lorraine aura aussi besoin d'un couple de sourciers nouvellement créé. Mais elle a emmené Arthur, et elle a laissé Leila enfermée dans la maison. Qu'est-ce qu'elle essaye de faire ?

Et d'ailleurs, quel est le rôle de Satie dans cette histoire ? Pourquoi Lorraine a-t-elle envoyé Leila dans la bibliothèque avec lui ? C'était certes pratique dans la mesure où la bibliothèque semble avoir été conçue comme un cachot.

Leila comprend au moment même où survient l'assaut sur sa charge.

Toute la lumière qu'Arthur a placée là, toutes les couleurs s'enfuient comme l'eau d'une baignoire aspirée vers la bonde. En quelques secondes, tout disparaît. Leila imagine Lorraine avec Arthur, buvant à travers lui le fluide vital, à la manière d'une horrible sangsue. Et quand Leila est vidée, la sensation de succion se fait si insistante qu'elle doit céder aussi la charge de son familier, bientôt elle aussi siphonnée jusqu'à la lie.

— Arrête ça tout de suite ! proteste Satie.

Mais c'est comme l'autre jour, au café, le matin où ce chien mort s'est presque relevé ; elle ne peut rien faire. Elle doit endurer cette impression vertigineuse qu'on lui gobe sa substance, tout en redoutant ce qui arrivera dans quelques instants, quand la charge aura totalement disparu.

— Il faut sortir d'ici, dit-elle. Tout de suite.

Elle se jette sur la porte, et ne réussit qu'à se meurtrir l'épaule.

— On ne t'a pas appris à crocheter les serrures, dans ta célèbre école de chasseurs ? demande-t-elle à Satie.

— Lorraine a posé des verrous à l'extérieur. Je me demandais aussi vaguement pourquoi.

Elle le contemple, atterrée. Il s'en était aperçu et ça ne l'avait pas

inquiété ?

Satie hausse les épaules.

— Il faut qu'on fiche le camp, presse-t-elle en ouvrant les fenêtres, éprouvant la solidité des fers forgés.

Tant qu'il la suit des yeux comme une vache regarde passer les trains, tout va bien, parce que Leila vient d'additionner deux et deux. Elle sait comment Lorraine s'y prend pour approvisionner sa pratique en macchabées bien frais sans jamais se salir les mains. Ce sont les observations d'Arthur qui lui ont fourni la réponse.

Lorraine s'est trouvé un excellent filon. Elle collectionne les personnes qui souffrent de dépression, de mélancolie, de langueur – ou pourquoi pas, de violence. Elle rassemble ceux que leurs excès dévorent et désagrègent. Chacun donne un nom différent à ces passions délétères qui rongent les êtres et qui les poussent à bout, qui les tentent jusqu'à ce qu'ils s'approchent peu à peu du précipice.

Lorraine les sélectionne avec attention et les prend sous son aile. Cela commence avec un chocolat chaud et une boîte de sparadraps. Elle étend sur eux son doux manteau d'oubli, elle leur met du baume au cœur et des compresses sur l'âme. Elle les rend accros à ses soins.

Elle l'a fait pour Arthur, pour Olympe, pour tous les adolescents qu'elle héberge chez elle à l'année, mais aussi pour ce pauvre Freddy, sans qu'il en soit conscient. Elle a bercé Satie, à qui elle a offert un peu de répit dans la fureur meurtrière qui l'obsède depuis des mois. Tous, ils en ont redemandé.

Elle leur apporte le repos, un moment de sérénité, même s'il ressemble parfois un peu à une anesthésie.

Et puis...

Et puis, quand le jour arrive, elle leur retire ses faveurs. Elle les lâche seuls et ils retombent dans leur bouillon d'enfer. Et c'est si violent qu'ils ne peuvent pas le tolérer.

Leila secoue sans grand effet les barreaux de la fenêtre. Elle n'a plus une once de charge dans le corps. Elle surveille Satie qui se redresse lentement à quelques pas et qui la fixe de son regard vert, soudain débarrassé de toute sa langueur.

Elle lit d'abord la surprise sur les traits du chasseur, comme s'il avait pris une claque et qu'il revenait à lui sous l'effet du choc. À ce moment-là, elle pense encore qu'il sera possible de lui parler. Ils ne coopèrent pas depuis une semaine pour rien. Au-delà de leurs différends irréconciliables, ils ont fini par construire quelque chose qui a un peu de sens. Elle a bien réussi ce matin à le ramener à la raison alors qu'il était sur le point de basculer dans la violence. Ils peuvent réitérer cet exploit.

— Satie. Dis quelque chose.

Puis elle voit tout cela voler en éclats. La posture de Satie change, la façon dont il habite son inaliénable costume noir et dont il se meut. Le gros chat gris prend le large, va se réfugier en haut d'une étagère, hors de portée de l'homme sur les genoux duquel il était content de ronronner à peine deux minutes plus tôt.

Le plus effrayant reste son sourire. Elle avait fini par s'habituer à autre chose. Elle avait fini par croire qu'elle avait vu un homme comme les autres, un peu plus cassé peut-être, avec qui il était vraiment stupide, mais pas impossible, de s'associer. Mais ce type-là était une fiction, et il a disparu. À la place se tient un cauchemar qui la renvoie plusieurs mois en arrière. Elle n'a jamais été aussi heureuse de savoir de source sûre que quelqu'un n'avait pas de couteau.

Il bondit dans sa direction, elle s'écarte vivement, met entre eux un de ces ignobles fauteuils clubs. Elle attrape un tisonnier en fer forgé repéré une minute plus tôt. Avant qu'il puisse réagir, elle frappe. Il esquive, mais n'y parvient pas tout à fait, et doit parer avec son avant-bras. Le manche métallique s'abat dans un bruit d'os qui se brise. Satie pâlit et titube. Elle l'a eu par surprise et lui a cassé le bras.

Quand il se remet en mouvement, elle tente de discuter, de le rappeler à une forme de raisonnement cohérent.

— Satie. C'est le plan de Lorraine. Ne te fais pas avoir !

Autant parler à un mur. Elle met entre eux la lourde table de billard, mais il saute par-dessus. Elle s'enfuit avec un cri, s'arrange pour faire tomber derrière elle un pan de bibliothèque. Satie doit

infléchir sa trajectoire pour éviter le meuble massif en chêne. Les livres pleuvent autour de lui comme autant d'oiseaux morts.

— Arrête ! supplie Leila. Réfléchis. Il faut qu'elle tue une sourcière, et elle se sert de toi !

— Je me fiche de Lorraine, grogne Satie.

Malgré tout, elle est soulagée d'entendre le son de sa voix, qui atténue juste un peu l'hystérie qui règne dans la pièce.

Ce court instant de relâchement lui est fatal. De toute façon, elle ne pouvait pas fuir longtemps dans cet espace clos. Il la tacle et elle s'écrase au sol avec un grand « ouff », se cogne le menton, se mord le bout de la langue. Le goût du sang se répand dans sa bouche. Satie s'est assis sur ses hanches, emprisonnant ses bras le long de son corps entre ses genoux. Il enveloppe sa main valide autour du cou de Leila.

— Attends, gargouille-t-elle. Ce n'est pas ce que tu voulais !

— Mais si, répond-il, c'est exactement ce que je voulais. Tu n'imagines même pas.

Mais elle sait qu'elle a frappé dans le mille. Elle l'a senti à plusieurs reprises, quand il a presque dérapé et qu'elle s'est trouvée assez proche de lui pour voir les images qui hantent son esprit. Il a passé tant de temps à se raconter le scénario de ce meurtre, à envisager les morts les plus satisfaisantes, les plus graphiques. Il ne peut pas la finir sur un coin de table. Elle espère qu'il va s'en rendre compte, car lorsqu'elle essaye de parler à nouveau, aucun son ne sort de sa gorge. Des étoiles fleurissent dans son champ de vision, elle ne saisit plus de pensée cohérente dans l'orage magnétique qui secoue son esprit.

Elle a presque perdu connaissance quand il la lâche, ou plutôt quand il la jette au sol d'un geste qui trahit à la fois la frustration et la colère, envoyant son front heurter le parquet.

— Debout !

Comme elle traîne, le crâne encore sonnant de ce coup, il l'attrape par les cheveux, l'oblige à se mettre à genoux, puis à se lever en trébuchant. Les secondes gagnées sont trop dérisoires, la victoire trop douloureuse et minuscule.

— La cheminée ! ordonne-t-il.

Leila a un mouvement de recul panique, mais il la pousse devant lui. Il ne va tout de même pas la jeter au feu ?

Deux grosses bûches craquent gaiement dans l'âtre, comme si elles avaient conscience qu'un rôle leur serait attribué dans le grand chant du cygne de Leila Dahmani. Une fin tout à fait digne d'une praticienne de magie noire, vraiment. Il devrait vendre des tickets, inviter tout le village.

Pas du tout prête à mourir, elle tente d'agripper au passage le guéridon, un point d'ancrage bien ridicule. La petite table à

trois pieds se renverse, mais Leila parvient à mettre la main sur *Harmonie*. Elle ignore la douleur qui irradie dans tout son cuir chevelu, dans son cou et sa nuque. Elle frappe Satie au côté pour atteindre son bras, réussit à lui arracher un jappement, cogne à nouveau de toutes ses forces en se servant du livre. Il lâche ses cheveux pour attraper le grimoire, mais elle est plus rapide. Les griffes du chasseur se referment sur le vide, et il l'a laissée filer. Mais à force de battre en retraite, elle se retrouve adossée à l'âtre. Elle sent déjà la morsure du feu contre ses jambes.

— Tu ne vas pas me flanquer au feu avec le livre. Pense à ce que tu cherchais tout à l'heure. Si *Harmonie* brûle, tu n'obtiendras jamais ta réponse.

La main de Satie la saisit sous le menton ; la gorge coincée dans la pince de ses doigts, elle ne peut pas se reculer sans tomber dans le feu. Il la pousse encore, elle perd l'équilibre et s'accroche à sa main sans lâcher *Harmonie*.

— Laisse-moi, prévient-elle, ou le grimoire part en fumée.

Elle espère ne pas en arriver là, parce que les dégâts causés par le feu ont beau être temporaires, les livres de sorts mettent du temps à se réparer. Or elle a besoin d'*Harmonie* pour sa protection et celle d'Arthur. Elle compte sur l'ignorance de Satie, qui ne sait pas forcément à quel point détruire un grimoire est difficile. Lui, il n'a pas été invité à tous ces autodafés.

— Rappelle-moi pourquoi tu en avais absolument besoin, Satie ?

Une hésitation trouble son masque sanguinaire ; il lutte pour se souvenir.

— Qu'est-ce que tu cherchais tout à l'heure ? insiste-t-elle. De quoi aider Sara Tielman, peut-être ?

— Je t'ai déjà demandé de ne pas prononcer ce nom, gronde Satie en faisant pression sur sa gorge et en la poussant encore un peu plus vers le feu.

Leila perd l'équilibre, cherche à se rattraper où elle peut – au chasseur, au manteau de la cheminée. Elle lâche le grimoire. Les flammes s'en emparent avec avidité.

Satie jure, mais ses insultes sont noyées par le raz-de-marée de grouille qui explose de la cheminée quand le livre crache sur eux la charge de mille praticiennes. Un vent sale, grésillant et toxique, balaye la bibliothèque et les bombarde des cadavres incandescents d'une nuée d'insectes venimeux. Leila, qui a échappé de peu au feu, reçoit la pleine force de la déflagration. À genoux dans la cendre, elle se recroqueville et tente de se protéger de ses avant-bras contre ce souffle brûlant qui l'érode couche après couche. Elle tousse, la fumée est si dense qu'elle n'y voit plus rien, ses yeux pleurent et ses poumons voudraient bien raccrocher définitivement.

Satie, tout en s'étouffant à moitié, cherche à tâtons quelque chose sur le sol. Puis il se redresse en faisant fi de l'essaim corrosif. Il a fini par trouver le tisonnier et de son bras valide, il lève son arme improvisée, le regard saturé de haine. Il va lui abattre la tige de fer forgé sur la tête, quand une nouvelle explosion de charge jaillit de la cheminée. Ce n'est plus de la grouille, mais autre chose. Ça rappelle à Leila ses confrontations avec le pouvoir de Lorraine, et aussi sa dernière conversation avec Arthur sur la falaise. Un tumulte d'émotions lui retourne l'estomac et l'écrase contre le sol. Satie, observe-t-elle, a pris encore plus mal qu'elle ce coup de grâce du grimoire. Il s'est écroulé sur place et reste étalé, immobile, sur le tapis.

Elle ne sait plus ce qu'elle sent, et certainement pas ce qu'elle pense. Il lui semble qu'elle couve tout à la fois une tristesse dont la profondeur pourrait la tuer, une joie de taille à lui faire éclater le cœur, et un rire féroce, si violent qu'elle va en cracher ses tripes. En luttant contre la pire nausée qu'elle ait jamais éprouvée, elle trouve le tisonnier et sort le grimoire du feu avant de s'effondrer à son tour devant l'âtre.



Leila se tord sur le tapis, assommée. Elle tousse et se tâte le corps pour vérifier qu'il ne lui manque rien. Elle a mal partout. L'air refuse de s'engager dans sa trachée, le goût de son propre sang lui traîne dans la bouche, et elle est probablement couverte de bleus. La manche de sa veste est brûlée, et sous le textile fondu, elle ne donne pas cher de la peau de son avant-bras. Mais le pire, ce sont les relents de la combustion d'*Harmonie* qui planent dans toute la pièce, un cocktail capiteux et assommant. Au moins elle est vivante ; elle n'est pas sûre de pouvoir en dire autant de son familier qui gît inerte à deux pas. Elle salue une seconde ce soulagement très relatif, tout en se demandant comment elle va s'y prendre pour sortir d'ici au plus vite et venir en aide à Arthur et aux autres.

Les dommages infligés à *Harmonie* empêcheront-ils Lorraine de se servir de sa magie ? Leila aimerait bien en être certaine. Mais les pages aperçues tout à l'heure l'inciteraient plutôt au doute. Si Lorraine a laissé *Harmonie* derrière elle ce soir, c'est sans doute qu'elle n'en avait pas besoin. Elle a dû employer ce sort qui permet d'emmagasiner de la charge grâce à un objet focal. En tout cas, à sa place, Leila y aurait eu recours. Et elle parie définitivement sur cette médaille de baptême en or avec laquelle l'infirmière ne peut se retenir de jouer en permanence.

Leila a enfin réussi à s'asseoir et s'apprête à appeler les pompiers, quand elle entend des voix dans la maison. Dita ? Non, des adultes.

Quelqu'un manipule les verrous sur la porte, qui ne tarde pas à s'ouvrir. Un homme entre et pousse un grognement dégoûté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Ça pue le cramé. Et les trucs chimiques.

C'est Jérémie. Il s'avance dans la bibliothèque d'un pas prudent. Il ne semble pas encore avoir aperçu Leila. À travers la fumée, elle détecte d'autres silhouettes qui se massent à la porte.

Le patron du bar a atteint le milieu de la pièce quand il capte la présence de Leila.

— Toi ?

Elle se lève doucement et s'approche de la fenêtre.

— Je vais aérer, d'accord ? Ça sera mieux.

Jérémie hoche la tête, avise Satie toujours immobile sur le sol.

— Qu'est-ce que tu as fait à ce type ? Tu l'as tué ? Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Il désigne le grimoire à moitié carbonisé.

— Encore un truc du diable, crache une voix féminine depuis le seuil de la pièce.

Sophie.

À présent que l'air frais disperse la fumée et les lourdes vapeurs magiques, les autres s'enhardissent à entrer. Ça n'arrange pas Leila, qui a absolument besoin de traverser ce barrage humain. Elle se dirige sur le petit groupe, déterminée à sortir de la bibliothèque. Les premiers s'écartent quand elle arrive à leur hauteur, et elle réussit à percer leurs rangs. Ils sont armés, réalise-t-elle maintenant qu'elle les distingue mieux. Des couteaux. Des battes de baseball. Un flingue, pour Gaétan Kermadec, et même, oui, véridique, ce type-ci tient dans son poing une fourche. Ils sont venus avec leur quincaillerie, mais heureusement, ils ont oublié leur courage au vestiaire. Comme plus tôt sur la falaise, ils se méfient de la magie et ils craignent encore Leila ; tant mieux.

Mais au moment où elle passe le seuil et où elle se voit tirée d'affaire, Sophie s'interpose.

— Où pars-tu comme ça, sorcière ?

La mère affligée, la pitié désespérée a achevé sa métamorphose en harpie enragée. Ses yeux cernés brillent de haine, et les rides sur son visage se sont creusées en sillons profonds et durs. Elle fait reculer Leila d'une poussée brutale dans la poitrine. Les autres se resserrent autour d'elle, et Sophie laisse éclater son hostilité.

— Tu as eu de la chance tout à l'heure, mais je ne vais pas te lâcher comme ça. Ça ramènera mon fils à la vie quand tu crèveras, j'en suis sûre. Il faut qu'on lui règle son compte tout de suite, ajoute-t-elle

en élevant la voix. Sinon, elle s'attaquera aussi à vos petits.

Un murmure de colère parcourt le groupe. Ils sont plus nombreux que cet après-midi sur le GR. Ils ont recruté ; Leila découvre des visages qu'elle n'a jamais croisés auparavant, et qui ne peuvent raisonnablement avoir le moindre grief concret à son encontre.

À ce stade, arriverait-elle encore à se poser en victime et à retourner les esprits ? Qui ne tente rien n'a rien.

— Il faut secourir les enfants ! alerte-t-elle. Lorraine les a emmenés sur la falaise, ils sont partis du côté de la petite chapelle. Elle va les lâcher, et ils sauteront.

— Tu racontes n'importe quoi, sorcière.

Leila s'adresse à Jérémie :

— Toi, tu as gardé un peu de ton sang-froid et de ton sens commun. Réfléchis. Lorraine a toujours été bonne pour vous, elle soigne tout le village. C'est elle la sorcière, une sorcière qui fait des miracles. Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas guéri ton fils ? Ce grimoire qui est là, tout carbonisé, lui permettait de le faire. Elle a réussi à faire disparaître des cancers, elle pourrait sauver Do. Oblige-la à le faire, Jérémie. Elle est sur la falaise. Allons-y ensemble. On va lui demander de tout réparer.

— Tais-toi, langue de vipère, crache Sophie.

Gaétan s'avance, menaçant, l'arme au poing, et le type à la fourche s'enhardit à l'imiter. Quel duo improbable ! Leila recule d'un pas vers le centre de la pièce, voit sa liberté lui échapper. Quelqu'un dit :

— Ça ne coûte rien d'essayer. Laissons les sorcières ici et allons chercher Lorraine.

Les sorcières ?

Une commotion survient, les gens s'écartent, les jambes de Leila ploient : Sophie pousse d'une bourrade la petite Dita qui trébuche et rejoint Leila au milieu de la bibliothèque.

Comme la gamine a changé ! Elle porte toujours ses vêtements de première communiant, qui sont maintenant sales et fripés. Et surtout, ce déguisement qui faisait encore illusion il y a deux jours ne suffit plus à suggérer l'innocence. Quand la fillette lève la tête, Leila lit sur son visage la détermination, une concentration intense, presque dérangeante, qui rappelle Cassandra.

Leila pose la main sur la petite épaule maigre – Dita n'est plus une petite fille que l'on engloutit dans ses bras ou qu'on surnomme « mon petit cœur ».

— J'arrivais dans le jardin quand ils ont débarqué, murmure l'enfant. Tu as vu Olympe ?

Au-delà de son inquiétude pour Olympe, elle ne semble même pas avoir peur.

— Elle est sur la falaise avec les autres. Ça ne sent pas bon, Dita. Il faut qu'on aille les sortir de là. Lorraine va leur faire du mal.

— Et la mère ? interroge Sophie. Où est la mère ?

— Je sais pas, répond un type. Elle était là il y a deux minutes. Elle a dû filer.

— Faites une battue, ordonne Sophie. On doit en finir avec cette engeance.

Le groupe se scinde. Quelqu'un a passé une bouteille à Sophie. Sur l'étiquette, Leila parvient à lire : « alcool à brûler ». Elle a un mouvement de recul, mais Gaétan la tient en joue.

— On ne bouge pas.

— Sérieusement, Gaétan, demande Leila, qu'est-ce qui te prend ? Je croyais que Cassandra était la plus belle femme du monde ?

— Elle m'avait envoûté, gronde l'homme. La salope.

Sophie parcourt la pièce en balançant doucement sa bouteille. Elle s'arrête devant la pile de vieux numéros de *L'Obs* et de *Paris Match* qui traîne dans le coin, et l'asperge d'alcool. Puis elle vide la fin de sa bouteille sur le tapis.

— Jérém ! Tu fermes derrière toi ?

Le patron du bar, qui depuis un moment considérait les restes d'*Harmonie* calcinés à ses pieds, se secoue de sa torpeur. Sans un mot, il s'arrache à la contemplation du grimoire et fait demi-tour pour regagner la porte, pendant que Sophie va à la cheminée, un vieux *Spirou* à la main. Elle enflamme le magazine comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie, brûler des bibliothèques avec tous leurs livres et toutes les sorcières à l'intérieur.

Les autres ont presque tous tourné les talons. Sophie jette le papier en flammes sur le tapis qui s'embrase, puis quitte la pièce, suivie de Gaétan.

Dita prend la main de Leila et la serre d'une pression rassurante. Puis, au moment où Jérémie passe à son tour devant elles, la petite s'élance et le rattrape, puis l'arrête d'une petite main sur le bras. L'homme se retourne, l'air surpris, et Dita lance son petit mot.

C'est plus rugueux, plus radical que tout ce que Leila a jamais entendu sortir de la bouche de Cassandra. À travers l'atmosphère lourde de la pièce, le « petit mot » se déploie avec la beauté et l'étrangeté d'une aile immense. Leila sent la caresse rebutante d'un reptile. Jérémie opine du chef, conquis. Dita lève la tête et lui octroie un petit sourire d'encouragement qui transforme son visage encore si enfantin. L'homme s'engage dans le couloir, droit devant lui, en négligeant de verrouiller la porte.

Leila court s'emparer d'*Harmonie*. Le grimoire est brûlant, elle doit l'emballer dans un plaid qui traîne là sur un fauteuil. Elle s'approche ensuite de Satie, qui est toujours inconscient. Il ne tardera

plus à être encerclé par les flammes. Elle pousse un soupir d'agacement. Qui croit-elle tromper avec son hésitation ? Elle est incapable de le laisser pour mort. C'est foutu, autant arrêter de se voiler la face. Derrière l'assassin dangereux qui finira par l'avoir si elle ne se méfie pas, elle voit surtout un pauvre type, prisonnier d'un envoûtement, aussi drogué par la magie, aussi altéré qu'elles.

— Aide-moi, Dita, appelle-t-elle. Il faut qu'on sorte ce boulet d'ici.

Elles tentent de soulever le chasseur. Il pèse trois tonnes. Même en s'y attelant à deux, elles peinent à le remorquer jusqu'au couloir.

— Tu ne peux pas faire quelque chose avec la magie d'Iris ? trépigne Dita. Je voudrais vraiment aller chercher Olympe maintenant.

Les autres sont tous partis, mais elles continuent à chuchoter.

— On va le mettre dans la salle de bain, décide Leila en indiquant du menton la pièce voisine.

Elles ouvrent tous les robinets et la fenêtre. Le poulx de Satie est anecdotique, mais il respire encore. Leila lui vide un verre à dents d'eau froide sur la tête, sans qu'il réagisse. Elle renouvelle l'opération plusieurs fois.

— Leila, il faut qu'on y aille.

Elles laissent là le chasseur en refermant toutes les portes derrière elles. Arrivée dehors, Leila place *Harmonie* entre les mains de Dita.

— Dita, je veux que tu appelles les pompiers et que tu les attendes ici. Tu as un téléphone ?

— Je viens avec toi, dit la gamine.

— Non. Tu restes ici.

— Mais Olympe est là-bas.

— Je me charge d'Olympe. Toi, tu sauves la maison, le grimoire et le chasseur.

— J'irai où est Olympe.

Un pli buté s'est formé sur le menton de la fillette. Leila se demande ce qui les sépare encore du moment où Dita va lui assener, à elle aussi, toute la violence d'un de ses « petits mots ».

— S'il te plaît, Dita. Ça ne sera pas une scène pour une petite fille. Et j'ai besoin de pouvoir compter sur toi. Si quelqu'un d'autre s'empare de ce grimoire, ça pourrait être catastrophique. Ne le fais pas pour moi. Fais-le pour toi-même.

Leila hésite, puis s'explique :

— Je pense que ce livre est ton héritage aussi.

Mais c'est essentiellement un prétexte, et la gamine n'est pas dupe.

— Tu veux me protéger, mais ce n'est pas la peine. Je n'ai pas besoin d'être protégée. Ma magie me suffit.

Leila s'agenouille pour regarder l'enfant droit dans ses yeux gris-jaunes.

— Je sais. Mais je voudrais que tu n'aies pas à t'en servir autant.

— Pourquoi ? demande Dita, les sourcils froncés.

Ce n'est pas du tout le moment d'avoir cette conversation. Leila devrait déjà être sur le sentier de la falaise. Qui sait pendant ce temps ce que Lorraine fait à Arthur et à tous ces gosses ? Le dernier assaut sur la grouille a eu lieu il y a bien trop longtemps, et Leila est terrifiée à l'idée de ce qu'elle va trouver quand elle les rejoindra.

Comment faire comprendre à Dita que sa magie est néfaste et délétère, qu'à force de l'utiliser elle devient à vue d'œil étrangère à elle-même ?

— Pourquoi est-ce que tu veux m'empêcher de pratiquer ma magie ? insiste la gamine.

— Je voudrais t'épargner son prix. Je voudrais que tu aies le temps de grandir. Ta magie... a des effets secondaires qui m'inquiètent un peu.

Dita pince les lèvres.

— Tu n'apprécies pas mon talent. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? C'est ma magie. Elle fait partie de moi. Si tu ne veux plus de moi, laisse-moi tranquille.

— Mais non ! proteste Leila. Je ne t'aime pas moins à cause de ta magie.

D'une moue incrédule, la petite la met au défi de persister dans ce mensonge.

— Dita, je t'en supplie. J'essaye juste de te protéger contre certains aspects néfastes de ta magie que tu pourrais peut-être limiter. Je veux t'éviter des problèmes irréversibles. Je ne veux pas que tu grandisses comme ça, dans ce monde-là, conclut-elle en désignant tout ce chaos autour d'elles.

— Tu n'aimes pas ce monde ? Eh bien, tu n'as qu'à le faire changer.

— Il est déjà... Écoute, Dita, si tu restes ici avec le grimoire, je te promets que je ramènerai Olympe saine et sauve.

La petite finit par céder.

— D'accord, accepte-t-elle en serrant *Harmonie* dans ses bras. Mais tu m'aides vraiment à la convaincre, cette fois. Et tu ne critiques plus ma magie.

— Juré, dit Leila.

Elles scellent leur pacte hâtif d'une poignée de main.

— Alors, dépêche-toi d'aller faire ton travail de grande et laisse-moi faire mon travail de petite fille, conclut Dita d'un air sombre.



Une brume froide et humide s'enroule en fines nappes autour de la moindre aspérité. Sur la mer, quelques rayons de soleil percent les nuages, créant à la surface un jeu de lumière éblouissant qui évoque l'intérieur d'une huître ou d'un cyclone.

Leila file sur la falaise. Impossible à cet endroit de couper à travers la végétation incroyablement dense. Elle a donc suivi le petit sentier comme les autres, bien qu'elle ne tienne pas particulièrement à croiser à nouveau les habitants armés de fourches et de pensées haineuses. Elle se demande si Lorraine a prévu un comité d'accueil au cas où on la dérangerait. Elle imagine la sorcière repue, gorgée de charge, avec tout ce qu'elle a absorbé tout à l'heure. L'infirmière prodige pourrait probablement les faire tous mourir de sérénité, ou un truc du genre. D'ailleurs, si les Sophie se déchaînent, c'est sans nul doute qu'elle l'a bien voulu.

Leila se prend les pieds dans une racine, fait un vol plané, atterrit sur les genoux et les paumes de mains, s'écorche, se relève en titubant.

Une vie pour chacun des âges du deuil, pense-t-elle en boucle dans sa course. La charge d'un couple de sourciers nouvellement formé et que l'on brise par la mort. Lorraine est partie pour faire des victimes. Leila prie pour qu'elle ne s'en soit pas déjà prise à Arthur.

Elle débouche soudain au flanc de la vieille chapelle, avec ses pierres couvertes de lichens entre lesquelles poussent de si jolies fleurs roses. On les verrait mieux si le soleil apparaissait comme tout à l'heure, mais pour l'instant, le temps maussade oblitère les détails, ne laisse voir que les lignes pures et les forces basiques de la composition : la pierre massive, l'arête de la falaise qui découpe le sol derrière les cèdres immobiles, la lourde sérénité de la mer. Pas un bruit à part celui des vagues, pas une odeur hormis le parfum de l'océan.

Leila aperçoit les villageois qui sortent de l'église. Elle s'enfonce dans les arbustes pour contourner le bâtiment et accéder au petit cimetière.

Trop tard. Ils l'ont vue.

— Là-bas ! La sorcière s'est échappée !

Merde. Leila coupe à travers des broussailles qui sont trop denses pour y courir. Sophie s'est élancée à sa suite. Leila accélère, le cœur battant, insensible aux ronces qui lui déchirent les vêtements et la peau. Un éclair rouge file à travers les feuilles, et elle percute de plein fouet un homme de haute taille. Elle rebondit et en tombe carrément sur les fesses.

— Chemise-rouge ?

Ce n'est pas possible, elle l'a balancé dans un étang ce matin, son cadavre était déjà froid ! Et pourtant, pas de doute, c'est bien lui, avec cette chemise de bûcheron qui sent la vase, ce look d'Américain bien élevé, cette lueur dans ses yeux d'une couleur si particulière.

Juste au moment où Sophie les rejoint, tout aussi griffée et hors d'haleine, Chemise-rouge envoie Leila valser d'un revers de main dans un bouquet de fougères. Elle se redresse, sonnée, et veut se remettre debout. Mais elle a la tête qui tourne, sa vision se trouble et tout se mélange. Quand les choses se stabilisent autour d'elle, elle se frotte le front en gémissant, regarde à droite, à gauche. La voilà nez à nez avec Sophie. Elle pousse un cri d'effroi, mais la femme de Jérémie, les yeux vides, ne réagit pas. Puis une secousse brutale – le corps de Sophie glisse sur les ronces. Chemise-rouge l'a tirée par les pieds d'un coup sec.

Leila s'assied en panique, porte par réflexe ses mains à sa gorge, avant de se rappeler qu'elle n'a plus ni amulette, ni grouille, ni d'ailleurs aucune sorte de magie susceptible de marcher sur ce type.

Leurs regards se croisent, et elle s'immobilise.

— Sophie... Tu l'as... commence-t-elle, désorientée, un peu bêtement.

— Yep.

— Mais tu étais...

— Ouais, dit-il, j'étais, mais je ne suis plus. Est-ce que je vais te tuer ? Non, pas tout de suite. Si ta question concerne la dent que j'ai contre toi depuis ce matin... je te le confirme : le jour où je te tuerai, ça me fera plaisir.

Leila le dévisage, pétrifiée. Ce type a ressuscité ? C'est tout simplement impossible.

— Comment tu as fait ? demande-t-elle. Tu as utilisé *Harmonie* ?

Les yeux de l'homme se plissent, suspicieux, entre ses cils sombres incroyablement longs.

— Tu as trouvé *Harmonie* ? veut-il savoir. Tu es trop bavarde.

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu veux ? Où as-tu entendu parler d'*Harmonie* ? Tu n'es pas un chasseur ordinaire.

Le type sourit. Il a un joli sourire, pour un monstre.

— Tu peux m'appeler Conan, dit-il.

Quelque chose dans l'esprit de Leila refuse de reconnecter les fils. C'est trop énorme. Elle a transporté ce type dans le coffre de sa voiture, et il était 100 % mort. Elle n'arrive pas à revenir de cette constatation.

Il se détourne d'elle pour charger Sophie sur ses épaules.

— File, dit-il. J'ai pas mal de travail, tu es dans mes pattes.

Bien que sonnée, Leila ne se fait pas prier. En deux minutes elle

sort de cette jungle, repère et contourne la chapelle sans croiser personne, puis atteint enfin le minuscule cimetière où elle a surpris Lorraine sur la tombe de sa fille. Elle tombe en arrêt devant la scène qu'elle découvre là.

Près de la grosse pierre qui marque le dernier repos d'Isabella, Arthur et Lorraine se tiennent par la main. Leila sent une nouvelle bouffée d'émotions la ravager, comme si elle était à nouveau face aux flammes, à subir le terrible caprice d'*Harmonie* et son impossible cocktail d'humeurs : inquiétude terrifiée pour Arthur, rage impuissante à l'égard de Lorraine qui se sert de lui, découragement, jalousie.

— Isabella, dit l'infirmière, tu peux revenir maintenant. C'est *Harmonie* qui te l'ordonne.

Sa voix douce se fraye un chemin entre les tombes, parcourt le sommet de la falaise comme un vent glacial qui étreint Leila et la paralyse.

Où est le reste de la maisonnée ? Dissimulée par l'angle d'un mur, Leila laisse son regard glisser sur le cimetière. Elle repère soudain Enzo, debout à l'extrême bord de la falaise. Puis elle les voit, Lise, Annabelle, Olympe, et bon sang, même le petit Alex. Disposés de loin en loin, ils se tiennent face au vide, immobiles comme des vigies de pierre.

— Arthur !

Alertée par le cri de Leila, Lorraine tourne la tête vers elle, et quelque chose se met en mouvement.

Arthur semble se réveiller. Il appelle :

— Enzo !

Il fait un pas dans sa direction, mais Lorraine le retient par la main, et il ne lutte pas aussi fort qu'il le devrait. Elle a levé le voile, juste un coin, de quoi le laisser apercevoir Enzo, l'adolescent gentil et serviable qui a perdu tous ses proches, qui vient de se faire abandonner par la jolie Olympe, et qui maintenant s'ébroue, et considère le néant bien en face.

Leila change de trajectoire en pleine course, mais c'est trop tard. Elle est presque arrivée à la hauteur d'Enzo quand il saute.

Il fait un pas vers le vide et l'instant d'après, il n'est plus là.

Enzo s'est jeté du haut de la falaise. C'est inconcevable, et malgré tout il l'a fait. Une déflagration silencieuse touche Leila en plein plexus. Elle pense : personne ne connaîtra jamais ce gosse. Lorraine lui a tout pris, plus que la vie.

Arrivée au bord, elle se penche avec précaution. Ici l'arête de la falaise est découpée, incrustée de rochers. Elle surplombe une crique de galets au fond de laquelle se hérissent des pierres dressées aux contours déchiquetés. Le corps de l'adolescent est visible en bas, immobile, désarticulé.

Un silence de plomb règne dans le cimetière, et ce n'est pas un silence consterné ou choqué. C'est un vide de sens. Les autres n'ont pas réagi, Arthur lui-même a l'air perplexe, comme si son cerveau n'enregistrait pas vraiment ce qu'il a pourtant bien vu.

Ce que Leila a vu, c'est le crime parfait. Non seulement Lorraine n'avoue jamais rien, mais en plus, à aucun moment elle ne se salit les mains. Ses victimes, elle ne les touche même pas. Elle les prend fragiles, la coquille fendue et au bord de la rupture. Elle les emballe dans une triple couche de douceur, elle les habitue gentiment à une vie où ils ne souffrent plus du tout. Puis d'un coup sec, elle tire sur la couverture.

Avec un sourire paisible, l'infirmière caresse distraitemment sa médaille de baptême ; son expression sereine et bienveillante est en totale contradiction avec ce contexte macabre. Chef d'orchestre de ce moment horrible, elle est concentrée sur sa symphonie.

— Olympe, ma colombe ! roucoule-t-elle d'une voix calme, qui porte loin entre les tombes. Réveille-toi !

Olympe frémit. Leila se remet à courir. La jeune fille est peut-être à cinquante mètres. Elle se secoue de sa torpeur, regarde autour d'elle, étonnée, ses cheveux roux ondulent dans le vent. Si elle comprend le geste d'Enzo, elle va avoir un choc. La mise en scène de Lorraine ne pouvait pas être plus efficace : c'est là qu'on a retrouvé la mère de l'adolescente au printemps.

— Olympe ! crie Leila, qui craint d'arriver trop tard à nouveau. Regarde-moi !

Où sont passés les gens du village ? Ont-ils renoncé à leur ronde, à leur battue ? Ont-ils trouvé Cassandra et Dita ? Ou bien sont-ils tombés sur Chemise-rouge ? Un cri angoissé retentit. Olympe a baissé les yeux.

— Enzo !

— Ne regarde pas ! avertit Leila.

Mais sa voix ne porte guère dans l'atmosphère humide, on n'entend que les douces paroles de Lorraine qui a décidé de pousser l'adolescente dans le dos.

— Olympe, ma pauvre chérie, il suffit que tu t'attaches à quelqu'un pour que l'existence lui devienne insupportable. C'est peut-être parce que tu es maudite ? La morveuse t'a raconté tout ce qu'elle a fait pour t'avoir ?

Comme un enfant qui creuse des douves d'un château de sable assiégé par la marée, Lorraine fait le vide autour de l'adolescente, sans jamais se départir de son sourire bienveillant. Arthur fronce les sourcils, visiblement toujours privé de la faculté d'additionner deux et deux, et cela achève de mettre Leila dans une colère noire.

Enfin arrivée près d'Olympe, Leila la retient, mais l'ado résiste. Elle a du tonus, la dépasse d'une bonne tête, et se débat avec une énergie désespérée. Aucun des autres ne lève le petit doigt pour les aider. Au moment où Leila se demande si elle va elle aussi prendre son envol, la voix de Dita retentit dans le cimetière.

— Olympe, attends !

La fillette vient de franchir le coin de la vieille chapelle et se précipite vers Olympe.

— Reste avec nous !

Mais Olympe n'écoute pas, elle profite de la surprise de Leila, elle recule d'un pas, comme pour prendre son élan. Dita aussitôt prononce un mot. Une charge massive balaye le cimetière d'une caresse griffue, archaïque. Olympe immédiatement replie ses longues jambes sous elle et s'assied en tailleur au bord du vide.

Leila a presque envie de s'effondrer à côté d'elle, mais déjà Lorraine se tourne et appelle Lise d'une voix chantante.

— Lisou !

La fille adoptive de Lorraine se tient au moins à cent mètres de là. Leila bondit.

— Dita ! Aide-moi !

— Je m'en occupe, ne t'inquiète pas, dit la gamine.

Un autre mot rugueux se déploie. Quel désastre ! Tout s'écroule à la manière d'un jeu de dominos. Et Dita pratique de plus en plus, une magie qui n'est pas de son âge. Terrifiants par leur envergure et leur vitesse, ses mots n'ont vraiment plus rien de petit. Et que fiche donc Cassandra ? Encore en train de voler un grimoire au lieu de veiller sur

sa fille ?

Leila évalue les forces qui lui restent. Physiquement elle est loin du top, et elle n'a plus un gramme de grouille. Mais en face d'elle, Lorraine ne dispose pas non plus de la moindre magie offensive. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien lui faire concrètement, à part lui soigner ses verrues plantaires ? Et Leila peut compter sur un autre gros avantage. Contrairement à Lorraine, elle a déjà les mains sales.

— Lorraine, hèle-t-elle en mettant le cap sur l'infirmière. Fiche-leur la paix. Et laisse partir Arthur.

Au moins, Lorraine commence à avoir l'air presque contrarié. L'insupportable fossette n'est plus visible sur sa joue rose.

— Je ne te conseille pas de m'obliger à le lâcher. Où te figures-tu qu'il ira ? Tout droit devant lui dans le vide.

— Je me demande de plus en plus ce qui peut bien souder votre couple, raille Leila en arrivant à la hauteur de l'infirmière.

— Il n'y a pas que la romance sur terre, et tu le sais très bien.

Venant de Lorraine, ça fait un peu mal aux oreilles. Leila est au courant, elle aurait dû l'accepter depuis longtemps : dans leur monde, il ne faut pas trop rêver de sentiments purs et d'affections sincères. La magie finit toujours par s'en mêler et par tout corrompre. Mais elle a de plus en plus envie de frapper cette réalité en pleine face et de lui faire avaler ses dents.

Un peu comme à Lorraine. L'infirmière est plus grande et plus lourde, et avec la vie si saine qu'elle mène et tout le bon air qu'elle respire, elle aurait très certainement le dessus dans un combat loyal. Mais qui a parlé d'un combat loyal ? Avec son sourire le plus faux, Leila se hisse sur la pointe des pieds, et administre à l'autre sorcière un de ces bons coups de boule dont elle a le secret. Lorraine pousse un cri de douleur et se prend le visage à deux mains. Lorsqu'elle titube, une vague d'énergie s'échappe, mélange hétérogène de scories nauséabondes. Leila détecte dans ce nuage radioactif une bonne dose de grouille qu'elle tente de s'approprier. Mais elle la trouve impropre à la consommation. Lorraine a tout accaparé, tout dénaturé.

La sorcière-infirmière a dû perdre un peu de son contrôle sur la situation, car Arthur lui aussi se secoue, oscille à la manière d'un boxeur groggy. Il semble étonné de voir Leila à côté de lui.

— Arthur ! supplie celle-ci, ne te laisse pas faire. On avait deviné juste. Lorraine vous a tous envoûtés.

Il fronce les sourcils, désorienté.

— Tu as vu Enzo ? J'ai fait un cauchemar terrible.

Leila se mord la lèvre. Il ne doit pas savoir ce qui est arrivé à Enzo, pas tant qu'il est lui-même en équilibre instable et que Lorraine le tient sous son emprise. D'autant qu'il la couvre involontairement depuis des mois. Il va sûrement penser qu'il est

responsable, qu'il aurait pu empêcher tout ça, quand ce n'est pas le cas.

— Lorraine veut vous pousser au désespoir, insiste Leila en lui prenant les mains pour l'obliger à la regarder, à oublier la falaise. Mais il ne faut pas la laisser faire, tu comprends ?

— Leila, explique-moi ce qui se passe, s'il te plaît.

Un cri de Lorraine les interrompt.

— Arthur ! Enzo s'est jeté de la falaise. Mon petit gars ! Mon bébé surfeur tout doré !

En matière de larmes de crocodile, Lorraine touche carrément sa bille. Le visage en sang, les yeux écarquillés, elle est parfaite en mère tragique et exaltée.

Arthur fait quelques pas vers la mer, sonné.

— Non, non, ce n'est pas possible !

Il a dit si clairement qu'il n'en pouvait plus de voir les gens se foutre en l'air sous ses yeux.

— Arthur, ce n'est pas de ta faute, O.K. ? C'est Lorraine. N'écoute pas ce qu'elle dit.

Mais l'attention d'Arthur est ailleurs. Les yeux dans le vague, il semble assailli par tous ses fantômes. Leila pense à tous ceux qu'il a suivis, ceux qui sont passés sous un métro, ceux qui ont laissé le moteur tourner dans leur garage, ceux qui ont pris une pilule de trop, ceux qui ont décidé de se balancer au bout d'une corde. Cette fois c'est sûr, il va céder à l'appel du vide. Leila s'agrippe à lui. Elle ne va pas le lâcher. S'il saute, elle sautera avec lui.

Mais lorsque sa paume entre en contact avec l'avant-bras nu d'Arthur, elle reçoit une nouvelle décharge de... ce n'est pas de la grouille, c'est autre chose. Un électrochoc de ce qu'il lui a montré plus tôt sur la falaise, et comme un écho de ce qu'*Harmonie* a déchaîné tout à l'heure. Plus on cherche à la noyer dans ce nouveau carburant, plus elle le goûte, plus il lui semble en discerner les... couleurs. Mais c'est trop à la fois, ça la dépasse. Arthur la repousse et elle roule dans l'herbe, assommée.

Aussitôt elle s'appuie sur ses avant-bras pour se remettre debout. Elle est si lasse. Quand les pieds de Lorraine se plantent devant elle dans leurs bottes en caoutchouc, elle anticipe à peine le coup, et s'écroule à nouveau sur le sol spongieux, paralysée.

— Tiens-toi tranquille, Leila. Ce n'est pas encore à toi.

Lorraine s'éloigne. Elle tient quelque chose à la main... une arme. Un taser. Évidemment. Indirect, sournois, ça lui va comme un gant. C'est la première fois de sa vie que Leila reçoit un choc électrique, elle qui a foudroyé tant de personnes.

— De toute façon, commente Lorraine, tu ne peux plus rien pour lui. Quand je me retire, je suis comme la vague. Ils ne reviennent

jamais à leur état normal. Tout s'érode, et il ne reste rien.

Où est Arthur ? Déjà au bord du précipice ? L'angoisse de Leila flambe, la charge explose, et Lorraine boit tout cela comme du petit-lait. Elle s'enfle et s'enfle, et son sort est en passe d'acquérir une vie propre. Est-ce une illusion ? Il semble à Leila que la tombe d'Isabella a tremblé.

Il faudrait priver Lorraine de sa médaille, empêcher Arthur de sauter. Combien de temps est-il censé durer, le pouvoir paralysant de cette cochonnerie ?

— Tous ces gens auraient dû mourir depuis longtemps, se justifie l'infirmière. Même toi, Leila. La magie noire, sérieusement. C'est un truc du passé, ça ne devrait plus exister. Tu comprends, je ne fais que recombinaison des timings d'une façon qui m'arrange, rien de plus, vraiment. J'exploite des tropismes naturels et irréversibles. Tout le monde n'est pas taillé pour la survie.

Elle prétend respecter les tropismes naturels, mais se prépare à fouler aux pieds le plus grand des tabous, pense Leila en surveillant la tombe du coin de l'œil. Et dans tous les cas elle se trompe. Arthur est paré pour la survie. Leila est *définitivement* taillée pour la survie. Ils sont faits pour se battre.

Elle lutte, elle mobilise la charge électrique comme si c'était de la grouille. Des années qu'elle vit avec une armada d'insectes crépitants et toxiques juste là, sous sa peau : elle ne va pas se laisser impressionner maintenant, pas par une prosaïque bande d'électrons. Furieuse, elle bouscule les neurones brusqués par l'impulsion, comme on tape sur un vieux poste de télévision. Elle cogne et jure, et tout repart. Elle plie sous elle ses avant-bras fatigués et se redresse péniblement.

— Lorraine, supplie-t-elle en se hissant à genoux, arrête ça tout de suite ! Je sais que tu éprouves de la tristesse et que ta fille te manque, mais réfléchis. Il y a des choses contre lesquelles on ne peut pas lutter.

— C'est exactement mon avis, répond Lorraine d'une voix douce. Laisse-toi faire, Leila. Ça ne fera pas mal, promis.

Elle porte la main à sa médaille. La grouille les submerge et les encercle comme une marée désordonnée.

Leila a encore le nez sur la pierre tombale quand une petite main en émerge. C'est si soudain, si impossible, qu'elle en retombe les quatre fers en l'air, les yeux noyés de larmes. La tombe s'est fendue et disloquée sans qu'elle s'en rende compte, et une main d'enfant, une main pâle aux ongles terreux, écarte pierres et humus, cloportes et mille-pattes, à tâtons vers la surface. Lorraine se précipite, mais elle semble elle aussi frappée de stupeur, trop impressionnée pour toucher le prodige. Elle se met à sangloter quand apparaît une tête d'enfant

livide, aux cheveux bruns emmêlés et aux traits tirés.

— Maman ?

— Isabella !

Leila fixe, subjuguée, les minuscules épaules desséchées, maculées de terre, qui se gorgent de vie et de matière sous ses yeux. Elle ne saurait dire si elle est témoin d'un miracle ou d'une abomination. Cependant, elle peut comprendre. Vraiment. Cela aurait pu arriver à n'importe qui. La magie blanche, la magie noire, qui sommes-nous pour décider et pour juger ?

Mais bien sûr, Leila elle aussi a un clan à protéger, et pendant que Lorraine est toute à son horrible résurrection, elle cherche Arthur des yeux. Olympe a quitté le bord de la falaise et s'est assise sous un arbre à bonne distance de l'action qu'elle suit d'un air détaché. Lise est en train de la rejoindre d'un pas robotique. Dita s'approche d'Annabelle.

Et Arthur marque la pause à deux pas du précipice.

— Arthur !

Le cœur de Leila va plus vite que ses jambes et elle manque de s'étaler à nouveau, mais Arthur l'a entendue. Il se retourne.

— Ne fais pas ça, presse-t-elle.

Elle arrive à sa hauteur, saisit sa main, s'attend à une nouvelle décharge qui ne vient pas.

— Reste avec moi, dit-elle. J'ai compris un truc. Ce que tu vois, les auras, les potentiels, les destins, ce n'est pas une malédiction. C'est une occasion unique à saisir. Je crois que tu peux changer la vie des autres en leur touchant le violet ou le gris ou le paisible.

Elle l'embrasse, mais il ne répond pas ; elle a l'impression d'enlacer un mannequin froid et sans vie.

— Laisse-moi tranquille, Leila, exige-t-il d'un ton las, le visage fermé.

Quant à Lorraine, elle est tombée à genoux près de la tombe d'Isabella et contemple en pleurant son enfant qui s'extirpe du tombeau. Leila, fascinée, a elle aussi du mal à détourner son attention de ce spectacle. Mais soudain la gamine gémit de douleur et immédiatement, le regard de Lorraine se tourne vers eux. Elle va avoir besoin d'énergie pour achever son œuvre. Elle va avoir besoin de son dernier ingrédient. La charge d'un couple de sourciers que l'on brise par la mort.

Cette fois, Lorraine attaque directement Leila. Le présent, le cimetière, Arthur, tout disparaît autour d'elle. Le tumulte de la mer se tait, comme absorbé. Leila reste seule, face à un grand lac d'eau calme et grise, une nappe d'argent qui réverbère un jour diffus sous un ciel incolore.

— Viens nager, Leila, appelle la voix de Lorraine.

Leila se retourne, regarde autour d'elle. Nulle part elle n'aperçoit l'infirmière qui l'apostrophe.

— Bof, finit-elle par décliner. L'eau a l'air un peu froide, et ne te vexe pas, mais elle pue. Où est Arthur ?

— Ne t'inquiète pas pour Arthur pour l'instant, dit Lorraine. Je le garde au chaud. Mais il faut qu'on cause.

Leila avise un sentier qui fait le tour du lac et se met à marcher, laissant la berge sur sa gauche. De l'autre côté du sentier s'ouvre un à-pic vertigineux.

— Cette eau, assure Lorraine, c'est une caresse. Tu oublieras tout. La magie qui ne veut plus de toi.

— Mais je m'en fiche, argumente Leila. Je ne me résume pas à ma magie.

— Je pense que si, dit Lorraine.

Le chemin est devenu tortueux, sur cette piste bizarre qui serpente entre le lac et un précipice, il n'y a pas tellement de place, mais cela suffit encore à Leila pour avancer.

— Tu ne sais pas ce que te répondra Arthur, fait remarquer Lorraine. Peut-être que lui non plus ne voudra pas de toi.

Leila hausse les épaules, continue bille en tête.

— Je ne sais pas. Il n'a pas eu le temps de répondre. Il m'a déjà virée une fois et j'ai survécu.

— Mais ce n'était pas bien glorieux, juge la voix de Lorraine. Quand tu as débarqué ici, tu étais vraiment en piteux état.

— Ah oui ? Merci, tata Lorraine, d'avoir tout fait pour me requinquer ? De m'avoir fêté mon anniversaire ? De m'avoir piqué mon mec, puis de me l'avoir à nouveau jeté dans les bras, juste pour avoir un peu de combustible ? Je crois que je vais me passer de ta vision de la santé, Lorraine. Je préfère ma version de la vie.

— Le problème, dit Lorraine, c'est que ta version de la vie est trop dure pour Arthur. Il ne pourra pas te suivre.

— Je pense que tu le sous-estimes.

— Si tu l'avais vu quand il est arrivé, Leila. Il était détruit. Même moi, je n'étais pas sûre de pouvoir le récupérer. Il se détestait. Il voulait mourir. Et la violence ! Tu n'as pas idée. Tu l'as vu l'autre jour rentrer d'une de ses expéditions, mais ce n'est rien à côté de ce qu'il a traversé. Tous les soirs, il fallait aller le chercher dans le caniveau, ou au poste, ou ici même sur les rochers. Je n'ai jamais tant bossé pour sauver quelqu'un. Et tout ça à cause de toi et de ta magie. Le jour où tu as refait surface, il a failli s'effondrer à nouveau, et j'ai dû encore intensifier mon aide.

— Arrête de jouer avec lui, gronde Leila.

— Mais ce n'est pas un jeu, rétorque Lorraine de sa voix d'infirmière, compétente, pleine d'empathie. Depuis que tu es là, tu

n'as pas vu une seule fois le véritable Arthur, sans mes béquilles, mes soutiens et mon amour. Sans moi, je ne pense pas qu'il tiendrait encore debout. Il a besoin de moi, Leila. Il est temps pour toi de céder la place.

— Cesse de traiter Arthur comme un pantin. Laisse-le partir.

— Je veux bien, mais considère cette question : que lui veux-tu, toi ? J'ai feuilleté ton grimoire, *Convoitise*. Un livre hideux, pour une pratique stérile. Il te ressemble : il ne mène nulle part. Et Satie a parlé. "Refermer le cercle", sérieusement, Leila ? Tu n'as pas le droit d'entraîner Arthur là-dedans. Ce n'est pas moi qui joue avec sa vie, c'est toi. Il est temps que tu en prennes conscience, et que tu laisses tomber. Il peut encore t'oublier, Leila, il a encore une vie devant lui. Si tu t'inclines, il peut être heureux avec moi. Je sais qu'il fera un excellent père.

— Et bien sûr, raille Leila, son avis sur la question est complètement optionnel.

— Oh, comme tu veux, s'emporte Lorraine. Puisque tu insistes tant, je le libère complètement. Et je te propose un marché. Je te le rends à son état brut, pour que tu puisses bien te rendre compte de l'étendue du problème. Et je le reprendrai sous mon aile si tu le demandes gentiment. J'aurai besoin que tu te sacrifies. Tu n'auras qu'à sauter, et je m'occuperai d'Arthur. C'est promis. Songes-y, c'est un bon deal. Tu seras utile à quelque chose, pour la première fois de ta vie peut-être. Tu sauveras ma fille et tu sauveras Arthur.

L'étrange vision se dissout brusquement, et Leila revient à la réalité du cimetière. Le souffle court, elle est en proie à un violent vertige, et son crâne résonne encore des paroles de Lorraine.

Elle aurait dû anticiper. Bien sûr : on peut briser un couple sans tuer deux personnes. Le plan de Lorraine consistait juste à la supprimer elle, Leila, et à garder Arthur à son côté. Ça n'a pas vraiment changé. Lorraine lui a juste demandé de choisir. C'est elle ou lui.

Tout près de Leila, Arthur a baissé les yeux vers les rochers. Cette fois c'est sûr, il a vu Enzo ; ses lèvres se pincement en une grimace fataliste. Il fait un pas vers le bord, pensif, et elle lui touche doucement le bras pour lui rappeler sa présence.

— Je suis là, dit-elle.

Il lui prend la main distraitement, sans se laisser détourner de sa fascination pour le vide.

— Lorraine a sous-entendu que je verrais le vrai Arthur maintenant. Tu as réellement envie d'en finir ?

Il se passe la main sur la figure, totalement ailleurs.

— J'ai dit que je ne voulais plus jamais vivre ça, se murmure-t-il à lui-même.

Bon sang. Il faut qu'elle réussisse à attirer son attention.

— Tu ne vas pas te laisser berner par cette mise en scène ? attaque-t-elle.

Voilà qui lui vaut un coup d'œil choqué.

— Quoi ? Mais de quoi tu parles ?

— Lorraine. C'est elle qui l'a poussé. La mort d'Enzo est tragique, mais c'est aussi une manipulation, Arthur. Elle te connaît, elle sait comme moi à quel point tu es têtu. Elle sait quelle règle absurde tu t'es fixé. "Si j'en vois encore un qui se supprime sous mes yeux sans que je puisse rien faire, je le suivrai." Et elle en joue.

— Tu t'entends parler, là, Leila ?

Bien. Au moins, pendant qu'il est fâché contre elle, il ne pense pas à mettre fin à ses jours. Elle explique :

— Lorraine me demande de sauter à ta place pour que toi, tu puisses retourner dans son giron. Tu penses que ça peut marcher ? C'est ça que tu voudrais ?

— Quoi ? J'ai du mal à te suivre.

— Ce n'est pas grave. J'ai une chose à te dire. C'est important. Je peux avoir ton attention ?

Il hoche la tête, et elle sait qu'il fera un effort.

— J'ai l'impression que par ma faute, tu passes de l'emprise d'une dingue à celle d'une autre, soupire-t-elle. Et je n'ai aucune intention de m'ajouter à cette liste, tu comprends ? Je veux que tu sois libre, vivant, et heureux. Je n'ai rien d'évident à te proposer. Juste recommencer à zéro, suivre la piste louche de ton talent. Tu as dit tout à l'heure que ça t'intéressait, cet après-midi, tu t'en souviens ?

Il fronce les sourcils.

— Je... je ne sais pas.

— Je ferai tout le chemin avec toi si tu veux, promet Leila. Regarde en face qui tu es. Je pense que tu seras heureusement surpris.

Il l'interrompt avec un sourire sarcastique qui ne lui va pas du tout.

— Je ne vois pas pourquoi je me donnerais ce mal, Leila. Se regarder bien en face ? Dans ton monde, on dirait que personne ne prend la peine de le faire.

— Mais si. Moi, je vais le faire. Je suis une sorcière de magie noire. Je côtoie les pires grimoires. Je sais distribuer la mort. Mais ça ne suffit pas à me définir. Je fais des bêtises, mais je n'ai pas l'intention de rejoindre le côté obscur pour autant. Et je ne suis plus si sûre qu'il faille supprimer toute forme de magie noire. J'en ai marre qu'on essaye de me faire croire que je ne vauds rien. Ce n'est pas vrai. Toi, tu me vois, n'est-ce pas ?

Cette fois il ne l'ignore plus, elle a le sentiment qu'il la considère vraiment, qu'il tente, d'aussi loin qu'il soit parti, de suivre

son raisonnement tortueux.

— Je te vois, dit-il. Je te vois très bien. En six cents millions de couleurs. Tu es encore plus chamarrée que tout à l'heure.

— Six cents millions, ça fait beaucoup.

— Ce n'est pas pour n'importe qui... admet-il.

Quand il lui sourit, elle en est certaine : ce moment terrible, ils peuvent en sortir. Elle prend le visage d'Arthur entre ses mains.

— Arthur, ce que tu as fait, ça a transformé la grouille. Il n'y a plus de grouille, je n'ai plus de charge. Je ne sais pas comment, mais tu as fait muter ma magie.

— Sérieusement ?

Elle hoche la tête.

— Des années coincée avec la grouille, et toi, tu arrives, et tu fiches tout ça par terre. As-tu seulement idée de ce que ça veut dire ? C'est comme sortir de prison. Et c'est toi qui m'as libérée. Tu réalises un peu ? C'est du jamais vu, Arthur. Et maintenant, je ne sais pas où je vais, mais je vais assumer ce que la magie m'apporte et voir où ça me mène. J'ai l'intuition que ça va quelque part, que c'est une carte. Carte des enfers, du trésor, de la perte ? Aucune idée. Mais si tu es partant, je t'invite. Tu es un miracle dans ma vie, tu saisis ? Alors, si tu refuses de "refermer le cercle" et tout le tralala, je ne t'en voudrai pas. Ça ne change rien à tout ce que tu m'apportes. Mais ne te fous pas en l'air tout de suite, s'il te plaît. Tu es trop précieux. Je t'aime.

Elle recule d'un mètre, puis deux, sans le quitter des yeux.

— Je serai toujours là pour toi, lance-t-elle à distance. Mais je ne ferai rien de plus pour te persuader. Pas de sang, pas de formule magique sous la lune, O.K. ? Tu m'as demandé de te faire confiance. Je te fais confiance.

S'il esquisse un seul pas en direction du vide, elle ne sait pas ce qu'elle fera. Elle supporterait qu'il choisisse Lorraine. Elle voudrait s'en convaincre, en tout cas.

Le cœur battant, Leila se force à rester immobile, quand tout son corps la supplie de se rapprocher d'Arthur. La tentation est forte aussi de prendre les devants, de céder à Lorraine, pour qu'il n'ait jamais, lui, à affronter le néant ; mais c'est son droit et elle ne veut pas le lui enlever. La poitrine d'Arthur se soulève rapidement. Une rafale de vent souffle et il oscille ; elle voit arriver le moment où il sera emporté par la bourrasque, mais non. Il jette un dernier regard au large, secoue la tête.

— C'est d'accord, dit-il enfin.

Le cœur de Leila s'arrête, et ne manifeste aucune velléité de repartir.

— Tu as raison, Leila. Je ne veux plus me voiler la face. Et je suis partant pour essayer de comprendre... tout ça. Si tu veux bien.

Refermer le cercle ou non, je n'en sais rien. Pour moi, c'est du chinois.

— On décidera ensemble quand on y sera, propose-t-elle.

— Ça me va.

— Deal.

Elle s'oblige toujours à rester clouée sur place, et c'est lui qui vient à elle et l'engloutit dans ses bras. Alors seulement son cœur repart et elle peut respirer à nouveau, s'enivrer de l'odeur d'Arthur qui lui monte immédiatement à la tête.

— Et pour le reste de ce que tu as dit... commence-t-il.

— Leila !

La voix angoissée de Dita crève leur bulle. Leila ouvre les yeux. La petite fille cornaque Alex vers davantage de sécurité, mais quelque chose ne va pas. Ils étaient partis pour rejoindre les autres là-bas, sous l'arbre. Ils viennent de s'arrêter. Alex fait mine de rebrousser chemin vers le bord de la falaise. Dita est sans doute fatiguée, et il est possible que Lorraine, pressée par le temps, ait décidé de mettre les bouchées doubles. La petite fille s'accroche au bras du garçon, mais il l'embarque avec elle vers le bord.

Leila attrape Arthur par la manche.

Ils n'ont aucun mal à intercepter les deux enfants. Leila serre Dita contre elle, croise son regard gris-jaune, à la recherche d'un dénominateur commun entre son amour de petite fille et sa résolution terrifiante de sorcière.

— Merci pour tout, ma jolie. Personne d'autre que toi n'aurait pu sauver tous ces enfants.

Le petit front se crispe.

— Olympe sera triste, pour Enzo.

— Alors, sourit Leila, il faudra que tu la consoles. Mais laisse-lui du temps pour avoir du chagrin, d'accord ? Elle en aura besoin aussi.

Dita hoche la tête.

— Et c'est promis, Dita, je n'essayerai plus de prendre tes décisions à ta place.

— Tu as changé, remarque la petite fille. Tu es encore plus belle qu'hier, et tu sens très bon. Il s'est passé un truc ? Tu me raconteras ?

— Si tu es sage, oui, acquiesce Leila. J'ai aussi des choses importantes à te dire.

Arthur, de son côté, console le petit garçon en lui parlant à l'oreille.

— Viens, Alex, n'écoute pas les sirènes. Je suis désolé. Le monde est à l'envers aujourd'hui. C'est difficile de s'y retrouver. Viens, mon petit père, je t'aime, viens.

Et tout à coup, sur la falaise, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, il ne reste plus un seul candidat au suicide.

La grouille se dégonfle d'un coup, c'est le même non-événement tragique qu'un soufflé qui se ratatine. Isabella geint doucement. Sa tête retombe sur sa poitrine, dans un mouvement qui évoque moins l'abandon inconscient d'une enfant endormie que le dernier soubresaut d'un pendu. Leila éprouve un sentiment de déjà-vu pénible tandis que le sort de réanimation lancé par Lorraine échoue, exactement comme l'autre jour avec ce chien écrasé.

Lorraine pousse un cri déchirant. Arthur s'immobilise.

— Tu la vois ? demande Leila dans un souffle.

Il fait la grimace.

— Oui. Elle est passée en couleurs.

Essentiellement du violet, suppose Leila, qui n'y distingue pas grand-chose, mais perçoit malgré la distance que la sérénité de Lorraine s'est fissurée. L'infirmière serre le corps sans vie de sa fille contre son cœur, couve en pleurant le petit cadavre à demi décomposé.

Arthur murmure quelque chose au sujet de la lumière de Lorraine qui s'enfuit vers la tombe. D'un geste il confie Alex à Leila, et il s'élance vers l'autre sorcière. Saisie d'une appréhension, Leila veut entraîner le jeune garçon à sa suite, mais il ne marche pas très vite. Et elle ne veut pas rompre le contact avec cet enfant traumatisé qui s'accroche à elle.

Concentrée sur le gamin, elle ne voit arriver Chemise-rouge qu'au tout dernier moment. Il surgit à quelques mètres devant eux, les mains aussi écarlates que sa chemise. Du sang. Leila s'arrête net et retient Alex d'un bras en travers de la taille. Chemise-rouge ne semble pas les avoir vus. Il leur tourne le dos et contemple comme eux le drame silencieux qui se joue sur la tombe. Arthur tente de consoler Lorraine qui s'est effondrée en larmes dans ses bras. Il tâte son dos, sa tête, à la recherche, suppose Leila, de quelque chose de lumineux.

Arthur échange un regard sombre avec Leila, lui adresse un sourire angoissé. Il ne trouve pas. Il n'y a rien de récupérable ? Puis tout à coup, alors qu'il lui caresse la tête, Lorraine pousse un profond soupir et tombe évanouie dans ses bras.

La magie d'Arthur a vibré, et Lorraine s'est écroulée. Chemise-rouge, qui s'était figé, se remet en mouvement vers la tombe d'Isabella.

— Attends ! crie Leila, qui se lance à sa poursuite sur des jambes soudain très lourdes.

Elle perd du terrain. Surtout quand une main la retient en se refermant sur son avant-bras. Elle se retourne à moitié pour dire à Alex de rejoindre ses frères et sœurs, mais ce n'est pas Alex. C'est Satie.

Comme un monstre de film d'horreur, bien qu'elle l'ait laissé pour mort et qu'il ait pris des coups toute la sainte journée, il tient encore debout. Son bras pend à son côté et il transpire à grosses gouttes, livide, un œil toujours fermé. Il a attaché les deux grimoires avec un bout de corde à linge qu'il a passé en travers de son épaule valide. Ce porte-document de fortune lui permet de retenir Leila derrière le rocher de sa main libre.

— Laisse-moi, se défend-elle. Arthur a besoin de moi.

Satie fait non de la tête.

— Les hommes de Duncan ne doivent pas te trouver.

— Mais Arthur...

L'esprit de Leila ralentit de manière radicale. Elle pense d'abord que Lorraine a finalement décidé de la prendre sous son aile, avant de se rappeler que Lorraine vient de perdre connaissance. Ou bien peut-être Satie s'amuse-t-il à l'hypnotiser sans lui demander son avis ? Elle ouvre la bouche pour râler, quand elle prend enfin conscience d'une sensation de brûlure dans son épaule. Tout son bras est déjà engourdi. Ses jambes ploient, et elle tombe à genoux aux pieds d'un genêt, à quelques centimètres des chaussures de Satie, les italiennes élégantes qui n'ont jamais eu leur place dans ce décor sauvage et désolé. Elle est prête à jurer que, si elle arrivait encore à mouvoir un bras pour tâter son deltoïde, elle y trouverait une seringue fichée dans le muscle.

Satie, toujours aussi expressif, ne fournit aucune indication quant au sort qu'il lui réserve. Leila cherche à appeler, mais aucun son ne quitte ses lèvres. Ici, ils sont dissimulés aux regards, seuls au monde.

C'est fini, pense-t-elle. Il a obtenu ce qu'il voulait, il a empoché *Convoitise* et *Harmonie*. Sa quête se termine ici. Il n'a plus besoin de moi. C'était prévu qu'il me trahisse, *Convoitise* l'avait spécifié, c'était écrit en toutes lettres. Avant de toucher le sol, elle sait déjà qu'elle ne se réveillera pas.

Une pluie fine comme une brume, qui mouille sans laver, a pris possession de la nuit. À l'oreille, tout a disparu, on ne discerne plus trace d'aucun tumulte ni drame. Leila a rêvé de sirènes et de voix, du bruit de la mer, puis du silence. Que fait-elle dans ces herbes humides et froides ? On aurait pu disposer plus soigneusement de son cadavre, mais il est vrai qu'elle ne traîne pas avec les bonnes personnes. Elle perd encore quelques instants dans une interrogation futile, à se demander si quelqu'un la pleurera, si Arthur viendra au cimetière méditer sur ses couleurs. Pas d'oraison funèbre à attendre de la capitale, c'est sûr. De la main elle cherche à son côté une plaie béante, elle sait exactement où.

Pas de blessure.

Elle entrouvre un œil, ramène sa main devant son visage. Pas de sang ? Difficile à dire dans la pénombre. Elle ne goûte que sa propre sueur, la terre salée et la pluie fade. Elle ne comprend pas.

Se redresser lui prend un moment. Elle supporte bien la plupart des drogues, mais le chasseur connaît son affaire. À peine à quatre pattes, elle doit soulager sa nausée dans un bouquet de digitales. Debout, enfin, elle repêche son téléphone dans la poche de son jean. Elle a reçu un SMS, de Satie :

Disparais.

Le cimetière est vide. Leila va jusqu'à la tombe d'Isabella. La pierre est fendue, mais le corps de la fillette ne s'y trouve plus. Quelqu'un a fixé tant bien que mal des bandes de plastique rouge : « scellés judiciaires, ne pas ouvrir ».

Leila rebrousse chemin vers la maison, sans croiser personne dans l'obscurité. Elle se cache au fond du jardin pour observer le bâtiment et ses occupants. Toutes les fenêtres sont éclairées. Des hommes en uniforme circulent d'une pièce à l'autre ; pas de Gaétan cependant. De près, des traces de fumée et de suie sont visibles sur le mur nord, là où est située la bibliothèque. Leila fait le tour en silence, en se sentant comme la petite fille aux allumettes. Elle tente de reconstituer

les heures qu'elle a perdues. Elle aperçoit les enfants : Lise, Annabelle, pâles et hébétées, enroulées dans des couvertures de laine, parlent à des policiers. Alex s'est endormi dans un canapé. Pas de Dita ni d'Olympe en revanche dans cette assemblée de survivants sonnés et hagards.

Leila essaye de joindre Arthur, mais l'appel résonne dans le vide et échoue sur la messagerie. Quand il est clair qu'il n'y a dans la maison que des civils sans magie, elle s'éloigne au fond du jardin, puis une fois dans les ténèbres, elle téléphone à Satie.

— Je peux savoir quelle mouche t'a piqué ? attaque-t-elle de but en blanc.

Pour être rigoureusement honnête, la question qui s'impose à son esprit serait plutôt : pourquoi est-ce que tu ne m'as pas achevée ? Mais elle ne sait plus trop à qui elle s'adresse quand elle lui parle, au familier ou à l'assassin.

— Désolé, dit-il sur un ton qui laisse entendre à quel point il se contrefiche des états d'âme de Leila. Je devais t'empêcher de faire une bêtise, et je ne pouvais pas t'extraire de là avec un seul bras valide. D'ailleurs, il valait mieux éviter. J'aurais été tenté.

Elle frissonne.

— Mais quelle bêtise voulais-tu que je fasse ? Arrêter Lorraine et sauver tous les autres ?

— Les hommes de Duncan étaient là.

Elle n'a donc pas tout rêvé.

— Chemise-rouge est toujours vivant, se rappelle-t-elle.

— Ils t'auraient embarquée aussi.

— Je n'en suis pas si sûre.

C'est une des autres grandes zones d'ombre de l'après-midi : que voulait exactement Chemise-rouge tout à l'heure ? Leila a du mal à s'expliquer ses actions contradictoires. Elle se sait en infraction. Elle a été surprise en flagrant délit d'alliance avec un chasseur fugitif et elle s'est rendue complice de meurtre. Et pourtant, son « garde du corps » a fait son travail. Il s'en est pris exclusivement à ses poursuivants – à Sophie – et l'a laissée, elle, libre d'aller à sa guise. Alors : les hommes de Duncan étaient-ils uniquement là pour protéger la « communauté magique » ? Pour couvrir ses agissements ?

— Où es-tu ? interroge Satie.

— Sur la falaise, là où tu m'as laissée, espèce de malade.

— File. Ne reste pas là.

— Pourquoi ? Ils ont dû foutre le camp, maintenant qu'ils ont embarqué Lorraine.

Elle serait étonnée que Chemise-bleue et Chemise-rouge traînent encore dans les parages.

— Leila...

— Et mes grimoires ? Tu comptes me les rendre quand ?

— Leila, ils n'ont pas embarqué Lorraine. Elle est à la morgue, dans un tiroir.

Leila marque le pas. Lorraine est morte ?

— Mais tu as dit qu'ils m'auraient embarquée *aussi*. Alors, avec qui sont-ils partis ?

Satie soupire.

— Avec Prof. Ils ont arrêté Prof.

Elle tombe assise sur un rocher.

— Et tu les as laissés emmener Arthur ?

Elle a haussé le ton d'un coup.

— Je n'aurais pas pu les en empêcher, se justifie le chasseur.

— Moi, j'aurais pu.

Il a un petit rire excédé.

— Si je ne t'avais pas sonnée, tu serais allée tenir tête aux hommes de Duncan et ça n'aurait rien donné de bon. Tu te serais retrouvée avec Arthur, dans un fourgon blindé en route pour Paris, avec des menottes aux poignets.

— Mais non. Et Arthur serait ici. Ou alors je serais avec lui, et au moins il ne serait pas tout seul avec ces types. Et de toute façon c'est absurde. Il n'a rien fait. Et de quel droit l'ont-ils appréhendé ? Il ne fait même pas partie de la "communauté magique".

— Il a tué Lorraine en utilisant la magie, devant témoins, reprend Satie sur ce ton faussement patient qu'il emploie pour *mecspliquer* les situations complexes.

— Mais non. Arthur n'a pas de magie, ment-elle.

— Il en a, et il me semble que tu es au courant. Il faut que tu regardes les choses en face : ce n'est plus un civil. Il est des nôtres, maintenant.

— Mais eux, comment peuvent-ils le savoir ?

— Les chasseurs ont des moyens, associés au collectif, de suivre l'activité magique. Dès qu'une personne est connectée au collectif par un envoûtement, nous la "voyons". Tu ne t'es jamais demandé comment on vous retrouvait à la trace ? Et Arthur t'est lié par un sort de *Convoitise*, lui aussi.

— C'est complètement fumeux ! Arthur n'est pas un chasseur !

— J'ai passé quelques coups de fil pour me renseigner. Duncan prétend que si. C'est imparable. Il n'aura qu'à inscrire lui-même Arthur dans ses fichiers, personne ne pourra prouver le contraire. D'après mes sources, il a déjà annoncé que des mesures disciplinaires seraient envisagées à son encontre.

— Tout ça n'est qu'un gros tissu de mensonges.

— Évidemment, s'énervé Satie. Je t'avais mise en garde contre Duncan.

En proie à un violent vertige, Leila se représente Arthur à la forteresse, enfermé au fond de ce dédale, seul avec ses fantômes dans un de leurs cachots plombés. Il va penser qu'elle l'a abandonné. Et les chasseurs ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Faire un exemple sans sacrifier personne parmi leurs propres rangs ? Étudier le cas atypique de l'homme qui a soudain sécrété de la magie ? Saisir une occasion de la punir, elle, par un moyen détourné et vicieux ?

— Arthur n'a pas tué Lorraine.

Elle est sûre et certaine qu'il a au contraire tenté de l'aider, que c'est l'échec du sort d'*Harmonie* qui l'a tuée.

— Il faut qu'on leur montre *Harmonie*, décide-t-elle.

Elle n'aime guère déballer ses grimoires, mais c'est la meilleure piste pour innocenter Arthur.

— Toi aussi, tu es recherchée maintenant, prévient Satie.

Ça complique les choses, mais ce n'est pas grave, elle trouvera une solution.

— Et de toute façon, poursuit-il, il n'y aurait rien à montrer.

— Pourquoi ? Le grimoire est abîmé ?

— Détruit à 70 %, selon mon estimation.

— Je peux essayer de le régénérer, dit Leila qui commence à ployer sous le flot des mauvaises nouvelles. Il faudrait que j'y jette un œil. Il me parlera peut-être, ou bien *Convoitise* aura une suggestion.

Convoitise s'est toujours réparé à une vitesse terrifiante, et elle l'a plongé dans le feu plus souvent qu'à son tour. Il n'y a pas de raison qu'*Harmonie* soit différent.

Le silence au bout du fil lui semble de très mauvais augure.

— Non, dit Satie. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Et je ne tiens pas à t'approcher.

— Ça ne me dit rien non plus de réitérer le tête-à-tête à huis clos de tout à l'heure, concède Leila. Mais je veux récupérer mes grimoires. Tu ne peux pas les garder. Je ne te fais pas confiance.

Il pousse un grand soupir.

— Je ne me fais pas confiance non plus. C'est pour ça que je ne veux pas te voir. Ce qui s'est produit tout à l'heure dans la bibliothèque n'était pas mon scénario idéal. J'ai besoin de prendre mes distances. Sans cet accrochage, *Harmonie* serait toujours intact.

— Pince-moi, je rêve. Tu as lâché Arthur au pire moment et tu fais main basse sur les seules preuves qui pourraient encore l'innocenter ?

Il ne relève pas et se contente de conclure :

— Je ne te conseille pas de t'éterniser ici, ni où que ce soit. Arrange-toi pour bouger. Ne reste jamais trop longtemps au même endroit.

— Quoi ?

— Tu veux savoir pourquoi ?

Il envoie des images.

Il sait où elle est. Après avoir fait plâtrer son bras en vitesse aux urgences, il a pris le volant d'une seule main et dans un état vraiment limite. Il était sur le point de s'engager sur l'autoroute quand elle l'a appelé. Il s'est arrêté et il est presque totalement possédé par la tentation de faire demi-tour pour lui régler enfin son compte. Lorsqu'elle échappe à cette vision, le souffle court et tous les sens en panique, elle s'aperçoit qu'il lui a déjà raccroché au nez.

Incroyable. Son familier vient de la larguer par téléphone et de se faire la malle avec ses grimoires et sa magie.

- 1 Terme emprunté à l'anglais *mansplaining* qui décrit le fait qu'un homme explique de manière condescendante à une femme qu'elle a tort.

Trois jours plus tard.

Elle a opté pour un soir d'autodafé, c'est le plus opportun : la présidente sera fatiguée, et une fois congédiées toutes ses invitées lessivées, elle restera seule au château sans le moindre civil.

Le parking et les allées sont vides. Sous la lune, les salades, les choux et les blettes du potager sont aussi jolis que les roses, mais le plus beau ce sont les chardons. Quant au château, il est bien beau dans la pénombre. Dommage que Leila ne se laisse plus vraiment impressionner par ce genre de sérénité de façade.

La dernière fois qu'elle est venue ici, elle grouillait de charge. Ce soir, elle en est complètement dépourvue. À cette idée, elle voudrait se dégonfler. Surtout qu'il lui paraît bien étrange de venir, entre toutes, défendre sa magie, elle qui n'en a pour ainsi dire plus du tout. En tout cas, pas d'une variété répertoriée, ou dont elle aurait appris à se servir.

Mais elle n'a pas trop le choix. Si elle veut sauver Arthur, il faut qu'elle tente sa chance.

Hormis par le canal officiel, elle est sans nouvelles de lui. Duncan n'a pris aucun de ses appels, à part une fois, pour lui demander de se rendre. Les chasseurs ont annoncé le procès du siècle. Au moins, Leila peut en conclure qu'Arthur est toujours en vie. Si Duncan comptait l'escamoter en silence, il ne soumettrait pas ainsi son cas à la vindicte populaire. C'est rassurant, dans un sens.

Arthur lui manque terriblement. Son absence l'étouffe, la lance, la réveille en panique au milieu de la nuit. Au choc et au deuil affectif se mêle une douleur physique inédite pour elle. Elle en est presque à accorder un peu de crédit aux affirmations étranges de *Convoitise*, à cette histoire de cercle. Et surtout, elle ferait à peu près n'importe quoi pour le sortir de là.

Elle franchit l'épais mur de pierre et pénètre dans le château. Au bout du couloir, elle aperçoit de la lumière. Élisabeth s'est retirée dans son bureau. Penchée sur un vieux livre à la lumière d'une lampe de lecture, ses lunettes sur le nez, elle court encore après quelque vérité

scientifique. Leila fait un peu de bruit – on ne prend pas une sorcière par surprise.

— Leila, c'est toi ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Élizabeth est présidente, mais thérapeute avant tout, et Leila mise là-dessus. Elle voudrait vraiment croire qu'ici, on accueillera toujours les chiens errants et les personnes mal en point.

— On peut discuter ?

La présidente a déjà la main sur le téléphone, mais Leila la supplie d'un sourire.

— Je ne vais pas t'agresser. Je veux vraiment parler.

Élizabeth accepte, réticente.

— Tu as cinq minutes.

Leila lui donne sa version des faits, celle qui innocente Arthur. Elle évoque *Convoitise*, et *Harmonie*, en restant sobre, sans déballer tout son linge sale, ses problèmes de familier, de source, ou de malédiction. Mais c'est tout de même la première fois qu'elle parle de ses grimoires à une figure du pouvoir, la première fois qu'elle tente de s'en remettre à la collectivité.

— Aide-moi à sortir Arthur de là, s'il te plaît. C'est juste un civil qui a eu la malchance de me fréquenter de trop près.

Élizabeth la dévisage par-dessus le cercle fin de ses lunettes.

— C'est une habitude chez toi, Leila, de demander de l'aide aux présidentes tout en les poignardant dans le dos ?

— Ça dépend, répond Leila, acerbe. Tu te ranges dans la même catégorie que la présidente précédente ?

Oups. La diplomatie, toujours pas son fort.

— Tu disais que tu avais besoin d'aide ? s'agace Élizabeth. Ou tu viens pour me faire la leçon et pour m'insulter ?

— Je compte sur toi pour faire la lumière sur cette histoire. Un innocent a été arrêté à tort et Duncan te ment. Arthur Sissi n'a jamais fait partie des chasseurs.

— J'ai vu les registres, sa fiche d'inscription. Tu veux que je te fasse confiance à toi, plutôt qu'à Duncan ? Jusqu'à nouvel ordre, c'est toi qui me mens et qui t'es payé ma tête. Tu travaillais avec ce chasseur depuis le début ! Tu m'as vraiment prise pour une idiote. Je ne sais pas ce que vous fabriquez, mais je n'apprécie pas du tout cette attitude.

— Élizabeth, je t'en prie. Tu n'es pas obligée de me trouver réglo pour rétablir la justice. Et surtout, par pitié, méfie-toi de Duncan.

Elle lui parle des hommes de Duncan qu'elle a affrontés dans la forêt. Elle ne nie pas avoir travaillé avec Satie et elle affirme haut et fort s'être rendue complice du meurtre (vite prescrit) de Chemise-rouge et Chemise-bleue. Elle espère vraiment faire comprendre à la présidente à quel point son allié est dangereux et ambigu sous

ses allures débonnaire.

Élizabeth, hélas, n'est pas convaincue.

— Leila, tu sais ce que je pense ? Que ta mythomanie n'a pas de limites. Tu raconterais n'importe quoi pour te sortir du pétrin.

Mais Leila continue sur sa lancée :

— Tu veux éliminer toute forme de magie noire, mais tu te trompes d'ennemi. Je pense que tu fais une terrible erreur en anéantissant tout un pan de la pratique, et aussi en exposant les praticiennes comme tu le fais. Arrête au moins les autodafés, s'il te plaît. La magie blanche, le pouvoir des plantes qui fait prospérer le monde, tout ça, c'est vraiment bien. Mais comme arme offensive, ça ne vaut pas tripette. Imagine la catastrophe si les chasseurs étaient les seuls à disposer de magie destructrice ?

— La magie blanche peut être offensive, contre Élizabeth. Quant à la magie noire, elle est une abomination qui doit disparaître. Ce sera mieux pour tout le monde.

— Je ne suis pas d'accord, dit Leila. Je suis une sorcière de magie noire, pas par choix, mais parce que mon héritage l'impose. Je ne suis pas la seule, et je n'ai pas l'intention de renoncer à mon jugement moral, juste parce que ma magie envisage des actions monstrueuses. Mais j'estime avoir le droit d'exister sans m'automutiler. Et je pense aussi que la magie noire recèle des réponses à des questions fondamentales. Tu ne t'es pas demandé pourquoi Duncan s'intéressait à ce point à mes grimoires ?

— Il est comme moi, il veut faire un grand nettoyage, cingle Élizabeth.

— Non, je ne crois pas. Je ne sais pas comment étayer ce que je te dis, Élizabeth, mais j'ai le sentiment que la magie noire peut nous apporter quelque chose. En tout cas ces grimoires-là... je jurerais qu'ils essayent de me faire passer un message.

— Arrête. Tu prends les vessies pour des lanternes. Ou bien tu me prends pour une andouille. Dans les deux cas, j'en ai assez entendu. Laisse-moi.

— Mais qu'est-ce que ça te coûterait de me couvrir le temps nécessaire pour en avoir le cœur net ? Arthur a développé de la magie. Tu ne trouves pas ça étonnant ? Tu veux vraiment le laisser en pâture aux chasseurs ?

— Il a de la magie, reprend la présidente avec une patience feinte, parce qu'il est un chasseur.

— Mais non.

— J'ai vu les documents. Il a signé de son sang.

Leila grince des dents, laisse passer une bouffée de haine envers Duncan Rattray.

— Il n'était pas chasseur la semaine dernière, affirme-t-elle.

— Il t'a menti, rétorque Élizabeth.

Elle ne la croit pas.

— Et pour répondre à ta question, Leila : non, je ne vais pas te donner le feu vert pour enquêter sur des notions subversives qui vont à l'encontre de tout ce que j'essaye de construire. Je me bats tous les jours pour faire respecter des principes qui sont déjà assez révolutionnaires comme ça. Je ne peux pas me permettre de brouiller les cartes. Et de toute façon, je ne crois pas à tes idées saugrenues.

— Tu as tort.

— Et toi, tu as douze heures pour disparaître. J'ai rendez-vous avec Duncan demain matin. Je parie qu'il va me réclamer ta tête en gage de bonne volonté, et après tout ce que tu viens de me dire, je serai obligée de l'aider. Par amitié pour toi, je te demande donc de quitter le pays. Va chez les Russes. Elles sont moins regardantes. C'est compris ?

— Si tu changes d'avis, fais-le-moi savoir. J'espère qu'il ne sera pas trop tard.

Leila sort sans se retourner, le cœur battant et le souffle court. Elle ne s'attendait pas vraiment à réussir. Elle a fait jouer sa carte de membre du syndicat, elle a appartenu à la grande famille pendant très exactement... elle jette un coup d'œil à sa montre... cinq minutes.

Dehors, la nuit est douce, l'été arrive pour de vrai. Dans la lumière de la lune presque pleine, la campagne autour du château s'étale en six cents millions de couleurs.

Leila recoiffe nerveusement ses boucles brunes, par réflexe. Elle a prévu de tout couper tout à l'heure. Elle sera une blonde aux cheveux courts et en robes d'été aux tons acidulés. Elle aura sûrement l'air ridicule, mais tant pis. Personne ne la reconnaîtra.

Ce soir, elle est Leila Dahmani pour la dernière fois.

Ce soir, elle est Leila Dahmani pour la première fois.

Elle s'installe au volant de sa Fiat Panda bien-aimée et dégage le frein à main en repoussant le sac de couchage qui dégouline du siège passager. Elle n'a aucune intention de visiter Moscou.

REMERCIEMENTS

Merci à toute l'équipe d'Amazon Publishing pour son travail super pro et efficace. Et en particulier à mon éditrice Emilyne van der Beken, qui a probablement des grimoires dans ses placards.

Quant à vous, lecteurs, je suis fascinée par la magie qui vous a manifestés. Elle est fabuleuse et multicolore ! Où que vous soyez sur la Toile, j'adorerais avoir de vos nouvelles.

www.charlottesmunich.com

www.fb.me/chmunich

Twitter : [@chamunich](https://twitter.com/chamunich)

Instagram : [charlotte_munich](https://www.instagram.com/charlotte_munich)

À PROPOS DE L'AUTEUR

Charlotte Munich a exercé plusieurs métiers sérieux, de l'informatique à la publicité en passant par le journalisme, en n'ayant que marginalement recours à la magie. Le reste du temps, elle s'adonne à son péché mignon : créer des histoires réalistes à partir de situations abracadabrantes.

Elle aime les films de guerre et les romans d'amour, les sports d'équipe et la musique de chambre, les gâteaux à cinq étages et les bus à impériale. Elle vit dans la région parisienne avec son compagnon et leurs deux enfants.